

Acton. d. 46. 342

T A B L E A U

N A T U R E L

des Rapports qui existent

entre

D I E U,

l'Homme & l'Univers.

..... Expliquer les choses par l'homme,
& non l'homme par les choses.

Des Erreurs & de la Vérité, par un PH... INC.... p. 9.

Dans deux Parties.



A E D I M B O U R G.

1 7 8 3.

D

3

n
p
fa
e
n
d
c
f
n
c
c

C
P

T A B L E A U
N A T U R E L

Des Rapports qui existent entre
DIEU,
l'HOMME & l'UNIVERS.

I.

Les Vérités fécondes & lumineuses, existeroient moins pour le bonheur de l'homme que pour son tourment, si l'attrait qu'il se sent pour elles, étoit un penchant qu'il ne pût jamais satisfaire. Ce seroit même une contradiction inexplicable, dans le premier *Mobile*, auquel tiennent radicalement ces Vérités, qu'ayant voulu les dérober à nos regards, il les eût écrites dans tout ce qui nous environne, ainsi qu'il l'a fait dans la force vivante des éléments; dans l'ordre & l'harmonie de toutes les actions de l'univers, & plus clairement encore, dans le caractère distinctif qui constitue l'homme.

Il est bien plus conforme aux loix de cette Cause primitive, de penser qu'elle n'a pas multiplié à nos yeux les rayons de sa propre lumière,

A

pour

pour nous en interdire la connoissance & l'usage; & que si elle a placé près de nous, & dans nous-mêmes tant d'objets instructifs, c'est pour nous les donner à méditer & à comprendre; & afin de nous amener, par leur moyen, à des résultats éclatans & généraux, qui pussent calmer nos inquiétudes & nos desirs.

Ces Vérités cesseroient de nous paroître inaccessibles, si par des soins attentifs & intelligents, nous savions saisir le fil, qui nous est sans cesse présenté; parce que ce fil correspondant de la lumière à nous, rempliroit alors le principal objet qu'elle se propose, qui est sans doute de nous rapprocher d'elle, & de réunir les deux extrêmes.

Pour concourir à un but si important, commençons par dissiper les doutes qui se sont élevés sur la vraie nature de l'homme, parce que c'est de là que doit résulter la connoissance des loix & de la nature des autres Etres.

L'homme ne peut donner l'existence à aucune oeuvre matérielle, sans y procéder par des actes, qui en sont, pour ainsi dire, les Puissances créatrices, & qui malgré qu'ils s'opèrent intérieurement & d'une manière invisible, sont néanmoins aussi faciles à distinguer par leur rang successif que par leurs différentes propriétés: par exemple, avant que d'élever un édifice, j'en ai conçu le plan ou la pensée, j'ai adopté ce plan, & enfin j'ai fait choix des moyens propres à le réaliser.

Il est évident que les facultés invisibles par lesquelles j'ai eu le pouvoir de produire cette oeuvre sont, par leur nature, très-supérieures à leur résultat, & qu'elles en sont tout-à-fait indépendantes. Car cet édifice auroit pu ne pas recevoir l'existence, sans que les facultés qui me rendoient capable de la lui donner, en fussent altérées. Depuis qu'il l'a reçue, elles conservent la même supériorité, puisqu'ayant le pouvoir de le détruire, ne le pas détruire, c'est en quelque sorte lui continuer l'existence; enfin, s'il venoit à périr, les facultés qui lui ont donné l'Etre, resteroient après lui ce qu'elles étoient avant, & pendant sa durée.

Non seulement ces facultés sont supérieures à leurs productions; mais je ne puis me dispenser de reconnoître qu'elles sont supérieures & étrangères à mon propre corps, parce qu'elles opèrent dans le calme de tous mes sens, parce que mes sens peuvent bien en être les organes & les ministres, mais non le principe radical & générateur; parce que mes sens n'agissent que par impulsion, au lieu que mon être intellectuel agit par délibération; parce que mes facultés intellectuelles ont un pouvoir réel sur mes sens, en ce qu'elles en étendent les forces & l'usage par les différens exercices que ma volonté peut leur imposer; au lieu que mes sens n'ont qu'un pouvoir passif sur ces facultés, celui de les absorber: parce qu'enfin, en Géométrie, la précision la plus scrupuleuse & la

plus satisfaisante pour les sens, laisse toujours quelque chose à désirer à la pensée, comme dans cette multitude de figures dont nous connoissons les rapports & les relations corporelles; mais dont les nombres & les rapports vrais sont absolument hors du sensible.

Cette marche des oeuvres de l'homme doit nous éclairer sur des objets d'un ordre supérieur; car si nos faits les plus matériels & les plus éloignés de la *Vie*, tiennent ainsi leur être, de puissances stables & permanentes qui en sont les agents nécessaires, pourrions nous refuser d'admettre que des résultats matériels plus parfaits, tels que l'existence de la Nature physique générale & particulière, son également le produit de Puissances supérieures à ces résultats? Plus une oeuvre renferme de perfections, plus elle en indique dans son Principe générateur. Pourquoi nous défierions nous donc de cette idée à la fois simple & vaste, qui nous offre une seule & même loi pour la production des choses, quoiqu'elles soient toutes distinguées par leur action & par leur caractère fondamental?

La supériorité des productions de la Nature ne les dispense donc pas d'être le résultat de Puissances ou facultés analogues, en essence et en vertu, à celles qui se manifestent nécessairement dans l'homme, pour la production de toutes ses oeuvres. Car, quoique ces oeuvres ne soient formées que par des transpositions ou modifications, on ne peut se dispenser de les regarder comme des especes de créa-

créations, puisque par ces divers arrangemens & combinaisons de substances matérielles, nous réalisons des objets qui n'existoient auparavant que dans leurs principes.

Si l'édifice universel de la Nature ne peut être que l'oeuvre visible de facultés antérieures à sa production, nous avons la même certitude de l'existence de ces facultés, que de la réalité de celles qui se manifestent en nous; & nous pouvons affirmer que les faits de la Nature étant matériels comme les nôtres, quoique d'un ordre supérieur, les organes physiques de la Nature universelle ne doivent pas plus connoître les facultés qui les ont créés & qui les dirigent, que ni nos oeuvres, ni notre corps ne connoissent celles que nous savons évidemment exister en nous.

De même l'oeuvre universelle de ces facultés invisibles, leur résultat, la Nature enfin pourroit n'avoir jamais existé, elle pourroit perdre l'existence qu'elle a reçue, sans que les facultés qui l'ont produite, perdissent rien de leur puissance ni de leur indestructibilité, puisqu'elles existent indépendamment de leurs productions matérielles, comme mes facultés invisibles existent indépendamment des oeuvres que je produis.

„Arrêtons-nous un moment, & lisons dans l'Univers même, la preuve évidente de l'existence de ces Puissances Physiques, Supérieures à la Nature.“

„Quel que soit le centre des révolutions des Astres *errans*, leur loi leur donne à tous une tendance à ce centre commun, par lequel ils sont également attirés.“

„Cependant nous les voyons conserver leur distance de ce centre, s'en approcher tantôt plus, tantôt moins, selon des loix régulières, & ne jamais le toucher, ni s'unir à lui.“

„Envain l'on oppose l'attraction mutuelle de ces Astres planétaires, qui fait que se balançant les uns par les autres, ils se soutiennent mutuellement, & résistent tous par là à l'attraction centrale; il resteroit toujours à demander, pourquoi l'attraction mutuelle & particulière de ces Astres, ne les joint pas d'abord les uns aux autres, pour les précipiter tous ensuite vers le centre commun de leur attraction générale; car si leur balancement & leur soutien dépend de leurs différens aspects, & d'une certaine position respective; il est sûr que par leurs mouvemens journaliers cette position varie, & qu'ainsi depuis longtems, leur loi d'attraction auroit dû être altérée, de même que le phénomène de permanence qu'on leur attribue.“

„On pourroit avoir recours aux Etoiles fixes, qui, malgré l'énorme distance où elles sont des autres Astres, peuvent influencer sur eux, les attirer comme ceux-ci attirent leur centre commun, & les soutenir ainsi dans leurs mouvemens. Cette idée paroîtroit grande, sage; elle sembleroit entrer naturel-

turellement dans les loix simples de la saine physique. Mais dans le vrai, elle ne feroit que reculer la difficulté."

"Quoique les Etoiles fixes paroissent conserver la même position, nous sommes si éloignés d'elles, que nous n'avons sur ce point qu'une science de conjecture."

"En second lieu, quand il seroit vrai, qu'elles sont fixes, comme elles le paroissent, on ne pourroit nier, qu'en différens endroits du Ciel, il n'ait paru de nouvelles Etoiles, qui ensuite ont cessé de se montrer; & je ne cite que celle qui fut remarquée par plusieurs Astronomes en 1572, dans la constellation de Cassiopée; elle égala d'abord en grandeur la claire de la Lyre, puis Sirius, & devint presque aussi grande que Venus Périégée, de sorte qu'on la voyoit à la vue simple en plein midi. Mais ayant perdu peu à peu sa lumière, on ne l'a plus revue. D'après d'autres observations, on a présumé qu'elle avoit fait des apparitions précédentes, que sa période pourroit être de trois cents & quelques années, & qu'ainsi elle pourroit reparoître sur la fin du dix-neuvième siècle."

"Si nous observons de telles révolutions, de tels changemens, parmi les Etoiles fixes, on ne peut douter que quelques-unes d'entr'elles n'aient un mouvement. Il est certain aussi que la variation d'une seule de ces Etoiles doit influencer sur la région à laquelle elle appartient, & y porter as-

fez de prépondérance pour en déranger l'harmonie locale."

„Si l'harmonie locale peut se déranger dans une des régions des Etoiles fixes, ce dérangement peut s'étendre à toutes leurs régions. Elles pourroient donc cesser de garder constamment leur position respective, & céder à la force de l'attraction générale qui, les réunissant comme tous les autres Astres à un centre commun, anéantiroit successivement le système de l'Univers."

„On ne voit point arriver de semblables désastres; & si la Nature s'altère, c'est d'une manière lente, qui laisse toujours un ordre apparent régner devant nos yeux. Il y a donc une force physique invisible, supérieure aux Etoiles fixes, comme celles-ci le sont aux planètes, & qui les soutient dans leur espace, comme elles soutiennent tous les Etres sensibles renfermés dans leur enceinte. Joignant donc cette preuve aux raisons d'analogie que nous avons déjà établies, nous répéterons que l'univers n'existe que par des facultés créatrices, invisibles à la Nature, comme les faits matériels de l'homme ne peuvent être produits que par ses facultés invisibles; qu'au contraire les facultés créatrices de l'univers ont une existence nécessaire & indépendante de l'univers, comme mes facultés invisible existent nécessairement & indépendamment de mes oeuvres matérielles."

Tout se réunit ici pour démontrer la supériorité de l'homme, puisqu'il trouve dans ses propres facultés

facultés, de quoi s'élever jusqu'à la démonstration du Principe actif & invifible dont l'univers reçoit l'existence & fes loix; puisque dans les oeuvres même matérielles qu'il a le pouvoir de produire, il trouve la preuve que fon Etre est d'une nature imperiffable.

Qu'on n'oppose point à ces réflexions, les actes fenfibles & matériels qui font communs à l'homme & à la bête. En parlant de fes œuvres, nous n'avons point eu en vue ces actes naturels qui l'affimilent aux animaux, mais ces actes de génie & d'intelligence, qui le diftingueront toujours par des caractères frappans & par des fignes exclusifs.

Cette différence de l'être intellectuel de l'homme d'avec fon être fenfible, ayant été démontrée avec une entière évidence, dans l'écrit dont j'ai tiré l'epigraphe de cet Ouvrage, nous nous bornerons à faire remarquer ici, que nous ne pouvons faire exécuter la moindre de nos volontés, fans nous convaincre que nous portons par-tout avec nous-même *le Principe de l'être & de la vie*. Or comment *le Principe de l'être & de la vie* pourroit-il périr?

Cependant, malgré ce caractère diftinctif, l'homme est dans une dépendance abfolue, relativement à fes idées physiques, & fenfibles. On ne peut nier qu'il ne porte en lui toutes les facultés analogues aux objets qu'il peut connoître; car que font toutes nos découvertes, finon la vue intime & le fentiment fecret du rapport qui existe entre no-

tie propre lumière & les choses mêmes; néanmoins nous ne pouvons avoir l'idée d'aucun objet sensible, si cet objet ne nous communique ses impressions; & nous en avons la preuve en ce que le défaut de nos sens nous prive, soit en entier, soit en partie, de la connoissance des objets qui leur sont relatifs.

Il est vrai que souvent, par comparaison, par la seule analogie, les idées premières nous conduisent à des idées secondes, & que par une sorte d'induction, la connoissance des objets présens nous fait former des conjectures sur des objets éloignés; mais alors nous sommes encore soumis à la même loi, puisque c'est toujours le premier objet connu, qui sert de mobile à ces pensées, & que sans lui, ni l'idée seconde, ni l'idée première n'auroient été produites en nous.

Il est donc certain, qu'en ce qui concerne les objets sensibles & les idées qui leur sont analogues, l'homme est dans une véritable servitude; principe dont nous tirerons dans la suite de nouvelles lumières sur la véritable loi.

Indépendamment des idées que l'homme acquiert journellement des objets sensibles, par l'action de ces objets sur les sens, il a des idées d'une autre classe; il a celle d'une loi, d'une Puissance qui dirige l'univers & ces mêmes objets matériels; il a celle de l'ordre, qui doit y présider; il tend enfin, comme par un mouvement naturel, vers
l'har-

l'harmonie, qui semble les engendrer & les conduire.

Il ne peut se créer une seule idée; & cependant il a celle d'une force & d'une sagesse supérieure, qui est à la fois comme le terme de toutes les actions & de toutes les loix, le lien de toute harmonie, le pivot et le centre d'où émanent & où aboutissent toutes le *Virtus* des Etres. Car tel est le véritable résultat de tous les systèmes, de tous les dogmes, de toutes les opinions, même les plus absurdes, sur la nature des choses & sur celle de leur Principe. Il n'est aucune doctrine, sans en excepter l'Athéisme, qui n'ait pour but cette étonnante *Unité*, comme nous le verrons dans la suite.

Si ces dernières idées forment une classe absolument différente de celles que nous avons des choses matérielles: si aucun des objets sensibles ne peut les produire; puisque les animaux les plus parfaits n'en annoncent point de semblables, quoiqu'ils vivent tous, ainsi que l'homme, au milieu de ces objets; si, en même temps, aucune idée dans l'homme ne se réveille que par des moyens qui sont hors de lui, il résulte que l'homme est dans la dépendance. pour ses idées intellectuelles, comme pour ses idées sensibles; & que, dans l'un & l'autre ordre, quoiqu'il ait en lui le germe de toutes ces idées, il est forcé d'attendre que des réactions extérieures viennent les animer & les faire naître. Il n'en est ni le maître, ni l'auteur. &
avec

avec le dessein de s'occuper d'un objet quelconque, il ne peut, malgré ses efforts, s'assurer de remplir son but; & de n'en être pas détourné par mille idées étrangères.

Nous sommes tous exposés à recevoir involontairement de ces idées déréglées, pénibles & importunes, qui nous poursuivent, comme malgré nous, par des inquiétudes, par des doutes de toute espèce, & qui viennent se mêler à nos jouissances intellectuelles les plus satisfaisantes.

De tous ces faits, il résulte que si les oeuvres matérielles de l'homme ont démontré en lui des facultés invisibles & immatérielles, antérieures & nécessaires à la production de ces oeuvres; & que, par la même raison, l'oeuvre matérielle universelle, ou la Nature sensible, nous ait démontré des facultés créatrice, invisibles & immatérielles, extérieures à cette Nature, & par lesquelles elle a été engendrée; de même, les facultés intellectuelles de l'homme sont une preuve incontestable qu'il en existe encore d'un ordre bien supérieur aux siennes, & à celles qui créent tous les faits matériels de la Nature: c'est-à-dire, qu'indépendamment des facultés créatrices universelles de la nature sensible, il existe encore hors de l'homme, des facultés intellectuelles & pensantes, analogues à son être, & qui produisent en lui les pensées; car les mobiles de la pensée n'étant pas à lui, il ne peut trouver ces mobiles que dans une source intelligente, qui ait des rapports avec son être; sans cela, ces mobiles

biles n'ayant aucune action sur lui, le germe de sa pensée demeurerait sans réaction, & par conséquent sans effet.

Cependant, quoique l'homme soit passif, dans ses idées intellectuelles comme dans ses idées sensibles, il lui reste toujours le privilège d'examiner les pensées qui lui sont présentées; de les juger, de les adopter, de les rejeter, d'agir ensuite conformément à son choix; & d'espérer, au moyen d'une marche attentive & suivie, d'atteindre un jour à la jouissance invariable de la pensée pure; toutes choses qui dérivent naturellement de l'usage de la liberté.

Mais il faut bien distinguer la liberté ainsi dirigée, d'avec la volonté esclave des penchans, forces, ou influences qui déterminent ordinairement les actes de l'homme. La liberté est un attribut qui lui est propre, & qui appartient à son être, tandis que les causes de ses déterminations lui sont étrangères.

Nous la considérerons donc ici sous deux faces; comme principe. & comme effet. Comme principe, la liberté est la vraie source de nos déterminations; c'est cette faculté qui est en nous de suivre la loi qui nous est imposée, ou d'agir en opposition à cette loi: c'est enfin la faculté de rester fidèle à la lumière qui nous est sans cesse présentée. Cette *liberté principe* se manifeste dans l'homme, même lorsqu'il s'est rendu esclave des *influences* étrangères à sa loi. Alors on le voit en-

core,

core, avant de se déterminer, comparer entr'elles les diverses impulsions qui le dominent; opposer ses habitudes & ses passions les unes aux autres, & choisir enfin celle qui a le plus d'attraits pour lui.

Considérée comme effet, la liberté se dirige uniquement d'après la loi donnée à notre nature intellectuelle; alors elle suppose l'indépendance, l'exemption entière de toute *action*, *force* ou *influence* contraire à cette loi, exemption que peu d'hommes ont connue. Sous ce point de vue, où l'homme n'admet aucun autre motif que la loi, toutes ses déterminations, tous ses actes sont l'effet de cette loi qui le guide, & c'est alors seulement qu'il est vraiment libre, n'étant jamais détourné par aucune impulsion étrangère de ce qui convient à son Etre.

Quant à l'Etre principe, à cette force pensante universelle, supérieure à l'homme, de laquelle nous ne pouvons surmonter ni éviter l'action, & dont l'existence est démontrée par l'état passif où nous sommes envers elle relativement à nos pensées; ce premier Principe a aussi une liberté qui diffère essentiellement de celle des autres Etres; car étant lui-même sa propre loi, il ne peut jamais s'en écarter, & sa liberté n'est exposée à aucune entrave ou impulsion étrangère. Ainsi il n'a pas cette faculté funeste, par laquelle l'homme peut agir contre le but même de son existence. Ce qui démontre la supériorité infinie de ce Principe universel, & Créateur de toute loi.

Ce

Ce Principe suprême, source de toutes les Puissances, soit de celles qui vivifient la pensée dans l'homme, soit de celles qui engendrent les oeuvres visibles de la nature matérielle; cet Etre nécessaire à tous les autres Etres, germe de toutes les actions, de qui émanent continuellement toutes les existences; ce terme final, vers lequel elles tendent, comme par un effort irrésistible, parce que toutes recherchent *la Vie*; cet Etre, dis-je, est celui que les hommes appellent généralement DIEU.

Quelles que soient les idées étroites que la grossière ignorance s'en est formée chez les différents Peuples, tous les hommes qui voudront descendre en eux-mêmes, & fonder le sentiment indestructible qu'ils ont de ce Principe, reconnoîtront qu'il est le BIEN par essence, & que tout bien provient de lui; que le mal n'est que ce qui lui est opposé; qu'ainsi il ne peut pas vouloir le mal, & qu'au contraire il procure sans cesse à ses productions, par l'excellence de sa nature, toute l'étendue de bonheur dont elles sont susceptibles. relativement à leurs différentes classes, quoique les moyens qu'il emploie soient encore cachés à nos regards.

Je ne tenterai pas de rendre plus sensible la nature de cet Etre, ni de pénétrer dans le Sanctuaire des *Facultés divines*; il faudroit, pour y parvenir, connoître quelque'un des nombres qui les constituent: or comment seroit-il possible à l'homme de soumettre la Divinité à ses calculs & de
fixer

fixer son NOMBRE principal? Pour connoître un nombre principal, il est nécessaire d'avoir au moins une de ses aliquotes: & quand, pour représenter l'immenfité des Puissances divines, nous remplissons un livre, tout l'Univers, de signes numériques, nous n'en aurions pas encore la première aliquote, puisque nous pourrions toujours y ajouter de nouveaux nombres, c'est-à-dire, que nous trouverions toujours dans cet Être, de nouvelles *Verfus*.

D'ailleurs il faut dire ici de DIEU, ce que nous aurions pu dire de l'Être invisible de l'homme. Avant de songer à découvrir ses rapports & ses loix, nous avons dû nous convaincre de son existence, parce que, Être, ou avoir tout en soi, selon sa classe, ce n'est qu'une seule & même chose; en sorte qu'avoir reconnu la nécessité & l'existence du Principe éternel de l'infini, c'est lui avoir attribué en même temps toutes les facultés, perfections & puissances, que doit avoir en soi cet Être universel quoiqu'on ne puisse en concevoir ni le nombre ni l'immenfité. Ces premiers pas étant assurés, essayons de découvrir de nouveaux rapports par la considération de la Nature physique.

II.

Pourrions nous contempler sans admiration le spectacle de l'Univers? Le cours régulier de ces
Ham-

flambeaux errans, qui sont comme les ames visibles de la Nature; cette espece de création journaliere que leur présence opere sur toutes les Régions de la Terre, & qui se renouvelle dans les mêmes climats à des époques constantes; les loix inaltérables de la pesanteur & du mouvement, rigoureusement observées dans les choes les plus confus, & dans les révolutions les plus orageuës. Voilà sans doute des merveilles qui sembleroient donner à l'Univers des droits aux hommages de l'homme.

Mais en nous offrant ce spectacle majestueux d'ordre & d'harmonie, il nous manifeste encore plus évidemment les signes de la confusion, & nous sommes obligés de lui donner, dans notre pensée, le rang le plus inférieur: car il ne peut influencer sur les facultés actives & créatrices auxquelles il doit l'existence, & il n'a pas de rapport plus direct & plus nécessaire avec Dieu, à qui appartiennent ces facultés, que nos œuvres matérielles n'en ont avec nous. L'Univers est, pour ainsi dire, un être à part; il est étranger à la Divinité, quoiqu'il ne lui soit ni inconnu, ni même indifférent. Enfin, il ne tient point à l'essence divine, quoique Dieu s'occupe du soin de l'entretenir & de le gouverner. Ainsi il ne participe point à la perfection, que nous savons appartenir à la Divinité; il ne forme point unité avec elle; par conséquent il n'est pas compris dans la simplicité des loix essentielles & particulieres à la Nature Divine.

Aussi apperçoit-on par-tout dans l'Univers, des caractères de désordre & de difformité; ce n'est qu'un assemblage violent de sympathies & d'antipathies, de similitudes & de différences, qui forcent les Etres à vivre dans une continuelle agitation, pour se rapprocher de ce qui leur convient, & pour fuir ce qui leur est contraire: ils tendent sans cesse à un état plus tranquille. Les corps généraux & particuliers n'existent que par la subdivision & le mélange de leurs principes constitutifs; & la mort de ces corps n'arrive que lorsque les émanations de ces principes, qui étoient mutuellement combinées, se dégagent & rentrent dans leur unité particulière. Enfin, pourquoi tout se dévore-t-il dans la création, si ce n'est parce que tout tend à l'unité d'où tout est sorti?

„Nous voyons même un Type frappant de la confusion & de la violence où est toute la Nature, par cette loi physique qui, quatre fois par jour, agite le bassin des mers, & ne leur a pas laissé un instant de calme depuis l'origine des choses; image caractéristique par laquelle l'homme peut, au premier coup d'oeil, expliquer l'énigme de l'Univers.“

Comment s'est-il donc trouvé des hommes assez peu attentifs, pour assimiler à Dieu, cet Univers physique, cet être sans pensée, sans volonté, à qui l'action même qu'il manifeste est étrangère; cet être, enfin, qui n'existe que par des divisions & par le désordre?

Les

Les mélanges dont la Nature physique est formée, ont-ils quelques rapports avec le caractère constitutif de l'Unité universelle? & l'existence de cet être mixte & borné, sujet à tant de vicissitudes, peut-elle jamais se confondre avec le Principe Un, éternel & immuable, source de la vie, & dont l'action indépendante s'étend sur tous les Êtres, & les a tous précédés?

L'imperfection attachée aux choses temporelles, prouve qu'elles ne sont ni égales ni coéternelles à Dieu, & démontre en même temps qu'elles ne peuvent être permanentes comme lui: car leur nature imparfaite ne tenant point de l'essence de Dieu, à laquelle seule appartient la perfection & la *Vie*, doit pouvoir perdre la vie ou le mouvement qu'elle a pu recevoir; parce que le véritable droit que Dieu ait de ne pas cesser d'être, c'est de n'avoir pas commencé.

Et, en effet, si la *vie* ou le mouvement étoit essentiel à la matière, il n'auroit pas fallu, comme l'ont fait les plus fameux Philosophes, demander, pour former un Monde, de la matière & du mouvement; puisque d'après ce principe, en obtenant l'une, ils auroient eu nécessairement l'autre. *

Si les hommes ont erré sur ces objets, c'est qu'ils ont fermé les yeux sur les grandes loix des Êtres, & qu'ils ont méconnu jusqu'aux caractères essentiels qui doivent, dans la pensée de l'homme, séparer l'Univers & Dieu.

Dans l'ordre intellectuel, c'est le supérieur qui nourrit l'inférieur; c'est le Principe de toute existence qui entretient dans tous les Etres la vie qu'il leur a donnée; c'est de la source premiere de la vérité, que l'homme intellectuel reçoit journellement ses pensées, & la lumiere qui l'éclaire.

Or ce Principe supérieur n'attendant sa vie, ni son soutien, d'aucune de ses productions, recevant tout de lui-même, trouvant tout en lui-même, est à jamais à l'abri de la privation, de la disette & de la mort.

Au contraire, dans toutes les classes de l'ordre physique, c'est l'inférieur qui nourrit & alimente le supérieur; le végétal, l'animal, le corps matériel de l'homme, nous en fournissent les preuves les plus évidentes. La Terre elle même n'entretient elle pas son existence par le secours de ses propres productions? N'est-ce pas de leurs débris qu'elle reçoit ses engrais & ses alimens? Et les pluies, les rosées, les neiges qui la fertilisent, sont-elles autre chose que ses propres exhalaisons, qui retombent sur sa surface, après avoir reçu dans l'atmosphère, les *Vertus* nécessaires pour opérer sa fécondation.

C'est donc là l'image la plus frappante de son impuissance, & la preuve la plus certaine de la nécessité de sa destruction; car ne pouvant conserver sa *vertu* génératrice & son existence, que par le secours de ses propres productions, on ne sauroit la

la croire impérissable, sans lui reconnoître, comme dans Dieu, la faculté essentielle & sans limites d'engendrer; & alors on ne verroit jamais en elle & sur sa surface, ni stérilité, ni sécheresse.

Mais la Terre donne journellement des témoignages qu'elle peut devenir stérile; puisque des contrées entières se trouvent dénuées des plantes & des productions qu'elles ont possédées autrefois avec abondance.

Or la terre pouvant tomber dans la stérilité, & cependant ne pouvant être alimentée que par ses propres fruits, de quoi se nourrira-t-elle, lorsqu'elle cessera d'en produire? & comment conservera-t-elle alors *ses vertus* & son existence, si l'existence d'aucun être ne peut se conserver sans alimens?

Pouvons nous donc concevoir rien de plus difforme, qu'un être dont la vie est fondée sur les vicissitudes, la destruction & la mort; qu'un être qui, comme la *Matiere*, comme le temps, comme le Saturne de la Fable, n'existe qu'en se nourrissant de ses propres enfans; qui ne peut en conserver une partie, sans sacrifier l'autre; en un mot, qui ne peut maintenir leur existence, qu'en leur faisant dévorer leurs propres freres?

C'est ici le lieu d'observer les résultats de toutes les recherches qui ont été faites sur Dieu & sur la matiere. Dans tous les temps on a cherché à savoir ce que c'est que la matiere, & on n'a pu le

concevoir encore: il y a même des Langues très-favantes qui n'ont point de mot pour l'exprimer. Au contraire, parmi ceux qui ont pris Dieu pour objet de leurs réflexions, il n'en est aucun qui ait pu dire ce qu'il n'étoit pas; car il n'y a point de dénominations positives, exprimant un attribut réel ou une perfection, qui ne conviennent à cet Etre universel, puisqu'il est la première base de tout ce qui est. Et si les hommes lui donnent quelquefois des dénominations négatives, telles qu'*Immortel, Infini, Indépendant*, nous verrons, en examinant leur véritable sens, qu'elles expriment des attributs très-positifs, puisqu'en effet ces dénominations ne servent qu'à annoncer qu'il est exempt des sujétions & des bornes de la matiere.

Dans le Principe suprême, qui a ordonné la production de cet Univers, & qui en maintient l'existence, tout est essentiellement ordre, paix, harmonie; ainsi on ne doit pas lui attribuer la confusion qui regne dans toutes les parties de notre ténébreuse demeure; & ce désordre ne peut être que l'effet d'une cause inférieure & opposée à ce Principe. Cause inférieure & corrompue, qui ne peut agir que séparément & hors du Principe du bien: car il est encore plus certain qu'elle est nulle & impuissante, relativement à la Cause première, qu'il ne l'est qu'elle ne peut rien sur l'essence même de l'Univers matériel.

Il est impossible que ces deux Causes existent ensemble hors de la classe des choses temporelles.

Dès

Dès que la Cause inférieure a cessé d'être conforme à la loi de la Cause supérieure, elle a perdu toute union & toute communication avec elle ; parce qu'alors la Cause supérieure, Principe éternel de l'ordre & de l'harmonie, a laissé la Cause inférieure, opposée à son unité, tomber d'elle-même dans l'obscurité de sa corruption, comme elle nous laisse tous les jours perdre volontairement de l'étendue de nos facultés, & les resserrer, par nos propres actes, dans les bornes des affections les plus viles, au point de nous éloigner absolument des objets qui conviennent à notre nature.

Ainsi, loin que la naissance du mal, & la création de l'enceinte dans laquelle il a été renfermé, aient produit dans l'ordre vrai, un plus grand ensemble de choses, & ajouté à l'immensité, elles n'ont fait que particulariser ce qui par essence devoit être général ; que diviser des actions qui devoient être unies ; que contenir dans un point ce qui avoit été séparé de l'universalité, & devoit circuler sans cesse dans toute l'économie des Etres ; que *sensibiliser* enfin sous des formes matérielles ce qui existoit déjà en principe immatériel : car, si nous pouvions anatomiser l'Univers, & écarter les enveloppes grossières, nous en trouverions les germes & les fibres *principes* disposés dans le même ordre où nous voyons que sont leurs fruits & leurs productions ; & cet Univers invisible seroit aussi distinct à notre intelligence, que l'Univers matériel l'est aux yeux de notre corps.

C'est là où les Observateurs se sont égarés, en confondant l'Univers invisible avec l'Univers visible, & en annonçant le dernier, comme étant fixe & vrai, ce qui n'appartient qu'à l'Univers invisible & *primaire*.

C'est ainsi que la cause inférieure eut pour limites, le rempart sensible & insurmontable de l'action invisible, vivifiante & pure du grand Principe, devant laquelle toute corruption voit avorter ses efforts : & si la connoissance des véritables loix des Êtres a été quelquefois le prix des études de ceux qui me lisent en ce moment, ils verront ici pourquoi la révolution solaire forme une période annuelle d'environ 365 jours ; car ils auroient droit de se défier des principes que je leur expose, si les preuves ne pouvoient en être sensiblement écrites sous leurs yeux.

Cette cause inférieure, exerçant son action dans l'espace ténébreux où elle est réduite, tout ce qui y est contenu avec elle, sans exception, doit être exposé à ses attaques : & quoiqu'elle ne puisse rien ni sur la Cause première, ni sur l'essence de l'Univers, elle peut en combattre les Agens, mettre obstacle aux résultats de leurs actes, & insinuer son action déréglée dans les moindres dérangemens des êtres particuliers, pour en augmenter encore de désordre.

Enfin, si nous voulons prendre une idée des choses temporelles, considérons notre atmosphère ; elle présente des phénomènes qui peuvent nous

en

en retracer l'origine. Souvent, pendant une matinée entière, de sombres brouillards, ou une seule masse de vapeurs, également étendue dans les airs, semble s'élever contre la lumière de l'astre du jour, & s'opposer à sa clarté; mais bientôt le soleil jouissant de toute sa force, rompt cette barrière dissipe l'obscurité, & sépare ces vapeurs en mille nuages, dont les plus purs & les plus légers sont attirés par sa chaleur, tandis que les plus grossiers & les plus mal sains se précipitent sur la surface terrestre, pour s'y attacher & s'y mêler avec diverses substances matérielles & confuses: ce tableau physique est propre à nous instruire.

Il est essentiel d'examiner ici comment la Cause inférieure peut être opposée à la Cause supérieure & comment il se peut que le mal existe en présence des choses divines, sans que les choses divines y participent. La considération des phénomènes matériels peut nous aider dans cette recherche. Observons d'abord la différence qui est entre ces êtres matériels & les productions intellectuelles de l'infini.

L'Être créateur produit sans cesse des Êtres hors de lui, comme les principes des corps produisent sans cesse hors d'eux leur action.

Il ne produit point des assemblages, puisqu'il est UN & simple dans son essence. Par conséquent, si, parmi les productions de ce premier Principe, il en est qui puissent se corrompre, elles

les ne peuvent au moins se dissoudre ni s'anéantir, comme les productions corporelles & composées. Voilà déjà une grande différence, quant à la nature de ces deux sortes d'Êtres. Nous en trouverons une plus grande encore dans le genre de corruption dont ils sont susceptibles.

La corruption, le dérangement, le mal enfin des productions matérielles, est de cesser d'être sous l'apparence de la forme qui leur est propre. La corruption des productions immatérielles est de cesser d'être dans la loi qui les constitue.

Cependant la destruction des productions matérielles, lorsqu'elle arrive dans son temps & naturellement, n'est point un mal; elle n'est désordre, que dans les cas où elle est prématurée: & même le mal est moins alors dans les êtres livrés à la destruction, que dans l'action déréglée qui l'occasionne.

Les Êtres immatériels, au contraire, n'étant pas des assemblages, ne peuvent jamais être pénétrés par aucune action étrangère; ils ne peuvent en être décomposés, ni anéantis. Ainsi, la corruption de ces Êtres ne sauroit provenir de la même source que celle des productions matérielles; puisque la loi contraire, qui agit sur elles, ne peut agir sur des Êtres simples.

A qui cette corruption doit-elle donc être attribuée? Car les productions, soit matérielles, soit immatérielles, puisant la vie dans une source
pure,

pure, chacune selon sa classe, ce seroit injurier le *Principe*, que d'admettre la moindre souillure dans leur essence.

De la différence extrême qui existe entre les productions immatérielles & les productions matérielles, il résulte que celles-ci étant passives, puisqu'elles sont composées, ne sont point les agens de leur corruption; elles n'en peuvent donc être que le sujet, puisque ce désordre leur vient nécessairement du dehors.

Au contraire, les productions immatérielles, en qualité d'Êtres simples, & dans leur état primitif & pur, ne peuvent recevoir ni dérangement, ni mutilation, par aucune force étrangère; puisque rien d'elles n'est exposé, & qu'elles renferment toute leur existence & tout leur être en elles-mêmes, comme formant chacune leur unité: d'où il résulte que s'il en est qui ont pu se corrompre, non seulement elles ont été le sujet de leur corruption, mais encore elles en ont dû être l'organe & les agens: car il étoit de toute impossibilité que la corruption leur vint d'ailleurs; puisque aucun être ne pouvoit avoir prise sur elles; ni déranger leur loi.

Il y a des Observateurs qui ne considérant l'homme que dans son état naturel de dégradation, esclave des préjugés & de l'habitude, dominé par ses penchans, livré aux impressions sensibles, en ont conclu qu'il étoit également nécessaire dans toutes ses actions intellectuelles ou animales, d'où
ils

ils se sont crus autorisés à dire que le mal provient en lui, ou de l'imperfection de son essence, ou de Dieu, ou de la Nature; en sorte que ses actes en eux-mêmes seroient indifférens. Appliquant ensuite à tous les Etres, la fausse opinion qu'ils se sont formée de la liberté de l'homme, ils ont nié l'existence d'aucun Etre libre, & de leur système il résulte que le mal existe essentiellement.

Sans nous arrêter à combattre ces erreurs, il nous suffira de faire remarquer qu'elles ne viennent que de ce qu'on a confondu dans les actes de l'Etre libre, les motifs, la détermination, & l'objet: or, en reconnoissant que le principe du mal n'a pu employer sa liberté que sur un objet quelconque, il n'en seroit pas moins certain qu'il fût l'auteur du motif de sa détermination; car l'objet ou le sujet sur lequel nous exerçons notre détermination peut être vrai, & nos motifs ne l'être pas; chaque jour, par rapport aux meilleures choses, nous nous formons des motifs faux & corrompus; il ne faut donc pas confondre l'objet avec le motif; l'un est externe, l'autre naît en nous.

Ces observations nous conduisent à découvrir la vraie source du mal. En effet, un Etre qui approche & qui jouit de la vue des *Vertus* du souverain Principe, peut-il y trouver un motif prépondérant opposé aux délices de ce sublime spectacle? S'il détourne les yeux de ce grand objet, ou si les portant sur ces productions pures de l'In-

fini,

fini,
faux
hors
& qu
que
me
géné
de t
corru
que
me
le P
au d
tions
com
ple,
lui-m
ses c
com
rupti
dans
libre
leur
secon
plus
la N
ses pr
colom
d'ébra

fini , il cherche , en les contemplant , un motif faux & contraire à leurs loix , peut-il le trouver hors de soi même , puisque ce motif est le mal , & que ce mal n'existoit nulle part pour lui avant que cette pensée criminelle l'eût fait naître , comme nulle production n'existe avant son Principe générateur ?

Voilà comment l'état primitif , simple & pur de tout Etre intellectuel & libre , prouve que la corruption ne peut naître dans lui-même , sans que lui même en produise volontairement le germe & la source. Voilà comment il est clair que le Principe divin ne contribue point au mal & au désordre qui peuvent naître parmi ses productions , puisqu'il est la pureté même. Voilà , enfin , comment il n'y participe point ; puisqu'étant simple , comme ses productions , & de plus , étant lui-même la loi de sa propre essence & de toutes ses œuvres , il est , à plus forte raison , impassible , comme elles , à toute action étrangère.

Eh ! par quels moyens le désordre & la corruption parviendroient-ils jusqu'à lui , tandis que , dans l'ordre physique même , les pouvoirs des êtres libres & corrompus , ainsi que tous les droits de leur corruption , ne s'étendent que sur les objets secondaires , & non sur les Principes premiers ? Les plus grands dérangemens qu'ils peuvent opérer sur la Nature physique , n'altèrent que ses fruits & ses productions , & n'atteignent point jusqu'à ses colonnes fondamentales , qui ne recevront jamais d'ébranlement que par la main qui les a posées.

La

La volonté de l'homme dispose de quelques-uns des mouvemens de son corps ; mais il ne peut rien sur les actions premières de sa vie animale, dont il lui est impossible d'étouffer les besoins. S'il porte son action plus loin , en attaquant la base même de son existence vitale , il peut , il est vrai , en terminer le cours apparent , mais il ne pourra jamais anéantir, ni le principe particulier qui avoit produit cette existence , ni la loi innée de ce principe , par laquelle il devoit agir pendant un temps hors de sa source.

Elevons-nous d'un degré ; contemplons les loix qui s'opèrent en grand dans la Nature universelle, nous y verrons la même marche.

Les influences du soleil varient sans cesse dans notre atmosphère : tantôt les vapeurs de la région terrestre nous les dérobent, tantôt la fraîcheur des vents les tempère & les arrête : l'homme même peut augmenter ou diminuer localement l'action de cet astre, en rassemblant ou en interceptant ses rayons. Cependant l'action du soleil est toujours la même : il *projette* sans cesse autour de lui la même lumière ; & sa vertu active se répand toujours, avec la même force, avec la même abondance, quoique, dans notre région inférieure, nous en éprouvions si diversement les effets.

Tel est le vrai tableau de ce qui se passe dans l'ordre immatériel. Quoique les Êtres libres, distincts du grand Principe, puissent écarter les influences intellectuelles , qui descendent continuellement

leme
tuelle
contu
leur
sa m
vité.
puiss
égare
se pl
fante
té.
ticipa
libres
en un
avoir

C
attrib
ne p
leur
quel
force

C
les E
l'on n
miere
bien ;
penfa
soit in
l'attri
nant

lement sur eux; quoique ces influences intellectuelles reçoivent peut-être dans leur cours quelque contraction qui en détourne les effets, celui qui leur envoie ces présens salutaires ne ferme jamais sa main bienfaisante. Il a toujours la même activité. Il est toujours également fort, également puissant, également pur, également impassible aux égaremens de ses productions libres, qui peuvent se plonger d'elles-mêmes dans le crime, & enfanter le mal par les seuls droits de leur volonté. Il seroit donc absurde d'admettre aucune participation de l'Etre divin aux désordres des Etres libres, & à ceux qui en résultent dans l'Univers; en un mot, Dieu & le mal ne peuvent jamais avoir le moindre rapport.

Ce seroit avec aussi peu de fondement qu'on attribuerait le mal aux êtres matériels, puisqu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes, & que toute leur action vient de leur principe individuel, lequel est toujours dirigé ou réactionné par une force séparée de lui.

Or, s'il n'y a que trois classes d'Etres; Dieu, les Etres intellectuels & la Nature physique: si l'on ne peut trouver l'origine du mal dans la première, qui est exclusivement la source de tout bien; ni dans la dernière, qui n'est ni libre, ni pensante; & que cependant l'existence du mal soit incontestable; on est nécessairement forcé de l'attribuer à l'homme, ou à tout autre Etre, tenant comme lui un rang intermédiaire.

En

En effet l'on ne peut nier que la Nature physique ne soit aveugle & ignorante, & cependant qu'elle n'agisse régulièrement & dans un certain ordre : ce qui est une nouvelle preuve qu'elle agit sous les yeux d'une Intelligence ; car si elle n'agissoit pas sous les yeux d'une Intelligence, elle n'auroit qu'une marche défordonnée. On ne peut nier aussi que l'homme ne fasse tantôt bien, tantôt mal ; c'est-à-dire, que tantôt il ne suive les loix fondamentales de son être, et que tantôt il ne s'en écarte : quand il fait bien, il marche par la lumière & le secours de l'intelligence ; & quand il fait mal, on ne peut l'attribuer qu'à lui seul, & non à l'intelligence, qui est la seule voie, le seul guide du bien, & par laquelle seule l'homme & tous les êtres peuvent bien faire.

Quant au mal, pris en lui-même, nous essaierions en vain de faire connoître sa nature essentielle. Pour que le mal pût se comprendre, il faudroit qu'il fût vrai, & alors il cesseroit d'être mal, puisque le vrai & le bien sont la même chose ; or, nous l'avons dit, comprendre, c'est appercevoir le rapport d'un objet avec l'ordre & l'harmonie dont nous avons la règle en nous-mêmes. Mais si le mal n'a aucun rapport avec cet ordre, & qu'il en soit précisément l'opposé, comment pourrions-nous appercevoir entr'eux quelque analogie ; comment par conséquent pourrions-nous le comprendre ?

Le mal a cependant son poids, son nombre & sa mesure, comme le bien : & l'on peut même
 savoir

savoir en quel rapport sont ici-bas le poids, le nombre & la mesure du bien, avec le poids, le nombre & la mesure du mal, & cela en quantité, en intensité, & en durée. Car le rapport du mal au bien, en quantité est de *neuf* à *un*, en intensité de *zéro* à *un*, & en durée de *sept* à *un*.

Si ces expressions paroissent embarrassantes au lecteur, & qu'il en desirât l'explication, je le prierois de ne pas la demander aux Calculateurs de la maniere; ils ne connoissent pas les rapports positifs des choses.

Nous avons assez indiqué comment l'homme auroit pu se convaincre de l'existence immatérielle de son Être; & de celle du Principe suprême; & ce qu'il devoit observer pour ne pas confondre ce Principe avec la matiere & la corruption, ni attribuer aux choses visibles cette Vie impérissable, qui est le plus beau privilège de l'Être qui n'a point commencé, & auquel ses productions immédiates seules, participent par le droit de leur origine.

Par la marche simple de ces observations, nous développerons bientôt des idées satisfaisantes sur la destination de l'homme, & sur celle des autres Êtres.

III.

Lorsqu'un homme produit une œuvre quelconque, il ne fait que peindre & rendre visible le plan, la pensée ou le dessein qu'il a formé. Il s'attache

à donner à cette copie autant de conformité qu'il lui est possible avec l'original, afin que sa pensée soit mieux entendue.

Si les hommes dont l'homme veut se faire entendre, pouvoient lire dans sa pensée, il n'auroit aucun besoin des signes sensibles pour en être compris : tout ce qu'il concevroit seroit saisi par eux, aussi promptement & avec autant d'étendue que par lui-même.

Mais étant liés comme lui par des entraves physiques, qui bornent les yeux de leur intelligence, il est forcé de leur transmettre physiquement sa pensée : sans quoi, elle seroit nulle pour eux, en ce qu'elle ne pourroit leur parvenir.

Il n'emploie donc tous ces moyens physiques, il ne produit toutes ces oeuvres matérielles que pour annoncer sa pensée à ses semblables, à des Etres distincts de lui, séparés de lui; que pour tâcher de les rapprocher de lui, de les assimiler à lui, de les réunir avec lui, en étendant sur eux une image de lui-même, & en s'efforçant de les envelopper dans son unité, dont ils sont séparés.

C'est ainsi qu'un Ecrivain, qu'un Orateur, manifeste sensiblement sa pensée, pour engager ceux qui le lisent, ou qui l'écoutent, à ne faire qu'un avec lui, en se rendant à son opinion.

C'est ainsi qu'un Souverain rassemble des armées, élève des remparts & des forteresses, pour imprimer aux Peuples la persuasion de sa puissance,

ce , & pour leur en inspirer en même temps la terreur ; afin que, convaincus comme lui, de cette puissance , ils en aient absolument la même idée, & que demeurant attachés à son parti, soit par admiration, soit par crainte ils ne forment qu'un tout avec lui. A défaut de ces signes visibles, l'opinion de l'Orateur & la puissance du Souverain demeureroient concentrées dans eux-mêmes, sans que personne en eût connoissance.

Il en est ainsi des faits de tous les autres hommes, ils n'ont & n'auront jamais pour but que de faire acquérir à leurs pensées, le privilège de la domination, de l'universalité, de l'unité.

C'est cette même loi universelle de réunion ; qui produit l'activité générale , & cette voracité que nous avons remarquée précédemment dans la Nature physique ; car on voit une attraction réciproque entre tous les corps, par laquelle, en se rapprochant , ils se substantient & se nourrissent les uns les autres ; c'est par le besoin de cette communication, que tous les individus s'efforcent de lier à eux les Êtres qui les environnent, de les confondre en eux , & de les absorber dans leur propre unité, afin que les subdivisions venant à disparaître, ce qui est séparé se réunisse ; ce qui est à la circonférence revienne au centre ; ce qui est caché parvienne à la lumière , & que par-là l'harmonie & l'ordre surmontent la confusion qui tient tous les Êtres en travail.

Pourquoi, si toutes les Loix sont uniformes, n'appliquerions nous pas à la création de l'Univers, le même jugement que nous avons porté sur nos oeuvres? Pourquoi ne les regarderions-nous pas comme l'expression de la pensée de Dieu, puisque la pensée de l'homme s'exprime dans ses ouvrages matériels & grossiers? Enfin, pourquoi ne croirions-nous pas que l'oeuvre universelle de Dieu a pour objet l'extension & la domination de cette unité, que nous nous proposons nous-mêmes dans toutes nos actions?

Rien ne s'oppose à ce que nous nous attachions à ce te analogie entre Dieu & l'homme, puisque nous en avons reconnu entre les ouvrages de l'un & de l'autre : en effet, si toutes les oeuvres soit de Dieu, soit de l'homme, sont nécessairement précédées par des actes intérieurs & par des facultés invisibles, dont on ne peut contester l'existence, nous sommes fondés à croire que, suivant la même loi dans leurs productions, ils ont aussi le même but & le même objet.

Sans nous arrêter à de nouvelles recherches, nous admettrons que tous les Êtres visibles de l'Univers sont l'expression & le signe des facultés & des desseins de Dieu, de même que nous avons regardé toutes nos productions comme l'expression sensible de notre pensée & de nos facultés intérieures.

Lorsque Dieu a eu recours à des signes visibles, tels que l'Univers, pour communiquer sa pensée, il n'a pu les employer qu'en faveur d'Êtres
sépa-

séparés de lui. Car, si tous les Etres fussent restés dans son unité, i's n'auroient pas eu besoin de ces moyens pour s'en rapprocher & pour y lire. Dès-lors nous reconnoissons que ces Etres corrompus, séparés volontairement de la cause première, & soumis aux loix de sa justice dans l'enceinte visible de l'Univers, sont toujours l'objet de son amour, puisqu'il agit sans cesse pour faire disparoître cette séparation si contraire à leur bonheur.

C'étoit donc, en effet, par amour pour ces Etres séparés de lui, que Dieu avoit manifesté dans tous ses ouvrages visibles, ses facultés & ses *Vertus*, afin de rétablir entr'eux & lui une correspondance salutaire, qui les aidât, qui les guérît, qui les régénérât par une nouvelle création; c'étoit pour répandre sur eux cette effusion de *vie* qui pouvoit seule les retirer de l'état de mort où ils languissoient depuis qu'ils étoient *isolés de lui*; enfin, c'étoit pour former leur réunion à la source divine, & pour leur imprimer ce caractère d'unité; auquel nous tendons nous mêmes avec tant d'activité dans toutes nos œuvres.

Si l'Univers démontre l'existence de la corruption, puisqu'il la resserre & l'enveloppe nous devons comprendre quelle pouvoit être la destination de la Nature physique, relativement aux Etres séparés de l'unité: „& ce n'est pas sans but & sans motif, que la masse terrestre, que tous les corps sont comme autant d'éponges imbibées d'eau. & qu'ils

qu'ils la rendent violemment par la pression des Agens supérieurs."

La loi de tendance à l'unité s'appliquant à toutes les Classes & à tous les Etres, il résulte que le moindre des individus a le même but dans son espece: c'est-à-dire, que les principes universels, généraux & particuliers se manifestent chacun dans les productions qui leur sont propres, afin de rendre par-là leurs *vertus* visibles aux Etres distincts d'eux, qui étant destinés à recevoir la communication & les secours de ces *vertus*, ne le pourroient sans ce moyen.

Ainsi, toutes les productions, tous les individus de la Création générale & particulière, ne sont, chacun dans leur espece, que l'expression visible, le tableau représentatif des propriétés du principe soit général, soit particulier qui agit en eux. Ils doivent tous porter sur eux les marques évidentes de ce principe qui les constitue. Ils doivent en annoncer clairement le genre & les *vertus*, par les actions & les faits qu'ils operent. En un mot, ils doivent en être le signe caractéristique, & pour ainsi dire, l'image sensible & vivante.

Tous les Agens & tous les faits de la Nature portent avec eux la démonstration de cette vérité. Le soleil est le caractère du feu *principe*, la lune celui de l'eau *principe*, & notre planète celui de la terre *principe*: tout ce que la terre produit & renferme en son sein, manifeste également cette Loi générale. Le raisin indique la vigne; la datte, un palmier; la soie, un ver; le miel, une abeille.

Cha-

Chaque minéral annonce quelle est l'espece de terre & de sel qui lui sert de base & de lien; chaque végétal, quel est le germe qui l'a engendré; sans parler ici d'une multitude d'autres signes & caractères naturels, fondamentaux, relatifs, fixes, progressifs, simples, mixtes, actifs & passifs dont l'ensemble de l'Univers est composé, & qui offrent par-là le moyen d'expliquer toutes les parties les unes par les autres.

Nous en pouvons dire autant des productions de nos Arts & de toutes les inventions de l'homme. Toutes ses oeuvres annoncent les idées, le goût, l'intelligence, la profession particulière de celui qui en est l'agent ou le producteur; une statue offre l'idée d'un Sculpteur; un tableau, celle d'un Peintre; un palais, celle d'un Architecte; parce que toutes ces productions ne sont que l'exécution sensible des facultés propres au génie, ou à l'Artiste qui les a opérées; comme les productions de la Nature ne sont que l'expression de leur principe, & n'existent que pour en être le vrai caractère.

Nous devons combattre ici un faux système, renouvelé dans ces derniers temps, sur la nature des choses, dans lequel on suppose pour elles une perfectibilité progressive, qui peut successivement porter les classes & les especes les plus inférieures aux premiers rangs d'élévation dans la chaîne des Etres: de façon que, suivant cette doctrine, on ne fait plus si une pierre ne pourroit pas devenir un arbre; si l'arbre ne

deviendrait pas un cheval; le cheval, un homme; & insensiblement un Être d'une nature encore plus parfaite. Cette conjecture dictée par l'erreur, & par l'ignorance des vrais principes, ne subsiste plus dès qu'on la considère avec attention.

Tout est réglé, tout est déterminé dans les espèces, & même dans les individus. Il y a, pour tout ce qui existe, une loi fixe, un nombre immuable, un caractère indélébile, comme celui de l'*Être principe*, en qui résident toutes les lois, tous les nombres, tous les caractères. Chaque classe, chaque famille a sa barrière, que nulle force ne pourra jamais franchir.

Les différentes mutations que les insectes subissent dans leur forme, ne détruisent point cette vérité; puisqu'on observe d'ailleurs une loi constante dans les diverses espèces d'animaux parfaits, qui, chacun dans leur classe, naissent, vivent & périssent sous la même forme; puisque les insectes même, malgré leurs mutations, ne changent jamais de regne: en effet, dans leur plus grand abaissement, ils sont toujours au dessus des plantes & des minéraux; & dans leur manière d'être la plus distinguée, ils ne montrent jamais ni le caractère, ni les lois par lesquelles sont dirigés les animaux plus parfaits. Tout ce qu'on peut se permettre à leur égard, c'est d'en former un type, un regne, un cercle à part & très-significatif, mais duquel ils ne sortiront jamais, & dont ils suivront nécessairement toutes les lois, comme

me font tous les autres Etres, chacun selon leur classe.

Si l'existence de toutes les productions de la Nature n'avoit pas un caractère fixe, comment pourroit-on en reconnoître l'objet & les propriétés? Comment s'accompliroient les desseins du grand Principe qui, en déployant cette Nature aux yeux des êtres séparés de lui, a voulu leur présenter des indices stables & réguliers, par lesquels ils pussent établir avec lui leur correspondance & leur rapports? Si ces indices matériels étoient variables; si leur loi, leur marche, leur forme même n'étoient pas déterminées, l'oeuvre de ce Peintre ne seroit qu'un tableau successif d'objets confus, sur lesquels l'intelligence ne trouveroit point à se reposer, & qui ne pourroit jamais montrer le but du grand Etre.

Enfin ce grand Etre lui-même n'annonceroit que l'impuissance & la faiblesse, en ce qu'il se seroit proposé un plan qu'il n'auroit pas su remplir.

S'il est vrai que chaque production de la Nature & de l'Art ait son caractère déterminé; si c'est par-la seule-ment qu'elle peut être l'expression évidente de son principe; & qu'à la seule vue, un oeil exercé doive pouvoir décider, de quel agent telle production manifeste les facultés, l'homme ne peut donc exister aussi que par cette loi générale.

L'homme provenant, comme tous les Etres, d'un principe qui lui est propre, doit être, comme

eux, la représentation visible de ce principe. Il doit, comme eux, le manifester visiblement; en sorte qu'on ne puisse pas s'y méprendre, & qu'à l'aspect de l'image, on reconnoisse quel en est le modele. Cherchons donc, en observant sa nature, de quel principe il doit être la signe & l'expression visible.

Toutefois je ne parle ici que de son Etre intellectuel, attendu que son Etre corporel n'est, comme tous les autres corps, que l'expression d'un principe immatériel non pensant; qu'il est composé des mêmes essences que ces corps, & sujet à toute la fragilité des assemblages.

Il faut donc, pour connoître l'homme, chercher en lui les signes d'un Principe d'un autre ordre.

Indépendamment de la pensée & des autres facultés intellectuelles que nous avons reconnues en lui, il offre des faits si étrangers à la matiere, qu'on est forcé de les attribuer à un principe différent du principe de la matiere. Des prévoyances, des combinaisons de toute espece, des Sciences hardies par lesquelles il nombre, mesure & pese en quelque sorte l'Univers; ces sublimes observations astronomiques, par lesquelles placé entre les temps qui ne sont plus, & les temps qui ne sont pas encore, il peut rapprocher de lui leurs extrémités les plus éloignées, vérifier les phénomènes des premiers âges, & prédire avec certitude ceux des âges à venir; le privilege qu'il a seul dans la Nature d'apprivoiser & d'affervir les animaux, de semer, & de moissonner, d'extraire le feu
des

des corps, d'assujettir toutes les substances élémentaires, à ses manipulations & à son usage, enfin, cette activité avec laquelle il cherche sans cesse à inventer & à produire de nouveaux Êtres; de manière que son action est une sorte de création continuelle. Voilà des faits qui annoncent en lui un Principe actif, bien différent du principe passif de la matière.

Si l'on examine attentivement les oeuvres de l'homme, on appercevra que non seulement elles sont l'expression de ses pensées; mais encore, qu'il cherche, autant qu'il le peut, à se peindre lui-même dans ses ouvrages. Il ne cesse de multiplier sa propre image par la Peinture & la Sculpture, & dans mille productions des Arts les plus frivoles: enfin, il donne aux édifices qu'il élève, des proportions relatives à celles de son corps. Vérité profonde, qui pourra découvrir un espace immense à des yeux intelligens; car ce penchant si actif à multiplier ainsi son image, & à ne trouver le beau que dans ce qui s'y rapporte, doit à jamais distinguer l'homme de tous les Êtres particuliers de cet Univers.

Lorsqu'on s'abuse jusqu'à vouloir attribuer tous ces faits au jeu de nos organes matériels, on ne fait pas attention qu'il faudroit supposer alors que l'espèce humaine est invariable dans ses loix & dans ses actions, comme le sont tous les animaux chacun selon leur classe. Car les différences individuelles, qui se rencontrent entre les animaux de la même espèce, n'empêchent pas qu'il n'y ait pour
cha-

chacune un caractere propre, & une maniere de vivre & d'agir uniforme & commune à tous les individus qui la composent, malgré la distance des lieux, & les variétés opérées par la différence des climats sur tous les Etres sensibles & matériels.

Au lieu de cette uniformité, l'homme n'offre presque que des différences & des oppositions; il n'a, pour ainsi dire, de rapports avec aucun de ses semblables. Il differe d'eux par les moeurs, par les goûts, par les usages, par les connoissances. Lorsqu'il est abandonné à lui-même, il les combat tous dans l'ambition, dans la cupidité, dans les possessions, dans les talens, dans les dogmes; chaque homme est semblable à un Souverain dans son Empire; chaque homme tend même à une domination universelle.

Que dis-je? non seulement l'homme differe de ses semblables, mais à tout instant encore il differe de lui-même. Il veut & ne veut pas; il hait & il aime; il prend & rejette presque en même temps le même objet; presque en même temps il en est séduit & dégoûté. Bien plus, il fuit quelquefois ce qui lui plaît; s'approche de ce qui lui répugne; va au devant des maux, des douleurs, & même de la mort.

Si c'étoit le jeu de ses organes; si c'étoit toujours le même mobile qui dirigeât ses actes, l'homme montreroit plus d'uniformité en lui-même & avec les autres; il marcheroit par une loi constante & paisible; & quand il ne feroit pas des choses égales, il feroit au moins des choses sem-
bla-

blables, & dans lesquelles on reconnoîtroit toujours un seul principe. Comment est-on donc parvenu à enseigner que les sens reglent tout, qu'ils enseignent tout; puisqu'au contraire il est évident que parmi les choses corporelles mêmes, ils ne peuvent rien mesurer avec justesse?

Ainsi l'on peut dire que dans les ténèbres, comme dans la lumière l'homme manifeste un principe tout-à-fait différent de celui qui opere & entretient le jeu de ses organes; car, nous l'avons déjà vu, l'un peut agir par délibération, & l'autre ne le peut jamais que par impulsion.

Les proportions du corps de l'homme démontrent le rapport de son Etre intellectuel avec un Principe supérieur à la nature corporelle.

Si l'on décrit un cercle, dont la hauteur de l'homme soit le diamètre, la ligne de ses deux bras étendus étant égale à sa hauteur, peut être aussi regardée comme un diamètre de ce même cercle: or demandons s'il est possible de tracer deux diamètres dans un même cercle, sans les faire passer par le centre de ce cercle.

Notre corps, il est vrai, n'offre pas ces deux diamètres passant par le centre d'un même cercle, puisque le diamètre de sa hauteur n'est pas coupé sur son corps en parties égales, par le diamètre horizontal que forment ses bras étendus: & par-là l'homme est, pour ainsi dire, lié à deux centres; mais cette vérité ne prouve qu'une transposition
dans

dans les *vertus* constitutives de l'homme , & non une altération dans l'essence même de ces *vertus* constitutives, ainsi elle ne détruit point le rapport que nous établissons ; & quoique ces dimensions fondamentales ne soient plus à leur place naturelle , l'homme peut toujours trouver dans les proportions de sa forme corporelle les traces de sa grandeur & de sa noblesse.

Les animaux qui ressemblent le plus à l'homme par leur conformation, en diffèrent absolument en ce point ; car leurs bras étendus donnent une ligne beaucoup plus grande que celle de la hauteur de leur corps.

Ces proportions attribuées exclusivement au corps de l'homme, le rendent comme la base commune & fondamentale de toutes les proportions & de toutes les *vertus* des autres Etres corporels , desquels on ne devroit jamais juger que relativement à la forme humaine.

Mais ces merveilles d'intelligence , & ces rapports corporels , dont nous venons de présenter le tableau, ne sont pas les plus essentiels de ceux qu'on peut appercevoir dans l'homme. Il a encore d'autres facultés & d'autres droits pour se placer au dessus de tous les Etres de la Nature.

De même qu'il n'est aucune substance élémentaire qui ne renferme en elle des propriétés utiles, suivant son espèce ; de même il n'est point d'homme en qui l'on ne puisse faire développer des germes

germes
qui
sou
exis
I
du ti
& ab
il fau
qu'il
Eleve
faisir
préfe
pui
insen
f'ense
couru
leur
leté
S
même
que d
de leu
homin
tiges
pues
moins
cès de
plus p
la sag
La
fessler

germes de justice, & même de cette bienfaisance qui fait le caractère primitif de l'Etre nécessaire, souverain Pere & Conservateur de toute légitime existence.

Les conséquences contraires que l'on a prétendu tirer des éducations infructueuses, sont nulles & abusives : pour qu'elles eussent quelque valeur, il faudroit que l'Instituteur fût parfait, ou au moins qu'il eût les qualités analogues aux besoins de ses Eleves; il faudroit qu'il fût exercé dans l'art de saisir leurs caracteres & leurs besoins, pour leur présenter, d'une maniere attrayante, l'espece d'appui ou de *vertu* qui leur manque; sans quoi leur insensibilité morale ne fera que l'accroître; ils s'enfonceront de plus en plus dans les vices & la corruption, & l'on rejettera sur l'imperfection de leur nature ce qui n'est qu'une suite de l'inhabileté & de l'insuffisance du Maître.

Si l'on excepte donc quelques monstres, qui même ne sont devenus inexplicables, que parce que dans le principe l'on a mal cherché le noeud de leur coeur, il n'existera pas un Peuple, pas un homme en qui l'on ne puisse trouver quelques vestiges de *vertu*. Les associations les plus corrompues ont pour base la justice, & se couvrent au moins de ses apparences; & pour obtenir le succès de leurs projets défordonnés, les hommes les plus pervers empruntent le nom & les dehors de la sagesse.

La bienfaisance naturelle à l'homme se manifesterait aussi universellement, si l'on en cherchoit les

les signes ailleurs que dans des besoins qui nous sont étrangers, parce qu'il faut qu'elle puisse s'exercer sur des objets réels, pour déterminer & développer les vraies *vertus* qui appartiennent à notre essence.

Mais, indépendamment de ce que les Observateurs établissent sans cesse leurs expériences sur des besoins faux, & sur des bienfaits également imaginaires, ils oublient que l'homme, livré à lui-même, se borne ordinairement à quelque *vertu*, pour laquelle il néglige & perd de vue toutes les autres. On ne l'apprécie alors que sur celle qu'il a adoptée; & ainsi ne trouvant pas les mêmes vertus dans tous les individus & chez tous les Peuples, on se hâte de décider que, n'étant point générales, elles ne peuvent être de l'essence de l'homme.

C'est une méprise impardonnable de conclure de différens exemples particuliers, à une loi générale pour l'espèce humaine. Nous le répétons; l'homme a en lui les germes de toutes les vertus; elles sont toutes dans sa nature, quoiqu'il ne les manifeste que partiellement, de-là vient que souvent lorsqu'il semble méconnoître ses vertus naturelles, il ne fait que les substituer les unes aux autres.

Le Sauvage, qui viole la fidélité du mariage, en prêtant sa femme à ses hôtes, ne voit que la bienfaisance & le plaisir d'exercer l'hospitalité.

Les veuves Indiennes, qui se précipitent dans le bûcher, sacrifient la voix de la Nature au desir de

de p
tren
ligie

ligio
aban
éclat
perlu
doien
l'Age
à la
tr'elle

des h
leurs
sur un

P
tions
litique
fordre
Il a,
toutes
les pr
lui-m
buer à

Al
Etres
a ici b
leurs?

de paroître tendres & sensibles, ou à celui d'entrer en possession des biens que leurs dogmes religieux leur font espérer dans l'autre vie.

Les Prêtres même qui ont profané leurs Religions par des sacrifices humains, ne se sont abandonnés à ces crimes absurdes, que pour faire éclater leur piété par la noblesse de la victime, se persuadant que par ce culte terrible, ils étendoient l'idée de la grandeur & de la puissance de l'Agent suprême, ou qu'ils le rendoient favorable à la Terre, lorsqu'ils le croyoient irrité contre elle.

Il est donc bien certain, malgré les erreurs des hommes, que toutes leurs sectes, que toutes leurs institutions, que tous leurs usages s'appuient sur une vérité, ou sur une vertu.

Prendrons-nous pour exemple, les conventions sociales de l'homme & ses établissemens politiques? Ils tendent tous à réparer quelque désordre moral ou physique, réel ou conventionnel. Il a, ou au moins il feint d'avoir pour objet dans toutes ses loix, de remédier à quelques abus, de les prévenir, de procurer à ses concitoyens & à lui-même, quelque avantage qui puisse contribuer à les rendre heureux.

Alors n'est-ce pas avouer que supérieur aux Etres physiques concentrés dans eux-mêmes, il a ici-bas à remplir des fonctions différentes des leurs? N'est-ce pas faire connoître par ses propres

pres actions qu'il est chargé d'un emploi divin, puisque Dieu étant le Bien par essence, la réparation continuelle du désordre, & la conservation de ses ouvrages, doit être en effet l'oeuvre de la Divinité?

Enfin, nous voyons généralement établies sur la Terre, des institutions sacrées, auxquelles l'homme seul participe parmi tous les Etres sensibles; nous trouvons dans tous les temps & dans toutes les contrées de l'Univers, des dogmes religieux, qui enseignent à l'homme qu'il peut porter ses vœux & ses hommages jusques dans le Sanctuaire d'une Divinité qu'il ne connoit pas, mais dont il est parfaitement connu, & dont il peut espérer de se faire entendre.

Par-tout, ces dogmes enseignent que les décrets divins ne sont pas toujours impénétrables à l'homme; qu'il peut, dans ce qui le concerne, participer en quelque sorte à la force & aux *vertus* suprêmes; & par-tout on a vu des hommes véridiques, ou imposteurs, s'annoncer pour en être les Ministres & les organes.

Les traces même de ces droits sublimes s'apperçoivent non seulement dans tous les cultes publics des différentes Nations; non seulement dans ce qu'elles ont appelé *Sciences occultes*, où il s'agit de cérémonies mystérieuses, de certaines formules auxquelles on suppose des pouvoirs secrets sur la nature, sur les maladies, sur les génies bons

&c

& mauvais, sur les pensées des hommes; mais encore dans les simples actes civils & juridiques des puissances humaines, qui prenant leurs loix conventionnelles pour arbitres, les regardent & les consultent comme les décrets de la vérité même; & ne craignent point, en agissant d'après ces loix, de se dire en possession d'une autorité éclairée, d'une science certaine, & à couvert de toute erreur.

S'il est vrai que l'homme n'ait pas une seule idée à lui; & que cependant l'idée d'un tel pouvoir & d'une telle lumière soit, pour ainsi dire, universelle, tout peut être dégradé dans la science & la marche ténébreuse des hommes; mais tout n'y est pas faux. Cette idée auroit donc qu'il y a dans eux quelque analogie, que leurs rapports avec l'action suprême, & quelques vestiges de ses propres droits; comme nous avons déjà trouvé dans l'intelligence humaine, des rapports évidens avec l'Intelligence infinie & avec ses *vertus*.

A tous ces indices, nous est-il possible encore de méconnoître le Principe de l'homme? Si tous les Etres qui ont reçu la vie, n'existent que pour manifester les propriétés de l'Agent qui la leur a donnée, peut-on douter que l'Agent dont l'homme a reçu la sienne, ne soit la Divinité même; puisque nous découvrons en lui tant de marques d'une origine supérieure & d'une Action divine?

Rassemblons donc ici les conséquences de toutes ces preuves que nous venons d'établir; & dans l'Etre qui a produit l'homme, reconnoissons une source inépuisable de pensées, de science, de *vertus*, de lumière, de force, de pouvoirs; enfin, un nombre infini de facultés, dont aucun Principe de nature ne peut offrir l'image; facultés que nous ferons toutes entrer dans l'essence de l'Etre nécessaire, quand nous voudrons en contempler l'idée.

Puisqu'aucun de ces droits ne paroît nous être étranger, puisqu'au contraire, nous en trouvons des traits multipliés dans les facultés de l'homme, il est évident que nous sommes destinés à les posséder tous, & à les manifester aux yeux de ceux qui les ignorent, ou qui veulent les méconnoître. Avouons-le donc hautement; si chacun des Etres de la Nature est l'expression d'une des *vertus* temporelles de la sagesse, l'homme est le signe ou l'expression visible de la Divinité même: c'est pour cela qu'il doit avoir en lui tous les traits qui la caractérisent; autrement la ressemblance n'étant pas parfaite, le modele pourroit être méconnu. Et ici nous pouvons déjà nous former une idée des rapports naturels qui sont entre Dieu, l'homme & l'Univers.

IV.

Les principes que j'ai exposés sur la sublime destinée de l'homme, doivent d'autant plus mériter

riter notre confiance, que lui-même en manifeste la vérité pre que dans tous ses actes. Porté par un instinct secret à dominer, soit par la force, soit par la justesse apparente de sa doctrine, il semble par-là n'être occupé qu'à prouver l'existence d'un Dieu, & à le montrer à ses semblables.

Ceux-mêmes qui se déclarent contre un Etre éternel, infiniment juste, source de toute félicité & de toute lumière, ne font que changer le nom de cet Etre, & en mettre un autre à sa place. Loin de détruire son indestructible existence, ils démontrent sa réalité & toutes les facultés qui lui appartiennent. Car si l'Athée & le Matérialiste répugnent à croire au Dieu invisible, au Dieu qui s'est peint dans leur ame, ils ne font, lorsqu'ils lui substituent la matière, que transporter sur elle les attributs du Principe vrai, dont leur essence les rend à jamais inséparables : ainsi cette idole est toujours un Dieu, qu'ils nous annoncent.

D'ailleurs, en élevant ainsi la matière, c'est moins, en effet, le regne de cette matière, que le leur propre qu'ils prétendent établir. Car les raisonnements, dont ils tâchent d'appuyer leurs systèmes, l'enthousiasme qui les anime, toutes leurs déclamations, n'ont-elles pas pour but de nous persuader qu'ils sont possesseurs de la vérité? Or, d'après les rapports intimes que nous sentons exister entre Dieu & la vérité, être possesseur de la vérité, seroit-ce autre chose qu'être Dieu?

L'Athée confesse donc, malgré lui, l'existence de cet Être suprême; car il ne peut entreprendre de prouver qu'il n'y a point de Dieu, qu'il se présentant comme étant un Dieu lui-même.

Comment, en effet, pourroit-il ne pas indiquer l'existence du Principe suprême, puis que tous les Êtres de la Nature étant l'expression visible des facultés créatrices de ce Principe, l'homme soit l'Être à la fois, & de ses facultés créatrices, & de ses facultés pensantes. L'impie ne peut donc se soustraire à une loi qui lui est commune avec tout ce qui est contenu dans la raison temporelle. Nous entrerons dans quelque détail sur ce sujet. Que sa profondeur n'effraie point; il est important d'y pénétrer, & l'issue en sera heureuse.

Avant que les choses temporelles puissent avoir eu l'existence qui nous les rend sensibles, il a fallu des élémens primitifs & intermédiaires entre elles & les facultés créatrices dont elles descendent, parce que ces choses temporelles & les facultés dont elles descendent, sont d'une nature trop différente pour pouvoir exister ensemble sans intermède; ce qui nous est physiquement répété par le soufre & l'or, par le mercure & la terre, lesquels ne peuvent s'unir que par la même loi d'une substance intermédiaire.

Ces élémens inconnus aux sens, mais dont l'intelligence atteste la nécessité & l'existence, sont déterminés & fixés dans leur essence & dans leur

nom-

nom
que
men
gard
supé
men
I
porc
font
bina
& n
qui
& q
res
pos
trial

riel
rap
tou
peu
ne
mé
tain
tou
re,
por
d'u
qui
teu
me

nombre, comme toutes les loix & tous les moyens que la Sagesse met en usage pour l'accomplissement de ses desseins. Enfin, ils peuvent être regardés comme les premiers signes des facultés supérieures auxquelles ils tiennent immédiatement.

Dès-lors, tout ce qui existe dans la nature corporelle, toutes les formes, les moindres traits, ne sont & ne peuvent être que des réunions, des combinaisons, ou des divisions des signes primitifs : & rien ne peut paroître parmi les choses sensibles, qui ne soit écrit en eux, qui ne descende d'eux & qui ne leur appartienne, comme toutes les figures possibles de la Géométrie seront toujours composées de points, de lignes, de cercles, ou de triangles.

L'homme lui-même, dans ses oeuvres matérielles, qui ne sont que des oeuvres secondes par rapport aux oeuvres de la Nature, est lié comme tous les autres Êtres, à ces signes primitifs ; il ne peut rien élever, rien tracer, rien construire ; il ne peut, dis-je, imaginer aucune forme, exécuter même un seul mouvement volontaire ou involontaire, qui ne tienne à ces modèles exclusifs, dont tout ce qui se meut, tout ce qui vit dans la Nature, n'est que le fruit & la représentation. S'il en pouvoit être autrement, l'homme seroit créateur d'une autre Nature & d'un autre ordre de choses, qui n'appartiendroient point au Principe producteur & modèle de tout ce qui existe sensiblement pour nous.

Ainsi, les productions admirables des Arts, ces monumens merveilleux de l'industrie humaine, décèlent à chaque pas la dépendance de l'homme & sa destination. Elles n'offrent que des compilations, ou des parties rassemblées d'autres monumens, qui n'étoient eux-mêmes que les combinaisons variées des élémens fondamentaux, que nous avons dit être les indices primitifs des facultés créatrices de la Divinité.

Il n'est donc rien dans l'homme corporel, ni dans ses productions, qui ne soit, quoique très-secondairement, l'expression de l'action créatrice universelle, que tout être corporel représente, dès qu'il existe & qu'il agit.

Elevons-nous au dessus des formes matérielles & appliquons ces principes à la parole & à l'écriture, qui, l'une & l'autre, annoncent des facultés pensantes, puisqu'elles en sont pour nous la première expression sensible.

„ Il est certain que les sons & les caractères *alphabétiques*, qui servent d'instrumens fondamentaux à tous les mots que nous employons pour manifester nos idées, doivent tenir à des signes & à des sons primitifs qui leur servent de base; & cette vérité profonde nous est tracée de toute antiquité dans le fragment de Saichoniaton, où il représente Thot tirant le portrait des Dieux, pour en faire les caractères sacrés des lettres; emblème sublime & d'une fécondité immense, parce qu'il est

est pris dans la source même, où l'homme devrait toujours puiser. "

En admettant des signes primitifs pour l'expression sensible de nos idées, nous ne devons point être arrêtés par la variété infinie de ceux qui sont en usage parmi les différentes Nations de la Terre: cette variété prouve seulement notre ignorance. Car, si la loi qui sert d'organe à la suprême Sagesse, établit par-tout un ordre, une régularité; elle doit avoir déterminé, pour l'expression des pensées qu'elle nous envoie, des signes invariables, comme elle en a établi pour la production de ses faits matériels: & si nous n'étions pas ensevelis dans des ténèbres profondes, ou si nous nous attachions davantage à suivre la route instructive & lumineuse *de la simplicité des Etres*, qui fait si nous ne parviendrions pas à connoître & la forme & le nombre de ces signes primitifs, c'est-à-dire, à fixer notre alphabet?

Mais quelle que soit notre privation à cet égard, dès que ces signes primitifs existent, tous ceux que nous employons, quoique conventionnellement, en dérivent de toute nécessité: ainsi tous les mots que nous voudrions composer, imaginer & fabriquer, seront toujours des assemblages tirés de ces caractères primitifs: puisque, ne pouvant sortir de la loi qui les a produits, nous ne saurions jamais rien trouver hors d'eux, & qui ne soit, pour ainsi dire, eux-mêmes.

Ces sons & ces caractères primitifs étant les vrais signes sensibles de nos pensées, ils doivent être aussi les signes sensibles de l'unité pensante: car il n'y a qu'une seule idée, comme il n'y a qu'un seul principe de toutes choses.

Ainsi les productions les plus défigurées, que nous puissions manifester par la parole & par l'écriture, portent toujours secondairement l'empreinte de ces signes primitifs; & par conséquent celle de cette unique idée, ou de l'unité pensante: ainsi l'homme ne peut proférer une seule parole, tracer un seul caractère, qu'il ne manifeste la faculté pensante de l'Agent suprême; comme il ne peut produire un seul acte corporel, un seul mouvement, sans en manifester les facultés créatrices.

L'usage même le plus insensé, le plus orgueilleux, le plus corrompu qu'il fasse de ces instrumens primitifs de la pensée, dans son langage ou dans ses écrits, ne détruit point ce que nous avançons. Dès qu'il n'y a point d'autres matériaux que ces caractères primitifs, l'homme est forcé de s'en servir, lors même qu'il veut élever des remparts contre l'unité qu'ils représentent, & s'en déclarer l'ennemi.

C'est avec les armes de cette unité, qu'il veut la combattre: c'est avec les forces de cette unité, qu'il veut en prouver la faiblesse: enfin, c'est avec les propres signes de son existence, qu'il veut établir qu'elle n'est qu'un néant & un fantôme. Si
l'Athée

L'Athée veut attaquer, en quelque manière que ce soit, le premier Principe de tout ce qui existe, qu'il s'interdise donc tout acte, toute parole, & même que tout son Être descende dans le néant; car, dès qu'il se montre; dès qu'il écrit, dès qu'il parle, dès qu'il se ment, il prouve lui-même celui qu'il voudroit anéantir.

Nous sommes donc fondés à dire que l'homme est destiné à être le signe & l'expression parlante des facultés universelles du Principe suprême, dont il est *émané*; comme tous les Êtres particuliers sont, chacun dans leur classe, le signe visible du principe particulier qui leur a communiqué la vie.

Ce mot, *émané*, peut contribuer à jeter un nouveau jour sur notre nature & sur notre origine; car, si l'idée d'émanation a tant de peine à pénétrer dans l'intelligence des hommes, ce n'est que parce qu'ils ont laissé matérialiser tout leur Être. Ils ne voient dans l'émanation qu'une séparation de substance, telle que dans les évaporations des corps odorans, & dans les divisions d'une source en plusieurs ruisseaux: tous exemples pris de la matière, dans lesquels la masse totale est réellement diminuée, quand quelques parties constitutantes en sont retranchées.

Lorsqu'ils ont voulu prendre une idée de l'émanation dans les objets plus vivans & plus actifs, tels que le feu, qui semble produire une multitude de feux semblables à lui, sans cesser d'être égal à lui-

à lui-même, ils ont cru avoir atteint le but. Mais cet exemple n'en est pas moins étranger aux véritables idées que nous devons nous former de l'émanation immatérielle; & il n'est propre qu'à entraîner dans l'erreur ceux qui négligeroient de l'approfondir.

Le feu matériel ne nous étant visible que par la consommation des corps, ne peut nous être connu qu'autant qu'il repose sur une base qu'il dévore; au lieu que le feu divin vivifie tout. En second lieu, lorsque ce feu matériel produit en apparence d'autres feux, il ne les tire point de lui-même, comme le feu divin: il ne fait que réagir sur les germes de feu, innés dans les corps qu'il approche, & en favoriser l'explosion; nous en avons la preuve, en ce qu'il lui est impossible d'enflammer les cendres, parce que le feu *principe* en est disparu.

Ces différences sont trop frappantes, pour que l'homme sage s'arrête à des comparaisons si abusives.

Tous les Etres de la Nature matérielle, ne montrant que des faits physiques, & n'agissant que pour les sens corporels, n'annoncent que le principe physique vivant dans ces Etres & les faisant mouvoir: ils n'indiquent point assez clairement un Principe saint & divin, pour en prouver immédiatement l'existence. Aussi, les preuves prises dans la matière, sont-elles très-insuffisantes pour démon-

montrer Dieu , & par conséquent pour nous démontrer l'émanation de l'homme hors du sein de la Divinité.

Mais , puisque nous avons déjà découvert dans l'homme les preuves du Principe qui l'a constitué ce qu'il est : c'est dans l'homme lui-même , c'est dans l'esprit de l'homme que nous devons trouver les loix qui ont dirigé son origine. Enfin, l'homme étant un Etre réel, on ne devoit jamais juger de lui par comparaison, comme on peut faire des Etres corporels dont les qualités sont relatives.

Que nous annoncera-t-il donc, en le considérant sous ce point de vue ? Il nous annoncera par ses propres faits, qu'il peut être émané des facultés divines, sans que les facultés divines aient éprouvé ni séparation, ni division, ni aucune altération dans leur essence.

Car, lorsque je produis extérieurement quelque acte intellectuel, lorsque je communique à l'un de mes semblables la plus profonde de mes pensées, ce mobile que je porte dans son Etre, qui va le faire agir, peut être lui donner une *vertu* : ce mobile, dis-je, quoique sorti de moi, quoiqu'étant, pour ainsi dire, un extrait de moi-même & ma propre image, ne me prive point de la faculté d'en produire de pareils. J'ai toujours en moi le même germe de pensées, la même volonté, la même action ; & cependant j'ai en quelque façon donné une nouvelle vie à cet homme, en lui communi-

muniquant une idée, une puissance qui n'étoit rien pour lui, avant que j'eusse fait en sa faveur, l'espece d'émanation dont je suis susceptible. Nous souvenant toutefois qu'il n'y a qu'un seul Auteur & Créateur de toutes choses, on verra pourquoi je ne communique que des lueurs passageres; au lieu que cet Auteur universel communique l'existence même, & la vie impérissable.

Mais, si dans l'opération qui m'est commune avec tous les hommes, on fait évidemment que les émanations de mes pensées, volontés & actions, n'alterent en rien mon essence; à plus forte raison la vie divine peut se communiquer par des émanations: elle peut produire, sans nombre & sans fin, les signes & les expressions d'elle-même, & ne jamais cesser d'être le foyer de la *vie*.

Si l'homme est émané de la Divinité, c'est donc une doctrine absurde & impie, que de le dire tiré du néant & créé comme la matière: ou il faudroit alors regarder la Divinité elle-même comme un néant; elle qui est la source vivante & incréée de toutes les réalités & de toutes les existences. Par une conséquence aussi naturelle, l'homme tiré du néant devroit nécessairement rentrer dans le néant. Mais le néant est un mot vuide & nul, dont aucun homme n'a l'idée; & il n'en est point qui puisse sans répugnance s'appliquer à la concevoir.

Eloignons donc de nous les idées criminelles & insensées de ce néant, auquel des hommes
aveugles

aveugles enseignent que nous devons notre origine. N'avilissons pas notre Etre: il est fait pour une destination sublime, mais elle ne peut l'être plus que son Principe; puisque, selon les simples loix physiques, les Etres ne peuvent s'élever qu'au degré d'où ils sont descendus. Et cependant ces loix cesseroient d'être vraies & universelles, si le Principe de l'homme étoit le néant. Mais tout nous annonce assez nos rapports avec le centre même, producteur de l'universalité immatérielle, & de l'universalité corporelle, puisque tous nos efforts tendent continuellement à nous les approprier l'une & l'autre, & à en attacher toutes les *vertus* autour de nous.

Observons encore que cette doctrine, sur l'émanation de l'Etre intellectuel de l'homme, s'accorde avec celle qui nous enseigne que toutes nos découvertes ne sont en quelque sorte que des réminiscences. On peut dire même que ces deux doctrines se soutiennent mutuellement: car, si nous sommes émanés d'une source universelle de vérité, aucune vérité ne doit nous paroître nouvelle; & réciproquement, si aucune vérité ne nous paroît nouvelle, mais que nous n'y appercevions que le souvenir ou la représentation de ce qui étoit caché en nous, nous devons avoir pris naissance dans la source universelle de la vérité.

Nous voyons, dans les loix simples & physiques des corps, une image sensible de ce principe, que l'homme n'est qu'un Etre de réminiscence.

For-

Lorsque les germes matériels produisent leur fruit, ils ne font que manifester visiblement les facultés ou propriétés qu'ils ont reçues par les loix constitutives de leur essence. Lorsque ces germes, lorsque le gland, par exemple, étant parvenu à son existence individuelle, étoit suspendu à la branche du chêne qui l'avoit produit, il étoit, pour ainsi dire, participant à tout ce qui s'opéroit dans l'atmosphère; puisqu'il recevoit les influences de l'air; puisqu'il existoit au milieu de tous les Etres vivans corporellement; qu'il étoit en aspect du soleil, des astres, des animaux, des plantes, des hommes; en un mot, de tout ce qui agit dans la sphere temporelle.

Il est vrai qu'il n'étoit présent que passivement à toutes ces choses, parce qu'il n'avoit qu'une existence inactive, liée à celle du chêne, & que n'ayant point encore une vie distincte de celle de son principe, il vivoit de la vie de ce principe, mais sans pouvoir rien opérer.

Lorsque ce gland, parvenu à la maturité, tombe sur la terre, ou est placé dans son sein par la main de l'homme, & qu'ayant produit un arbre, il vient à manifester ses propres fruits, il ne fait que répéter ce qui avoit déjà été opéré par l'arbre même dont il est provenu; il ne fait que remonter par ses propres facultés, au point d'où il étoit descendu; que renaître dans la région qu'il avoit occupée précédemment; en un mot, que se reproduire, parmi les mêmes choses, parmi les

les mêmes Etres, parmi les mêmes phénomènes, dont il avoit déjà été environné.

Mais il y a alors une différence frappante: c'est que dans ce second état, il existe d'une manière active, étant agent lui-même; au lieu que dans le premier, il n'étoit que passif, & sans action distincte de celle de son principe.

Nous pouvons penser la même chose de l'homme intellectuel. Par sa primitive existence, il a dû selon la loi universelle des Etres, tenir à son arbre générateur; il étoit, pour ainsi dire, le témoin de tout ce qui existoit dans son atmosphère: & comme cette atmosphère est autant au dessus de celle que nous habitons, que l'intellectuel est au dessus du matériel, même les faits auxquels l'homme participoit, étoient incomparablement supérieurs aux faits de l'ordre élémentaire: & la différence des uns aux autres, est celle qu'il y a entre la réalité des Etres qui ont une existence vraie & indélébile, & l'apparence de ceux qui n'ont qu'une vie indépendante & secondaire. Ainsi, l'homme étant lié à la *vérité*, participoit, quoique passivement, à tous les faits de la *vérité*.

Après avoir été détaché de *l'arbre universel*, qui est son arbre générateur, l'homme se trouvant précipité dans une région inférieure, pour y éprouver une végétation intellectuelle, s'il parvient à y acquérir des lumières, & à manifester les *vertus* & les facultés analogues à sa vraie nature, il ne

fait que réaliser & représenter par lui-même ce que son Principe avoit déjà montré à ses yeux : il ne fait que recouvrer la vue d'une partie des objets qui avoient déjà été en sa présence ; que se réunir à des Etres, avec lesquels il avoit déjà habité ; enfin, que découvrir de nouveau, d'une manière plus intuitive, plus active, des choses qui avoient déjà existé pour lui, dans lui, & autour de lui.

Voilà pourquoi l'on peut dire d'avance que tous les Etres créés & émanés dans la région temporelle, & l'homme par conséquent, travaillent à la même oeuvre, qui est de recouvrer leur ressemblance avec leur Principe, c'est-à-dire, de croître sans cesse jusqu'à ce qu'ils viennent au point de produire leurs fruits, comme il a produit les siens en eux. Voilà pourquoi aussi, l'homme ayant la réminiscence de la lumière & de la vérité, prouve qu'il est descendu du séjour de la lumière & de la vérité.

Rentrons ici dans notre sujet, & annonçons de nouveau que l'homme est né pour être le chiffre universel, le signe vivant & le tableau réel d'un Etre infini. Il est né, dis-je, pour prouver à tous les Etres qu'il y a un Dieu nécessaire, lumineux, bon, juste, saint, puissant, éternel, fort, toujours prêt à revivifier ceux qui l'aiment, toujours terrible pour ceux qui veulent le combattre ou le méconnoître. Heureux l'homme, s'il n'eût jamais annoncé ce Dieu qu'en *manifestant* ses puissances & non pas en les *usurpant* !

Et

Et ne soyons point étonnés de voir l'homme porter une telle empreinte. Les facultés de l'Etre nécessaire sont infinies comme lui : & dès qu'il a mis sur nous l'expression de son nombre , il faut que nous ayons en nous les traces de son universalité.

Quant à la crainte de ravalier ce Principe suprême, en portant jusqu'à lui notre origine, nous avons dans notre émanation même, de quoi nous en préserver ; puisque toutes les productions sont inférieures à leur Principe générateur, puisque nous ne sommes que l'expression des Facultés divines & du *Nombre divin*, & non pas la nature même de ces facultés, & de ce *Nombre* qui est le caractère propre & distinctif de la Divinité.

Ceci doit tranquilliser sur la grandeur exclusive du Principe suprême est sur sa gloire. A quelque point que nous montions, il sera éternellement & infiniment au dessus de nous, comme au dessus de tous les Etres. „C'est même l'honorer que d'ennoblir ainsi notre propre essence ; parce que nous ne pouvons nous élever d'un degré, que nous ne l'élevions en même temps dans un rapport quadruple ; puisque toute action, comme tout mouvement, toute progression est quaternaire, & que nous ne pouvons nous *mouvoir* que selon l'immutabilité de ses loix. Enfin, si nous descendons de la Divinité, si elle est le principe immédiat de notre existence, plus nous nous en rapprochons, & plus nous l'agrandissons aux yeux de tous les

Êtres; puisqu'alors nous faisons sortir d'autant plus l'éclat de ses Puissances & de sa supériorité."

Nous croirions même avoir rendu un service essentiel aux hommes, si nous pouvions leur faire porter la vue sur des vérités aussi sublimes. C'est le vrai moyen de nous humilier à nos propres yeux que de contempler de tels objets; parce qu'en comparant avec nous-mêmes, leur force & leur grandeur, nous sommes obligés de rester dans un profond abaissement. C'est ainsi qu'il est bon de jeter continuellement les yeux sur la science, pour ne pas se persuader qu'on fait quelque chose; sur la justice, pour ne pas se croire irréprochable; sur toutes les *vertus*, pour ne pas penser qu'on les possède. Car en général, l'homme ne vit dans la quiétude, & n'est content de lui-même, que quand il n'envisage pas les objets qui sont au dessus de lui; & si nous voulons nous préserver de toutes les illusions, & sur-tout des amorces de l'orgueil par lesquelles l'homme est si souvent réduit, ne prenons jamais les hommes, mais toujours *Dieu* pour notre terme de comparaison.

V.

En nous élevant jusqu'à ce Principe suprême, sans lequel la Vérité même ne seroit pas, nous y verrons que toutes ses *Facultés* doivent être réelles, fixes, positives, c'est-à-dire constituées par leur propre essence: ce qui les soustrait à jamais
à tous

à toute destruction; puisque c'est en elles seules que réside toute leur loi, ainsi que la voie qui mène au sanctuaire de leur existence.

En effet, cet Etre étant la source première de toutes les puissances, comment concevrait-on une puissance qui ne seroit pas de lui? Par où, par qui, comment pourroit-il être vaincu ou altéré, si tous les Etres sont sortis de son sein immédiatement ou immédiatement, & s'ils n'ont de facultés & de pouvoirs réels que ceux qu'il leur a donnés? Car il faudroit supposer alors qu'il pourroit s'attaquer lui-même.

D'autres preuves nous démontrent que nul Etre ne peut, ni ne pourra jamais rien contre Dieu; c'est que s'il en est qui se déclarent ses ennemis, il n'a besoin pour les vaincre, que de les laisser dans leurs propres ténèbres; ceux qui le veulent attaquer, deviennent aveugles par cela seul qu'ils veulent l'attaquer. Ainsi, par le fait même, tous leurs efforts sont sans succès, & toutes leurs forces deviennent nulles & impuissantes, puisqu'ils ne voient plus par où les diriger.

Mais pour que le premier des hommes pût manifester cet Etre majestueux & invincible; pour qu'il pût servir de signe de la Divinité suprême, il falloit qu'il eût la liberté de voir & de contempler les droits réels, fixes, & positifs qui sont en elle; il falloit qu'il eût un titre qui lui donnât entrée dans son Temple, afin de jouir du spectacle de toute sa grandeur.

Sans cela, comment auroit-il pu en représenter le moindre trait avec exactitude; & s'il ne l'eût représenté qu'imparfaitement, comment ceux qui avoient perdu de vue l'Être suprême, auroient-ils été coupables de continuer à le méconnoître?

Mais s'il est possible que l'homme, en qualité d'Être libre, ait cessé de se présenter au Temple avec l'humilité du Lévite; qu'il ait voulu mettre la Victime à la place du Sacrificateur, & le Prêtre à la place du Dieu qu'il servoit, l'entrée du Temple a dû se fermer pour lui; puisqu'il y portoit & qu'il venoit y chercher une autre lumière que celle qui en remplit seule toute l'immensité. Il n'a fallu rien de plus pour lui faire perdre à la fois, & la connoissance & la vue des beautés du Temple; puisqu'il ne pouvoit les voir que dans leur propre séjour, & que lui-même s'en étoit interdit l'entrée.

Il se flatta de trouver la lumière ailleurs que dans l'Être qui en est le sanctuaire & le foyer, & qui pouvoit seul l'y faire pénétrer: il crut pouvoir l'obtenir par une autre voie que par elle-même: il crut, en un mot, que des facultés réelles, fixes & positives, pouvoient se rencontrer dans deux Êtres à la fois. Il cessa d'attacher la vue sur celui en qui elles vivoient dans toute leur force & dans tout leur éclat, pour la porter sur un autre *Être*, dont il osa croire qu'il recevrait les mêmes secours.

Cette erreur, ou plutôt ce crime insensé, au lieu d'assurer à l'homme le séjour de la paix & de la
lumière.

lumière, le précipita dans l'abyme de la confusion & des ténèbres: & cela sans qu'il fût nécessaire que le Principe éternel de la vie fût le moindre usage de ses puissances, pour ajouter à ce désastre. Etant la félicité par essence, & l'unique source du bonheur de tous les Etres, il agiroit contre sa propre loi, s'il les éloignoit d'un état propre à les rendre heureux. Enfin, ne pouvant être, par sa nature, que bien, paix & jouissance, s'il envoyoit lui-même les maux, le désordre & les privations, il produiroit des choses que l'Etre parfait ne doit point connoître: ce qui démontre qu'il n'est & ne peut être l'auteur de nos souffrances.

Nous verrons, au contraire, dans la suite de cet ouvrage, qu'il n'est aucune des *Puissances* de cette main bienfaisante, qu'elle n'ait employée & qu'elle n'emploie pour nous soulager. Nous apprendrons, dis-je, à connoître que si les *vertus* de cet Agent suprême combattent sans cesse depuis l'origine des choses, c'est pour nous, & non pas contre nous.

Nous verrons quelle est la différence de cet Etre à nous, puisque quand nous faisons le mal, c'est nous qui en sommes les auteurs, & que nous avons quelquefois l'injustice de le lui imputer; au lieu que quand nous faisons le bien, c'est lui qui le fait en nous & pour nous, & qu'après l'avoir fait en nous & pour nous, il nous en récompense encore, comme si nous l'eussions fait nous-mêmes.

Nous verrons enfin que si l'homme donnoit, à satisfaire ses vrais besoins, l'attention qu'il donne

à ses besoins imaginaires, il obtiendrait bien plutôt l'objet de ses desirs ; „ & s'il m'est permis d'en dire la raison, c'est que le *Bien* & le *Mal* nous poursuivent à la vérité ; mais le premier nous poursuit avec *quatre forces*, & le second ne nous poursuit qu'avec *deux* ; or l'homme devant avoir aussi *quatre forces*, on voit quelle seroit la célérité de la jonction, s'il marchoit sans s'arrêter vers celui qui a le même nombre.“

Puisque l'Etre divin est le seul Principe de la lumière & de la vérité ; puisqu'il possède seul les *facultés* fixes & positives, dans lesquelles réside exclusivement la vie réelle & par essence : dès que l'homme a cherché ces *facultés* dans un autre Etre, il a dû de toute nécessité les perdre de vue, & ne rencontrer que le simulacre de toutes ces *vertus*.

Ainsi l'homme ayant cessé de lire dans la vérité, il n'a pu trouver autour de lui que l'incertitude & l'erreur. Ayant abandonné le seul séjour de ce qui est fixe & réel, il a dû entrer dans une région nouvelle, qui, par ses illusions & son néant, fut toute opposée à celle qu'il venoit de quitter. Il a fallu que cette région nouvelle, par la multiplicité de ses loix & de ses actions, lui montrât en apparence une autre unité que celle de l'Etre simple, & d'autres vérités que la sienne. Enfin, il a fallu que le nouvel appui sur lequel il s'étoit reposé, lui présentât un tableau fictif de toutes les facultés, de toutes les propriétés de cet Etre simple, & cependant qu'il n'en eût aucune.

„Et

„Et ici se trouve déjà une explication des nombres *quatre* & *neuf*, qui ont pu embarrasser dans l'Ouvrage déjà cité. L'homme s'est égaré en allant de *quatre* à *neuf*; c'est-à-dire, qu'il a quitté le centre des vérités fixes & positives, qui se trouvent dans le nombre *quatre*, comme étant la source & la correspondance de tout ce qui existe; comme étant encore, même dans notre dégradation, le nombre universel de nos mesures, & de la marche des Astres; vérité divine dont les hommes des derniers siècles ont fait l'application la plus heureuse, pour déterminer les loix des mouvemens célestes, quoiqu'ils n'eussent été conduits à cette immortelle découverte que par la seule force de leurs observations, & par le flambeau des sciences naturelles. C'est-à-dire, enfin, que l'homme s'est uni au nombre *neuf* des choses passagères & sensibles, dont le néant & le vuide sont écrits sur la forme même circulaire ou neuvaire, qui leur est assignée, & qui tient l'homme comme dans le prestige “

Voilà, en effet, quels sont les droits qu'ont aujourd'hui sur l'homme toutes les choses de cette région temporelle. Comme chacun des Êtres qui la composent, est complet & entier dans son espèce, les yeux de ce malheureux homme demeurent fixés sur des objets qui représentent en effet l'unité, mais qui ne la représentent que par des images très-fausSES & très-défectueuses; puisqu'ils sont tous formés par des assemblages; puisque, dès qu'ils peuvent être vus par nos yeux de matière, ils

sont nécessairement composés, attendu que nos yeux matériels sont composés eux-mêmes, & qu'il n'y a de relation qu'entre les Etres de même nature.

L'homme est donc réduit, en demeurant dans cette région temporelle, à n'appercevoir que des unités apparentes: c'est-à-dire, qu'il ne peut plus connoître aujourd'hui que des poids, des mesures, & des nombres relatifs, au lieu des poids, des mesures & des nombres fixes qu'il employoit dans son lieu natal: & il en a la preuve dans les expériences les plus communes; car il lui seroit de toute impossibilité de fixer une portion de matiere qui fût égale en poids, en nombre & en mesure à une autre portion; attendu qu'il lui faudroit connoître le poids, le nombre & la mesure fixe de la premiere, & qu'il a quitté le séjour de tout ce qui est fixe.

Toutefois ces choses sensibles, qui ne sont qu'apparentes & nulles pour l'esprit de l'homme, ont une réalité analogue à son Etre sensible & matériel. La Sagesse est si féconde, qu'elle établit des proportions dans les *vertus* & dans les *réalités*, relativement à chaque classe de ses productions.

Voilà pourquoi il y a une convenance & même une loi insurmontable, attachée au cours des choses sensibles, sans laquelle leur action, quoique passagere & temporelle, ne pourroit jamais avoir le moindre effet. Ainsi, il est très-vrai, pour les corps, que les corps existent, qu'ils se nourrissent, qu'ils

qu'ils se choquent, qu'ils se touchent, qu'ils se communiquent, & qu'il y a un commerce indispensable entre toutes les substances de la Nature matérielle.

Mais aussi cela n'est vrai que pour les corps : car toutes les actions matérielles, n'opérant rien d'analogue à la véritable nature de l'homme, sont en quelque sorte ou peuvent être étrangères pour lui, quand il veut faire usage de ses forces & se rapprocher de son élément naturel. Enfin, la matière est vraie pour la matière, & ne le sera jamais pour l'esprit. Distinction importante avec laquelle on auroit terminé depuis longtemps les disputes de ceux qui ont prétendu que cette matière n'étoit qu'apparente, & de ceux qui ont prétendu qu'elle étoit réelle.

Les choses corporelles & sensibles n'étant rien pour l'Etre intellectuel de l'homme, on voit comment doit s'apprécier ce que l'on appelle la mort, & quelle impression elle peut produire sur l'homme sensé, qui ne s'est point identifié avec les illusions de ces substances corruptibles. Car le corps de l'homme, quoique vrai pour les autres corps, n'a comme eux aucune réalité pour l'intelligence, & à peine doit elle s'apercevoir qu'elle s'en sépare : en effet lorsqu'elle le quitte, elle ne quitte qu'une apparence, ou pour mieux dire, elle ne quitte rien.

Au contraire, tout nous annonce qu'elle doit gagner alors, au lieu de perdre ; car, avec un peu d'attention, nous ne pouvons que nous pénétrer de

de respect pour ceux que leur loi délivre de ces entraves corporelles, puisqu'alors il y a une illusion de moins entr'eux & le *vrai*. A défaut de cette utile réflexion; les hommes croient que c'est la mort qui les effraie, tandis que ce n'est point d'elle, mais de la *vie*, qu'ils ont peur.

Si le prestige des choses temporelles ne suffisoit point encore, pour nous démontrer la différence de l'état actuel de l'homme à son état primitif, il faudroit jeter les yeux sur l'homme lui-même; car autant il est vrai que l'étude de l'homme nous a fait découvrir en nous de rapports avec le Premier de tous les Principes, & de traces d'une origine glorieuse, autant elle nous en laisse appercevoir d'une horrible dégradation. Il ne faut, pour nous en convaincre, que nous confronter avec le Principe, dont nous devrions, par notre nature, représenter les *Facultés* & les *vertus*; il faut voir quel est celui de nous qui pourra justifier ses *TITRES*; il faut voir si nous sommes conformes à l'Etre dont nous sommes descendus, & qui n'a exprimé dans nous l'image de sa sagesse & de sa science, qu'afin que nous le fissions honorer.

Nous cherchons, & il possède; nous étudions, & il connoît; nous espérons, & il jouit; nous doutons, il est lui-même l'évidence; nous tremblons de crainte, & il n'a d'autre inquiétude que celle de l'amour, dont il est encore plus embrasé pour l'homme, que l'homme ne l'est pour ses propres pensées & pour ses propres émanations. L'un est grand, en multipliant ses images dans tous les

Etres

Etres & dans l'homme; l'autre met souvent sa gloire à les exterminer & à les détruire. Non seulement l'Auteur des choses a fait exister pour nous & pour nos besoins, tous ces élémens, & tous ces agens de la Nature, dont nous pervertissons l'usage; mais il a même produit en nous ces facultés qui devoient être le signe de sa grandeur, & que nous employons à l'attaquer & à le combattre; de façon que les hommes, qui devoient être les *Satellites* de la vérité, en sont plutôt les persécuteurs; & qu'à juger l'homme rampant aujourd'hui dans la réprobation, dans le crime & dans l'erreur, celui qui n'avoit été émané que pour montrer qu'il y a un Dieu, paroîtroit plus propre à montrer qu'il n'y en a point.

Car lorsqu'en répétition du premier crime, l'homme usurpe si souvent les droits de la Divinité sur la Terre, ce n'est que pour en profaner le Nom, & l'avilir par une nouvelle prostitution. Sous ce Nom sacré, il décide, il égare, il trompe, il tyrannise, il égorge, il massacre. Eh! envers qui ce Dieu si étrange exerce-t-il des droits plus étranges encore? C'est envers l'homme, envers son semblable, envers un Etre de son espèce, & qui par conséquent a le même droit que lui au titre de Dieu.

Ainsi, mettant en contradiction ses actions avec son orgueil, l'homme efface en lui ce titre glorieux, en même temps qu'il veut s'en revêtir. Ainsi, il prend la voie la plus sûre, pour détruire
autour

autour de lui toute idée du vrai Dieu, en ne présentant lui-même qu'un Etre de mensonge, de fureur, de dévastation; un Etre qui n'agit que pour tout dénaturer, pour tout corrompre; & qui ne démontre la supériorité de sa puissance, que par la supériorité de ses folles injustices, de ses crimes & de ses atrocités.

On pourroit donc s'écrier avec raison: Hommes, c'étoit par vous que les *Impies* devoient connoître la justice, & vous pouvez à peine répondre, quand on vous demande ce que c'est que la justice; c'étoit par vous qu'ils devoient être ramenés dans les sentiers de la lumière, & vous employez tous vos efforts à obscurcir cette lumière & à en corrompre les voies. C'étoit par vous que la vérité devoit paroître, & vous n'offrez que le mensonge. Comment la justice, la lumière & la vérité seront-elles donc connues, si l'Etre préposé pour les exprimer, non seulement n'en a pas conservé l'idée, mais s'efforce même de détruire les traces qui en étoient écrites dans lui & sur toute la Nature? Comment saura-t-on que le principe nécessaire est *Saint & Eternel*, si vous professiez le culte & la doctrine de la matière? Comment saura-t-on qu'il n'est occupé qu'à pardonner, & qu'il brûle d'amour pour les hommes, si vous ne respirez que la haine & si vous ne payez ses bienfaits que par des blasphêmes? Enfin, comment croira-t-on à l'*ordre & à la vie*, si vous ne montrez en vous que la *confusion & la mort*?

Quoi-

Quoique nous ne puissions comparer nos titres avec l'ignominie qui nous couvre, sans nous incliner vers la terre, & sans chercher à nous ensevelir dans ses abîmes, cependant on a voulu nous persuader que nous étions heureux; comme si l'on pouvoit anéantir cette vérité universelle, qu'il n'y a de bonheur pour un Etre qu'autant qu'il est dans sa loi.

Des hommes légers, après s'être aveuglés eux-mêmes, se sont efforcés de nous communiquer leurs égarements. Ils ont commencé par fermer les yeux sur leurs infirmités; puis, nous engageant à les fermer aussi sur les nôtres, ils ont voulu nous persuader qu'elles n'existoient point, & que notre situation étoit propre à notre véritable nature.

Que produisent de pareilles doctrines? Elles charment nos maux & ne les guérissent point. Elles font naître en nous un calme trompeur, & à la faveur de ce calme la corruption fait des progrès d'autant plus rapides, qu'aucun baume n'est appliqué sur la plaie, pour en corriger la malignité.

Elles affoiblissent dans l'homme *le principe de la vie*; elles le corrompent jusques dans son *germe*; elles font que celui qui desiroit la vérité, & qui n'avoit qu'un pas à faire pour l'obtenir, voit s'éteindre en lui cette impulsion précieuse, cet *instinct vierge & sacré*, qui la lui faisoit rechercher naturellement comme son seul appui: enfin, le Sage même étant ébranlé, l'Univers court risque de ne plus

plus renfermer un seul homme vertueux dans son sein : & voilà les maux déplorables produits par ces fausses doctrines qui endurent l'homme sur la loi de son Etre , & sur la privation où il est de son véritable séjour !

Laissons ces maîtres dangereux se nourrir d'illusions & de mensonges ; un coup d'oeil jeté rapidement sur notre situation suffira pour nous convaincre de leurs impostures.

La douleur, l'ignorance, la crainte, voilà ce que nous rencontrons à tous les pas dans notre ténébreuse enceinte : voilà quels sont tous les points du cercle étroit, dans lequel une force que nous ne pouvons vaincre, nous tient renfermés.

Tous les élémens sont déchainés contre nous : à peine ont-ils produit notre forme corporelle, qu'ils travaillent à la dissoudre, en rappelant continuellement à eux les principes de vie qu'ils nous ont donnés. Nous n'existons que pour nous défendre contre leurs assauts, & nous sommes comme des infirmes abandonnés, & réduits à panser continuellement nos blessures. Que sont nos édifices, nos vêtemens, nos serviteurs, nos alimens, sinon autant d'indices de notre faiblesse & de notre impuissance ? Enfin, il n'y a pour nos corps que deux états, le dépérissement ou la mort ; s'ils ne s'alterent, ils sont dans le néant.

De tous les hommes qui ont été appelés à la vie corporelle, les uns errent comme des spectres
sur

sur cette surface, pour y être sans cesse livrés à des besoins, à des infirmités; les autres n'y sont déjà plus : ils ont été comme le seront leurs descendants entraînés dans le torrent des siècles; leurs sédiments amoncelés, formant aujourd'hui le sol de presque toute la Terre, l'on n'y peut faire un pas sans fouler aux pieds les humilians vestiges de leur destruction. L'homme est donc ici-bas semblable à ces criminels, que chez quelques Nations la Loi faisoit attacher vivans à des cadavres.

Portons-nous les yeux sur l'homme invisible? Incertains sur les temps qui ont précédé notre Être, sur ceux qui le doivent suivre, & sur notre Être lui-même, tant que nous n'en sentons pas les rapports, nous errons au milieu d'un sombre désert, dont l'entrée & l'issue semblent également fuir devant nous. Si des éclairs brillans & passagers filloignent quelquefois dans nos ténèbres ils ne font que nous les rendre plus affreuses, ou nous avilir davantage, en nous laissant appercevoir ce que nous avons perdu; & encore; s'ils y pénérent, ce n'est qu'environnés de *vapeurs nébuleuses & incertaines*, parce que nos sens n'en pourroient soutenir l'éclat, s'ils se montroient à découvert. Enfin, l'homme est, par rapport aux impressions de la vie supérieure, comme le ver qui ne peut soutenir l'air de notre atmosphère.

Que dis-je, des *animaux féroces* nous environnent au milieu de ces ténèbres; ils nous fatiguent

de leurs *cris irréguliers & lugubres*; ils s'*élancent* subitement sur nous, & nous dévorent avant que nous les ayons *aperçus*. Des *souffres enflammés* tonnent sur nos *têtes*, & par leurs *éclats imposans* semblent prononcer mille fois sur nous *l'arrêt de mort*. *La Terre* même est toujours prête à frémir sous nos *pieds*; & nous ne savons jamais si dans l'instant qui suivra celui où nous sommes, elle ne *s'entr'ouvrira* pas pour nous *engloutir* dans ses *abymes*.

Ce lieu seroit il donc en effet le véritable séjour de l'homme, de cet Etre qui correspond au centre de toutes les sciences & de toutes les félicités? Celui qui par ses pensées, par les actes sublimes qui émanent de lui, & par les proportions de sa forme corporelle, l'annonce comme le représentant du Dieu vivant, seroit-il à sa place dans un lieu qui n'est couvert que de lépreux & de cadavres; dans un lieu que l'ignorance & la *nuit* seules peuvent habiter; enfin, dans un lieu où ce malheureux homme ne trouve pas même où *reposer sa tête*?

Non, dans l'état actuel de l'homme, les plus vils insectes sont au dessus de lui. Ils tiennent au moins leur rang dans l'harmonie de la Nature; ils s'y trouvent à leur place, & l'homme n'est point à la sienne.

Tous les Etres de l'Univers sont dans une continue action. Ils jouissent sans interruption de la

la portion de droit qui est attribuée à chacun d'eux, selon le cours & les loix de leur existence: comme ils ne subsistent que par le mouvement, tant qu'ils existent, le mouvement ne s'interrompt jamais pour eux. Aussi, les plantes, les animaux, toutes les *vertus* de la Nature sont dans une activité qui ne cesse point; car si elle cessoit un instant, toute la Nature seroit détruite.

Eh bien, parmi ces Etres qui sont toujours dans la jouissance & dans la vie, un Etre incomparablement plus noble, l'homme, la pensée de l'homme, son intelligence, sont assujettis à des intervalles, à des repos, à des suspensions, c'est-à-dire, à l'inaction & au néant.

Cessons donc de croire que l'homme soit à sa place ici-bas. „Il est attaché sur la terre, comme Prométhée, pour y être comme lui déchiré par le *Vautour*.“ Sa paix même n'est pas une jouissance; ce n'est qu'un intervalle entre des tortures.

VI.

Ce seroit ici le lieu de jeter du jour sur le premier crime de l'homme: nous pourrions même remarquer à ce sujet, que l'homme n'apporte au monde que des regrets & non pas des remords; encore ces regrets sont-ils ignorés du plus grand nombre, parce qu'on ne peut avoir de la douleur que pour les maux qu'on connoît, parce qu'on ne

peut connoître & sentir les maux premiers qu'avec beaucoup de travaux, & que la plupart des hommes n'en font aucun. Voilà ce qui rend la vérité de ce crime si incertaine à leurs yeux, tandis que ses effets sont si manifestes.

Je pourrois ajouter que dans l'ordre social, quand un homme a manqué à l'honneur, on le renvoie dans la classe de ceux qui n'ont point d'honneur; qu'ainsi, en observant ici-bas quel est le principal attribut qui manque aux Etres avec lesquels nous sommes confondus, il doit être facile d'appercevoir quelle est la nature du premier crime.

Mais, sans discuter les différentes opinions qui ont régné sur cet objet, nous pouvons croire que le crime de l'homme fut d'avoir abusé de la connoissance qu'il avoit de l'union du Principe de l'Univers avec l'Univers. Nous ne pouvons douter même, que la privation de cette connoissance ne soit la vraie peine de son crime; puisque nous subissons tous cette irrévocable punition, par l'ignorance où nous sommes sur les liens qui attachent notre Etre intellectuel à la matiere.

La preuve manifeste que cette connoissance ne peut nous être parfaitement rendue, pendant notre séjour sur la Terre, c'est que n'étant dans ce bas Monde, que pour subir la privation de la lumiere que nous avons laissé échapper, si nous pouvions y recouvrer pleinement cette lumiere, nous ne ferions

rions plus en privation, & par conséquent nous ne ferions plus dans ce bas Monde.

En effet les observations les plus simples sur la lumière élémentaire, nous montrent à quel degré il faudroit nous élever pour atteindre à la lumière intellectuelle; car les loix de ces deux sortes de lumière sont semblables. Outre la nécessité d'un Principe primordial & générateur, il faut à l'une & à l'autre une base, une réaction, & une classe d'Etres susceptibles d'en être les témoins & de participer à ses effets: ce qui annonce que la lumière sensible, & la lumière intellectuelle n'agissent, ne procedent, & ne se manifestent que par un quaternaire. Et ce n'est pas sans raison que la lumière élémentaire est au rang des plus admirables phénomènes de la nature matérielle, puisqu'elle ne peut être complète dans son action & dans ses effets, sans exercer, & mettre en jeu les quatre points cardinaux de la création universelle.

En ne la considérant que dans ces effets relatifs aux trois regnes terrestres, nous remarquerons que les minéraux étant enfouis dans la terre sont totalement privés de cette lumière; que les végétaux n'en sont point privés, mais qu'ils la reçoivent sans la voir & sans en jouir; que les animaux la voient & en jouissent, mais qu'ils ne peuvent ni la contempler, ni pénétrer dans la connoissance de ses loix; enfin que ce dernier privilege est réservé à l'homme seul, où à tout Etre doué comme lui des facultés de l'intelligence.

C'est là où nous apprendrons à reconnoître tout ce qui nous manque pour posséder la lumière intellectuelle; il y a des Etres intelligens qui sont totalement séparés de cette lumière, il y en a qui n'en sont point séparés, mais qui ne participent à ses effets qu'extérieurement; il y en a qui en reçoivent intérieurement les rayons, mais qui sont dans une ignorance absolue des voies par lesquelles elle se propage; il n'y a donc que ceux qui sont admis à son conseil, ou à la science même de celui d'où tout descend, qui puissent recouvrer cette connoissance primitive, parce que ce n'est que là où ils peuvent à la fois recevoir la lumière, la voir, en jouir & la comprendre, enfin c'est là où se déploient avec une efficacité supérieure tous les pouvoirs du grand quaternaire, parce que dans cette classe suprême résident tous les types des quatre points cardinaux du monde élémentaire.

L'homme n'a point su conserver cette sublime jouissance qui fut jadis son apanage, il a voulu transposer l'ordre de ces quatre points fondamentaux de toute lumière, & de toute vérité; or les transposer, c'est les confondre; & les confondre, c'est les perdre, & s'en priver.

C'est pour cela que l'homme est aujourd'hui ravalé dans les classes inférieures, où non seulement il ne connoît plus cette lumière intellectuelle qui malgré tous nos crimes conserve éternellement sa splendeur, mais encore où il a peine à l'appercevoir quelquefois, & où il devient

vient souvent pour elle ce que font les minéraux par rapport à la lumière élémentaire.

C'est cependant au milieu de cette privation que les hommes imprudens se laissent aller à concevoir des idées si hasardées sur leur nature, à bâtir des systèmes aveugles sur les liens qui nous retiennent en esclavage; à nous persuader même que par le suicide nous pouvons parvenir à les briser.

Si Dieu seul connoît les chaînes qui lient notre Etre intellectuel avec la région temporelle, lui seul sans doute a la puissance d'en opérer la rupture: mais ne craignons point de dire qu'il n'en a pas la volonté; attendu qu'il agiroit alors contre sa justice.

L'homme, au contraire, peut bien avoir la volonté de se délivrer de ces entraves étrangères à sa propre nature, mais il n'en a pas la puissance; car les malheureux qui se donnent la mort, croient en vain échapper aux maux & aux pâtimens: ils ne peuvent détruire ni éviter une loi qui condamne l'homme injuste à souffrir.

Et en effet, les hommes impurs peuvent être séparés de leur corps, sans être pour cela séparés de leur ame sensible; puisque, selon les principes précédens, si leur corps, quoique réel pour les autres corps, n'est qu'apparent pour leur Etre intellectuel, ils doivent être, après qu'ils se sont délivrés de ce corps, ce qu'ils étoient pendant qu'ils y étoient renfermés.

Si c'étoit donc la foiblesse à supporter les douleurs; si c'étoit le poison des vices & les *vapeurs* du crime, qui leur rendoient la vie corporelle insupportable, la mort du corps n'a rien changé à leur situation intellectuelle; ils sont encore rongés par les mêmes poisons; ils ont encore les mêmes *vapeurs* à respirer, les mêmes langueurs à subir; „en un mot, ils sont comme ces fruits peu mûrs & déjà gâtés, dont la qualité mal saine ne change pas, quoiqu'on leur ôte leur enveloppe, & qui recevant par-là plus immédiatement l'action de l'air, ne sont que se corrompre davantage.“

En outre, l'homme pouvant se souiller de plusieurs crimes pendant sa vie, & s'identifier avec une multitude d'objets contraires à son être, il doit, après la mort, éprouver successivement toutes les impressions relatives à ces objets; il doit se nourrir encore des affections & des goûts qui lui ont paru les plus innocens pendant sa vie, mais qui n'ayant point à lui offrir un but solide & vrai, laissent son Etre dans l'inaction & le néant

Ce sont toutes ces *substances* étrangères qui sont alors le tourment du Suicide, comme de tout autre coupable privé de la vie: „& peut-être trouverions-nous ici quelque explication du système de la Métempsychose, dans lequel les hommes, après leur mort, sont encore liés à différens objets élémentaires, & même sont transformés en plantes & en vils animaux; expressions qui ne sont que la peinture des goûts, des vices, des objets dont
l'hom-

l'homme a fait ses idoles sur la Terre : „car qui sont ceux dont l'Etre, après la mort, sera assailli par les tourmens & les illusions de leur ame sensible? Enfin, qui seront ceux dont l'Etre vivra sensiblement, quoique séparé de leur corps? ce seront ceux qui ici-bas auront vécu séparés de leur Etre?

D'après ce que nous venons de voir, l'imprudent qui par le suicide se précipite dans une nouvelle région avant le temps marqué, n'est-il commis que ce seul crime, l'expose sans doute à des châtimens plus effrayans, que s'il y fût arrivé avec les forces acquises dans la région visible par sa constance à cultiver les *facultés* avec lesquelles il devoit y combattre. Il est semblable à un prisonnier, qui, pour se remettre en liberté, démoliroit sa prison par les fondemens, & la feroit s'écrouler sur lui. Ainsi tout acte de notre part, qui n'a pas l'aveu de la nature & de l'ordre, augmente encore les maux & les souffrances attachées à la condition de notre malheureuse postérité.

D'après ces Principes, nous pouvons déjà reconnoître la sagesse & la bonté de l'Etre divin, dont tous les décrets portent le caractère de l'amour. Il ne commande aux hommes que ce qui peut les rapprocher de lui, il ne leur défend que ce qui les en éloigne: & si toutes les loix de la Nature & de la raison proscrivent le suicide, c'est qu'il trompe l'homme, au lieu de le rendre plus heureux.

Je pourrois faire voir que cette sagesse & cette bonté se manifestent également par la naissance de l'homme à la vie terrestre; puisque c'est le mettre à portée de soulager, par ses combats & ses efforts, une partie des maux que le premier crime a occasionnés sur la terre; puisque c'est lui confier le secret & l'oeuvre de la Divinité même, que de l'admettre à pouvoir concourir, dans sa sphere particuliere, à la réparation des désordres de l'espece humaine. Enfin quelque rigoureux que soient les maux qui nous attendent ici-bas, il suffiroit de penser qu'il est possible à l'homme de n'en être point abattu; que c'est à ses erreurs & à ses foiblesses qu'il en doit attribuer la plus grande partie; que dès-lors il se pourroit qu'ils fussent nuls & apparens pour lui; & qu'ainsi c'est peut-être l'homme qui leur donne toute leur valeur. Mais, pour concevoir de semblables vérités, il faudroit s'élever à une sublimité très-étrangere à la plupart des hommes, qui ont peine à se former des idées vraies & constantes, sur les résultats mêmes les plus simples d'une justice matérielle; ainsi je ne m'étendrai point sur cet objet.

L'homme, en s'unissant par une suite de la corruption de sa volonté aux choses mixtes de la région apparente & relative, s'est assujetti à l'action des différens *principes* qui la constituent, & à celle des différens agens préposés pour les soutenir, & pour présider à la défense de leur loi: & ces choses mixtes ne produisant par leur assemblage que
des

des phénomènes temporels, lents, & successifs, il en résulte que le temps est le principal instrument des souffrances de l'homme, & le puissant obstacle qui le tient éloigné de son Principe; „le temps est le venin qui le ronge, tandis que c'étoit lui qui devoit purifier & dissoudre le temps: le temps enfin, ou la région qui sert de prison à l'homme, est semblable à l'eau dont le pouvoir est de tout dissoudre, d'altérer plus ou moins vite la forme de tous les corps, & dans laquelle on ne peut plonger l'or sans qu'il n'y soit privé du *dix-neuvième* de son poids; phénomène qui selon des *calculs intégrés* représente au naturel notre véritable dégradation.“

En effet le temps n'est que l'intervalle entre deux actions: ce n'est qu'une contraction, qu'une suspension dans l'action des facultés d'un Être. Aussi, chaque année, chaque mois, chaque semaine, chaque jour, chaque heure, chaque moment, le principe supérieur ôte & rend les puissances aux Êtres, & c'est cette alternative qui forme le temps. Je puis ajouter, en passant, que l'étendue éprouve également cette alternative, qu'elle est soumise aux mêmes progressions que le temps: ce qui fait que le temps & l'espace sont proportionnels.

Enfin, considérons le temps comme l'espace contenu entre deux lignes formant un angle. Plus les Êtres sont éloignés du sommet de l'angle, plus ils sont obligés de subdiviser leur action, pour la compléter ou pour parcourir l'espace
d'une

d'une ligne à l'autre; au contraire, plus ils sont rapprochés de ce sommet, plus leur action se simplifie: jugeons par-là quelle doit être la simplicité d'action dans l'Etre Principe qui est lui-même le sommet de l'angle. Cet Etre n'ayant à parcourir que l'unité de sa propre essence, pour atteindre la plénitude de tous ses actes & de toutes ses puissances, le temps est absolument nul pour lui.

Au contraire, tout le poids du temps se fait sentir à celui qui, étant né pour l'unité d'action, est placé à l'extrémité des deux lignes. Voilà pourquoi de tous les Etres sensibles, l'homme est celui qui s'ennuie le plus; car étant celui dont l'action naturelle est aujourd'hui la plus distante de celle de son Principe; étant le seul Etre dont l'action soit étrangère à cette région terrestre cette action est perpétuellement suspendue & divisée en lui.

On ne peut douter que la véritable action de l'homme n'étoit pas faite pour être assujettie à la région sensible; puis-que la lumière fait des progrès pour se communiquer à lui, à mesure que l'action sensible l'abandonne & qu'il s'en dépouille; & puisque loin qu'il doive attendre tout de ses sens, il n'a rien que quand ils sont calmes & dans une espèce de néant pour son intelligence.

Car ce seroit une erreur de le juger subordonné au sensible, parce que son esprit suit communément la croissance & la dégradation du corps. Cela peut être vrai dans l'enfance, où chaque homme

me

me devant subir les premiers effets de sa dégradation, présente l'exemple d'un asservissement, total à l'action des Etres temporels.

Cela peut être vrai aussi, dans un âge plus avancé, si l'homme n'a pas employé sa volonté & son jugement à évaluer les effets des actions sensibles. Mais, de ce que le sensible peut nuire à l'intellectuel & en suspendre l'activité, il ne faudroit pas en conclure que les facultés intellectuelles de l'homme soient le fruit de ses sens, & la production des principes matériels qui agissent en lui: car ne pas tuer, ou donner la vie, sont deux choses très-différentes. Et l'on ne dira jamais qu'un voile épais est le principe de ma vue, parce que je ne puis rien distinguer quand il couvre mes yeux.

D'ailleurs n'avons-nous pas reconnu qu'au lieu d'apprendre, nous ne faisons que nous rappeler, pour ainsi dire, ce que nous savions déjà, & qu'apercevoir ce qui n'avoit jamais cessé d'être devant nous; qu'ainsi les objets sensibles ne nous donnant rien, mais pouvant au contraire nous enlever tout, notre tâche, en séjournant parmi eux, est bien moins d'acquérir que de ne rien perdre?

En effet, si les loix des Etres sont qu'ils manifestent toutes leurs facultés, sans se confondre avec aucune substance hétérogène; si tous les Etres physiques suivent exactement ces loix, chacun selon leur classe, quand ils ne sont point gênés dans
leurs

leurs actes, pourquoi l'homme feroit-il seul privé de ce pouvoir ?

En appercevant tant de beautés dans les productions des Etres physiques, dont la loi n'a point été dérangée, nous pouvons donc nous former une idée des merveilles que l'homme feroit éclore en lui, s'il suivoit la loi de sa vraie nature, & qu'à l'image de la main qui l'a formé, il tâchât, dans toutes les circonstances de sa vie, d'être plus grand que ce qu'il fait.

Son Etre intellectuel arriveroit au dernier terme de sa carrière temporelle, avec la même pureté qu'il avoit en commençant le cours. On le verroit dans la vieillesse unir les fruits de l'expérience avec l'innocence de son premier âge. Tous les pas de sa vie auroient fait découvrir en lui la lumière, la science, la simplicité, la candeur, parce que toutes ces choses sont dans son essence. Enfin, le germe qui l'anime se feroit étendu, sans s'altérer; & il rentreroit, avec le calme de la *vertu*, dans la main qui le forma, parce qu'en lui représentant, sans aucune altération, le même caractère & le même sceau qu'il en avoit reçu, elle y reconnoîtroit encore son empreinte, & y verroit toujours son image.

On peut dire que si la plupart des hommes sont tant éloignés d'un pareil calme au moment de cette importante séparation, c'est qu'ils n'ont pas été pendant leur vie assez ingénieux ni assez fiers
pour

pour appercevoir leur grandeur & pour la conserver, en sorte que s'étant confondus avec les choses mixtes & temporelles, ils croient qu'ils vont cesser d'être quand celles-ci viennent à les abandonner.

Le nombre des temps que l'homme doit subir pour accomplir son oeuvre, est proportionné au nombre des degrés, au dessous desquels il est descendu: car, plus le point d'où une force tombe est élevé, plus il lui faut de temps & d'efforts pour y remonter.

Mais pour que l'homme pût acquérir des lumières sur cet objet, il faudroit qu'il non-brât les forces, les facultés & les droits qui lui manquent. C'est sur ce nombre que pose la mesure de son échelle de régénération, ainsi que le poids ou le résultat qui en doit provenir. Or l'homme peut voir d'un coup d'oeil quel est l'abyme où il est descendu, puisqu'il lui manque autant de *vertus* qu'il y a d'*astres* au dessus de sa tête.

En outre, l'action du temps sur l'homme est proportionnée à la grandeur des *vertus* inhérentes aux degrés qu'il doit parcourir, parce que plus elles sont puissantes & nécessaires à l'homme, plus la privation doit en être longue, pénible & douloureuse pour lui. C'est là ce qui rend son état si cruel & si affligeant; car si ces degrés sont l'expression & la force des *vertus* divines, s'ils sont animés des rayons de la vie même, s'ils portent en eux un feu primitif & nécessaire à l'existence de
tous

tous les Etres, il suit que l'homme en étant séparé, sa privation est entière & absolue.

Quand l'homme seroit assez heureux pour se former, pendant son séjour sur la terre, un ensemble de lumières & de connoissances, qui embrassât une sorte d'unité, il ne pourroit encore se flatter d'avoir le complément des véritables jouissances, puisqu'elles sont supérieures à l'ordre terrestre: il n'auroit que l'esquille & la représentation de ces vraies lumières puisqu'ici tout étant relatif, il n'y peut, pour ainsi dire, posséder rien de réel & de vraiment fixe.

„Que l'homme intelligent médite ici sur les loix de l'Astre lunaire, qui nous représentent, sous mille faces, notre privation; qu'il examine pourquoi cet Astre ne nous est visible que pendant *ses jours de matiere*; & pourquoi nous le perdons de vue le vingt-huitieme jour de son cours, quoiqu'il se leve également sur notre horizon.“

Tout se réunit pour prouver à l'homme qu'après avoir parcouru laborieusement cette surface, il faut qu'il atteigne à des degrés plus fixes & plus positifs, qui aient plus d'analogie avec les vérités simples & fondamentales dont le germe est dans sa nature. Enfin, il faut à la mort, qu'il réalise la connoissance des objets, dont il n'a pu appercevoir ici que l'apparence.

„Je peux convenir que ces connoissances supérieures consistent dans l'intelligence & l'usage de
deux

deux *langues* au dessus des langues communes, & vulgaires, puisqu'elles tiennent aux jouissances primitives de l'homme. La première a pour objet les choses Divines & n'a que *quatre Lettres* pour tout alphabet; la seconde en a *vingtdeux* & s'applique aux productions, soit intellectuelles, soit temporelles du grand Principe: le même crime a privé l'homme de ces deux langues. S'il y avoit une nouvelle prévarication, il se formeroit pour lui une troisième langue qui auroit *quatre vingt huit Lettres*, & qui le reculeroit encore plus de son terme."

„J'ajouterai qu'il y a des langues fausses & opposées aux trois dont je viens de parler. Celle qui correspond à la langue Divine, a un alphabet de *deux* lettres; celle qui correspond à la seconde, en a *cinq*; enfin, s'il y avoit une nouvelle prévarication, la langue fausse qui l'accompagneroit, auroit *cent dix* lettres dans son alphabet."

„La connoissance des deux langues pures que l'homme acquiert à sa séparation d'avec les objets terrestres, doivent produire sur lui des effets plus satisfaisans que tout ce que nous pouvons éprouver ici-bas: elles doivent étendre ses jouissances, comme ayant une action plus vivante que les objets de la Nature visible. Mais aussi, s'il doit encore éprouver des suspensions dans sa marche, ces obstacles deviennent plus douloureux pour lui, parce qu'à mesure qu'une force approche de

son centre, sa tendance augmente, & le choc des résistances devient plus violent."

Cependant il est inévitable pour l'homme qu'il subisse des suspensions, en parcourant les nouveaux degrés de sa réhabilitation; puisqu'ils ne sont que la continuation de cette barrière terrible qui le sépare de la grande lumière, & que la terre n'est que le premier de tous les degrés. Or, s'il y a un espace entre la prison de l'homme & son lieu natal, il est indispensable qu'il le parcoure, & qu'il en éprouve successivement toutes les actions.

Si un voyageur agile & curieux arrivoit au pied d'un groupe de montagnes entassées les unes sur les autres, & qu'il voulût porter ses pas jusqu'au sommet de la dernière, cachée dans les nues; il faudroit, qu'après avoir gravi sur la première de ces montagnes, il cessât de monter, & allât horizontalement gagner le pied de la seconde, pour la franchir à son tour, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au terme de ses desirs. Image sensible de la régénération de l'homme, où l'on voit de plus la Sagesse bienfaisante accompagner ses pas, pendant qu'il subit les loix de la justice; car, lors même que par les différentes suspensions, elle paroît retarder nos jouissances, elle ne se propose que de ménager nos forces, & de nous donner le temps de les renouveler & de les accroître.

L'homme-

L'homme ne peut parcourir les régions fixes & réelles de purification, sans acquérir une existence plus active, plus étendue, plus libre; c'est-à-dire, sans *respirer un air plus pur*, & découvrir un *horizon* plus vaste, à mesure qu'il approche du sommet désiré; comme nous voyons que plus les principes des corps se simplifient, plus ils acquièrent de vertus; & comme l'air grossier, qui dégagé des substances matérielles, remplit un espace si prodigieux relativement à celui qu'il occupoit dans les corps, que l'imagination en est presque effrayée.

Au reste comme les vérités fixes & réelles que l'homme peut atteindre à la mort, tiennent à l'ordre intellectuel, qui est le seul vrai; il n'est pas étonnant que, tant que nous sommes enserelés dans notre matière, qui est relative & apparente, nous ne nous appercevions pas toujours de ces travaux des autres hommes, déjà séparés de leurs corps, quoique la seule lumière de l'intelligence nous en démontre évidemment la nécessité; & le même exemple du voyageur peut encore nous servir d'indice sur cet objet; car ceux qui demeurent au pied de la montagne, le perdent de vue, lorsqu'il est parvenu à une certaine hauteur, & ne peuvent cependant former aucun doute sur son élévation & sur son existence, quoique leurs yeux corporels ne le puissent plus suivre dans sa marche.

C'est-là ce qui rend nos jugemens si incertains sur le sort des hommes, après la séparation de leur Etre intellectuel d'avec leur corps; puisque nous ne pourrions justifier de pareils jugemens, qu'en les appuyant sur une base fixe & déterminée, & que nous n'en possédons que d'apparentes & de relatives; „car il en est de cette classe intellectuelle & invisible comme du simple physique élémentaire; toute la Nature est volatile, & ne tend qu'à s'évaporer; elle le feroit même en un instant, si le fixe qui la contient lui appartenait; mais ce fixe n'est point à elle, il est hors d'elle, quoiqu'agissant violemment sur elle; & elle ne forme jamais d'alliance avec lui, qu'elle ne commence par une dissolution; or, comme dans les deux classes, physique & intellectuelle, il y a plusieurs degrés de dissolutions, il y a aussi plusieurs degrés d'alliances & d'amalgames.“

Tout ce que nous pouvons donc nous permettre, sur des objets de cette importance, c'est de tirer quelques inductions, d'après de fidèles observations sur la loi des corps.

Ainsi, semblables à ces globules d'air & de feu qui s'échappent des substances corporelles en dissolution, & qui s'élèvent avec plus ou moins de vitesse, selon le degré de leur pureté & l'étendue de leur action; nous ne pouvons douter qu'à leur mort, les hommes qui n'auront point laissé amalgamer leur propre essence avec leur habitation terrestre, ne s'approchent rapidement de leur région

région natale, pour y briller, comme les Astres, d'une splendeur éclatante; que ceux qui auront fait quelque mélange d'eux-mêmes avec les illusions de cette ténébreuse demeure, ne traversent avec plus de lenteur l'espace qui les sépare de la région de la vie; & que ceux qui se seront identifiés avec les souillures dont nous sommes environnés, n'y demeurent ensevelis dans les ténèbres & dans l'obscurité, jusqu'à ce que les moindres de ces substances corrompues soient dissoutes, & qu'elles fassent disparaître avec elles une corruption qui ne peut cesser qu'autant qu'elles finiront elles-mêmes.

Et pour donner plus de poids à ces vérités, je dirai qu'à la mort, les Criminels restent sous leur propre justice, que les Sages sont sous la justice de Dieu, & que les *Réconciliés* sont sous sa miséricorde.

Mais ce qui ne nous permet pas de prononcer sur la mesure selon laquelle s'opèrent ces différens actes, ou ces différens nombres de temps, c'est que la justice n'agit pas seule, & qu'il y a d'autres *vertus*, qui se combinant avec elle, ne cessent d'en diriger l'action vers le plus grand bien des Etres, qui est leur retour à la lumière.

VII.

Sans nous occuper davantage de ces travaux futurs, auxquels l'homme a livré sa postérité, con-

fidérons ceux auxquels il est condamné sur la terre par une suite de son incorporation matérielle.

L'homme n'avoit reçu l'être que pour exercer son action sur l'universalité des choses temporelles, & il n'a voulu l'exercer que sur une partie; il devoit agir pour l'intellectuel comme le sensible, & il a voulu agir pour le sensible comme l'intellectuel; enfin, il devoit régner sur l'Univers; mais, au lieu de veiller à la conservation de son Empire, il l'a dégradé lui-même, & l'Univers s'est écarté sur l'Être puissant qui devoit l'administrer & le soutenir.

Par une suite de cette chute, toutes les *vertus* sensibles de l'Univers, qui devoient agir d'une manière subordonnée à l'homme dans la circonférence temporelle, ont agi en confusion sur lui, & l'ont comprimé avec toute leur force & toute leur puissance. Au contraire, toutes les *vertus* intellectuelles, avec lesquelles il devoit agir de concert, & qui devoient lui présenter une unité d'action, se sont trouvées partagées pour lui, séparées de lui, & se sont renfermées chacune dans leur sphère & dans leur région; de façon que ce qui étoit simple & un pour lui, est devenu multiple & subdivisé; ce qui étoit subdivisé & multiple, s'est congloméré & l'a écrasé de son poids; c'est à-dire, que pour lui le sensible a pris la place de l'intellectuel, & l'intellectuel celle du sensible.

Il est des rapports non équivoques, qui nous indiquent en effet que toutes les forces physiques de la Nature servirent d'entraves à ce malheureux homme au moment de sa chute; & de même que le corps que nous portons & qui nous asservit, est un extrait de tous les fluides, feux, liqueurs & autres substances de l'individu corporel qui l'a engendré, de même les chaînes du premier homme coupable furent composées de l'extrait de toutes les parties du *grand Monde*: ce qui fait que secondairement à lui, nous pouvons regarder notre corps comme étant aussi une image de cet Univers matériel.

En s'asservissant au sensible, non seulement l'homme a été séparé des *vertus* intellectuelles & supérieures, avec lesquelles il concouroit par sa puissance, mais il a même laissé mélanger & amalgamer ses propres *vertus* avec toutes les parties de sa prison, & nous avons des indices de ce mélange, & de l'origine matérielle du premier homme, dans la loi de génération particulière par laquelle l'homme actuel parvient à la vie.

Le corps de l'homme, avant sa formation individuelle, est répandu dans toute la forme du pere; il est uni à toutes les puissances qui sont dans son principe générateur. Quand le moment de la naissance est arrivé, le germe corporel répandu dans la forme universelle du pere, se concentre, se rassemble en un point. Alors il s'exile

& s'enfvelit dans le sein ténébreux de la femme, où mélangé avec des fluides impurs & enveloppé de mille barrières, il n'a pas même la jouissance de l'air; où ses organes les plus parfaits sont sans fonction, & où il ne reçoit la vie & les secours des élémens que par un point passif, tandis que la destination de l'homme étoit de correspondre activement avec toute la Nature.

Telle est l'image du premier état corporel de l'homme coupable, qui, banni de sa sphère universelle, fut jeté ignominieusement dans la forme ou la prison matérielle des hommes; qui n'éprouvant là qu'une opposition universelle à la véritable action, y fut réduit à la privation la plus entière, & n'offrit plus qu'un mélange honteux de ses propres *vertus* avec toutes les substances hétérogènes qui formoient son obscure demeure.

Dans cet état, quels ont dû être les premiers mouvemens de l'homme? ç'a été de se dégager de ces masses étrangères qui l'accabloient; ç'a été de séparer péniblement ses propres *vertus* d'avec toutes ces matières impures avec lesquelles elles étoient confondues; enfin, ç'a été de réunir toutes les forces pour sortir de dessous les décombres de l'Univers.

Mais des loix positives s'opposant à ce qu'un Etre puisse s'allier avec ce qui lui est contraire, sans porter l'empreinte & les traces de son amalgame, il fut impossible au premier homme de
sortir

sortir de son cloaque avec la même pureté, la même agilité qu'il avoit avant de s'y précipiter; & voilà pourquoi l'homme particulier, après avoir séjourné dans le sein de la femme, après y avoir exercé l'action dont il est alors susceptible pour démêler son germe sensible d'avec tous les liens & les entraves qui le resserrent, paroît au jour renfermé dans une forme plus opaque que le fluide subtil qui enveloppoit son propre germe.

Après que l'homme primitif eut surmonté cet obstacle, il lui resta un pas très-considérable à faire; ce fut de s'unir successivement aux forces des divers *éléments* qui agissoient dans son atmosphère; telle est aussi la tâche de l'homme particulier, qui, après avoir été admis à la lumière élémentaire, languit encore longtemps, avant d'accoutumer ses yeux à son éclat, son corps aux impressions de l'air, & ses organes aux différentes loix établies pour les formes corporelles.

Nous ne voyons jusqu'ici pour l'homme qu'un travail corporel & physique: toutes ces choses se passant dans l'ordre élémentaire, & par des causes non libres, on n'y distingue point les signes vrais des travaux de l'homme intellectuel; mais on y découvre au moins leur loi & leur nécessité; & de même qu'en recevant la naissance, l'homme est censé avoir rassemblé en lui ses *vertus* physiques & particulières, avec lesquelles il peut parvenir à participer aux *forces universelles* de l'atmosphère, qu'il a quittées & qui sont extérieures

à lui; de même l'homme intellectuel, délivré de sa première prison, & admis avec sa forme matérielle sur la terre, doit travailler à recouvrer successivement ses propres forces & ses propres *vertus* intellectuelles, avec lesquelles il peut tendre à recouvrer celles dont il a été séparé par le crime.

Mais ce que l'homme physique fait d'une manière passive & aveugle dans le corporel, l'homme intellectuel doit le faire par les efforts constans & libres de sa volonté. C'est par-là qu'il peut se délivrer de la mort à laquelle il s'étoit dévoué en se concentrant dans une action particulière. Car les corps eux-mêmes se détruisent quand leur action se porte en un seul point & abandonne les autres parties de la forme. Or, de même que les corps affectés de maladie ne peuvent échapper à la mort, que quand l'action qui s'est isolée en eux redevient générale; de même l'homme intellectuel, qui s'est réduit volontairement à une classe inférieure & bornée, doit généraliser tout son Etre, & en étendre les *vertus* jusqu'aux extrémités de son enceinte particulière, s'il veut atteindre jusqu'à cette enceinte universelle & sacrée dont il s'est banni.

Enfin, la volonté étant en quelque sorte le *sang* de l'homme intellectuel & de tout Etre libre; étant l'agent par lequel seul ils peuvent effacer en eux & autour d'eux les traces de l'erreur & du crime, la révivification de la volonté est la principale

cipale tâche de tous les Etres criminels: & vraiment, c'est un si grand oeuvre, que toutes les puissances y travaillent depuis l'origine des choses, sans avoir encore pu l'opérer généralement.

Il y auroit ici à présenter de nouveaux rapports très exacts entre l'incorporation matérielle de l'homme particulier & celle de l'homme général; & l'on pourroit, en suivant les loix de la génération dans tout son cours, s'instruire d'une manière positive sur la punition du premier coupable, sur le temps qu'il a séjourné dans sa première prison, sur le moment fixe où il en est sorti. „On pourroit y découvrir l'origine de l'Univers même, & l'action des agens de toutes les classes, en y voyant opérer tous *les nombres*, on y apprendroit la différence de la division régulière du cercle d'avec sa division irrégulière, pourquoi la grosseur du placenta est en raison inverse de l'accroissement du foetus; pourquoi les mouvemens de ce foetus ne sont jamais sensibles avant le terme de trois mois, ni plus tard que celui de six; pourquoi il prend d'abord dans le sein de sa mere une forme sphérique; pourquoi, à un terme plus avancé, il se trouve avoir la tête en haut, la face en avant; pourquoi, vers la fin du neuvième mois, il se prosterne, & se dispose à venir ramper sur la terre; enfin, pourquoi il a tout de penchant au sommeil après sa naissance.“

Mais, pour faire les rapprochemens de ces faits à leurs types, il faut être habitué à un genre d'ob-

d'observations peu connu de la plupart des Lecteurs, & dont ils ne sentiroient pas les résultats; dès qu'ils n'en possèdent pas les bases.

Bornons-nous donc à remarquer que le premier travail que l'homme intellectuel ait à faire, après avoir séparé & dégagé péniblement ses propres *vertus* ensevelies sous les ruines de son trône, c'est de s'unir à celles de l'Etre le plus voisin de lui, ou à celles de la *Terre*; & de même que l'homme corporel enfant est obligé pendant un temps de tirer sa subsistance du lait de la femme, de même l'homme intellectuel est obligé de commencer par la *Terre*, à recouvrer les lumières qu'il a perdues & qui sont aujourd'hui subdivisées pour lui dans toutes les régions; car la *Terre* est la *mere* & la *racine* de l'Univers.

Toutes les loix physiques & intellectuelles que nous venons de présenter sur la marche nécessaire de l'homme dégradé, lui sont si naturelles, que dans l'ordre humain même, l'homme temporel les met tous les jours en action, & démontre sans cesse cette activité essentielle à notre Etre, quoiqu'il se trompe si souvent sur ce qui devrait en être l'objet.

Quand l'homme ambitieux & avide cherche avec tant d'ardeur à se distinguer de ses semblables; quand les hommes privés & les Souverains reculent les limites de leurs Domaines & de leur
Empi-

Empire, & voudroient les porter jusqu'aux extrémités du Monde, ils ne font que suivre, d'une manière fausse, la loi de leur nature, qui répugne à des bornes & à des entraves; c'est à dire, qu'ils représentent ce que l'homme vrai devoit faire, en rapportant jusqu'aux confins de son domaine, ces bornes physiques & matérielles qui auroient dû toujours conserver relativement à lui leur distance naturelle. C'est même cette loi ineffaçable, qui opérant avec toute son intégrité sur les enfans, leur donne cette activité tumultueuse, cette impulsion destructive que les hommes peu réfléchis taxent de vice & de méchanceté, tandis qu'elle n'est que l'effet de l'opposition nécessaire qu'un Etre vrai & universel doit éprouver de la part de tous les objets faux & rétrécis avec lesquels il est emprisonné.

Quand d'un autre côté, l'homme curieux, l'homme industrieux cherche à rassembler autour de lui les productions précieuses de la Nature; qu'il ne craint point de se transporter jusqu'aux lieux les plus éloignés, pour en rapporter des raretés de toute espèce, & les réunir sous ses yeux; quand le savant Naturaliste fait voyager sa pensée dans tous les climats; qu'il poursuit toutes les découvertes, & qu'il impose par-là une sorte de tribut universel sur la Nature terrestre; quand enfin le Chymiste cherche par la destruction des enveloppes des corps, à pénétrer jusques aux *Principes* auxquels ils doivent l'existence, tous ces travaux

vaux ne sont que l'image de ce que l'homme doit faire ici-bas ; & lui enseignent qu'il est destiné à rapprocher de lui toutes les parties de son empire.

Il est donc vrai qu'après avoir reçu dans un lieu ténébreux une enveloppe grossière, après avoir rallié en lui les forces intellectuelles qui lui sont propres, l'homme a encore à multiplier ces mêmes forces ; en les réunissant à celles qui sont extérieures à lui, il a, dis je, à recueillir les *vertus* de tous les *regnes terrestres* ; à distinguer toutes les *espèces* de chaque *regne*, & même les *caractères particuliers* de chaque *individu* ; il a enfin à scruter jusqu'aux *entrailles de la Terre*, pour y apprendre à connoître les désordres qui font l'horreur & la honte de notre triste demeure, lesquels nous sont indiqués soit par les *métaux* qui n'ont point d'*huile*, soit par la fureur des *volcans*, soit par le grand nombre d'*insectes* & d'*animaux malfaisans & vénéneux*, qui sont bannis de dessus la terre, & se cachent dans ses gouffres, comme si le jour leur étoit interdit.

Et c'est ici où les travaux de l'homme dans son séjour terrestre, se peignent avec toute leur âpreté ; car, en rappelant l'exemple temporel de l'homme avide, ambitieux, curieux, industriel & adonné aux sciences vulgaires, on voit les énormes obstacles, qu'il doit journellement rencontrer avant de pouvoir satisfaire ses desirs.

Des

Des mers à traverser, des précipices à franchir, des Nations entières à réduire, des intempéries de tout genre à éprouver, des régions impures à parcourir, des privations & des lenteurs à subir par les retards & les variétés des saisons; voilà l'état journalier de l'homme intellectuel, dont l'homme temporel est l'image.

Ce qui rend ces travaux si imposans, c'est que si l'homme laisse écouler en vain le nombre de temps accordé pour les accomplir, il lui faut un second nombre de temps plus considérable, plus pénible que le premier; attendu qu'il a alors & la première & la seconde force à acquérir. Si pendant ce second nombre de temps, ce malheureux homme ne remplit pas mieux sa tâche qu'il ne l'a fait dans le premier, il en faut nécessairement un troisième encore plus rigoureux que les deux autres, & ainsi de suite, sans qu'on puisse fixer d'autres termes à ses maux, que ceux qu'il leur fixera lui-même, en sacrifiant toutes les vertus qui sont en lui.

S'il dérobe une partie de l'holocauste, celui qui les reçoit, lui retient aussi une partie de la récompense, jusqu'à ce qu'il se fourmette à payer sans réserve un tribut qu'il ne peut rendre efficace & complet, qu'en y faisant contribuer tout son Etre.

Cependant ce tribut, ce sacrifice, cette oeuvre enfin, l'homme n'a que le moment de sa vie corporelle pour le déterminer; car la vie terres-

tre

tre est la matrice de l'homme futur ; & de même que les Etres corporels apportent & conservent sur cette terre, la forme, le sexe & les autres signes qu'ils ont puisés dans le sein de leur mere ; de même l'homme portera dans une autre *terre*, le *plan*, la *structure*, la maniere d'être qu'il se fera fixée lui-même pendant son séjour ici-bas.

S'il en parcourt inutilement l'intervalle, loin de se revivifier, il ne fait que se rendre inhabile à connoître jamais la *vie*, comme ces plantes maigres & viciées qui non seulement voient passer en vain sur elles les rayons du soleil, mais qui ne font que se dessécher d'autant plus à sa chaleur, & perdre le peu de suc qui leur restoit pour s'améliorer & devenir fertile.

Tels sont les dangers qui nous menacent, depuis la corruption & la chute du Premier coupable ; tel est l'état de l'homme dans son séjour ténébreux, où non seulement il ne connoît pas son propre *nom*, mais encore, où pressé du poids de toutes les *sphères* & de toutes les *actions* auxquelles il s'est assujetti, il peut en être opprimé, s'il n'emploie utilement tous les efforts de sa volonté, & le secours favorable qui lui est encore offert, pour soutenir leur violence & pour en diriger les effets à son avantage. Car l'activité de ces Puissances formidables est d'autant plus douloureuse pour lui, tant qu'il est réduit à lui-même, que ne jouissant pas de leur lumière, il ne fait où fuir pour en éviter le choc & la poursuite ; enfin,
placé

placé entre des abymes & des forces imposantes qui le compriment, il est à chaque instant exposé à être froissé, déchiré, ou à tomber dans les précipices qui sont toujours ouverts sous ses pas.

Dans cette affligeante dégradation, n'apercevant plus les propriétés fixes & simples de l'unité, il est réduit à errer autour du temple qui les renferme, & dont il s'est lui-même interdit l'accès; s'il peut seul, par sa persévérance, parvenir quelquefois jusqu'au pied de cette auguste enceinte & entendre de loin le son des cantiques, que des voix pures y prononcent avec des paroles de feu; ces voix ne trouvant plus la même pureté dans la sienne, ne peuvent lui permettre de s'unir avec elles, ni de se mêler à leurs concerts. Et voilà quelles sont les suites du premier crime de l'homme, par rapport à toute sa postérité.

Ces suites funestes ne se bornent pas à l'homme, elles s'étendent sur tous les Êtres sensibles & sur toutes les parties de l'Univers : puisque rien de ce qui compose le temps, ne peut se soustraire aux souffrances, conformément à la définition que nous avons donnée du temps.

En effet, l'homme choisi par la Sagesse suprême pour être le signe de sa justice & de sa puissance, devoit resserrer le mal dans ses limites, & travailler sans relâche à rendre la paix à l'Univers. Et sa sublime destination annonce assez quelles doivent être ses *vertus*; puisque lui seul devoit

posséder toutes les forces partagées entre tous les Etres rebelles.

Mais, s'il a laissé corrompre sa virtuelle activité; si au lieu de subjuguier le désordre, il a fait alliance avec lui, ce désordre a dû s'accroître & se fortifier, au lieu de s'anéantir; & cette enceinte universelle, qui servoit de borne au *Mal*, a dû être d'autant plus exposé à ses attaques & à son action. Ce qui doit faire concevoir comment tous les Etres de la région sensible peuvent être aujourd'hui dans un plus grand pâtiment, ou un plus grand travail, qu'ils ne l'étoient avant le crime de l'homme.

Il faut convenir néanmoins que les pâtimens naturels de ces Etres sensibles ne peuvent se comparer à ceux de l'homme; parce que l'homme ayant un principe de plus qu'eux, est susceptible de peines & de plaisirs qui leur sont tout-à-fait inconnus.

Il seroit à présumer aussi qu'il existe des différences entre les pâtimens des Etres qui composent la classe matérielle. Si la plante souffroit, ce seroit moins que l'animal: si le minéral souffroit, ce seroit moins que la plante & l'animal, vu la différence des principes qui constituent ces trois regnes. Mais, pour ne point ralentir notre marche, nous comprendrons sous la dénomination d'Etres sensibles & corporels, tout ce qui est en action dans la Nature, & tout ce qui est corps de

de matiere, laissant à l'intelligence du Lecteur à faire les distinctions particulieres que l'immensité des détails peut exiger.

On se demandera comment il se peut que les Etres sensibles & corporels de la Nature, qui ne sont pas libres, soient soumis sans injustice aux suites du désordre ?

Les Etres sensibles & corporels de la Nature ne sont que des Etres d'action: comme tels, ils ne sont pas susceptibles de bien ni de mal par eux-mêmes, & on ne peut leur appliquer aucune des loix de la moralité. Tout ce que les notions naturelles nous font comprendre, c'est que le Principe suprême ne les astreint pas à des actions plus fortes que celles qu'il leur a accordées. Ainsi, à quelque degré que soit portée cette action, comme elle ne peut excéder leurs pouvoirs, la Sagesse est à couvert de l'injustice. Car toutes les puissances existantes venant d'elle, sont soumises à ses droits & à son usage, quand la loi de son conseil lui demande de les employer.

D'ailleurs, cette Sagesse mesure & dispose toutes les forces & toutes les puissances, sur la regle de sa propre gloire: ainsi elle iroit directement contre ses intérêts, si elle pouvoit permettre à ces puissances de s'étendre au-delà de leurs bornes, puisque ce seroit les dissoudre & les détruire.

Le pâtiment des Etres sensibles ne nous paroît donc plus choquer la justice; puisque ces Etres ne

sont que les instrumens de la Sagesse, & les moyens temporels qu'elle emploie pour arrêter les progrès du mal. Car leur loi particulière & essentielle, fondée sur la base inébranlable de toutes les loix, répugne absolument à l'action rebelle & défordonnée, qui tend sans cesse à déranger cet ordre en eux : aussi ne sont-ils jamais altérés dans leur principe, quoiqu'ils le soient souvent dans les résultats & les effets de ce principe.

Dans ce sens, lorsque les Etres sensibles sont en pâtiment, le décret temporel de la justice est dans la force de son accomplissement ; parce que leur loi combat plus vigoureusement contre la force opposée, qui cherche à les détruire & à faire parvenir le désordre jusques dans le principe de leur action.

On voit par-là, comment les pâtimens des Etres matériels tournent à l'avantage & au maintien de la loi qui les constitue, & comment ils remplissent les Décrets de la Justice divine sur les puissances ennemies, qui n'éprouvent dans ces combats & dans leurs suites, que contrariétés & tourmens inexprimables. Car quel plus grand supplice peut-on concevoir que de persévérer dans des efforts opiniâtres, mais impuissans ; qui plus ils sont soutenus, plus ils tournent à la honte & à la rage de ceux qui s'y abandonnent ?

Si des hommes imprudens, observant les pâtimens des Etres sensibles, ont osé condamner les
voies

voies de Dieu & le taxer d'injustice, c'est qu'ils n'ont jamais fait attention que l'homme étant destiné à représenter la Divinité dans ses actions, il la représentoit aussi dans les moyens par lesquels ces actions se manifestent; quoique toutes les classes étant descendues, ces rapports ne se découvrent presque plus aujourd'hui que matériellement, ce qui néanmoins est suffisant pour lever la difficulté.

En effet, qu'un pere voie son fils attaqué par des malfaiteurs, ou menacé de quelque danger considérable, ce pere tendre volera sans doute à son secours, & ne craindra pas, pour le sauver, de mettre en usage toutes les forces, & tous les organes de sa propre forme corporelle & sensible. Cependant les membres de ce tendre pere ne sont pour rien dans les désordres contre lesquels il les emploie; & quoi qu'ils puissent être maltraités, bieiés, nous n'y voyons pour eux aucune injustice, parce qu'ils ne sont que des êtres subordonnés, & que l'amour paternel qui les commande, justifie toutes les actions qu'il en exige.

Posons pour un moment, que les Etres sensibles universels sont par rapport à la Divinité, ce que sont les organes matériels dans l'exemple cité, & nous ne serons plus étonnés qu'elle les emploie pour venir au secours de l'homme; quoique ces êtres, ou ces organes sensibles n'aient point coopéré aux crimes qui ont exposé l'homme à la mort.

Mais comme l'emploi des êtres sensibles, dans le grand oeuvre de la sagesse Divine, tient à des

loix & à des connoissances supérieures, ce sujet est trop au dessus de la portée du grand nombre, pour espérer qu'en portant plus loin nos réflexions, elles fussent entendues généralement.

D'ailleurs, indépendamment des souffrances attachées par les loix de la Nature, à tous les êtres sensibles, ils en éprouvent de très-considérables qui semblent naître d'une cause étrangère à ces loix ; telles sont les souffrances qui résultent de l'empire de l'homme sur les animaux, & de l'emploi qu'il en fait, soit dans les sacrifices religieux, soit pour ses besoins alimentaires, soit pour différents services & usages, soit enfin pour ses amusements.

Si, pour justifier ce nouveau genre de patimens que les religions, les besoins, la cruauté, & la dépravation des sociétés peuvent ajouter aux souffrances naturelles des animaux, je retraçois encore les droits de l'homme ; si je rappelois l'étendue de son autorité, l'abus qu'il en fait envers les Êtres sensibles, n'en paroîtroit pas sans doute plus excusable, ni les animaux moins innocents.

Telle est néanmoins l'immensité de ses pouvoirs qu'il asservit à son action tout ce qui est destiné à en être l'objet, & de même qu'il ne tiendrait qu'à lui de *légitimer* jusqu'aux moindres actes de sa puissance, de même il peut les rendre nuls, criminels, & pernicioeux.

Mais

Mais pour calmer toutes les difficultés sur cette vérité profonde, nous ajouterons ici que les *vertus supérieures* qui n'ont point participé au crime de l'homme, participent cependant aux suites laborieuses que ce crime entraîne après lui: & si l'homme a pu porter les influences pénibles de ses défordres jusques sur des Agens libres, sur les Ministres de la sagesse Divine, il n'est pas étonnant qu'il puisse les étendre aussi sur des simples objets passifs, sur des objets de dépendance & de servitude.

Or ce que nous avons dit des différens pâtimens des êtres corporels, en raison des différens principes qui les constituent, nous pourrions le dire également des êtres qui sont au dessus de l'ordre élémentaire, & au dessus de l'homme. Nous pourrions montrer quelle est leur souffrance; ou plutôt la vivacité de leur zèle & de leur ardeur pour le rétablissement de l'ordre, puisqu'ils communiquent à tous les *Principes* & à toutes les *Puissances*. Nous dirions que plus un Etre est voisin de la *Vérité*, plus il souffre de ceux qui la nient & qui la combattent.

Et en effet, il la voit: première cause de pâtimement & d'affliction, quand il apperçoit que des êtres qui tiennent d'elle toute leur force & jusqu'à leur moindre mouvement, sont assez insensés pour prétendre en détruire les pouvoirs & l'existence.

En second lieu, il la sent; il en connoît, par une jouissance continue, toute la douceur: nouvelle

cause de pâiment & d'affliction; quand il voit des Etres *divins* par leur origine, s'éloigner de la source de leur vie, & vouloir, pour ainsi dire, le forcer à se séparer d'elle & à s'en arracher avec eux.

On pourroit juger delà, quelles doivent être les douleurs que produisent l'intérêt & l'amour dans des Etres qui touchent à la *Vérité* même; qui sont comme unis & confondus avec elle; & qui étant destinés à en contempler en paix, l'ordre & l'harmonie, sont forcés de détourner leurs regards de ce spectacle ravissant, pour les porter sur le désordre & la confusion.

Quel crime peut donc égaler celui de l'homme, s'il n'est rien dans la Nature matérielle & immatérielle qui ne s'en ressente, & si toute la chaîne des êtres en est ébranlée?

VIII.

Laissons tomber le voile sur cet abyme de désordres & de douleurs, & arrêtons nos yeux sur les secours qui nous environnent, pour y découvrir combien il nous reste encore d'espérances. La loi universelle de réaction, en nous servant de guide dans cette sublime carrière, nous convaincra de l'étendue des jouissances de celui de qui nous tenons notre origine, & de son amour extrême pour ses productions.

Dans

Dans l'ordre des générations. les Agens d'action & de réaction ont besoin d'être distincts par leur *vertus*, mais il faut qu'il soient de la même essence & de la même nature, pour que leur oeuvre leur soit sensible.

C'est pour cela que la génération des plantes n'est pas sensible pour elles, parce qu'elle s'opère par la réaction de l'eau, ou par celle d'autres sucs terrestres très-inférieurs & très-différens d'elles.

C'est pour cela que la reproduction de la plupart des animaux se fait avec une grande sensibilité pour eux, parce qu'ils ont pour agens de réaction des êtres de leur espèce.

C'est pour cela que les fruits de la pensée & les actes de l'intelligence sont si séduisans pour l'homme, parce que toutes ces choses s'opèrent sur lui par des *Agens* de sa propre nature, & analogues à lui, quoiqu'il soit actuellement séparé d'eux.

Que l'on conçoive donc quelles doivent être l'activité & les délices de l'existence de Dieu, qui ne cesse de produire hors de lui l'immensité des êtres; & qui, pour les produire, n'emploie que ses propres facultés & sa propre essence, c'est-à-dire, des agens de réaction non seulement qui lui sont relatifs, mais encore qui lui sont égaux, qui sont confondus avec lui, qui sont lui même. De façon que produisant des oeuvres au dessus de tout ce que les sens & la pensée peuvent nous offrir, & réunissant en lui seul tous les agens & toutes leurs

jouissances, il devient à nos yeux le suprême foyer de toutes les félicités, & le centre universel où réfléchir l'ardeur de toutes les affections de *la vie*.

Ce rapport incontestable influe nécessairement sur les liens qui unissent les productions temporelles à leur Principe générateur : liens qui sont plus sensibles, à mesure que l'oeuvre elle-même est plus considérable ; puisque ces liens sont nuls pour ainsi dire, entre l'arbre & le fruit, si nous considérons ceux qui se trouvent entre les animaux & leurs petits : & ils paroissent bien moindres encore, lorsqu'on les compare à ceux qui ont lieu entre notre Etre intellectuel & les productions qui lui sont propres.

Que doivent donc être ceux qui correspondent de Dieu à l'homme ? Quelle doit être l'ardeur de son amour pour nous, puisque l'homme étant la plus sublime des productions, & Dieu le plus sublime de tous les Principes producteurs, tous les liens d'amour & d'union que nos plus hautes pensées puissent nous faire concevoir, existent entre ces deux Etres.

Il y auroit ici une infinité d'autres rapports à exposer sur les loix de la conception des Etres, sur leur simplicité, à mesure qu'ils s'élèvent & se rapprochent de la première source, & sur la subdivision à laquelle ils sont soumis, à proportion qu'ils s'en éloignent & qu'ils descendent. On verroit la raison pour laquelle, hors du temps, toutes les
facul-

facultés sont dans le même Etre; au lieu que, pour les Etres dans le temps, ces facultés demandent autant d'agens distincts: on pourroit faire connoître la cause finale de cette grande & magnifique loi par laquelle les animaux parfaits naissent avec la similitude de leur Principe générateur; au lieu que les animaux imparfaits, tels que les insectes, éprouvent plusieurs mutations sensibles dans leur forme, avant de parvenir à cette ressemblance: on pourroit observer que notre corps passant par toutes les révolutions de la matiere, n'est, pour ainsi dire, qu'un insecte, par rapport à notre Etre intellectuel, qui, dès l'instant de son émanation, a reçu le complément de son existence: on pourroit enfin remarquer que notre Etre intellectuel lui-même, dans son état présent, est une espece d'insecte, relativement aux êtres à qui la corruption & le temps ne sont pas connus.

Car, quoiqu'il ait reçu avec l'émanation le complément de son existence, il est assujetti, depuis sa chute, à une transmutation continuelle de différens états successifs, avant d'arriver à son terme: tandis que le premier Auteur de tout ce qui existe, fut & sera toujours ce qu'il est & ce qu'il devoit être. Mais ces détails nous entraîneroient dans des sentiers sans nombre & sans limites.

Il nous suffit de rappeler ici que l'homme porte en lui un germe invisible, incorruptible, dont il a droit d'attendre des fruits analogues à sa propre essence, comme lorsque nous semons des
ger-

germes végétatifs, nous en obtenons des fruits analogues aux principes dont ils sont sortis. Il fustit de remarquer que si nous voulons voir nos travaux couronnés par le succès, il faut par exemple, qu'après avoir semé des fleurs, nous les cultivions avec l'attention la plus assidue; & quand le terme de leur croissance est rempli, c'est alors que nous dédommageant de nos soins, elles nous rendent pour tribut, les douceurs de toutes les propriétés qui sont en elles; elles flattent nos yeux par leurs couleurs, & notre odorat par leurs parfums; elles peuvent même porter la joie & le bien-être dans tout notre individu, par les sucs & les baumes salutaires qu'elles y font couler.

Ces images doivent nous faire comprendre que le bon ou le mauvais état des Etres, dépendant presque toujours de l'espèce de réaction qu'ils reçoivent, nous ne sommes placés ici-bas que pour nous défendre des mauvaises réactions, & nous en procurer d'avantageuses: que si ce n'étoit pas la main de la Sagesse qui cultive sa propre semence, & qui réactionne le germe sacré qu'elle a placé dans nous, en vain prétendrions-nous produire des fruits analogues à l'arbre qui nous a engendrés; en vain pourrions-nous jamais espérer de voir s'exhaler de nous ces *vertus* actives dont tous les Etres sont dépositaires, chacun selon leur classe, ces *vertus*, qui circulant sans cesse du Principe suprême à ses productions, & des productions à leur Principe, forment cette chaîne vivante & non interrompue, où tout est action, tout est force, tout est jouissance.

Mais

Mais indépendamment du besoin que nous avons de la réaction supérieure, nous voyons l'impossibilité que cette réaction n'ait pas lieu pour nous, quoique nous en négligions si souvent les effets.

Et vraiment, si la nature essentielle & primitive de l'homme l'avoit appelé à être l'image & l'expression des *vertus* du grand Principe, & que la nature des Êtres soit indestructible, quoique leurs faits & leurs propriétés s'alterent ou se détruisent, l'homme n'a pu effacer la loi & la convention qui le constituent : il doit donc toujours lui rester le moyens d'en opérer l'accomplissement ; & que que soit le ténébreux abyme où l'homme est tombé l'essence divine ne peut cesser de faire couler jusqu'à lui des ruisseaux de sa gloire.

En effet, la Sagesse suprême étant l'unique source de tout ce qui existe de vrai, si rien ne peut être qui ne vienne d'elle & qui ne tienne à elle, dès qu'un Être vrai existe, il est nécessairement son image : or cette source universelle ne suspendant jamais l'action par laquelle elle se reproduit elle-même, ne cesse par conséquent jamais de reproduire universellement les propres images. Où l'homme pourroit-il donc aller qu'il ne les rencontrât & qu'il n'en fût environné ? En quel exil pourroit-il être banni, qui n'en portât pas quelque empreinte ?

Nous devons même en dire autant du Principe du mal, dont l'existence est attestée par la continuation d'action

traction pénible qu'il opère sur notre pensée. Les rayons actifs de la lumière pénètrent sans doute jusqu'à lui; car si nous voyons que les eaux douces ne se bornent point à féconder la terre, en se subdivisant en mille ruisseaux sur sa surface, mais qu'elles se rendent jusqu'à la mer, pour contribuer, avec les autres causes naturelles, à tempérer son âcreté, & à l'empêcher de se convertir en une masse inutile de sel, n'est ce pas nous indiquer que de même les *vertus* supérieures, après avoir vivifié & rempli le cœur de l'homme, qui est leur réservoir naturel, débordent, pour ainsi dire, & descendent jusqu'au foyer de la corruption, afin d'en adoucir l'amertume, & d'empêcher que l'ardeur de ce feu impur ne dessèche tellement le germe du crime, qu'il ne puisse plus se dissoudre ni se décomposer.

Cependant, dès que les Etres sont criminels, ils sont réellement séparés du Chef divin par la privation de l'exercice de leurs facultés; & quoique la *veritas* du Createur se communique jusqu'à eux, si à cause de la corruption de leur volonté, rien ne retourne d'eux à lui, ils restent dans les ténèbres & dans la mort destinées à tous les Etres de mensonge & d'erreur.

Car c'est une très-grande vérité que les rapports des Etres doivent s'apprécier en remontant d'eux à leur Principe, & non pas en descendant de leur Principe à eux; parce que c'est dans ce Principe qu'ils ont leur source & toute leur valeur, au lieu que

que ce Principe ayant toutes ces choses en lui-même, n'a besoin de les chercher dans aucun autre Etre.

On peut dire enfin que si Dieu conserve encore de la *vie* & des *vertus* aux Etres coupables, c'est comme il conserve la *parole* aux hommes *oisifs*; & qu'ainsi dans l'un & l'autre exemple, les traces de la dégradation sont évidentes.

Quoiqu'il y ait une distance incommensurable entre les hommes dégradés & le Créateur, nous devons reconnoître que cette distance n'est relative qu'à eux seuls, & n'attaque en rien l'indivisible universalité de l'Eternel, il tient toujours à eux par les droits de leur nature intellectuelle, & jamais le Pere commun des Etres ne perdra de vue la moindre de ses productions; autrement il faudroit que son amour s'éteignût, & si l'amour s'éteignoit, il n'y auroit plus de Dieu.

Permettons-nous une comparaison prise dans l'ordre physique. Lorsqu'un homme veille corporellement, il jouit de la lumière élémentaire, il fait sensiblement qu'elle existe & qu'elle est près de lui. S'il vient à s'endormir, il ne l'apperoit plus; mais ceux qui veillent près de lui, & qui la voient, ne peuvent nier qu'elle ne réfléchisse sur ce corps assoupi.

Il en est ainsi de la lumière intellectuelle: quand nous nous en approchons, elle nous réchauffe, nous connoissons évidemment son existence; mais si
nous

nous fermons les yeux à sa clarté, nous n'appercevons plus cette lumière; nous sommes dans les ténèbres, & cependant il est très-certain, pour ceux qui *veillent*, qu'elle est toujours sur nous; & qu'en qualité d'Êtres libres & indestructibles, nous conservons le pouvoir d'ouvrir les yeux à ses rayons. Ainsi, soit que nous mourions, soit que nous vivions intellectuellement, nous sommes sans cesse sous l'aspect de la grande lumière, & nous ne pouvons jamais être inaccessibles à l'oeil de l'Être universel.

Posons ici la principale colonne de notre édifice, & examinons quelles sont les voies que la Sagesse ne cesse d'employer pour procurer à l'homme cette réaction supérieure, sans laquelle tous les fruits de sa nature seroient étouffés dans leur germe.

Si l'homme s'étant exclu du séjour où réside la lumière, ne peut plus aujourd'hui contempler la pensée, la volonté & l'action suprême, dans leur ensemble ou dans leur unité, il peut les reconnoître encore dans une subdivision relative à lui seul, c'est-à-dire, dans une multitude d'images de tous genres qui l'environnent, qui sont destinées à le réactionner & à lui faire ouvrir les yeux à la vérité; car, sans cette réaction, l'homme ne seroit point coupable de rester dans les ténèbres, & de ne pas recouvrer l'idée des facultés de son modèle.

En effet, si parmi les Êtres matériels, il n'en est aucun qui puisse manifester ce qui est en lui sans une réaction, il y a de même une réaction
pour

pour l'esprit de l'homme, puisqu'il a comme eux un Principe générateur.

Aussi l'homme ne peut-il porter ses regards autour de lui sans appercevoir les images les plus expressives de toutes les vérités qui lui sont nécessaires.

Le Principe suprême manifeste d'abord l'existence de ses facultés créatrices par l'existence de la matière, puisque tout individu matériel n'est & ne peut être qu'une production. Il manifeste en outre la loi progressive de l'action de ces facultés, par les actions successives & génératrices des éléments. Voici l'ordre de ces dernières.

Il y a un feu principe invisible, incalculable, d'où proviennent toutes les substances particulières qui constituent les corps. Ce feu principe est indiqué par le Phlogistique qui s'exhale des matières en dissolution. Il produit trois actes sensibles.

Par le premier il engendre le feu matériel & visible, qui dans les animaux se représente par le sang; & ce feu grossier & triple, en ce qu'il contient en lui de l'eau & de la terre: mais cette triplicité est simple, parce qu'il n'y a point encore de séparation.

La seconde opération sépare de ce feu visible & matériel un fluide aqueux beaucoup plus grossier, représenté par le germe animal, qui est extrait du sang, ou du principe universel répandu

dans la forme. Ce fluide aqueux, ce germe, cette eau est double, en ce qu'elle est unie avec de la terre, & en ce qu'elle est produite par la seconde action.

La troisième action sépare de cette eau la terre, le solide ou la forme. Cette forme paroît simple ou une à nos yeux : mais cette simplicité est triple par ses dimensions & par son rang d'émanation ; & en cela elle est l'opposé du feu, dont la triplicité est simple.

Voilà la loi progressive & numérique des actes sensibles, généraux & particuliers des facultés créatrices universelles. On y voit comment les choses deviennent physiques & grossières, à mesure qu'elles descendent : on y voit d'où viennent les disputes des Philosophes, qui ont prétendu, les uns, que tout venoit de l'eau ; les autres, du feu ; les autres, du mercure ou de la terre. Chacun d'eux a eu raison, & tout dépend du degré de la progression, auquel ils se sont arrêtés.

Il y a aussi une loi ascendante, par laquelle les émanations de ces facultés remontent à leur Principe générateur, & cette loi est l'inverse de la première : mais agissant circulairement l'une & l'autre, elles se succèdent sans se nuire, & elles opèrent de concert, selon la raison double qui constitue le temps.

Par cette loi ascendante la forme solide & terrestre disparoît, en se liquéfiant ou devenant eau ;
l'eau

l'eau se volatilise & dispaçoit, étant dévorée par le feu élémentaire; le feu élémentaire dispaçoit, rentrant dans son feu *principe*, dont l'action vorace, mais invisible, est démontrée par celle du feu élémentaire lui-même, qui consomme sous nos yeux tous les objets qu'il a produits.

Les forces descendantes & ascendantes des facultés créatrices universelles, étant perpétuellement en action devant nous, nous pouvons donc toujours découvrir la source d'où les choses proviennent, & où elles doivent rentrer: car chacun des degrés que nous venons d'observer, est comme un fanal qui éclaire les points supérieurs & inférieurs, au milieu desquels il est placé dans la progression circulaire.

Mais considérons ces objets élémentaires dans la classe terrestre: quoique nous n'y puissions pas atteindre leur Principe générateur, nous pouvons au moins en appercevoir & en admirer les loix.

En effet, si l'on contemple les corps & les élémens, dans leurs faits & dans leurs actes temporels terrestres, on y pourra reconnoître une image de l'activité continue de ces facultés créatrices universelles, par cet état perpétuel d'effluves & de transpirations, où sont à la fois les Êtres de toutes les classes de notre région.

On verra que parmi les trois élémens, le feu monte, la terre descend, & l'eau parcourt la ligne

horizontale, pour nous apprendre que l'action des facultés supérieures, dont les élémens sont les organes, remplit & mesure toute l'étendue de la circonférence universelle.

Si nous considérons les propriétés des trois regnes, nous y trouverons l'indice des *Pouvoirs* cachés, dont ils sont l'emblème & l'expression.

L'or, par son étonnante ductilité, nous indique la prodigieuse extension des forces de la Nature, qui par des efforts infinis transmet ses *vertus* jusqu'aux êtres les plus éloignés, & établit par-là une correspondance universelle.

Les plantes absorbent toutes les vapeurs impures de l'atmosphère; & en les combinant avec leurs émanations, elles les dissolvent, & nous les renvoient avec des qualités moins malfaisantes, pour nous enseigner de nouveau, & physiquement, que l'existence de tous les êtres de la Nature n'a pour but que de tempérer les maux & les désordres.

Si les plantes produisent des effets différents pendant la nuit, ou même pendant le jour, lorsqu'elles ne sont pas exposées aux rayons du Soleil, c'est que tenant parmi les trois regnes, le même rang que l'eau parmi les trois élémens, elles sont particulièrement, comme l'eau, un type double, & elles peuvent montrer alternativement les effets avantageux opérés par un Agent qui est en aspect de

de son Principe de réaction & les effets funestes auxquels est réduit celui qui en est séparé.

Quant au regne animal, on y voit une représentation active de la célérité avec laquelle la vie du grand Etre, se communique à toute la chaîne de ses productions par ce mouvement rapide & un, qui transmet à la fois l'action du sang dans toutes les artères, & qui n'a besoin d'aucune progression, ni d'aucun intervalle pour passer du centre aux extrémités les plus éloignées.

Enfin l'air, cet être à part des éléments, ce symbole sensible de la *vie* invisible, dont la destination est de purifier la terre puisque son action est plus réglée & plus constante, selon que les climats où il agit, sont plus ou moins exposés à des exhalaisons corrompues; cet air, dis-je, opere, à l'image de l'action supérieure, la réaction générale des corps, en pénétrant jusqu'au sein de tous les germes; & il devient ainsi un mobile universel, où tous les Etres trouvent ce qui doit contribuer soit à leur existence, soit à leur *salubrité*. Car il y a un air pour la terre, un air pour l'eau & un air pour le feu.

Il est donc vrai que quelque obscure que soit notre demeure actuelle, nous n'y pouvons faire un pas, sans avoir autour de nous les signes visibles de ces mobiles créateurs & vivans qui nous sont encore inconnus.

La Nature céleste nous présentera la même vérité. Quoique nous soyons privés de la vue du Principe qui meut les astres, quoique nous soyons même prodigieusement éloignés d'eux, nous jouissons de leur lumière, nous recevons les émanations de leur feu; nous pouvons même former des conjectures hardies & lumineuses sur l'ordre qu'ils ont reçu lors de leur origine, & sur le véritable objet de leur existence; jusques-là que les Sages pensent que toutes les loix des êtres sensibles sont écrites sur ce vaste & magnifique Tableau, & que la main divine n'en a pour ainsi dire enveloppé la terre, qu'afin que ceux qui l'habitent puissent y lire à tous les instans les signes & les caracteres de la vérité.

Ainsi, l'ensemble de l'Univers matériel nous peint dans un pompeux éclat, la majesté des Puissances suprêmes. Nous y voyons des astres brillans distribuer leur lumière au Monde, les Cieux corporels imprimer les loix & les modèles des êtres sur l'air de l'atmosphère, celui-ci apporter ces plans à la terre, & la terre les exécuter avec une ardeur & une activité qui ne se reposent jamais.

Il est donc vrai que la Nature universelle est pour l'homme comme un grand arbre, dont il peut assez contempler & savourer les fruits, pour se consoler de ne pouvoir encore en découvrir les *germes* & les *racines*.

Non

Non seulement la Nature présente à l'homme, par ces tableaux, les traces de ce'ui qu'il a pu contempler dans son origine: elle lui apprend encore à fixer sa vue sur ce Tableau primitif, & sur les moyens qu'il doit prendre pour en réacquérir la jouissance. En effet, les loix des êtres de la région sensible fournissent à l'homme autant d'instructions parlantes de ce qu'il a journellement à faire pour recouvrir sa splendeur & sa gloire.

Tous les corps de la Nature tendent à se dépouiller de leurs écorces grossières, pour rendre au Principe qui les anime, l'éclat qu'il porte en lui-même. Le feu particulier à chacun de ces corps, coopere sans cesse à ce grand oeuvre, en purifiant continuellement les substances dont ils se nourrissent.

Notre sang même, est destiné à remplir sans relâche cette importante fonction; il doit élaborer nos boissons, nos alimens; en séparer le pur de l'impur, & employer son action à éloigner tout ce qu'ils ont de malfaisant & de trop matériel.

C'est enseigner sans doute à l'homme, quel doit être l'emploi des deux principaux agens qui sont en lui, son *intelligence* & sa *volonté*; il doit exercer leur *feu* sur les substances intellectuelles qui lui sont offertes, en séparer tout ce qui n'est point analogue à son être pensant, afin de n'y

laisser entrer que des sucs vivifiants & purs comme lui, & avec lesquels il puisse former cette union, cette harmonie, cette unité qui fait à la fois l'objet & le terme de toutes les actions & de tous les êtres de la Nature.

Quant au feu en général, il apprend aux hommes ce que seroient leurs jouissances & leurs lumières s'ils exerçoient avec persévérance les facultés qui sont en eux, & s'ils en portoient l'action jusqu'au point où leur essence leur permet d'atteindre. Le feu a le pouvoir de vitrifier tous les corps, c'est à dire, de tellement les purger de leurs scories & de leurs écorces, que leur principe radical parvienne en quelque sorte à sa pureté & à sa simplicité naturelle.

Par-là ces corps que leur opacité rendoit impénétrables à notre vue, & qui nous interceptoient les autres objets; ces corps, dis-je, acquièrent une clarté visible, une transparence dont les effets ne laissent plus de bornes à nos desirs & à nos connoissances.

Ils donnent à l'homme le moyen de jouir de la lumière des astres, sans ressentir les rigueurs de l'atmosphère, & d'exister au milieu des intempéries de cette région terrestre, sans en recevoir les atteintes, comme si en effet elles n'avoient pas lieu pour lui; image grossière, mais instructive d'une autre espèce de lumière & d'une autre espèce de sécurité, que l'homme peut également se

se procurer au milieu des *tempêtes* qui grondent dans cette orageuse demeure.

Ces corps lui donnent le moyen de pénétrer, pour ainsi dire, dans les mystères de la Nature: d'apercevoir d'une part, des merveilles que la petitesse des objets sembloit avoir exclues pour jamais de ses connoissances, & de l'autre, de diriger ses yeux jusqu'à la région la plus élevée des astres. Ils le mettent à portée d'en mesurer les dimensions, d'en calculer tous les mouvemens, & de lire, comme à découvert, les loix de ces grands mobiles, dont il est séparé par une distance si prodigieuse, que plusieurs échappant à la vue simple, il n'avoit pu même en soupçonner l'existence.

Tous ces faits sont pour l'homme autant de signes qui lui démontrent que s'il avoit le courage d'amener sa volonté à son vrai point d'épuremeut, il rendroit à son Etre intellectuel, une clarté, une *transparence* analogue à sa classe, il lui procureroit un degré de *purification* qui lui feroit non seulement découvrir la marche des Etres immatériels qui l'environnent, mais même l'aideroit à s'élever jusqu'à l'ordre intellectuel le plus supérieur à lui, jusqu'à cet ordre vivant dans lequel il a puisé son origine, mais dont il est aujourd'hui tellement éloigné, qu'il le regarde comme inaccessible à sa vue. Car dans le sensible & dans l'intellectuel, il est certain qu'il n'y a que le grossier, que la saleté qui forment pour l'homme, les

15

téné.

ténèbres, les éloignemens & les distances, & que tout est clair pour lui, tout est près de lui, quand tout est pur en lui.

MALGRÉ toutes les beautés écrites dans la création temporelle, convenons que nous n'y voyons que des loix de rigueur & de violence, que des faits non libres, & qui ne démontrent pas même une intelligence dans les agens qui les operent, quoiqu'il y en ait nécessairement une hors de ces agens, qui les commande dans tous leurs actes, puisque ces actes s'exécutent avec ordre & régularité.

Ce seroit donc en vain que nous chercherions dans la matiere, des images réelles & permanentes du Principe de la vie, duquel nous sommes malheureusement séparés; & si l'homme n'eût pas eu d'autres signes que les objets matériels pour recouvrer la connoissance de ce Principe, la Justice divine auroit peu de choses à lui redemander.

Nous avons déjà remarqué, que dans l'homme, quelque corrompu qu'il puisse être, il se trouvoit toujours des traces de vertus & facultés étrangères à toute la Nature matérielle; nous avons vu que dans tous les siècles, chez tous les Peuples, les idées de la justice & de la bienfaisance ont été connues, quoiqu'ils les aient si souvent défigurées, & qu'ils n'aient même appliqué les noms respectables à des objets criminels.

Bien

Bien plus, en considérant sa forme corporelle, l'homme pourra se prouver qu'il possède des *vertus* plus actives encore que ces vertus dont nous venons de parler.

On peut dire qu'il porte sur lui des signes vivans de tous les Mondes & de tous les Univers; & si l'on considère intellectuellement trois des principaux organes dont sa tête est ornée, on verra pourquoi l'organe de l'ouïe est absolument passif, recevant les impressions & ne rendant rien; pourquoi les yeux sont actifs & passifs, exprimant au dehors les affections internes & communiquant à l'intérieur les impressions des objets extérieurs; enfin, pourquoi la langue est un organe absolument actif, & ayant le double pouvoir de peindre avec la même faculté les opérations de la pensée ou du raisonnement, & les mouvemens ou passions de l'ame.

Nous pouvons même porter nos observations intellectuelles jusqu'au centre invisible qui anime ces trois organes, jusqu'à ce séjour caché de la pensée, qui a son siège dans l'intérieur de la tête, comme la Divinité suprême a mis le sien dans un sanctuaire impénétrable, quoique ses attributs en manifestent l'existence & l'action à tous les Etres.

Nous trouverons dans cet homme invisible, le nombre des trois facultés du principe divin, qui forment le type de tous les Etres. Quoiqu'elles n'agissent plus dans nous que par une succession lente & pénible, elles y sont absolument indivisibles

bles comme dans la Divinité: elles devroient avoir absolument le même objet; & si l'homme n'avoit le droit funeste de s'égarer par le seul pouvoir de sa volonté, *il en est* qui ne reconnoïtroient pas sa différence d'avec son modele.

Indépendamment des objets de la Nature dont l'homme est environné, & qui lui peignent son Principe, c'est donc le moyen plus avantageux & plus vrai de le reconnoître en lui même & dans ses semblables. Il est certain que Dieu s'étant peint lui-même dans toutes les oeuvres de la Nature, & plus particulièrement dans l'homme, il n'existe rien dans nos ténèbres qui ne porte son signe, & l'immenfité des Etres n'est autre chose que l'immenfité des images de Dieu. Vérité lumineuse qui doit servir de guide assuré pour decouvrir toutes celles qui peuvent remplir les desirs de l'homme.

Dans l'union de l'homme à l'Univers, peut-on se dispenser d'appercevoir une esquisse active de l'harmonie divine, dans laquelle le premier Etre se représente à nous, comme dominant sur toutes les intelligences, & recevant d'elles le tribut & l'hommage qu'elles doivent à sa grandeur? En effet quel est le rang que l'homme occupe sur la terre? Tous les êtres de la Nature sont en action autour de lui, tous travaillent pour lui; l'air, le feu, les astres, les vents, les mers, les éléments, tout agit, tout contribue à son bien-être, tout concourt au soutien de son existence; lui seul

seul au milieu de ce vaste empire a le privilège de pouvoir être supérieur à cette action temporelle; il peut, s'il le veut & qu'il en ait le courage, n'avoir d'autre occupation que de s'approprier tous les dons & toutes les *Vertus* de l'Univers.

Le seul tribut que la Sagesse exige de l'homme en lui laissant l'usage de ces bienfaits, c'est qu'il lui rende gloire, & qu'il la reconnoisse comme étant le souverain arbitre de tout ce qui existe; c'est qu'il rétablisse dans ses facultés, la même loi, le même ordre, la même régularité par laquelle il voit que tous les Etres de la Nature sont dirigés; c'est, en un mot, qu'au lieu d'agir en son propre nom, ainsi qu'il le fait sans cesse, il agisse toujours, comme ces Etres, au seul nom du Dieu vivant qui l'a créé.

C'est là le grand oeuvre, ou ce changement de volonté pour lequel nous avons dit que toutes les *Puissances* de la Nature étoient employées depuis l'origine des choses, sans avoir encore pu l'opérer.

„Mais cette supériorité de l'homme sur la Nature se démontre d'une manière plus active par les simples manipulations qu'il peut faire sur la matière, & qui doivent nous donner encore une plus grande idée de l'étendue de ses droits.“

„Il n'est aucun corps matériel, tel dur, tel cristallisé qu'il soit, dont on ne puisse extraire les

les principes qui servent à engendrer tous les corps des trois regnes. Il fustit pour cela de prendre une marche opposée à celle que le corps dur a suivie lui-même pour parvenir à son état de solidité. Il faut donc commencer par travailler à sa dissolution."

"Quoique l'homme sache opérer fort peu de ces sortes de dissolutions, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont possibles, puisque la Nature, par ses opérations secondes, nous en fournit tous les jours la preuve & les moyens. Car à défaut de *science*, ou peut au moins profiter des exemples de la Nature, qui est toujours prête à suppléer à notre foiblesse & à notre ignorance. Mais il faut se souvenir que les productions qui résulteront de nos procédés seront toujours inférieures à celles que la Nature opere immédiatement, lesquelles méritent seules les Noms attachés à leur regne, comme en portant sur elles les grands caracteres."

"Sans perdre de vue cette prudente observation, pulvérisons le sel le plus compact, le marbre, le granit le plus dur. Exposons cette poudre, que l'on ne peut rendre trop fine, si l'on veut réussir, exposons-la à l'air libre de l'atmosphère, sans eau, à couvert autant qu'il est possible, de la pluie, de la poussière & des corps étrangers déjà déterminés; peu-à-peu l'acide de l'air agira sur ce sel pulvérisé. Il en extraira les substances qui lui sont analogues, & abandonnera
les

les autres, qui à la longueur du temps se convertiront entièrement en terre végétale."

Dès que l'on est en possession de cette terre végétale, toutes les découvertes sont faites, l'humidité de l'air se joint à elle, & en fait naître de petites plantes."

"Ces plantes arrivées à leur point de maturité, subiront une nouvelle opération, ou dissolution plus naturelle que celle de la grossière infusion, & l'on en verra naître des insectes, & même des espèces de métaux, si l'on fait procéder, & ce fera là une démonstration complète que le Principe universel de vie est répandu dans tous les corps."

"Qu'on ne croie pas que je contredise ici ce qui a été avancé précédemment sur la fixité des caractères des Etres, qui ne peuvent jamais s'élever à un autre rang que celui qui leur a été donné par la Nature. Dans les procédés dont nous parlons, les transmutations n'ont lieu, que parce que les différens germes innés dans chaque corps se séparent les uns des autres pour agir librement selon leur loi; mais aucun d'eux ne sort de son regne. Il faut remarquer encore que les résultats des transmutations vont toujours en dégénéralant, & que plus on repete le procédé sur les mêmes substances, plus les productions qui en proviennent sont affoiblies, ce qui les rend de plus en plus inférieures aux productions premières de la Nature."

"Nous

„Nous pouvons néanmoins admirer les droits de l'homme, puisque, par l'usage qu'il lui est libre de faire des différentes substances matérielles, il a le pouvoir de transmuter, pour ainsi dire, tout ce qui se trouve dans son enceinte, de convertir les terres en matériaux, les plantes en insectes, ceux-ci en une nouvelle terre d'où résulteront de nouvelles combinaisons; puisqu'enfin il peut transformer par un seul procédé les animaux et les plantes en minéraux et en sels, les rochers les plus durs en corps organisés et vivans, et en quelque façon faire changer de face à tout ce qui l'approche.

„N'hésitons pas d'appliquer ces observations aux objets immatériels. Ils sont tous pour lui, ou séparés, ou comme engagés dans des substances et dans des enveloppes qui semblent gêner leur action. Mais comme il est lui-même un *dissolvant universel*, il pourroit en quelque sorte, s'il jouissoit des droits de son intelligence, opérer dans la classe des objets intellectuels, ce qu'il fait sur les corps par le moyen des agens sensibles et corporels.“

„Tout nous engage donc à croire que l'homme rétabli dans ses droits, pourroit agir tant sur les Êtres immatériels corrompus, que sur les Êtres purs dont il est actuellement séparé par de fortes barrières; à l'image de l'Agent suprême, il auroit le pouvoir de dissoudre, de décomposer les *enveloppes*, de mettre à découvert les principes qui y
font

sont contenus & concentrés, de leur fournir par-là les moyens de produire les fruits de tous les *regnes* qui leur sont propres de *recomposer* ceux qui sont *simples*, de tenir dans l'inaction ceux qui sont *mal sains*, c'est-à-dire, de faire succéder par-tout l'abondance à la stérilité, la lumière aux ténèbres, la vie à la mort, & de transfigurer tellement tout ce qui l'environne, que son séjour ressemblât à celui de la Vérité même.

IX.

Ne nous abusons point; le spectacle merveilleux de l'action non interrompue des Etres corporels, celui même de la supériorité que l'homme devroit avoir sur eux par l'usage & l'application qu'il peut faire de leur loi, n'est sans doute qu'une représentation très-foible & très-inférieure de cette harmonie divine qui lie les *trois facultés premières* à tous les Etres intelligens.

Dans cette classe divine, tout est saint, tout est vrai, tout agit de concert, & tend à un seul but. Le Chef divin au centre de ses pures émanations, répandant jusques dans leur sein, les douceurs de son existence & de ses *Vertus*, les unit à lui par tous les droits de l'amour & de la félicité.

Là, les Sujets ne peuvent jamais s'élever au dessus de leur Souverain, & si quelques-uns d'entre eux furent assez malheureux pour se révolter

contre ses loix , ils ne purent jamais porter leurs attaques jusqu'à lui, puisqu'à l'instant qu'ils conçurent cette horrible pensée, ils perdirent de vue sa présence. D'ailleurs quels que soient les crimes, la clémence du Maître n'abandonne point les coupables; il tempère sa justice, plutôt qu'il ne l'excite; il cherche à gagner les criminels, plutôt qu'à les subjuguier; il enveloppe, pour ainsi dire, sa puissance de son amour, pour leur épargner la terreur de son nom, & pour leur montrer qu'il est plus jaloux de régner sur eux par l'amour que par la puissance.

Il n'en est pas ainsi dans la classe temporelle; le Sujet & le Maître y sont presque toujours confondus. Tous ces Etres corporels, tous ces agens de la Nature, destinés au service de l'homme, lui font continuellement la guerre: & quand il est abandonné à lui-même, loin de le regarder comme le Roi de l'Univers, on le prendroit plutôt pour un proscrit, ou pour le vil esclave de ceux qu'il devrait commander; & même lorsqu'il use de ses droits, & que son empire paroît le mieux réglé, il ne nous offre que des figures de ce véritable empire dont nous venons de tracer un foible tableau; la puissance & l'étendue de ses facultés ne sont ni constantes, ni inaltérables; & s'il annonce en effet une représentation des trois facultés divines, on peut dire que le n'en est qu'une esquisse presque méconnoissable.

Non

Non seulement sa pensée n'est pas à lui, non seulement sa volonté n'est pas constamment pure, mais son action même est incertaine, & n'a ni l'assurance, ni l'autorité du Maître & du Souverain. en sorte qu'on ne peut presque y reconnoître aucun des traits vivans de la troisième *Vertu* divine que cette action devoit représenter.

Cependant, c'est par notre ressemblance avec cette troisième faculté que nous devons commencer à corriger les difformités qui nous défigurent; car la loi par laquelle le premier Principe nous laisse ici bas appercevoir son image, étant liée à un ordre temporel & successif, nous devons travailler à manifester les droits & la *vie* de l'action divine, avant de prétendre à manifester les deux facultés qui la précèdent, puisque dans toute progression ascendante, il faut passer par l'inférieur, avant d'aller au supérieur.

Toutefois, ces mots de supérieur & d'inférieur ne doivent être employés que pour se prêter aux bornes qui resserrent aujourd'hui notre intelligence. Dans Dieu rien n'est supérieur; rien n'est inférieur; tout est un dans l'indivisible, tout est semblable, tout est égal dans l'unité.

Mais les suites des écarts de l'homme n'ont pas seulement fait subdiviser les *Vertus* temporelles des Etres de la création, elles ont même engagé la Divinité à ne plus montrer que successivement les *Vertus* de sa propre essence à cet Etre coupable,

& c'est là une nouvelle preuve de l'amour qu'elle a pour lui, puisque l'homme n'ayant plus la force nécessaire pour contempler l'unité divine sans péril, elle se partage, pour ainsi dire, en sa faveur, afin qu'il ait toujours quelques moyens de la reconnoître, & qu'elle ne l'éblouisse pas, comme il arriveroit, si elle se présentoit à lui dans tout son éclat.

Or dans cette espece de subdivision qui n'est relative qu'à l'homme seul, la troisieme faculté divine, ou *l'action*, est celle dont nous devons d'abord nous approcher, puisque son nombre la place après les deux autres, & par conséquent plus près de nous.

Si l'on trouve trop de difficultés à concevoir ces mots, *action*, *volonté*, *pensée*, que je présente comme distinctes les unes des autres, tandis que ces trois facultés sont unes dans leur essence, il suffira pour avoir la parfaite intelligence de cet écrit, de s'en tenir à cette idée générale, que par son crime l'homme ayant perdu de vue l'unité des puissances divines, ne peut plus les contempler que séparément; que ces puissances, en se communiquant à lui, ne peuvent se montrer que sous une multitude innombrable de faits, de signes, d'emblèmes; sous une complication d'Agens & de moyens, qui fasse sentir à l'homme la privation où il est de cette unité & des délices dont elle est la source & le foyer.

Si dans l'espece humaine, considérée relativement à l'ordre physique, nous voyons des hommes

mes remarquables par la beauté & la proportion de leur corps, par leur force, leur agilité. & les différens avantages de la forme & des organes, nous devons penser qu'il en est de même dans l'ordre de leurs facultés intellectuelles, & que si le plus grand nombre est en effet réduit aux notions les plus communes & les moins élevées, il a dû en exister dans tous les temps qui ont été distingués parmi leurs semblables, & qui se sont plus approchés qu'eux de la lumière; différences qui s'observent encore tous les jours, par rapport à ce qu'on appelle vulgairement *Sciences*.

Quoique tous les hommes de la terre soient destinés à manifester, même ici-bas. quelques rayons des facultés divines, on peut donc croire que quelques uns d'entr'eux sont apellés à cette oeuvre avec une détermination plus positive que les autres hommes, & qu'ils ont à opérer des faits plus vastes & plus considérables.

Les uns, chargés seulement de leur propre régénération, n'ont, pour ainsi dire, qu'à contempler le tableau des secours que la Sagesse suprême leur présente, & à tâcher de s'en appliquer les fruits. Les autres, destinés à répandre ces secours, doivent avoir des forces plus grandes & des dons plus étendus.

Pour fixer notre pensée sur cet objet, nous regarderons tous les hommes de la terre comme des Elus, mais divisés en deux classes, celle des *Elus particuliers*, & celle des *Elus généraux*.

Nous ajouterons que difficilement les Elus généraux peuvent descendre au rang des Elus particuliers ; mais qu'il est donné à tous ceux-ci de s'élever au rang des premiers, par leur courage & par les efforts soutenus de leur volonté : parce qu'il est plus difficile à un homme consummé dans la Science, d'oublier ce qu'il fait, qu'à un homme ignorant d'acquérir des connoissances.

Ceci nous force d'examiner un instant le système de la prétendue fatalité attachée à la destinée de l'homme.

Les difficultés qui se sont élevées sur cette matière, viennent de ce qu'on attribue aux Elus particuliers, ce qui n'a été dit que des Elus généraux.

Il est clair que ceux-ci, vu l'immensité de leurs avantages, peuvent se regarder comme prédestinés selon la notion vulgaire. Mais de ce qu'il y auroit dans l'espèce humaine, quelques êtres privilégiés & destinés à de plus grandes oeuvres, faudroit-il en conclure que tous les hommes doivent l'être, puisqu'il est clair que la plupart demeurant dépositaires de leur libre arbitre, demeurent aussi dépositaires de leurs actions, & par conséquent du résultat qui doit les suivre ? On auroit tort, en un mot, d'assimiler tous les Elus, & de conclure du petit nombre à l'universalité des hommes.

On ne s'en tiendra pas là sans doute, & l'on demandera pourquoi tel homme a été choisi de
pré-

préférence parmi tous les autres, & placé au rang des Elus privilégiés ou généraux.

Pour atteindre au noeud de cette difficulté, il faudroit s'élever jusqu'aux loix simples, mais universelles de la Sagesse divine, qui ayant marqué son empreinte sur tous ses ouvrages, l'a gravée sur l'espèce humaine comme sur les autres productions. Ajoutons que la Nature humaine étant le tableau figuratif universel de la Divinité, ainsi que de ses *Vertus & Puissances*, doit voir répéter tous ces types par les différens individus de sa propre espèce.

Voilà pourquoi il doit y avoir des hommes chargés de manifester les choses divines; d'autres, les choses intellectuelles, d'autres, les choses physiques & naturelles; sans parler d'une autre sorte de manifestation, dont la nécessité est également absolue parmi les hommes, mais qu'il ne seroit pas prudent de révéler à la multitude.

La loi qui dirige ces sortes d'élections, est semblable à la loi qui constitue la Divinité même: elle a pour base la propriété sacrée des facultés du premier principe, & l'ordre numérique agissant sur tous les Etres qui doivent les représenter. Propriété coéternelle avec l'essence suprême, & dont il ne peut y avoir d'autre raison que celle de son existence, puisque cette raison & son existence sont une même chose. Et c'est par cette seule connoissance que nous pourrions comprendre ce que nous avons nommé *liberté* dans ce grand Etre.

Ainsi l'on ne pourroit savoir pourquoi certains hommes sont tels ou tels types à manifester par préférence à d'autres hommes, sans connoître auparavant la loi numérique à laquelle la Sagesse suprême a assujetti leur origine; ou plutôt il faudroit savoir pourquoi les facultés divines sont elles-mêmes diverses, quoiqu'intimement unies & à jamais inséparables; pourquoi enfin la pensée n'est pas la volonté, la volonté n'est pas l'action, & l'action n'est ni la pensée, ni la volonté.

Mais, si à la rigueur ces questions ne sont pas au dessus de l'intelligence de l'homme, elles sont au moins inutiles & souvent très dangereuses pour lui, sur tout quand il ne les poursuit pas par le véritable sentier, qui est l'*action*. Car si cette *action* est le germe essentiel de notre réhabilitation, il faut d'abord que ce germe opère, pour nous procurer ensuite les connoissances & les lumières qui sont ses véritables fruits. Demeurant donc fideles à cette *action*, nous reconnoissons que c'est à elle seule à confirmer toutes les vérités exposées jusqu'ici, & à dissiper toutes nos obscurités.

Revenons dans notre sujet, & découvrons les voies physiques & intellectuelles par lesquelles les Elus généraux ou privilégiés ont été admis à ce titre sublime.

S'ils n'avoient eu que les secours naturels & humains dont nous avons parcouru ci-devant le tableau; si même ils n'avoient jamais eu que les
secours

secours des autres hommes privilégiés comme eux, ils n'auroient vu là que des types seconds & inférieurs, par lesquels ils n'auroient pas découvert pourquoi l'homme existe. Et ne connoissant point encore les *Vertus* efficaces du grand Principe, il leur eût été impossible de remonter au rang sublime d'où ils étoient descendus, & Dieu auroit porté sur l'homme un décret qui n'auroit jamais pu s'accomplir.

Il faut donc, selon l'ordre de l'immutabilité divine, que la Sagesse suprême ait présenté à ces Elus privilégiés des *signes actifs, frappans & directs* de ces *Vertus* & facultés par lesquelles l'homme doit commencer le cours de sa régénération.

Enfin, il est indispensable que les *Vertus* mêmes de la Sagesse divine se soient rapprochées de ces hommes privilégiés; qu'elles leur aient fait toucher, pour ainsi dire, sa propre substance, afin de leur fournir les moyens de manifester leur action, & de commencer à remplir la tâche pour laquelle ils avoient reçu leur existence temporelle.

Nous n'aurons aucun doute sur ces vérités, quand nous réfléchirons que les *Vertus* divines rayonnant dans tous les sens comme le feu solaire, sont dans une continuelle activité qui les fait procéder à la fois dans toutes les progressions de l'Infini: qu'ainsi il faut nécessairement qu'elles rencontrent l'homme dans leur cours, & que plus cet homme

est analogue à elles. plus elles tendent à s'unir à lui par les rapports essentiels de leur nature.

Et c'est là cette réaction, qui, indépendamment de l'universalité de l'action divine, se prouve en particulier sur chacun de nous; en ce que l'homme n'ayant pas la pensée à lui, il reçoit cependant chaque jour des pensées vives & lumineuses. Car si quelqu'homme se plaint de n'en pas recevoir de semblables, cette disette n'est pas un vice de sa nature, mais une suite de sa négligence à n'avoir pas saisi les rayons qui lui avoient été offerts dans son premier âge, & qui ne s'étoient présentés à lui que comme des guides qui devoient le conduire à la jouissance habituelle d'une plus grande lumière.

Lorsque nous disons que les *Puissances* de Dieu se communiquent indispensablement aux hommes, nous parlons d'une nécessité appuyée sur les loix fondamentales que Dieu imprime aux Êtres, & sur l'immutabilité de ses décrets. Ainsi elle ne doit point affoiblir à nos yeux la grandeur de son amour, & encore moins nous faire croire que nous soyons dispensés de concourir à l'oeuvre avec lui, comme s'il devoit l'opérer seul & sans le concours de notre libre volonté.

En faisant une classe à part des *Elus généraux*, qui étant toujours unis avec le grand Principe même, ne nous laissent point de distinction à faire entre son Action divine & leur libre Arbitre, nous dirons qu'il en est de l'amour comme de la justice;
l'en

l'un & l'autre ne sont que des appuis qui nous sont présentes pour nous aider à sortir de l'abyme, mais qui nous laissent ordinairement la plus entière liberté pour nous en saisir, ainsi que pour les fuir & les abandonner.

Quoique les secours que la Sagesse suprême accorde à l'homme soient une suite nécessaire de l'amour qui la constitue, il doit encore lui demander la force même d'en faire usage, il doit employer toutes les *Puissances* de son être, pour que ses secours ne lui soient pas donnés en vain. Car cette Sagesse exigeant toujours de l'homme un travail, met par-là une condition à ses grâces, c'est à la volonté de l'homme ensuite à en déterminer l'efficacité; enfin, semblables à ces traits de lumière colorée, qui se prolongent quand ils trouvent des milieux trop divisés & trop foibles pour pouvoir s'y appuyer & se réfléchir, les rayons suprêmes frappent inutilement sur l'homme & le laissent loin derrière eux, quand il n'a en lui aucune base pour les fixer.

Si les hommes pouvoient agir, suivant leur véritable loi, sans le secours de Dieu, ou si Dieu devoit agir en eux sans leur concours, les Théologiens & les Philosophes seroient fondés à faire tant de questions sur le libre arbitre, & sur les effets de la grâce divine, qui n'est autre chose que l'amour. Mais comme le bon usage du libre arbitre attire cette grâce ou cet amour, & comme réciproquement cet amour dirige le libre arbitre & le purifie, il

il est visible qu'on ne doit jamais les séparer; il est clair que l'amour & la liberté se secondent continuellement l'un & l'autre, & que ces deux actions, quoique distinctes, sont toujours liées par des rapports intimes & respectifs.

Cependant il ne faut pas croire que la volonté humaine puisse rendre nuls les décrets des manifestations de la Puissance suprême, qui devroient se faire par l'organe de l'homme; parce que si l'homme ne remplit pas le but de son émanation, c'est cette puissance qui se montre elle-même. Ainsi ceux qui doivent en être l'objet, ne peuvent jamais manquer de l'avoir présente devant eux, soit pour leur avantage, soit pour leur molestation. Suivon notre sujet.

Il ne suffisoit pas que les Puissances divines en se subdivisant, apportassent jusqu'auprès de l'homme les *vertus* qui les constituent, il falloit encore que chacune d'elles le fit d'une manière proportionnée à la région ténébreuse qu'il habite; il falloit qu'elles employassent, pour ainsi dire, les moyens mêmes qu'il avoit pris pour y descendre; qu'elles passassent par les mêmes voies; qu'elles se couvrirent des mêmes couleurs que lui, & qu'elles suivissent les loix de la même apparence qui l'environne, & cela par les rapports que je ferai appercevoir dans la suite entre le corps de l'homme, l'origine des langues & les caracteres de l'écriture.

Sans cela, la vue affoiblie n'auroit pu supporter l'éclat de ces *Puissances*; ou, n'appercevant en elles

les aucune analogie avec lui même, elles lui auroient parues étrangères ou trop au dessus de lui, il en auroit pris de l'ombrage & détournant les yeux, il auroit perdu les seuls & uniques moyens qu'il pût attendre pour se rappeler son premier état.

C'est ainsi que le feu des astres nous éblouiroit ou nous consumeroit, s'il pouvoit parcourir l'espace qui les s'pare de nous, sans traverser les fluides de l'atmosphère, qui par leur nature humide & dense, modèrent à la fois & son activité & sa splendeur.

C'est ainsi que ces fluides eux-mêmes, trop subtils & trop raréfiés pour notre région, seroient inutile & même nuisibles à la terre, s'ils pouvoient descendre sur sa surface, sans se condenser encore en rosée, en pluie, en neige, & sans se rassembler en globules sensibles & analogues aux substances qu'ils viennent fertiliser.

Enfin, c'est ainsi que la pensée de l'homme seroit nulle pour ses semblables, s'il n'employoit d'abord des formes ou des caractères sensibles pour la communiquer. Or ces moyens nécessaires à l'homme dans son état actuel, ne sont qu'une image de ce qui se passe en réalité pour lui, dans un ordre plus vaste & plus élevé, puisque tout doit être sensible ici-bas; vérité qui fera plus développée dans la suite.

En un mot, c'est une loi constante & invariable que, conformément aux classes dans lesquelles
elles

elles pénètrent, toutes les *vertus*, toutes les *actions*, toutes les *facultés* se proportionnent & se modifient aux canaux par lesquels elles passent, & aux objets qu'elles ont pour but d'identifier avec elles-mêmes; & tel est l'état violent des choses temporelles, que tous les *Principes* qui y descendent, ne le peuvent sans des canaux sensibles qui les préservent, tandis qu'ils devroient par leur nature se communiquer sans intermede: car étant obligés de se produire eux-mêmes ces enveloppes préservatives, l'action qu'ils emploient à cette oeuvre, est toujours aux dépens de leur véritable action.

Nous appercevons donc déjà la nécessité qu'il ait paru parmi les hommes des *signes* visibles, des *Agens* subilantiels, & des Êtres réels, revêtus comme nous de formes sensibles; mais en même temps des Êtres qui fussent dépositaires de ces *Vertus* premières que l'homme avoit perdues, qu'il cherchoit sans cesse autour de lui, dont il ne pouvoit voir que des indices foibles & impuissans dans tout ce qui l'environnoit, & qui, quoique subdivisées devoient être représentées à l'homme avec leur caractère primitif.

Il se pourroit même, que parmi ces signes, parmi ces agens, il y en eût qui eussent existé, & qui existassent encore au milieu des hommes sans que ceux qui sont ignorants ou corrompus s'en aperçussent. Leur action, leur marche ne devant se découvrir qu'à ceux qui sont assez purs pour les saisir, elles sont presque toujours nulles pour les autres,

autres; comme tous mes actes intellectuels sont inconnus à la matiere dont mon corps est formé, parce qu'il n'y a rien en eux qui ne lui soit étranger; & c'est là ce qui jette tant d'obscurité, de doutes & d'incertitudes sur l'existence de ces *fig-nes* & de ces *Agens*.

Exposons une troisieme loi également indispensable; c'est que si par la destination sublime sur laquelle est fondée l'origine de l'homme, non seulement il étoit nécessaire que même après son crime, les *vertus* de la Sagesse parvinssent visiblement jusqu'auprès de lui, & prissent le soin de lui retracer son modele, il falloit encore que les dépositaires de ces dons l'instruisissent des voies par lesquelles il pouvoit se régénérer dans son premier état. Il falloit que ces *Agens* remplissent leur destination par des actes sensibles. puis qu'ils habitoient auprès d'un Etre sensible & obscurci par sa matiere; il falloit enfin qu'ils nussent cet homme à portée de pouvoir exercer & transmettre à son semblable, les dons & les connoissances qu'il avoit reçues d'eux autant pour l'instruction & l'avantage des autres hommes que pour la sienne propre; ce qui nous conduit à reconnoître la nécessité d'un culte sensible & physique sur la Terre, & nous découvre en même temps l'objet pour lequel il y a des Elus qui ont été privilégiés.

Dans sa vraie définition, un culte n'est que la loi par laquelle un Etre, en cherchant à s'approprier les choses dont il a besoin, se rapproche
des

des êtres vers lesquels son analogie le rappelle à chaque instant, & fuit ceux qui lui sont contraires. Ainsi la loi d'un culte est fondée sur une vérité première & évidente, c'est-à-dire, sur la loi qui résulte essentiellement de l'état des êtres & de leurs rapports respectifs.

Dans l'état des choses ici-bas, il n'est aucun être qui soit sans besoin; puisque tout y étant séparé & divisé, ils sont tous dans le cas de chercher à se réunir, & à rallier leur *action dispersée*; ils sont tous mus par l'impulsion de leur analogie naturelle, qui les force à tendre sans cesse les uns vers les autres, selon les loix & le vœu de leur nature.

De-là, si l'on ne peut accorder précisément le nom de culte, aux loix des Etres matériels & non libres, au moins doit-on reconnoître que tous ces Etres, de quelque classe qu'ils soient; que notre sang, que nos corps placés parmi toutes les productions de cet Univers, ont des actes à opérer, & un ordre à suivre, soit pour satisfaire au but de leur existence, soit pour se guérir ou se préserver des différentes maladies auxquelles les influences élémentaires les exposent continuellement.

Cependant sur quoi est fondée cette loi, si ce n'est sur l'analogie qui se trouve, par exemple, entre nos corps & les alimens ou les remèdes, dont l'action & les *Vertus* viennent ranimer, renouveler nos forces & nous rendre la santé?

Or

Or l'analogie entre notre Etre intellectuel & les autres *Vertus* de la Divinité, étant reconnue; éprouvant en outre qu'il existe hors de nous une source de pensées fausses & défordonnées qui nous obsèdent, & font que l'esprit de l'homme est, pour ainsi dire, exposé à autant de maladies que son propre corps il suit que nos rapports naturels avec les *Vertus* divines, nous mettent à leur égard dans la même dépendance & le même besoin où sont nos corps relativement aux substances alimentaires; il suit que pour ces *Vertus* divines, nous sommes également assujettis à un culte ou à une loi, qui nous procure de leur part les *secours* que nous en attendons; il suit enfin qu'ayant à guérir ou à préserver notre Etre des influences intellectuelles qui nous sont nuisibles, comme nos corps des influences corporelles mauvaises, nous devons par une nécessité évidente chercher les *secours* analogues à ce besoin intellectuel & les employer *activement* quand nous les avons trouvés.

Ce ne peut être que le défaut de ces réflexions, qui ait conduit dans tous les temps les hommes des diverses Religions, à l'indifférence sur ces objets; & leur ait fait non seulement négliger les substances, les temps & les formes qui doivent entrer dans leur culte. mais la prière même, sous prétexte que le premier Etre n'en a pas besoin, & qu'il suffit aux hommes de ne pas faire ce qu'ils appellent du mal, tandis que la prière est pour

L

leur

leur Etre intellectuel ce que la respiration est pour leur corps.

Peut-être auroient-ils raison, si leur pensée pouvoit lire dans la pensée suprême, comme celle-ci lit dans la leur; parce qu'alors leurs jouissances étant complètes & assurées, ils n'auroient d'autre occupation que de les favoriser, & d'en célébrer la douceur, sans aucun combat pour les obtenir; mais dans l'état actuel de l'homme, il y a entre la pensée suprême & la sienne, *une action* qui les empêche de se réunir; & il ne peut démolir & détruire cette *Barrière* que par un moyen analogue à elle, c'est-à-dire, par *une action*.

Enfin, nous appercevons dans la Nature physique même, des preuves que tous les Etres doivent rendre un hommage au Principe de la *vie*, s'ils veulent en recevoir des secours & des bienfaits. Pour que la terre produise, il faut que des vapeurs s'élèvent hors de son sein; qu'elles aillent s'unir aux *Vertus* célestes, & qu'ensuite elles descendent sur sa surface pour l'humecter de cette rosée féconde, sans laquelle elle ne peut rien engendrer. Leçon vivante qui apprend à l'homme qu'il a une loi à suivre, s'il veut connoître les droits & les douceurs de son existence.

Il n'y pourra jamais parvenir que quand son ardeur pour le vrai fera sortir de lui de violens desirs; quand des vœux & des mouvemens, pour
ainsi

ainsi dire, créateurs, s'éleveront de toutes les facultés de son Etre, qu'ils monteront jusqu'à la source de la lumière, & qu'après en avoir reçu l'onction salutaire & sacrée, ils lui rapporteront ces influences vivifiantes, qui doivent faire germer en lui les trésors de la Sagesse & de la Vérité.

Mais en faisant dériver le culte de l'homme, de ses besoins, & de la nécessité de combattre l'obstacle qui lui sert de barrière, je paroîtrois admettre une multiplicité innombrable de différens cultes; puisqu'en général l'homme étant exposé à des besoins aussi différens, aussi variés dans son Etre intellectuel que dans son Etre corporel, vouloir prescrire une loi uniforme pour ces différentes especes de besoins, ce seroit marcher contre l'ordre & contre la raison. Quelques mots suffiront pour faire disparaître cette difficulté.

Si l'unité d'un culte est une vérité incontestable, & fondée sur l'unité même de celui qui doit en être l'objet, cette unité n'exclut pas la multiplicité des moyens auxquels la variété infinie de nos besoins nous oblige de recourir; alors ce culte pourroit recevoir des extensions sans nombre dans les détails, & ne pas cesser pour cela d'être parfaitement simple, & toujours un dans son objet, qui est de rapprocher de nous ce qui manque à notre Etre, & ce qui est nécessaire à son existence.

Aussi, quels sont les Dieux de l'homme dans son enfance & dans sa jeunesse? Ce sont les ob-

jets naturels & physiques ; ce sont ceux qui lui en dévoilent la beauté ; ce sont ses pere & mere ; ce sont ceux qui le guidant & le soutenant dans tous ses pas, deviennent pour lui des agens visibles de la Divinité , parce que n'ayant point encore l'intelligence ouverte aux grandes vérités , il ne peut en recevoir les notions que par des signes & des agens corporels & sensibles comme lui.

Dans l'âge mûr , l'homme sage prenant des idées plus justes sur la Divinité , ne tarde pas à reconnoître que ceux qui ont été ses Dieux dans sa jeunesse , sont ainsi que lui , infirmes & impurs, qu'ils sont aussi dans la dépendance d'un Etre intelligent & invisible , qui se démontre à lui par la pensée , & qui lui fait comprendre qu'il n'a reçu la vie & l'intelligence que pour manifester à son tour les titres de son véritable Auteur.

Il conçoit alors qu'étant lui-même chargé de son oeuvre , c'est à ses propres efforts à la produire , à sa propre intelligence à la diriger ; que l'Etre suprême étant pur & sans tache , il doit avoir des Ministres purs & incorruptibles , sur lesquels la confiance de l'homme puisse reposer sans risque & sans inquiétude.

Mais quoique , dans ces différens états , nous voyons le culte de l'homme se diversifier , ou plutôt s'étendre & s'élever à proportion qu'il découvre mieux l'étendue & la nature de ses vrais besoins ; ce culte , tant qu'il est conforme à l'ordre

dre naturel, est toujours un, puisqu'il tend continuellement au même but, qui est de pourvoir aux besoins de l'homme, selon les divers états où il passe, & de le faire par les moyens les plus vrais & les plus naturels dont il soit susceptible.

Car les voies de la Sagesse sont si fécondes qu'elle se transforme à chaque instant pour se proportionner à toutes nos situations; & si par la plénitude de ses facultés, elle embrasse tous les Êtres, tous les temps, tous les espaces, dans quelque position que nous nous trouvions, elle ne peut jamais laisser épuiser la source de ses dons; & quelque multipliés qu'ils soient, ils ont tous la même unité pour principe & pour fin.

D'après cela, quelque supériorité qu'un culte présente, il seroit imprudent de proscrire ceux qui, ne l'ayant pas encore atteint, en exerceroient de moins parfaits; parce que non seulement les loix de la réhabilitation des hommes se combinant avec les loix des choses sensibles, sont assujetties à des temps & à un ordre successif, mais encore parce que nous ignorons s'il ne se trouve pas des lumières cachées & de secrètes *vertus* sous des apparences peu imposantes.

Enfin, l'homme n'est point le juge de la prière; il n'en est que le générateur & l'organe: & de même que les *émanations* des corps terrestres, en s'élevant dans les airs, disparaissent pour nos yeux matériels, & nous laissent dans l'incertitude,

tant sur leur cours que sur la place qui les attend dans l'immensité des réservoirs de la Nature, de même les prières des hommes, ne séjournant pas sur la terre, deviennent inaccessibles à notre vue, à nos jugemens, & nous ne pouvons prononcer ni sur leur valeur, ni sur le cours qu'elles suivent, pour s'approcher de la lumière, ni sur le rang que le premier des Principes leur destine autour de son Trône.

Malgré la supériorité d'un culte sur les autres cultes, peut-être la Terre entière participe-t-elle aux droits qui distinguent le culte parfait; peut-être, chez tous les Peuples, & dans toutes les institutions religieuses, y a-t-il des hommes qui trouvent accès auprès de la Sagesse; &, loin de vouloir diminuer le nombre des vrais Temples de l'Eternel, nous devons croire qu'après les dons universels qu'il a répandus sur notre demeure, il n'est aucun homme sur la terre qui ne pût. s'il le vouloit, servir de Temple à ce grand Être. Car en quelque lieu que l'homme aille, quelque isolé qu'il soit, *ils sont toujours trois ensemble*; & ce nombre est suffisant pour constituer un Temple.

Cessons donc de juger les voies de la Sagesse, & de circonscrire des limites à ses *Vertus*. Cro-yons que les hommes lui sont tous également chers; que si elle en a comblé quelques-uns de ses faveurs les plus précieuses & les plus gratuites, c'est une raison de plus pour eux d'imiter son
exem-

exemple, en employant envers leurs semblables la même indulgence: enfin, que cette indulgence, qui n'est autre chose que l'amour divin, est douce, bienfaisante, & qu'elle ne proscribit point, lors même qu'elle laisse les Etres dans la privation.

Eh! comment cette *Vertu* pourroit-elle proscrire? Elle est vivante par elle-même, & elle ne tend qu'à multiplier à l'infini. l'ordre & la vie qui sont en elle. C'est la seule, par laquelle l'homme puisse acquérir une idée véritable & intime de son Etre, tant dans son état actuel, que dans son état à venir. C'est la seule qui étende à la fois toutes les facultés de l'homme. Enfin, c'est la seule, peut-être, par laquelle le premier de tous les Principes puisse se comprendre lui-même, & s'assurer de toute sa grandeur.

Du point où nous sommes parvenus, le Lecteur peut voir s'étendre le tableau des rapports qui existent entre Dieu, l'homme & l'Univers; puisque le culte vrai, & les Agens préposés pour le répandre, n'ont eu pour but que de rétablir l'harmonie entre ces trois Etres, de montrer à l'homme l'emploi de toutes les substances de la Nature & leurs *propriétés*; de lui pendre visiblement celles qui sont en lui-même. & qui combinées avec toutes les autres *vertus* naturelles, doivent être l'image & l'expression complète du grand Etre dont tout est descendu.

Nous ne pouvons méconnoître en effet cette chaîne immense, qui lie les êtres de toutes les

classes , & qui distribue sur chacun d'eux les *Vertus* qui leur sont nécessaires.

Dans l'ordre physique , nous voyons les facultés créatrices du grand Principe produire & vivifier les mobiles de la Nature , & ceux-ci retracer l'activité de leurs modèles jusques dans les dernières subdivisions de l'Univers sensible, céleste & terrestre.

Dans l'ordre supérieur au physique , nous voyons les *vertus* pensantes de ce même Principe universel , se reposer sur des Agens intellectuels, d'où elles se transmettent à des hommes privilégiés , & à tous les rejettons de la postérité de l'homme.

Enfin , l'homme lui-même représente en nature cette double activité ; il est un tableau vivant de ces deux loix fécondes qui servent à substantier tous les êtres.

De l'intérieur de sa tête , émane sans cesse un fluide puissant & sensitif , qui , descendant successivement dans les différentes régions de son économie animale , communique sa force & son action jusqu'à ses fibres les plus ténues & le plus éloignées de leur source radicale.

De l'intérieur de ce même organe , l'homme sage & pur sent naître des pensées lumineuses & profondes ; & les exprimant au dehors par ses discours , il peut par leur moyen vivifier les hommes qui l'environnent , & faire parvenir
succes-

successivement ses propres lumières à tous les points du cercle qu'il habite.

Il est donc clair que l'homme présente en tout l'empreinte de son Principe, & qu'il en est l'expression dans l'Univers physique & dans l'Univers intellectuel.

Nous apercevons aussi quel est le but de la sagesse dans la distribution de ses dons bienfaisans & quel est l'objet de son action constante & continue. De même que les exhalaisons malsaines de la terre sont perpétuellement corrigées par les influences physiques supérieures de même les penchans fautes & criminelles des hommes, & celles des êtres corrompus qui sejourment avec lui, sont contenues & purifiées par les impressions actives de la vie, ou par ces *Agens virtuels* que nous devons regarder comme les organes premiers & nécessaires du culte & des moyens sensibles accordés à l'homme pour l'aider à accomplir encore les Décrets suprêmes.

Il ne faut point cacher ici que ce culte & ces moyens sensibles, transmis à l'homme par des Agens purs, demandent de sa part une attention très vigilante, une fermeté invincible, & un discernement très-délié pour ne pas confondre les actions vraies qui doivent animer son culte, avec les actions fausses qui tendent continuellement à le défigurer & qui sont toujours prêtes à égarer l'homme, soit visiblement, soit invisiblement.

Car dans l'intellectuel comme dans le physique, plusieurs *exhalaisons mal saines* se dérobaient à l'*action pure* qui les combat, s'élevent souvent au dessus de la région où elles devroient rester ensevelies; & c'est-là ce qui dans l'une & l'autre classe, engendre les orages & les tempêtes.

Si l'on demandoit, à quels indices on doit reconnoître la qualité bonne ou mauvaise des *actions intellectuelles*, je renverrois à une étude particulière de ces différentes impressions, soit de pensée, soit de sentimens, auxquelles nous sommes journellement exposés, & qui par leur variété nous occasionnent tant d'incertitudes.

On découvreroit par là que quand l'homme est borné aux impressions sensibles matérielles, ou à l'impression intellectuelle fautive, il ne peut être sûr de rien; parce que ces deux classes étant soumises à plusieurs actions toutes relatives, sans qu'il y en ait aucune de fixe, exposent les êtres qui en reçoivent les attaques, à ne rien distinguer de positif, à ne porter que des jugemens confus, ou à rester dans le doute le plus ténébreux.

Mais quand l'homme reçoit l'impression intellectuelle bonne, il ne peut tomber dans les mêmes erreurs, parce que l'action de l'Être intellectuel pur, étant sensible, porte avec elle même la preuve de sa simplicité, de son unité, par conséquent de sa réalité. On verroit donc que cette réalité, ne se trouvant que dans l'Être pur & vrai
qui

qui en est dépositaire, c'est en lui seul & par lui seul que nous pouvons apprendre à le connoître.

On verroit aussi que quand de semblables impressions s'operent, l'homme est à l'abri de toute incertitude & de toute méprise; car les yeux impurs sont sujets à se tromper, attendu qu'ils ne voient que des résultats mixtes & composés : mais les yeux purs de l'intelligence ne se trompent jamais, parce qu'ils voient les *principes* qui sont simples.

Enfin, l'on sauroit que par une de ces faveurs qui ont été accordées à l'homme dans sa pénible carrière pour lui servir de guide, les impressions intellectuelles fausses sont assujetties à des loix semblables à celles de l'ordre physique & matériel; & qu'ainsi que les corps après avoir montré une apparence gracieuse & régulière, finissent par devenir hideux & difformes, de même dans la classe intellectuelle, les *Tableaux impurs* les plus séduisants, ne tardent pas à se décomposer, & à déceler leur illégitimité. C'est tout ce que je puis dire sur ce point.

Résumons en peu de mots toutes les vérités qui viennent d'être exposées.

Elles nous apprennent que par une suite de l'amour que la Sagesse a pour l'homme, elle dut, lors même qu'il détourna pour la première fois les yeux de sa lumière, lui en conserver des rayons proportionnés à la foiblesse de sa vue, & qu'à quel-
que

que degré que son crime l'eût fait descendre, il ne pouvoit tomber que dans les mains de son Dieu.

Et même n'étant pas gêné, comme nous, par les idées fautes & les voiles ténébreux que sa malheureuse postérité ne cesse d'ajouter à sa dégradation originelle, quelque criminel qu'il fût, il étoit encore bien plus près que nous de ce Dieu qui l'avoit formé; il pouvoit mieux appercevoir la source pure dont il venoit de se separer; il ne languissoit pas comme nous dans le néant, & l'insensibilité des maux dont nous sommes dévorés. Enfin, autant il est vrai que nous n'avons que des regrets sur l'état de notre première existence, autant le premier homme coupable eut-il à la fois & des regles & des remords.

A mesure que la postérité de l'homme s'est multipliée, & que les temps se sont écoulés, la grandeur & la bonté de la Sagesse suprême ont dû se manifester de plus en plus, en plaçant près de lui des *Images vivantes* d'elle-même, ou des *Agens* assez *virtuels* pour le porter à en recouvrer la ressemblance.

Ces *Agens* ont dû l'initier aux actes qu'ils exerçoient eux-mêmes, puisque ces actes n'étoient institués que pour lui; que pour l'aider à se separer de lui même ce qui contrarie sa vraie nature, & à se rapprocher de ce qui manque à la perfection & à la vie de son Etre; que pour lui rendre enfin la vue de ses *Vertus* qu'il devoit contempler

remplir dans leur unité lors de son état glorieux, & le mettre à portée de les exprimer ensuite dans leur pureté, & de remplir à la fois par là, sa destination & le Decret que le premier des Principes prononça sur lui lorsqu'il lui donna l'existence.

C'est là où nous reconnoissons les bases & les voies qui sont présentées à la volonté de l'homme pour accomplir son oeuvre. Car de même que ces bases seroient inutiles, si la volonté de l'homme ne les mettoit à profit, de même la volonté de l'homme, quoiqu'étant le principal mobile de son oeuvre, deviendrait sans efficacité, si elle n'avoit des bases sur lesquelles elle pût exercer son action. C'est ce qui a fait dire à quelques Anciens que *les Prières sacrées nous avoient été données par les Dieux*. Mais il y a un genre de prières destinées à nous faire obtenir ces dons précieux, ce sont les prières de la douleur, & celles-ci ne peuvent nous venir du centre supérieur & suprême, attendu qu'on n'y souffre point. „La Sagesse infinie a pris soin cependant de prévenir notre faiblesse, & notre négligence à satisfaire le besoin que nous avons de prier, & quelques-uns pensent qu'elle a placé sur la terre un animal qui ne chante à des heures marquées & fréquentes que pour avertir les hommes de vaquer à cette salutaire occupation.“

Tel est le Tableau des loix & des vérités que nous avons établies solidement, en les appuyant sur les rapports & la nature des êtres. Cherchons
a cu

a en confirmer l'évidence par l'universalité des signes & des traces visibles qu'elles nous offrent parmi tous les Peuples de la Terre.

X.

La sublime origine de l'homme, sa chute, l'horreur de sa privation actuelle, la nécessité indispensable que des Agens visibles aient apporté des secours supérieurs sur la Terre, & qu'ils aient employé des moyens sensibles pour en rendre les vertus efficaces, voilà autant de vérités tellement gravées dans l'homme, que tous les peuples de l'Univers les ont célébrées, & nous ont laissé des traditions qui les confirment.

Tous les récits, historiques, allégoriques & fabuleux, renfermés dans ces traditions, parlent du premier état de l'homme dans sa pureté, des crimes & de la punition de l'homme coupable & dégradé; ils exposent avec une égale évidence les bienfaits des Divinités envers lui, pour adoucir ses maux & le délivrer des ses ténèbres.

Ce n'est point assez qu'on y ait déifié les hommes vertueux qui ont donné à leurs semblables des exemples de justice & de bienfaisance, & qui ont retracé par leurs actions quelques vestiges de notre première loi; on n'a pas craint d'y faire descendre sur la Terre les Divinités mêmes pour apporter à l'homme les *secours supérieurs* que des
Héros

Héros mortels ne pouvoient lui faire connoître, & pour l'engager à devenir semblables à elles, comme l'unique moyen de se rendre heureux.

En même temps, ceux qui ont eu soin de nous transmettre de tels récits, s'accordent à nous représenter ces Divinités bienfaisantes sous des formes sensibles, & analogues à la région que nous habitons; parce que sans cela leurs secours auroient été en quelque sorte perdus pour des êtres aussi grossièrement corporisés que nous le sommes.

Enfin, chez toutes les Nations, les secours de ces Divinités bienfaisantes ont été célébrés par des cultes. Qui oseroit assurer même que toutes les loix, tous les usages, toutes les conventions sociales, civiles, politiques, militaires, religieuses que l'on voit établies sur la Terre, ne soient pas des traces parlantes de ces institutions primitives; qu'elles ne soient pas des émanations, altérations ou dégradations de ces premiers présens faits à l'homme après sa chute, pour le ramener à son Principe? Car il ne faut pas oublier que les hommes peuvent tout altérer. qu'ils peuvent tout corrompre, mais qu'ils ne peuvent rien inventer.

Nous aurions donc sous les yeux un moyen de plus, pour lire & pour reconnoître dans toutes les oeuvres de l'homme, la loi qui le concerne & à laquelle il devoit s'attacher; attendu que malgré les différences infinies que nous offre la forme de ces institutions humaines dans tous les lieux

lieux de la Terre, elles ont toutes le même but, le même objet, & que ce but perce partout ses enveloppes.

Il faut convenir néanmoins que les traditions allégoriques & fabuleuses, à force de vouloir assimiler les Dieux à l'homme, leur ont donné souvent ses passions & ses vices; qu'elles les ont fait agir comme les êtres les plus corrompus; & que les avilissant ainsi à nos yeux, elles ont en quelque sorte perdu tous leurs droits à notre croyance.

Mais ne doit-on pas sentir que si la Mythologie s'annonce sous des apparences ridicules, telles que ces fureurs, cette jalousie, cette ardeur des sens qui paroît y être presque le seul mobile des Dieux & des Héros, c'est qu'étant un tableau universel, elle doit offrir les maux & les biens, l'ordre & le désordre, les vices & les vertus qui circulent dans la sphère de l'homme. D'ailleurs l'abus des mots, & l'ignorance de leur véritable signification, ont donné à ces récits emblématiques, une multitude de sens louches & forcés qu'ils n'avoient pas dans l'origine, où ils peignoient des objets aussi réguliers, aussi élevés, aussi respectables que ces emblèmes paroissent aujourd'hui imparfaits, ridicules & dignes de mépris.

C'est par-là qu'on peut expliquer en partie les contradictions que présente la Mythologie. L'ignorance du vrai sens des noms, a porté à attribuer au même Être, à un Héros, à une Divinité,

nité, des faits & des actions qui appartenoint à des êtres différens; on ne doit donc pas être surpris d'y voir le même personnage montrer dans ses actions, tantôt l'orgueil & l'ambition des êtres les plus coupables, tantôt l'excès de la débauche la plus honteuse, tantôt les vertus des Héros & des Dieux: il ne faut point s'étonner d'y voir Jupiter maître du Ciel, Chef des Dieux terrestres, les frères, & Jupiter livré aux passions les plus vicieuses; d'y voir Saturne être à la fois le Père des Dieux, & manger ses enfans; enfin, d'y voir Vénus Uranie, & Vénus Déesse de prostitution; ainsi, quoiqu'on trouve rassemblés dans la Mythologie tous les faits & tous les types; quoiqu'elle présente plusieurs tableaux opposés sous les mêmes noms, l'intelligence doit en discerner les couleurs & les véritables sujets.

Au reste, j'indiquerai tout à l'heure un point de vue lumineux sur cet objet important, par lequel on découvrira des solutions plus satisfaisantes, parce que l'on y verra sortir de l'homme même la vraie source de toutes les Mythologies; car il ne faut pas chercher ailleurs que dans lui, l'origine naturelle de tous les faits soumis à ses spéculations.

Si l'on réfléchit sur l'universalité des opinions des Peuples relativement aux manifestations visibles des Puissances divines, sur les preuves que nous avons données de la nécessité de ces manifestations pour l'accomplissement des Décrets su-

prêmes, & sur les traces qui nous en restent dans toutes les institutions quelconques établies sur la Terre, nous serons très-disposés à croire que ces manifestations ont eu lieu en effet parmi les hommes.

L'on se confirmera dans cette idée, si l'on considère que de pareilles traditions se sont trouvées chez les Peuples séparés de notre continent par des distances considérables & par des mers immenses; chez des Nations qui ont respiré le même air que nous, qui ont joui du même soleil pendant nombre de siècles, sans nous connoître & sans nous être connus.

Les différens Peuples de l'Amérique avoient des idées uniformes sur la création de l'Univers; & sur le nombre qui en a dirigé l'origine; ils admettoient, comme les Anciens peuples, une multitude de Dieux bienfaisans & malfaisans dont il étoit rempli, & auxquels ils offroient de nombreuses victimes en sacrifice; ils étoient d'accord avec tous les Peuples, sur la perfection d'un état antérieur pour l'homme, sur sa dégradation, sur la destinée future des bons & des méchants; ils avoient des Temples, des Prêtres, des Autels; un feu sacré entretenu par des Vestales, soumises à des loix sévères, comme elles l'étoient chez les Romains. Les Péruviens eurent des Chefs visibles, lesquels, comme Orphée, se dirent enfans du Soleil & obtinrent les hommages de leurs contrées; ils avoient une idole dont le nom, selon les

les Interpretes, signifie *trois en un*: les Mexicains en avoient une qu'ils regardoient tous comme un Dieu qui s'étoit incorporisé en faveur de leur Nation. Enfin, il suffiroit peut-être de changer les noms, pour trouver chez ces Peuples la même théogonie, & les mêmes traditions qui sont de toute antiquité dans l'ancien Monde.

Si la persuasion des manifestations visibles des Puissances divines & de leur nécessité, n'étoit pas dans l'homme un sentiment essentiel & analogue à sa propre nature, ces opinions ne se seroient communiquées que par tradition, de proche en proche. Elles n'auroient point existé chez ces Peuples, s'ils n'ont jamais tenu à nous par aucun lien: ou elles se seroient effacées de leur souvenir par la longueur des temps depuis notre séparation, si primitivement nous les avions partagées avec eux.

Nous ne prétendons point, par cette alternative, fortifier les incertitudes & les soupçons qui ont pu régner sur la diversité d'origine de tous ces Peuples. On ne doute plus aujourd'hui que le Nord de l'Asie ne communique de très-près au Nord de l'Amérique; que le détroit qui sépare ces continens ne soit rempli d'Isles, qui en rendent la communication plus facile; enfin, que leurs habitans ne commercent ensemble, & que même dans le Nord de l'Asie, il n'y ait des Peuplades Américaines.

T A B L E A U

Indépendamment de cette voie de communication entre les deux continens, il faut croire que dans l'intervalle qui s'est écoulé depuis les premiers siècles, plusieurs Navigateurs, soit de l'Orient, soit de l'Occident, ont été jetés sur ces plages inconnues, où produisant en divers lieux différentes Peuplades, ils leur auront transmis les vices & les vertus, l'ignorance & les lumières qu'ils avoient apportées avec eux.

Car si l'on considère la diversité des Nations qui habitoient l'Amérique, la variété extrême de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs langues, & même de leurs facultés physiques; si l'on considère que la plupart de ces Nations ou familles étoient inconnues les unes aux autres, & ne monstroient aucun indice qu'il y eût jamais eu de relation entr'elles, on se démontrera sans peine qu'elles doivent leur existence à divers naufrages, ou à des émigrations de l'ancien continent & que leurs peres ont été jetés sur ces rivages à des époques différentes & dans des siècles éloignés.

Sans nous arrêter plus long-temps à cette question, & quelle que soit la manière dont cette population a eu lieu, on ne peut se dispenser de reconnoître une unité d'origine primitive, à des Peuples dont les diverses especes engendrent avec nous, & dont les fruits provenant de ces alliances, engendrent à leur tour; à des Peuples, chez qui l'on découvre les traces des vérités que nous avons annoncées sur la nécessité de la manifestation des facultés.

facultés & puissances de l'Etre divin dans cet Univers & devant les hommes; enfin, à des Peuples qui sont absolument semblables à nous par leur nature, par leurs idées fondamentales, & par leurs traditions.

Difons plus; quand même leur origine primitive ne feroit pas commune avec la nôtre, dès qu'ils nous ressemblent, ils doivent participer aux mêmes avantages. Enfin, s'ils font hommes, s'ils font comme nous dans la privation & le besoin de l'Etre fupérieur & univerfel qui les a formés, cet Etre tient à eux, comme à toutes les autres productions. Ainfi, quand ils n'auroient jamais eu de communication avec notre continent, cet Etre auroit toujours pu leur faire parvenir des preuves & des manifeftations de fon amour & de la fageffe.

Quant à l'antiquité des temps, où les manifeftations de ces *Vertus* fupérieures ont commencé à s'opérer parmi les hommes, les traditions de la plupart des anciens Peuples nous offrent encore les indices les plus fûrs.

L'origine de ces Peuples eft prefque toujours enveloppée d'un voile merveilleux & facré. Ils fe difent prefque tous protégés, & même descendants de quelque Divinité, qui a présidé à leur naiffance, qui a fondé leur établiffement, & qui les foutient par un pouvoir invifible.

N'est-ce pas nous annoncer depuis quel temps l'oeil de la Sagesse veille fur l'homme, malgré

son crime? N'est-ce pas nous dire que, dès l'instant que l'homme est devenu coupable & malheureux, la lumière s'est empressée de venir au devant de lui, en se partageant, pour ainsi dire, afin de se mettre à la portée, & n'a cessé depuis de répandre les mêmes bienfaits sur toute la postérité?

Il ne seroit pas aussi facile de déterminer, d'après les traditions, le nombre des actes solennels de manifestation que les Puissances divines ont faites parmi les hommes, depuis cette première époque.

Les doctrines anciennes, ne s'accordant point à cet égard, font naître des doutes sur la plupart des Agens qu'elles nous présentent; en sorte qu'on est réduit à penser qu'il peut y en avoir dont la tradition ne nous a pas transmis la mémoire, & que plusieurs de ceux qu'elles nous annoncent comme de vrais Agens de ces facultés suprêmes, n'ont jamais existé, ou n'étoient peut-être que des imposteurs.

Des observations biens attentives, & fondées sur la connoissance des véritables loix des Etres, pourroient sans doute nous guider pour *nombrer* ces manifestations & pour en calculer les époques: car, selon les notions les plus naturelles, elles doivent être égales & relatives au *nombre* des *facultés* & des *vertus* que l'homme avoit abandonnées; c'est-à-dire, analogues à la véritable nature
de

de l'homme, dont par leur *nombre* elles doivent opérer le *complément* & la *justesse*. Mais la génération présente n'en est pas encore là; les fausses idées qu'elle a prises de l'homme & de sa destination, lui ferment encore les routes qui mènent au Sanctuaire de la Vérité.

Par les mêmes raisons on ne doit point être surpris, si le sens sublime que nous faisons entrevoir dans les traditions mythologiques des anciens Peuples, paroît imaginaire à la plupart des hommes. Ils ont tellement perdu de vue la science de leur Etre & celle de leur Principe, qu'ils ne connoissent plus aucun des rapports qui les lieront éternellement l'un à l'autre.

En effet, le vulgaire ne voit dans les récits mythologiques que le jeu de l'imagination des Ecrivains, ou la corruption des traditions historiques, ou peut-être les effets de l'idolâtrie, de la crainte, ou du penchant des Peuples pour les faits merveilleux. Ainsi, en exceptant quelques allégories ingénieuses, tout dans la Fable lui paroît bizarre, ridicule, extravagant.

Des hommes estimables, & placés dans la classe des Savans, ont employé la plus vaste érudition, à établir à cet égard des systèmes plus sentés que l'opinion commune: mais, comme ils n'ont point assez approfondi la nature des choses leur doctrine, toute imposante qu'elle puisse être, reste au dessous des traditions qu'ils ont essayé d'interpréter.

En effet, l'on ne peut porter un autre jugement de ceux qui ont borné exclusivement à un objet inférieur & isolé, le sens des traditions mythologiques, qui se sont efforcés d'y faire voir par tout le système particulier qu'ils avoient embrassé, & qui n'ont point apperçu que ces traditions, n'ayant pas toutes le même caractère, ne pouvoient supporter la même explication; que les unes, tenant à la haute antiquité, renfermoient les emblèmes des vérités les plus profondes: que d'autres, beaucoup plus modernes, ne devoient leur existence qu'à la superstition & à l'ignorance des Peuples, qui n'ayant pu comprendre les traditions primitives, les ont altérées & confondues avec les traditions postérieures & particulières à chaque Nation; que le mélange de ces traditions, les préjugés des Historiens, & les fruits de l'imagination des Poëtes, avoient augmenté l'obscurité. En sorte que loin de vouloir concentrer la Mythologie dans un objet particulier, on devoit plutôt convenir qu'elle présente des faits qui n'ont aucune analogie.

Enfin, s'il est permis à tous les Observateurs d'y chercher des rapports avec la classe des choses qui leur sont connues, la raison défend d'être assez aveugle pour n'y voir rien au-delà, & pour restreindre à un objet inférieur & borné, des emblèmes qui peuvent avoir un but plus vaste & plus élevé: elle s'oppose, bien plus encore, à ce qu'on donne à ces traditions & à ces emblèmes, un
sens

sens & des allusions qui n'ont jamais pu leur convenir.

Ce sont ces applications fausses & rétrécies que nous nous proposons de détruire, afin d'élever la pensée de l'homme à des interprétations plus justes, plus réelles & plus fécondes.

Cependant, pour ne point nous écarter de notre marche, à laquelle ces remarques ne sont qu'accessoiries, nous nous bornerons à examiner les deux principaux systèmes mythologiques; ce qui suffira pour fixer l'opinion que l'on doit avoir de tous les autres.

Le premier de ces systèmes présente dans toutes les Fables de l'Antiquité, les emblèmes des travaux champêtres, les indices des temps & des saisons propres à l'Agriculture, & toutes les loix, que la Nature terrestre & céleste est forcée de suivre, pour l'accroissement, l'entretien & la vie des productions végétatives.

Ce système une fois conçu par les Observateurs, ils ont fait des efforts étonnans pour le justifier, & pour y trouver des rapports avec tous les traits de la Mythologie: mais pour en appercevoir le défaut, la plus légère attention sera suffisante.

En aucun temps, chez aucun Peuple, on n'a vu faire usage de figures plus belles & plus nobles que les choses figurées. Ne seroit-ce pas renverser toutes les notions que nous avons de la

marche de l'esprit de l'homme, que de prétendre qu'il a employé le supérieur pour emblème de l'inférieur, & qu'il a imaginé des symboles & des hiéroglyphes plus élevés & plus spirituels que l'objet qu'il vouloit désigner.

N'est-il pas certain; au contraire, que le vrai but de l'*emblème* est de voiler aux yeux du vulgaire quelque vérité, dont l'abus ou la profanation seroient à craindre, si elle étoit révélée; de faire en sorte qu'il soit difficile à celui qui n'est pas digne de cette vérité, de la découvrir ou d'y remonter par l'*emblème*, tandis que ceux qui sont heureusement disposés, appercevront d'un coup d'oeil tous les rapports qu'il renferme.

N'est-il pas certain aussi que les *symboles* & les *hiéroglyphes* sont des tableaux ou des signes destinés à rendre sensibles au plus grand nombre les vérités & les Sciences utiles, & à les faire comprendre à ceux dont l'esprit borné ne pourroit les appercevoir, ni en conserver le souvenir, sans le secours de ces signes grossiers?

Ces définitions simples démontrent assez que les emblèmes, les figures, les symboles ne peuvent être ni supérieurs, ni même égaux à leurs types; parce qu'alors la copie s'éleveroit au dessus de son modèle, ou pourroit se confondre avec lui: ce qui la rendroit inutile.

Il suffit donc de comparer la plupart des emblèmes mythologiques avec les types que les interpré-

terpretes ont voulu leur donner, pour décider d'après l'infériorité de ces types, si leur application peut présenter quelque justesse.

Qu'on examine, en effet, ce qui paroîtra plus noble, plus ingénieux, ou des détails grossiers & mécaniques du Labourage, ou de ces Peintures vives dans lesquelles on fait jouer toutes les passions, & où l'on personnifie tous les vices & toutes les vertus.

Qu'on examine en outre, si l'on peut regarder comme le type de la Mythologie, les constellations célestes & leurs influences sur les corps terrestres, relativement à la végétation. Cette opinion présentant la même infériorité du type à la figure, les mêmes motifs la rendent inadmissible.

Quant aux signes astronomiques vulgaires, sur lesquels on voudroit fixer exclusivement notre pensée, disons que, par ignorance, l'homme les a presque tous établis sur des divisions idéales, sur des noms arbitraires d'animaux, de personnages & d'autres objets sensibles, dont les rapports qu'on nous présente, étant imaginaires & conventionnels eux-mêmes, n'offrent point l'idée d'un vrai type, & ne sont que des figures vagues, étrangères aux véritables signes astronomiques, & aux vertus qui leur servent de mobiles.

Ceci doit suffire pour ouvrir les yeux à ceux qui n'apercevant qu'un objet isolé dans les tradi-
tions

tions fabuleuses, croient que toute la Mythologie des Anciens ne doit son origine qu'à l'Agriculture & à l'Astronomie. L'erreur vient de ce que postérieurement on a confondu quelques symboles de ces deux Sciences avec les traditions symboliques primitives. Par là les hommes se sont trouvés encore plus éloignés des vérités simples & importantes, qui faisoient l'objet de ces traditions.

Ainsi, sans prétendre nier les symboles en petit nombre, que l'Agriculture & l'Astronomie ont fourni à la Mythologie, nous pouvons rendre service à nos semblables, en les avertissant que ces traditions, telles que nous les avons reçues des Anciens, renferment une infinité d'autres emblèmes, pour lesquels il est de toute impossibilité d'admettre le même sens & les mêmes rapports; parce que leur type ne se trouve ni dans la terre, ni dans les astres, ni dans aucun Etre corporel.

Ceux qui ont donné ces interprétations de la Mythologie, en ont fait descendre également l'Art de l'Ecriture & de la Peinture, comme devant servir à transmettre les signes visibles des loix & des faits, dont les Nations vouloient perpétuer la mémoire & l'intelligence. Ils ont expliqué par ce même principe tous les emblèmes de l'idolâtrie, prétendant que les figures hiéroglyphiques qu'elle employoit, n'étoient que la représentation symbolique des objets matériels de son culte.

Ils ont cru en trouver des preuves dans les traditions des Hébreux, où un Prophète parle des
Pein-

Peintures sacrilèges qu'il apperçut sur les murs du Temple de Jérusalem, & devant lesquelles les Anciens d'Israël & le Grand Prêtre même, tenant l'encensoir à la main, sembloient offrir des sacrifices criminels. Tout ce que nous nous permettrons de dire sur cette interprétation, c'est qu'il seroit à souhaiter qu'elle fût aussi vraie qu'elle est ingénieuse.

Des observateurs ont réfuté avant moi le système que je viens de combattre relativement à l'Agriculture; mais après l'avoir détruit, ils ne l'ont pas remplacé. Car, dire aux hommes que la Mythologie n'a voulu peindre que le feu vivant de la Nature, & que leur unique objet doit être d'en disposer, pour la réparation de leurs forces, & pour la conservation de leur forme corporelle; c'est leur donner, il est vrai, une grande idée, mais ce n'est pas leur donner le complément de la vérité; puisque les hommes ont encore une destination plus élevée. Ainsi, c'est tomber dans le cas des Philosophes hermétiques, dont nous allons observer les dogmes & la doctrine.

La règle qui exige que les types soient supérieurs aux figures, aux symboles & aux hiéroglyphes, s'applique également à l'opinion de ceux qui ne voient dans les traditions anciennes, que les procédés de l'Art hermétique; qui n'apperçoivent dans les Divinités de la Mythologie, que les emblèmes des natures ou des substances premières, sur lesquelles ils prétendent opérer.

Le

Le but de l'Art hermétique, le plus généralement connu, ne s'éleve jamais au dessus de la matière: il se borne pour l'ordinaire à deux objets; l'acquisition des richesses, la préservation & la guérison des maladies: ce qui, au gré de ses Sectateurs, ne laisse plus de bornes aux desirs & au pouvoir de l'homme, & lui permet d'espérer des jours heureux & d'une durée infinie.

En vain quelques partisans de cette Science séduisante, prétendent-ils obtenir par elle, une science plus noble encore, qui les élèveroit autant au dessus des adeptes matériels, que ceux-ci le seroient au dessus du vulgaire. Ces hommes, très-louables dans leurs desirs, cessent de l'être, dès que l'on considère par quelle voie ils cherchent à les remplir. Car une substance quelconque ne peut produire que des fruits de sa nature: & très-certainement les fruits après lesquels ils semblent soupirer, sont d'une nature bien différente des substances qu'ils soumettent à leurs manipulations.

Si l'Art hermétique matériel n'atteint pas au-delà des objets matériels, cet Art n'est pas dans une classe plus élevée que l'Agriculture; il est donc évident que les emblèmes & les symboles de la Mythologie lui sont également étrangers, puisqu'ils présentent le langage de l'intelligence, & qu'ils donnent une vie & une action à des facultés qui sont inconnues à la matière.

Ceux

Ceux qui ont cru voir tant de rapports entre des choses aussi différentes, ne les ont confondus qu'en se laissant séduire par l'uniformité des loix qui leur sont communes. Il faut observer des temps, des degrés, des mesures, des poids, des quantités, pour la direction des procédés hermétiques; il faut de même un *poids*, un *nombre*, une *mesure*, pour nous *diriger* conformément aux loix de notre Nature intelligente. Il faut une précision une justesse extrême dans toutes les opérations hermétiques; il faut, avec bien plus de nécessité encore, suivre un ordre fixe & régulier dans la *marche intellectuelle*.

Ce sont ces conformités qui ont abusé les Observateurs. Ils ont attribué à des opérations absolument matérielles, une foule de principes qui ne pouvoient convenir qu'à des objets supérieurs par leur action & par toutes les propriétés qui leur sont inhérentes. Par-là il est certain qu'ils ont ravale les anciens symboles, au lieu de nous les expliquer.

La méprise des Sectateurs de la Science hermétique vient donc de ce qu'ils ont sans cesse confondu, & dans leur doctrine & dans leur oeuvre, deux Sciences parfaitement distinctes.

L'amour du Principe suprême n'avoit présenté aux hommes les loix de la Nature matérielle, que pour les aider à y reconnoître des traces du modèle vivant qu'ils avoient perdu de vue. Au contraire, les Philosophes hermétiques se sont
servi

servi de cette similitude entre le modele & l'image, pour les confondre & n'en composer qu'un seul être.

Trompés par cette idée précipitée, les Philosophes hermetiques n'ont pas vu que la simple Physique matérielle, à laquelle ils ont appliqué tous leurs efforts, ne méritoit point ces mysteres, ni ce langage énigmatique & enveloppé que présentent les anciens emblèmes; ils n'ont pas vu que, s'il existoit une Science digne de l'étude & des hommages de l'homme, c'étoit celle qui mettoit sa grandeur en évidence, en l'éclairant sur son origine, & sur l'étendue de ses facultés naturelles & intellectuelles.

On peut donc dire que si leur objet n'est pas chimérique dans tous les sens possibles, la voie qu'ils suivent est au moins très étrangere au véritable emploi de l'homme, & tout-à fait opposée à celle de la vérité, qu'ils semblent tous honorer.

Premièrement, ils attaquent cette vérité, en prétendant l'égaliser dans leur oeuvre, & en cherchant à faire les mêmes choses qu'elle, sans son ordre; quoiqu'ils se defendent de cette inculpation, en disant avec raison qu'ils ne créent point.

Secondement, ils attaquent cette vérité, de la maniere la plus insensée, en cherchant à faire son oeuvre par une voie opposée à celle qu'elle a suivie dans toutes ses productions. Ainsi, n'agissant pas par *voie virtuelle*, ils ont beau se procurer

curer l'esquisse de toutes les Natures, ils ne retireraient jamais que des fruits muets, silencieux, sans vie, sans intelligence, devant lesquels ils se prosternent, il est vrai, comme s'ils les avoient reçus de la Vérité même; mais ils cesseroient de les exalter, s'ils en connoissoient la source & l'origine; & tout en jouissant de ces fruits, ils gémiroient sur les procédés qui les leur procurent, & sur la médiocrité des avantages qu'ils en peuvent espérer.

En effet, les procédés de l'Art hermétique ne peuvent ébranler le siège du *Principe*, sans ébranler le *Principe* lui-même, puisque c'est là qu'il régit & qu'il agit. Or n'est-ce pas tenir une marche absolument contraire à la nature des Etres matériels, que de vouloir en gouverner le *Principe*, par une autre action que celle qui est analogue à sa propre essence? Ne viole-t-on pas par là l'ordre établi, tant pour la Nature temporelle matérielle, que pour la Nature temporelle immatérielle?

D'ailleurs ce *Principe* étant actionné par une autre loi que celle qui lui est propre, & ne recevant ainsi qu'un ébranlement foible & passager, ne rend de même qu'une action foible & passagère.

Voilà pourquoi ces résultats ne parlent qu'à la vue; pourquoi l'on ne peut les appercevoir qu'à la faveur de la lumière élémentaire, naturelle, ou artificielle; pourquoi ils n'ont qu'un temps; & pourquoi, ce temps étant passé, ils ne se manifestent

nifient plus; enfin, pourquoi ils n'ont aucune des conditions indispensables pour être vrais, pour fournir des preuves qu'ils ont été extraits par la bonne voie, & pour montrer qu'ils ont effectivement en eux le germe de leur *feu* & de leur *vie*.

Ceci, je le fais, ne sera compris que par les Philosophes hermétiques, & par des hommes instruits dans des Sciences plus profondes & plus essentielles que la leur. Cependant ceux qui ignorent les procédés de l'Art hermétique, & qui ne connoissent aucun des fruits qui peuvent en provenir, m'entendront assez pour apprendre à discerner ces fruits, s'ils avoient un jour occasion d'en appercevoir, & pour se tenir en garde contre l'abus des expressions employées par les Partisans de cette Science: car parmi ceux-ci, il en est qui sembleroient assez habiles, & assez persuadés, pour être dangereux; mais leur est-il possible d'être de bonne foi, en suivant le culte des substances corruptibles; & en se dissimulant qu'ils ne recherchent avec tant d'ardeur un esprit qui soit matiere, que pour pouvoir se passer de celui qui ne l'est pas?

Cet abus d'expressions, cette confiance, ou plutôt ces illusions se montrent à découvert dans les prétentions de la plupart des Philosophes hermétiques, qui se flattent de pouvoir opérer sur la matiere premiere.

Tous

Tous les procédés sensibles & matériels, loin de tomber sur la matiere premiere, ne peuvent jamais avoir lieu que sur la matiere seconde & mixte; attendu que la matiere premiere ne peut être sensible ni à nos mains, ni à nos yeux, ni à aucun de nos organes, qui ne sont eux-mêmes que matiere seconde & composée.

D'ailleurs, quelle disproportion n'y a-t il pas entre le feu grossier & déjà déterminé qu'ils emploient, & le feu fécond & libre, qui sert d'agent à la Nature? Et que peuvent-ils attendre de leurs vains efforts, s'ils comparent l'objet de leurs desirs, avec ce qu'ils recevraient par la *jouissance* & l'emploi d'un feu plus pur & moins destructeur?

Nous ne rappellerons point ce qui a été dit dans l'Ouvrage déjà cité, sur la différence de la matiere premiere & de la matiere seconde, ou si l'on veut, sur la différence des corps & de leur Principe. Il suffit de dire que cette matiere premiere, ou ce Principe des corps, est constitué par une loi simple, & qu'il participe à l'unité, ce qui le rend indestructible: au lieu que la matiere seconde, où les corps sont constitués par une loi composée, qui ne se montre jamais dans les mêmes proportions, & qui par-là rend incertains & variables tous les procédés matériels de l'homme.

A défaut d'avoir fait ces distinctions importantes, les Philosophes hermétiques sont à tout instant dupes de leur premiere méprise; & leur

doctrine, ainsi que leur marche, conduit à l'erreur tous ceux qui se laissent séduire par le merveilleux de faits qu'ils nous présentent.

L'usage où ils sont d'employer la prière pour le succès de leur oeuvre, & leur persuasion d'en pouvoir jamais l'obtenir sans cette voie, ne doit point en imposer. Car c'est ici où leur erreur se manifeste avec plus d'évidence; puisque leur travail, se bornant à des substances matérielles, ne s'élève point au dessus des causes secondes.

Or ces causes secondes étant par leur nature au dessous de l'homme, ce n'est pas le tromper que de lui dire qu'il est fait pour en avoir la disposition. Si les Philosophes hermétiques ont assez d'expérience & de connoissances pour préparer convenablement les substances fondamentales de leur oeuvre, & que cet oeuvre soit possible, ils doivent donc y parvenir avec certitude, sans qu'il soit besoin pour cela d'interposer d'autre *Puissance* que celle qui est inhérente à toute la matière, & qui constitue sa manière d'Etre.

D'ailleurs il est un danger presque inévitable, auquel le Philosophe hermétique est exposé: c'est qu'en priant pour son oeuvre, il n'arrive que trop souvent qu'il prie sa matière même. Plus les fruits qu'il obtient, paroissent parfaits & dégagés des substances grossières, plus il est tenté de croire qu'ils approchent de la Nature divine; parce que ces sens voyant quelque chose de supérieur à ce qu'il apperçoit ordinairement, il est
séduit

séduit par ces apparences, & croit avoir des motifs très-légitimes pour se justifier son erreur. Par cette voie les Philosophes hermétiques, s'enfonçant dans de nouvelles ténèbres, perpétuent les tristes suites de leur enthousiasme & de leurs préventions.

Je m'arrête peu au motif qui les empêche de révéler leurs prétendus secrets, à cette crainte qu'ils affectent, que si leur science devenoit universelle; elle n'anéantît les Sociétés civiles & les Empires, & ne détruisît l'harmonie qui paroît être sur la Terre. Comment leur science pourroit-elle devenir universelle, si comme ils l'enseignent, elle ne peut être le partage que du petit nombre des Elus de Dieu? Et d'ailleurs qu'est ce que les Sociétés civiles & les Empires auroient à regretter, si en changeant de forme, ils ne renfermoient plus dans leur sein que des hommes vertueux, & assez instruits pour savoir éloigner les maladies, de leur corps, les vices, de leur coeur, & l'ignorance, de leur esprit?

Réunissant à toutes ces observations, la grande loi de l'infériorité que doivent avoir les emblèmes envers leur type, on reconnoitra que la Philosophie hermétique n'a pu être le premier but, ni le type réel des allégories de la Fable. Il seroit contre la vraisemblance, que la nature de l'homme éclairé l'eût porté à imaginer l'intervention des Divinités, pour voiler une Science qui se contredit & qui les injurie: une Science

qui nourrit cet homme de l'espoir de l'immortalité, & qui le dispense de la tenir de leur main; qui lui promet, sans leur secours, les droits les plus puissans sur la Nature; qui, si elle est possible dans toute son étendue, doit se trouver dans les simples loix des substances élémentaires, & dès-lors est inférieure à la Science vraiment propre à l'homme; qui, si elle a une source plus élevée, n'est plus à notre disposition: qui enfin renferme en elle seule; plus d'illusions & de danger que toutes les autres Sciences matérielles ensemble, parce qu'étant faussée comme elles dans sa base & dans son objet, elle a néanmoins par ses procédés, par sa doctrine & par ses résultats, plus de ressemblance avec la vérité.

Si dans les différentes classes de philosophes hermétiques, il en est qui semblent prendre un vol plus élevé, & qui prétendent parvenir à l'oeuvre, sans employer aucune substance matérielle, nous ne pouvons nier que leur marche ne soit fort distinguée: mais nous ne trouverons pas leur objet plus digne d'eux, ni leur but plus légitime.

XI.

Plus j'ai démontré avec évidence que l'Agriculture & la Science hermétique n'ont pas été l'objet des emblèmes & des allégories, plus je suis engagé à indiquer clairement quel en peut être le véritable but.

Plus.

Plusieurs Observateurs ont déjà donné à ces traditions une illustration plus vivante, plus noble, plus analogue à nous-mêmes que celles que nous venons de parcourir. Je ne vois point de m'abuser, en adoptant hautement la doctrine de ces judicieux Interprètes. Plus elle sera sublime, moins il y aura d'erreur à se rapprocher d'eux.

L'homme, son origine, sa fin, la loi qui doit le conduire à son terme, les causes qui l'en tiennent éloigné, enfin, la *Science de l'homme*, inséparablement liée à celle du Premier de tous les Principes, voilà les objets que les Auteurs des Traditions primitives ont voulu peindre; voilà ce qui peut seul ennobler & justifier leurs symboles; voilà le seul type digne de leurs emblèmes; parce qu'ici le type est supérieur à l'allégorie, quoique l'allégorie convienne parfaitement au type.

En effet, il n'est point d'homme instruit de sa vraie nature, qui, s'il cherche à pénétrer le sens des Traditions mythologiques, n'y aperçoive avec une espèce d'admiration, les symboles des faits les plus importants pour l'espèce humaine & les plus analogues à lui-même.

Alcyonée, Pandore, Deucalion, Sisyphé, les Danaïdes, Hercule, la Robe de Nessus, le Caducée, Argus, les Parques, les Champs Elysées, le fleuve Léthé, le nombre des circuits du Styx, Semélé consumée par la présence de Jupiter dans

sa gloire, Pygmalion, Circé, les Compagnons d'Ulysse, Titésias devenu aveugle à l'instant, pour avoir regardé Pallas pendant qu'elle s'habilloit, les Centaures; en un mot, presque tous les détails de la Mythologie offrent à l'homme des instructions profondes, qui le consomment dans la Science que ses efforts lui ont procurée.

Mais ces emblèmes n'ont-ils d'autres fondemens que l'imagination ou le génie de ceux qui nous les ont transmis? Les Mythologues se font-ils proposés volontairement de semblables tableaux, ou en ont-ils reçu les plans tout tracés? C'est une question qu'il est important de résoudre.

De simples rapports entre les différens traits de la Mythologie & l'Histoire de l'homme, ne nous montreroient point une Science assez ample ni assez certaine, si nous n'élevions notre pensée jusqu'à leur origine. Pour le faire avec succès, rappelons-nous que l'épigraphe de cet écrit nous impose la loi d'expliquer les choses par l'homme, & non l'homme par les choses.

Considérant ici cet homme dans sa nature intelligente, nous répéterons qu'il est sujet aujourd'hui à recevoir une multitude de pensées diverses; qu'il en reçoit de lumineuses & d'obscures, de vagues & de bornées, de justes & de fausses, d'avantageuses & de malfaisantes, d'ailleurs par la loi des Décrets suprêmes, il est des hommes choisis qui, passant leurs jours dans les déli-

ces

ces de la vérité, doivent être regardés comme vrais types des *vertus*, tandis que d'autres, par négligence ou par lâcheté, deviennent des types complets des *vices*.

Nous retraçant ensuite la nécessité de la manifestation des signes visibles des *vertus* supérieures sur la Terre; nous retraçant cette loi invariable par laquelle tous les Êtres liés au temps, soit bons, soit mauvais, ne peuvent rien connaître que par le sensible, nous verrons s'il n'est pas naturel d'admettre qu'il doit y avoir une analogie & une proportion entre ces signes visibles de tous les genres & les différentes pensées de l'homme, & que les uns & les autres doivent suivre la même marche & le même cours.

La réflexion des rayons solaires n'est-elle pas proportionnée & analogue à la nature des substances qui les reçoivent; nulle sur des surfaces noires, faible sur des nudes sans couleur, plus forte sur des fluides colorés, vive sur des solides colorés & compacts, immense sur les solides purs & unis comme le verre, comme le diamant? N'est-ce pas là une preuve parlante, que les résultats intellectuels tiennent à notre manière d'être, & qu'ils en réfléchissent nécessairement l'éclat ou l'obscurité, la force ou la faiblesse, enfin, les vices & les *vertus*.

Il se trouve en nous-mêmes un nouvel indice de l'existence de ces signes sensibles. Nous ne pouvons communiquer aucune de nos pensées qu'elle,

qu'elle ne soit précédée en nous d'un tableau engendré par notre intelligence. Quand nos pensées sont actives, le tableau qui les représente en nous, est souvent assez sensible pour nous offrir une sorte de réalité; & dans tous nos arts d'expression, nous sommes plus ou moins satisfaits, selon que les traits sensibles, sous lesquels on nous peint les pensées, sont rapprochés d'elles, & qu'ils en marquent le caractère.

Si l'on veut une preuve plus complète encore de la relation des signes sensibles avec nos pensées, nous la tirerons de l'état actuel de notre Etre, & de la loi violente qui l'assujettit. Car, s'il est évident que nous ne puissions rien recevoir dans l'intellectuel que par le sensible, & que cependant nous ne doutions pas que l'intellectuel de l'homme n'ait reçu, comme il reçoit tous les jours, des pensées, il résulte que ces pensées ont pris une modification sensible, avant d'arriver jusqu'à lui; il résulte, en un mot, que cette modification ou ce signe sensible existe invisiblement autour de nous, près de nous, ainsi que la source des pensées; & que, si au lieu des pensées secondaires que nous recevons des hommes, nous nous élevions jusqu'aux *pensées vives & primitives*, puisées dans leur *source* même, elles seroient nécessairement précédées des *signes analogues & vivans* qui leur appartiennent, comme les signes grossiers & conventionnels, tels que l'écriture & la parole, précèdent pour nous les pensées que les hommes nous communiquent.

Enfin

Enfin, si l'éducation de l'homme n'étoit pas si fautive & si abusive, les *signes primitifs & naturels* seroient les élémens de son instruction; & il commenceroit le développement de son existence intellectuelle, par la perception & la connoissance physique de ces signes, dont le sens n'aurait été communiqué que dans un âge plus avancé.

Quoiqu'on ne puisse appuyer ce principe que sur un très-petit nombre d'exemples, on auroit tort d'en nier la certitude. Considérons l'enfant débile & concentré dans les organes: la tendresse vigilante de ceux à qui la Nature l'a confié, emploie tous les moyens sensibles propres à le soulager; il en reçoit les effets, & quoique les personnes qui les lui transmettent, & le motif bienfaisant qui les fait agir, lui soient inconnus, cela ne détruit point leur existence; & il n'en est pas moins certain que sans elles, jamais l'enfant ne recevrait aucun secours, aucune sensation favorable. Telle est l'image de ce qui se passe dans l'ordre des pensées, par rapport aux organes & aux signes qui leur sont nécessaires pour parvenir de leur source jusqu'à nous.

Sans m'étendre davantage sur la nature de ces signes, qui doivent être très-ressemblans à ceux que nous employons nous-mêmes pour la communication de nos pensées, puisque nous ne pouvons rien inventer, nous dirons que s'il y a une variété extrême entre les pensées de l'homme,
do

de même il peut y avoir des différences considérables parmi les signes visibles qui leur appartiennent, puisque ces signes ne sont que les organes & les modifications des pensées. Alors la proportion que nous avons établie entre les pensées & leurs signes analogues, devient encore plus nécessaire & plus indispensable pour éviter la confusion.

D'après ces principes, de même que l'enfant qui commence à croître, commence aussi à appercevoir, quoiqu'obscurément, les objets qui l'environnent; de même celui qui par les premiers progrès de ses *facultés intellectuelles*, seroit en état de commencer à recevoir des *pensées*; pourroit appercevoir d'une manière incertaine, les *signes* qui les représentent; mais ces *pensées* & ces *signes* se perfectionnant proportionnellement avec l'âge, comme les facultés physiques, la *croissance naturelle* de son Etre intellectuel, le conduiroit au point d'être favorisé de *pensées vives*, justes, étendues, & d'en recevoir aussi le signe analogue; c'est-à-dire, un *signe complet de régularité*, avec des traits si parfaits & si achevés qu'il le prendroit pour un homme accompli, pour un Agent supérieur, pour un Ministre de la Divinité; comme l'homme au sortir de l'enfance reconnoît visiblement pour des hommes, les *agens sensibles* qui ont soulagé ses premiers besoins, & ceux dont il tient l'existence & la vie.

Celui

Celui au contraire qui auroit des *pensées fausses*, dépravées & malfaisantes, pourroit les distinguer à des *signes difformes*, & assez irréguliers pour qu'ils lui parussent provenir des *Agens* mêmes de l'erreur.

En effet, l'homme étant la plus noble pensée de Dieu, il ne devoit pas être étonnant que les *pensées divines* qui viennent jusqu'à lui, eussent des analogies avec la plus belle des formes, qui est celle de l'homme: & c'est ici que s'applique avec justesse le passage de Sanchoniaton cité précédemment, dans lequel il représente le Dieu Thot tirant le portrait des Dieux, pour en faire les caractères sacrés des lettres: car le corps de l'homme est la plus belle *lettre* de tous les *alphabets* existans sur la Terre, & par conséquent la copie la plus correcte du portrait invisible de la Divinité.

On pourroit même étendre cette induction jusques sur la forme des astres qui comme l'homme sont des *lettres vivantes* du *grand alphabet*; & s'ils nous paroissent sphériques, c'est que telle est la forme que les objets ont pour l'homme dans son enfance, où tout lui paroît égal & uniforme; car nous ne pouvons nier que nous ne soyons ici-bas dans l'enfance, par rapport à la *véritable connoissance* des astres.

Enfin, il faut appliquer au développement de nos facultés intellectuelles, & à toutes les merveilles qui leur appartiennent la même progression

sion que celle [qui s'observe dans le développement des facultés physiques de l'enfant. Il y a une égale suite de degrés, des ténèbres à la lumière, même mélange d'impressions douces & d'impressions fâcheuses, même perception d'objets gracieux & d'objets contraires ou malfaisans.

Si l'on ajoute à cela, les *mélanges* qui se font dans notre être, où les vices s'allient avec les vertus, la lumière avec l'obscurité, l'on trouvera pour leurs analogues, une nouvelle espèce de signes, c'est-à-dire, des signes mixtes, tenant du vrai & du faux, avec des variétés infinies, relatives aux différentes mesures de *pensée juste* ou *fausse* dont les mélanges sont formés.

Mais il est une vérité plus vaste & plus convaincante; c'est que d'après les principes qui ont été exposés sur la dégradation de l'homme & sur les liens par lesquels il tient toujours au Principe dont il est descendu, il faut que ce Principe ait communiqué aux hommes chargés spécialement de concourir au *grand oeuvre*, toutes les pensées relatives à leur état ancien, actuel & même futur, afin de leur montrer à la fois ce qu'ils avoient perdu, ce qu'ils souffroient, & ce qu'ils devoient espérer.

Il faut donc que ces hommes choisis aient vu sensiblement le tableau universel de l'histoire de l'homme, dans lequel on doit comprendre les jouissances primitives; tous les *combats* qu'il avoit à soutenir, qui se sont renouvelés & multipliés à l'infini

l'infini depuis la démolition de son *premier Temple*; les *secours* perpétuels & *puissans* que la main suprême place sans cesse auprès de nous; l'harmonie & la marche de tous les Principes de la Nature; la forme & la structure de l'Univers; les *loix* de la *Terre*, les *vertus* de ces astres brillans qui nous éclairent; enfin, les *Astres* plus vivans encore, qui sont de même nature que l'homme, & que, par cette raison, il lui sera permis de contempler un jour.

En un mot, il falloit que chacune de ces pensées, ou de ces connoissances, fût accompagnée du signe sensible qui lui est analogue, pour que les hommes choisis à qui la Sagesse vouloit communiquer ses lumières, reçussent le complément des instructions qui leur étoient nécessaires.

Mais si l'homme se représente tous les jours la même vérité sous des images & des tableaux variés, il ne faudroit pas être étonné que les divers hommes choisis pour servir de *Colonnes* à l'*Edifice*, eussent reçu la connoissance des grands faits & de grandes vérités, par des signes différens, & sous des rapports qui n'offussent pas tous les mêmes caractères, comme nous voyons que les Langues ne se sont multipliées & diversifiées que parce que chaque Peuple a considéré le même Etre sous une face & une acception particulière.

Il ne faudroit pas non plus être étonné que la succession des siècles eût multiplié pour l'homme

les tableaux de la vérité, & les signes qui leur sont relatifs, de façon que les hommes fussent aujourd'hui à portée de puiser à des réservoirs plus abondans qu'ils ne l'auroient pu dans les premiers temps; parce que les sources qui se sont ouvertes, dès l'instant de la chute de l'homme, n'ont cessé & ne cessent point de couler sur la malheureuse postérité.

De ce qui vient d'être exposé, l'on peut aisément voir descendre toutes les traditions de la Terre, & les différentes Mythologies des Peuples.

Les hommes favorisés des grandes lumières, ne les avoient reçues que pour l'utilité & l'instruction de leurs semblables: afin de remplir cet objet ils n'auroient pu se dispenser de les communiquer au petit nombre de ceux qu'ils jugeoient disposés convenablement; & cette communication a dû se faire de deux manières, l'une par le discours & les instructions, l'autre par l'exercice & l'emploi des *actes* enseignés aux Sages par ces *vertus* supérieures dont l'existence & les rapports avec nous ont été suffisamment démontrés.

Les Sages, en exerçant ces *actes* en présence de ceux à qui ils avoient donné leur confiance, les rendoient témoins de tous les *résultats sensibles* qui pouvoient en provenir; & comme les connoissances, & les signes que les Sages avoient reçus de ces *vertus* supérieures, contenoient l'Histoire complète de l'homme, soit dans la gloire,

gloire, soit dans son état d'avilissement & de souffrances, les *résultats* que recevoient leurs Disciples, contenoient le même mélange de lumière & d'obscurité, de mal & de bien, de perfection & de désordres; de pàtimens & de remedes; de dangers, & de moyens de délivrance.

Ces mêmes Disciples, soit par ordre de leurs Maîtres, soit par zele, au ont communiqué chacun aux Nations parmi lesquelles ils habitoient, sinon les faits, au moins les récits de ces faits, & les discours instructifs auxquels ils avoient assisté.

Voilà pourquoi, chez les anciens Peuples, les traditions parlent d'un âge d'or; de Géans; de Titans; de l'usurpation du feu céleste & du trône de la Divinité; de la colere du pere des Dieux contre les prévaricateurs; des divers pàtimens que ceux ci éprouvent sur la Terre & dans les différentes Régions de l'Univers; des *vertus* répandues sur les mortels pieux & fideles, à qui les Divinités même accordent leurs faveurs; & de l'espoir qu'elles les admettront à des félicités plus grandes encore, s'ils observent la loi de leur Principe, & qu'ils sachent respecter leur *Etre*.

On ne doit point être étonné que ces traditions & ces doctrines soient universelles, parce que dans l'origine elles formerent le fonds des dépôts historiques de tous les Peuples. Ce n'est qu'à la suite des temps & des événemens politiques, que l'Histoire civile en a pris la place; ce qui fait

O

que

que dans l'antiquité nous avons si peu de monumens de l'Histoire politique des Nations, & beaucoup de traditions Théogoniques; au lieu que dans les temps modernes, nous voyons peu de traditions & de faits relatifs à l'Histoire *naturelle* & religieuse, quoique nous ayons beaucoup d'Histoires civiles: ces deux classes ayant eu rarement entr'elles une parfaite affinité.

Quoique les Sages instruits par les *vertus* supérieures, & les Disciples instruits par les Sages, aient obtenu essentiellement les mêmes *connoissances*, & les mêmes *résultats*, ils n'ont cependant reçu chacun les *grandes lumières*, & les *grands traits* de l'Histoire universelle de l'homme, que sous les *signes* & les *tableaux* qui leur étoient particulièrement analogues; parce que s'il est vrai que tous les hommes aient le même Etre quant à l'essence, ils est aussi certain qu'il y a parmi eux une variété universelle de dons, de facultés, de maniere de saisir les objets; & la Sagesse en envoyant *physiquement* aux hommes ses *présens*, se prête toujours à ces différences. Ces Sages & ces Disciples, en communiquant les mêmes choses, ne l'auront donc fait chacun que conformément à l'idée que leurs *dons particuliers* leur permettoient d'en prendre.

De-là résulte la variété infinie qu'on apperçoit dans tous ces récits parmi les différens Peuples de la Terre, quoique le fonds des vérités y soit généralement uniforme.

Le

Les Disciples qui étoient admis à ces *connoissances*, & à ces *manifestations*, non seulement ont pu ne pas tous les faillir avec la même *intelligence*, mais quelques-uns ont pu y joindre des *interprétations particulières & hasardées*; d'autres confondre les choses *emblématiques* avec les *types* qu'e les devoient exprimer, & donner ensuite l'*allégorie* pour le fait même: oubliant que la *similitude des signes naturels & supérieurs* avec les objets sensibles, n'avoit lieu que *relativement à leur forme*, & à raison de notre assujettissement aux *loix inférieures & matérielles*; mais que cette *similitude* ne peut jamais avoir lieu quant à leur *essence*.

Quelques autres s'abandonnant à la *dépravation*, ont pu altérer à dessein les *types & les emblèmes*, ou ne s'attacher dans toutes les *merveilles* auxquelles ils participoient, qu'aux *objets irréguliers* déordonnés: & chacun d'eux professant ensuite ces *sciences* ainsi rétrécies ou corrompues, ont donné lieu à ces *traditions absurdes*, à cette multitude infinie de *récits ridicules, impies & insensés*, dont les différentes *Mythologies* sont remplies; & qui ne se concilient point avec les *vérités fondamentales & primitives*, parce que plusieurs de ces *récits* tiennent si peu à la *vraie source*, qu'ils ne peuvent avoir aucun rapport avec nous; enfin, de-là dérivent principalement les différentes *Sectes des Religions des hommes*, & toutes les branches de l'*Idolâtrie*.

Car s'il est constant qu'il y a une idolâtrie où l'on n'apperçoit que l'ignorance & le néant, il y en a une qui tient évidemment à la dépravation, & qui conduit à de plus grands crimes encore que ceux que le fanatisme & la superstition ont pu engendrer sur la terre. Elles sont l'une & l'autre une altération du culte vrai; elles mettent également un Dieu faux à la place du Dieu réel. La différence d'origine de ces deux especes d'idolâtries, vient de ce que dans l'une, l'homme a abusé de ses connoissances pour en former une science coupable, & que dans l'autre, il a été grossièrement instruit.

Mais toutes ces erreurs annoncent également l'idée & la connoissance d'un Etre souverain; car si l'idée d'un Dieu n'étoit pas analogue à notre Nature, jamais ni les objets de nos affections sensibles, ni l'instruction même des Agens supérieurs ne l'auroient fait naître, ni dans l'esprit des instituteurs, ni dans celui des autres hommes. De même si un homme n'avoit jamais connu sensiblement aucun objet supérieur & digne de ses hommages, il n'auroit pu enfanter l'Idolâtrie *souverainement criminelle*, puisque, pour être vraiment *Idolâtre*, non seulement il faut commencer par reconnoître un Principe divin, mais encore il faut l'avoir connu de manière à ne pouvoir ignorer qu'il lui est dû un culte pur & légitime.

Ainsi, lorsque nous nous remplissons d'admiration pour les beautés naturelles, de vénération
pour

pour des héros, de tendresse, pour un ami, nous sommes encore loin de l'idolâtrie, & nous n'attribuerions jamais à aucun Etre inférieur, ni les noms, ni les titres qui appartiennent à la Divinité, si l'idée de la perfection suprême n'avoit été antérieurement développée en nous, soit *en nature*, soit par l'exemple, & l'instruction même antécédente de nos éducateurs & de ceux qui nous environnent.

Et même, lorsque nous nous oublions jusqu'à diviniser des hommes ou des objets purement terrestres, ce n'est point eux que nous élevons réellement à la qualité de Dieux, ils sont trop faibles & trop infirmes pour nous induire à une véritable idolâtrie: mais c'est la majesté de notre Etre que nous faisons descendre du point d'élévation où l'exemple & l'instruction l'avoient portée, & que nous laissons reposer sur des objets inférieurs; c'est cet Etre qui sachant qu'il est destiné à rendre hommage & à contempler la Divinité suprême, s'abaisse vers les Etres qui sont au dessous d'elle, & les prend pour le terme de son adoration.

C'est donc moins en divinisant les objets sensibles, qu'en se matérialisant lui-même, que l'homme s'est fait idolâtre. Ce n'est point par des affections sensibles que l'homme s'est élevé à l'idée de la Divinité, & à celle de ses *Agens*: c'est au contraire en ravalant cette idée sublime & naturelle, qu'il a perdu de vue les objets supérieurs dont son essence le rapprochoit, pour s'attacher

à des Etres grossiers & périssables qui n'en avoient ni la réalité ni les vertus. Car, je le répète, si l'homme n'avoit eu primitivement la preuve de l'existence de ces Etres supérieurs, s'il ne l'eût transmise à ses semblables, ou par des faits, ou par des traditions, aucun d'eux n'eût jamais erré sur un principe dont ils n'autoient point eu de connoissance; & l'on peut regarder comme une vérité constante, que si un homme dès l'enfance étoit entièrement séparé des autres hommes, il lui seroit plutôt possible de recevoir & de pratiquer le culte suprême, que de commencer par se créer une seule idole.

Ceux mêmes qui ont adoré le Soleil, & ceux qui voudroient en annoncer le culte comme le plus naturel, parce que l'objet en est plus rapproché de nous, ne détruisent point le principe que j'expose. Les Peuples qui ont exercé le culte du Soleil, ne sont parvenus à cette idolâtrie, que par une altération d'un culte plus si blime; & il suffit pour s'en convaincre de confronter leur antiquité avec celle des Peuples qui ont adoré l'Etre invisible. Les traditions Chinoises annoncent un culte pur & éclairé chez cette Nation, long-temps avant l'établissement du culte du Soleil chez aucune autre Nation de la terre.

Quant à ceux qui prétendent justifier cette idolâtrie matérielle, ils ferment les yeux sur la nature de l'homme, ils ne voient pas même qu'un semblable culte ne peut long-temps le satisfaire; parce

parce que l'homme étant un Etre actif, a besoin de prier, de concourir à l'œuvre qu'il desire opérer, & que le Soleil remplit régulièrement ses fonctions envers nous, sans que nous agissions, & sans qu'il soit nécessaire que nous lui adressions des prières, parce que l'homme est destiné par son origine à exercer une fonction sacrée, qui le met en correspondance avec son Principe; enfin, parce que l'homme, ainsi que tous les êtres, ne peut se plaindre avec des êtres dans lesquels il reconnoisse la ressemblance, & que le Soleil, tout majestueux qu'il est, n'a point une véritable similitude avec l'homme.

On a vu précédemment la nécessité que les *vertus* supérieures, en se communiquant à l'homme se soient présentées à lui sous une forme analogue à la sienne, comme étant la plus expressive de toutes les formes, & afin que les secours de ces *vertus* ne fussent pas inutiles pour lui. C'est donc sous de pareilles *formes* que les Sages & leurs Disciples ont dû recevoir les principaux *signes*; & les *résultats* les plus essentiels de ces *actes purs & réguliers* qu'ils employoient pour leur propre instruction, & pour la propagation de la vérité.

Les Emules, en transmettant aux différentes Nations, les récits & les faits dont ils vouloient communiquer la connoissance, les auront représentés dans leurs discours par des expressions & des tableaux analogues à ce qui leur avoit été

transmis à eux-mêmes; & les Peuples qu'ils instruisoient voulant conserver la mémoire de tout ce qu'ils entendoient, se sont tracé, peint & taillé des monumens matériels que leurs descendans ont fini par regarder comme la réalité de la chose même que ces monumens étoient destinés à représenter, tandis qu'ils n'en étoient que des copies & des emblèmes.

Voilà pourquoi parmi les anciennes Divinités des Idolâtres matériels & ignorans, il en est plusieurs qui furent honorées sous des figures corporelles humaines, & représentées par des statues.

Mais il est également vrai qu'avec tous ces *signes réguliers*, & semblables à la forme humaine, les Sages & leurs Disciples ont dû recevoir des *signes* & des *formes* relatives & similaires à tous les objets de la Nature, parce que les *secours* supérieurs ayant pour but de peindre aux yeux de l'homme, son ancienne grandeur, ils lui représentoient successivement toutes les parties de son domaine.

Les Disciples de ces Sages transmirent à leurs Nations cette nouvelle classe de connoissances, comme ils avoient fait de celles qui tenoient essentiellement à la Nature supérieure de l'homme; & les Peuples en ayant également confondu les signes avec les objets terrestres, il n'est pas étonnant que les différens Peuples de la terre, aient eu
tant

tant d'Idoles informes & monstrueuses, & qu'ils aient pris pour objet de leur culte des Afres, des Animaux, des Plantes, des Reptiles, & autres substances de la Nature.

Et vraiment si l'on réfléchit à quel point de dégradation l'esprit de l'homme peut descendre par l'ignorance, & le peu de soin qu'il a de cultiver son intelligence; si l'on considère ces degrés si nombreux & si variés auxquels il peut s'arrêter dans le délire de ses idées, on aura l'origine évidente de cette multitude d'Idoles distinguées entre elles par des formes & des pouvoirs si différents, car dans toute l'étendue du cercle des Etres, il n'en est ni un vrai ou faux, sur lequel l'homme ne soit le maître de se reposer, & vers lequel il ne puisse diriger son culte.

Ainsi il n'est pas étonnant de voir honorer matériellement sur la Terre, des Dieux de l'Empirée, des Dieux célestes, des Dieux terrestres, des Dieux aquatiques, ignés, végétatifs, reptiles, minéraux, enfin, des Dieux infernaux même, & des Dieux du crime & de l'abomination; parce que l'homme a le droit de se porter vers tel objet qu'il se voudra choisir, & d'y attacher l'honneur & le respect qu'il ne doit qu'à la Divinité suprême.

Mais s'il est vrai que la forme de l'homme soit la plus expressive de toutes les formes, sur laquelle sont fondés tous les rapports, & toutes les

relations, plus les signes & les monumens de l'idolâtrie en seront éloignés, plus ils seront inférieurs & altérés. C'est donc en comparant avec la régularité de notre forme, tout ce qui nous est représenté de sensible, que nous pourrons juger, non seulement des différens degrés de l'idolâtrie matérielle des Peuples, mais aussi de ce qui tient, soit à une *Idolâtrie* plus criminelle, soit au *culte* pur, actif, & légitime; parce que les correspondances de cette forme sont universelles.

Convenons à présent que la Mythologie; dans ses récits les plus sensés & les plus réguliers en apparence, doit être comme inexplicable pour ceux qui n'ont pas pénétré dans la science de l'homme & de la Nature. Ceux-mêmes qui y auroient pénétré, doivent encore trouver de grandes difficultés dans cette espèce d'étude; parce que pour s'assurer de la justesse des rapports, il faudroit en quelque sorte passer en revue les *signes originels* mêmes sur lesquels ils reposent. Or les copies seules de pareils signes ne suffissent pas pour de telles vérifications, & il faut aller chercher les originaux dans les *dépôts* mêmes d'où les premiers Ecrivains les ont tirés; c'est-à-dire, dans leurs *réservoirs naturels*.

Ne soyons donc plus étonnés qu'un si grand nombre d'Observateurs aient en vain consumé leur temps, & employé leurs travaux à expliquer l'origine & le but des traditions mythologiques, pour nous persuader de la vérité de leurs différens systé-

systèmes, puisqu'ils n'ont pas eu pour base un Principe *clair*, ni de véritables lumières. Comment auroient ils pu éclaircir l'obscurité de l'origine des Fables & des Allégories, n'ayant pas une juste idée de l'homme, & ne connaissant point ses rapports primatifs & fondamentaux.

Mais, on demandera peut-être pourquoi les mêmes *lumières*, les mêmes *figures*, les mêmes *faits*, étant toujours à la portée des hommes, le langage allégorique & les emblèmes ont presque disparu aujourd'hui de dessus la Terre? J'ai déjà répondu en partie à cette question, en exposant combien les traditions religieuses sont plus anciennes que l'Histoire civile des Peuples, & en faisant voir pourquoi ces deux sortes de traditions ont suivi un ordre inverse. Il suffira donc de dire ici que les hommes actuels jouissent moins généralement de ces *grande secours* que dans l'origine; & qu'ils sont sans doute en cela plus coupables, puisque ces *figures* & ces *emblèmes* sont toujours à leur portée & à leur disposition; d'ailleurs, lorsqu'ils en jouissent aujourd'hui, ils sont tellement rapprochés des *réalités*, qu'ils ne pensent plus même aux *figures*.

XII.

Quoique l'origine & le but des récits Mythologiques soient presque universellement inconnus; quoiqu'ils aient été si souvent altérés, ou par l'ignorance des Traditeurs & des Emules, ou par celle

celle des Ecrivains & des Poëtes, nous en avons indiqué plusieurs qui montrent des rapports évidens avec les vérités exposées dans cet Ouvrage. Présentons-en quelques exemples, & prenons-les dans les Fables Egyptiennes & Grecques.

Qui ne reconnoitra dans Alcyonée, dans ce Géant fameux qui secourut les Dieux contre Jupiter, qui fut jeté par Minerve hors du Globe de la Lune où il s'étoit posé, & qui avoit la vertu de se ressusciter; qui n'y reconnoitra, dis-je, l'ancien Prévaricateur, exclus de la présence du Principe suprême, réduit à l'horreur du désordre, & enchaîné dans une enceinte ténébreuse, où des forces supérieures ne cessent de le contraindre & de molester sa volonté toujours renaissante?

On verra avec la même clarté l'histoire de l'homme criminel dans Prométhée; & celle des différens crimes de sa postérité, dans tous les malheureux dont la Mythologie nous présente les noms & les supplices.

Tel est Epiméthée ouvrant la boîte de Pandore. Nous remarquerons ici que Prométhée signifie *voyant avant* ou *premier voyant*, & Epiméthée *voyant après* ou *second voyant*; expression dont nous tirerons dans la suite d'autres rapports.

Tel est Ixion qui projette un commerce incestueux avec la femme de Jupiter son pere, & qui, n'embrassant qu'une nuée, produisit les
Cen.

Centaures, ou les monstres moitié hommes & moitié chevaux; par où notre nature mixte est évidemment représentée. Son supplice est une image fidèle de celui de l'homme précipité aux extrémités de la circonférence, autour de laquelle il circule, & où il ne rencontre que des ennemis furieux & implacables.

Tel est Syphis révélant les secrets du Roi son maître, & condamné à remonter toujours un rocher énorme sur une montagne, d'où il redescend toujours, c'est-à-dire, à persévérer dans ses entreprises audacieuses, pour être continuellement molesté en les voyant continuellement renversés.

Telle est enfin l'allégorie des Danaïdes qui tuent leurs maris, & qui, sans la vertueuse conduite d'Hypermnestre, auroient à jamais dégradé le nombre parfait centenaire dont cette famille étoit composée. Aussi étant réduite à puiser de l'eau sans relâche dans des vaisseaux sans fonds, elles nous font comprendre ce que peuvent les êtres qui ont éloigné d'eux leurs *Guides* & leur soutien, lequel est figuré par le chef ou le mari de ces filles criminelles.

Les yeux exercés entrevoient sans doute à tous ces emblèmes, des rapports plus directs & plus sensibles; tels que le tableau de la marche des êtres coupables qui, étant chacun condamnés à un seul acte, l'opèrent toujours de la même manière; qui, par cette monotone uniformité, se

dèce-

décelent eux-mêmes, & mettent l'homme bien intentionné à couvert de leurs attaques: comme nous l'éprouvons par les différentes *passions* qui nous obsèdent, lesquelles se présentent toujours avec la même couleur, que chacune avoit en commençant à nous poursuivre. Mais ces notions n'étant pas à la portée du vulgaire, contentons-nous de remarquer dans le tableau de *Tantale*, les peines auxquelles nous sommes assujettis: de voir dans le *Chien à trois têtes*, dans les trois *Fleuves des Enfers*, dans les trois *Parques*, dans les trois *Juges*, les trois différens genres de combats, de pâtimens & de suspensions que nous avons à subir en raison des *trois Actions supérieures* dont nous sommes séparés, & les trois degrés d'expiation que tout homme doit monter avant de parvenir au terme de sa réhabilitation.

Les Traditions mythologiques Grecques & Egyptiennes ne se bornent point à nous présenter les effets de la Justice des Dieux sur l'homme; elles nous peignent également les traits de leur amour, en nous offrant, quoique sous des voiles, les rayons de leur propre lumière.

Il est vrai que par une suite de notre malheureuse situation, cette lumière ne peut déployer toute sa splendeur, parce que, répandant aussi sa clarté sur les dangers & sur les maux dont l'homme est entouré, il n'éprouveroit que l'horreur & l'effroi, s'il appercevoit à la fois tous les ennemis

ennemis qui l'environnent & tous les obstacles qu'il doit combattre & surmonter.

Aussi entre-t-il dans l'ordre de la Sagesse qu'il ne soit exposé que peu-à-peu aux *Adversaires* formidables qui le poursuivent; elle ne lui laisse ouvrir les yeux qu'avec précaution & successivement; elle veille sur lui comme sur l'enfant qui frémiroit de crainte & de terreur, si dans sa foiblesse il pouvoit connoître la rigueur & la violence des élémens, ou des agens actifs qui le disputent sa chétive enveloppe.

Et si l'on voit tant d'hommes être encore enfans sur ces grands objets, c'est qu'il en est de ces faits comme de ceux de la classe élémentaire, où des milliers d'hommes recevant, pendant toute leur vie matérielle, les actions & les contr'actions des agens de la Nature, sont néanmoins disposés à ne leur point reconnoître de loix ni de causes régulières, à défaut d'avoir observé leur marche; enfin, c'est que, par la foiblesse de leur intelligence, ils laissent passer devant eux tous ces phénomènes sans les comprendre & sans en retirer d'instruction.

Mais si la doctrine qui a été établie ci-devant sur nos rapports avec notre Principe, est incontestable, nous ne pouvons plus méconnoître les signes de l'amour vigilant de la Sagesse pour l'homme, dans l'emblème de Minerve, fille de Jupiter, couvrant ses favoris d'une Egide impénétrable;

nétrable; dans cette espérance qui fut laissée à Epiméthée, après qu'il eut ouvert la boîte fatale; dans les conseils que les Dieux donnerent à Pirrha sa fille & à son époux Deucalion, pour repeupler la Terre, après que la race humaine eut été détruite.

C'est par une suite de ce même amour, que la piété du Roi Athamas lui fit obtenir des Dieux la toison d'or, que le courage & la vertu de Thésée lui méritèrent le fil d'Ariadne; qu'Orphée fixa la roue d'Ixion; que Jupiter fit présent aux Naiades de la corne d'abondance, en échange de celle qui avoit été arrachée à leur pere; enfin que les Dieux avoient placé sur la Terre un caducée, pour y faire régner l'ordre & la paix; un trépied, pour y rendre leurs oracles, & des hommes choisis pour les prononcer; tous ces symboles annoncent clairement l'intérêt que la Divinité prend à l'homme, & l'idée indestructible qu'en ont eu ceux qui nous ont tracé ces emblèmes.

On fait d'avance ce que l'on doit penser de ce fameux Hercule, dont les Interpretes de tous les genres ont fait un type de leurs systèmes: ses nombreux travaux, opérés tous à l'avantage de l'espèce humaine, annoncent assez de quel modele il est la figure emblématique: & sans détailler tous ses travaux, on doit sentir ce qu'il nous enseigne, en tuant le vautour dont le malheureux Prométhée croyoit devoir être éternellement dévoré; en étouffant le Géant Anthée, qui avoit
fait

fait vœu de bâtir à Neptune un temple avec des crânes d'hommes; & en se chargeant du poids de la terre pour soulager Atlas, qui dans son vrai sens étymologique signifie *un Etre qui porte, un Etre obéré*: or à qui ce sens-là convient-il mieux qu'à l'homme accablé du poids de sa région terrestre & ténébreuse? Enfin il faut se souvenir que pour récompenser Hercule de ses glorieux travaux, les Dieux, après sa mort corporelle, lui firent épouser Hébé ou l'Eternelle Jeunesse.

Les vérités physiques percent également au travers des emblèmes mythologiques. Argus est un type actif de ce Principe vivant de la Nature, qui ne ralentit jamais son action sur elle, qui la pétre & l'anime dans tous les points, qui entretient l'harmonie, & qui veille par-tout pour empêcher le désordre d'en approcher.

La Divinité, qui présidoit à la fois aux Cieux, à la Terre & aux Enfers, annonçoit le triple & quadruple lien qui unit toutes les parties de l'Univers; lien dont la Lune est pour nous le signe réel, parce qu'elle reçoit l'action quaternaire du Soleil, parce que non seulement se trouvent rassemblées en elle, les *vertus* de tous les autres astres, mais encore parce qu'habitante les cieux comme eux, elle porte en outre son action directe sur la terre & sur les eaux, qui sont l'emblème sensible des abîmes.

C'est sans doute en raison de cette grande *vertu* que les Néoménies ou nouvelles Lunes ont

rent si célébrés par les Anciens. Comme la Lune étoit le char & l'organe des *éclipses* supérieures à elle, il n'étoit pas étonnant qu'on honorât son retour par des réjouissances. Et si les Anciens n'avoient considéré ce retour que par rapport à la lumière élémentaire, ils n'auroient pas institué des Fêtes pour le célébrer.

Au reste cet usage étoit d'autant plus naturel, que dans une Langue primitive, dont nous ne tarderons pas à nous occuper, les mots *planete* & *influence* sont synonymes.

Enfin le fameux Caducée, séparant deux serpens qui se battent, est une image expressive & naturelle de l'objet de l'existence de l'Univers; ce qui se répète dans les moindres productions de la Nature, où *Mercury* maintient l'équilibre entre l'eau & le feu pour le soutien des corps, & afin que les loix des Etres étant à découvert aux yeux des hommes, ils puissent les lire sur tous les objets qui les environnent. L'emblème du Caducée que la Mythologie nous a transmis, est donc un champ inépuisable de connoissances & d'instruction; parce que les vérités les plus physiques peignent à l'homme les loix de son Etre intellectuel & le *terme* auquel il doit tendre pour recouvrer son équilibre.

Ceci nous mène aux symboles & aux hiéroglyphes, qui par leurs rapports appartiennent, comme tous les autres emblèmes, aux signes des pensées

pensées diverses dont nous avons reconnu que l'homme est susceptible; & qui, dans les faits sensibles, doivent montrer à l'homme le vrai tableau de l'état de son Etre intellectuel.

Si l'homme a pu avoir ici-bas des preuves sensibles de l'existence des Puissances suprêmes; si à plus forte raison il a pu en avoir de celle des Puissance inférieures qui composent toute la Nature, & sont comprises dans son Domaine, il y a donc, non seulement pour toutes les classes intellectuelles, mais encore pour tous les Etres physiques de la Nature générale & particulière, des signes analogues & fixes, qui dirigent l'homme dans la carrière de son instruction; autrement la science seroit dénuée de base & d'appui.

Par conséquent les signes & les hiéroglyphes relatifs à la Nature physique, n'ont pu dépendre de la convention arbitraire de l'homme, comme le prétendent les personnes qui ne marchent point par des *sentiers solides*, & qui se rendent aveuglément aux premières opinions qu'on leur présente.

Et la preuve que ces signes sont indépendans de nos conventions; c'est qu'avec des signes arbitraires, l'homme ne pourroit former que des *hiéroglyphes morts & sans veru*; & que dès-lors ils seroient nuls & impuissans pour représenter la Nature, où tout est *vivant*.

Il faut donc que les objets naturels eux-mêmes soient accompagnés de signes analogues, qui servent d'indice à leur essence comme à leurs propriétés; & ne doutons pas que les Sages n'aient été guidés par ce principe, lorsqu'ils ont appliqué des signes & des caractères distinctifs à toutes les substances, aux planètes, aux métaux, au feu, à l'eau, à tous les élémens. Les hommes qui leur ont succédé, ont voulu sans doute imiter leur exemple, lorsqu'ils ont fait rapporter différens signes & différens caractères à plusieurs productions naturelles, telle que celles dont la connoissance & l'étude sont l'objet de la Chymie.

Mais il est constant, qu'en supposant vrais les caractères que ces hommes imitateurs ont employés, ils ont marché en aveugles dans l'application qu'ils en ont faite, comme il est évident lorsqu'ils ont donné aux métaux, les noms vulgaires & les signes composites de Planètes.

D'après cela on ne peut se dispenser de croire que tout ce qu'on nous a transmis en ce genre, dans les Sciences, dans les Arts, dans les alphabets des Langues, peche non seulement dans l'application, mais même est altéré dans la figure & dans la forme des caractères. Or de ces signes & caractères ainsi défigurés, doivent résulter dans les sciences naturelles, les mêmes erreurs qui ont été faites sur les signes des Puissances suprêmes, & dont l'abus, engendré par l'ignorance, a donné naissance à l'Idolâtrie *surmatérielle*.

rielle. Cette vérité nous servira dans un moment de flambeau, pour nous faire connoître avec quelle déliance, on doit marcher dans les sciences & dans les systèmes des hommes; mais il faut é laircir ici une question sur les hiéroglyphes & l'écriture: savoir, si les signes hiéroglyphiques sont antérieurs aux signes de la parole & du langage.

Des hommes célèbres ont approché du but, en disant que toute écriture, tout signe étoit hiéroglyphique, c'est-à dire, qu'il devoit porter avec lui-même les indices de l'objet que l'on se proposoit de présenter à l'intelligence; & en effet, la *parole* même ne devient intelligible pour l'homme qu'en lui *devenant hiéroglyphique*, & il ne comprend les mots des Langues qu'après que leur sens lui est devenu familier, par le secours des choses sensibles auxquelles ces mots correspondent.

Cependant cette décision, adoptée trop légèrement, entraîneroit la nécessité de regarder comme une seule chose, les signes hiéroglyphiques & les Langues. Or l'on ne peut douter que ces deux choses ne soient très différentes, quoiqu'intimement liées, & s'il est permis d'employer une comparaison, elles forment ensemble un fruit dont l'une est le suc, & l'autre l'écorce.

Enfin, l'on ne peut douter que si tous les signes des langues sont hiéroglyphiques, comme

tenant aux propriétés essentielles du principe qu'ils expriment; de même tous les objets quelconques, indépendamment de ce qu'ils sont hiéroglyphiques par eux-mêmes, doivent encore être déposés d'un nom qui puisse passer dans le langage de l'homme, & servir de sujet & de guide à son intelligence, quand l'objet n'est plus sous ses yeux.

Cette vérité est confirmée par l'expérience générale des peuples, qui tous ont deux manières de se communiquer leurs pensées; savoir, les objets mêmes, puis les mots qui y correspondent dans leurs Langues. Et si l'on disoit que les objets intellectuels n'étant pas présents, les hommes ne devroient pas avoir de mots pour les exprimer, je renverrois à ce que j'ai dit ci-dessus sur la nécessité de la présence sensible des *Vertus* si présentes parmi les hommes: & même l'objection tourneroit à l'avantage du Principe que je défends; puisque, dans l'état actuel de l'homme, les mots étant comme enveloppés dans les objets sensibles, si les hommes ont dans leurs Langues des mots pour exprimer les objets intellectuels, c'est une preuve évidente que les objets intellectuels ont été sensibles pour eux, ou pour ceux qui leur en ont transmis les idées.

On peut donc résoudre ici la question proposée, en disant que dans l'ordre naturel & parfait, les signes hiéroglyphiques précèdent universellement les Langues; que si l'on a reconnu avec raison que les hommes, dans leur état de dégradation,

dation, ont eu des Langues avant d'avoir une écriture, cela confirme d'autant notre principe, car il ne faut pas regarder les caractères de l'écriture actuelle & vulgaire, comme les hiéroglyphes primitifs, ni comme la source de la parole de l'homme, mais comme des signes hiéroglyphiques secondaires destinés à réactionner l'intelligence & la parole dans ceux à qui les hiéroglyphes mêmes seroient communiqués; & l'on ne sauroit douter que ces signes hiéroglyphiques inférieurs n'aient cet emploi, si l'on observe que les muets se font comprendre par leurs signes, & que plusieurs hommes écrivent des Langues qu'ils ne peuvent ni parler, ni entendre.

Enfin, si l'on veut se convaincre que les signes & hiéroglyphes primitifs sont antérieurs aux langues, il suffit de voir que toutes nos paroles sont précédées intellectuellement en nous, par le tableau sensible de ce que nous voulons exprimer; il suffit, à bien plus forte raison, d'observer que l'homme passe la première partie de sa vie corporelle dans les entraves de l'enfance, & dans les liens des organes matériels, avant de parvenir à la jouissance de la parole.

Mais revenons aux signes naturels des Puissances inférieures qui agissent dans cet Univers, & reconnoissons de nouveau l'existence nécessaire de ces signes pour toutes les classes d'êtres, pour tous les Regnes, pour toutes les Régions, parce que tout est gouverné par cette loi irrévocable.

Comme chaque Peuple, chaque homme, est libre de s'appliquer à tel ou tel objet, chacun aussi doit être pourvu plus abondamment des signes relatifs à l'objet dont il s'occupe : c'est même un indice assuré pour reconnoître quelles sont les Sciences qu'un Peuple cultive, & il ne faut pas considérer long temps les hiéroglyphes des Egyptiens, pour voir qu'ils étoient moins adonnés aux vraies Sciences qu'on ne le croit vulgairement. Cette multitude de reptiles, d'oiseaux, d'animaux aquatiques qui y dominent, annonce assez qu'ils s'exerçoient particulièrement sur les objets élémentaires, & même sur des objets encore plus inférieurs; parce que l'eau d'où tous ces animaux sont sortis, est par son nombre, le vrai type d'une origine confuse & déordonnée. Car si l'on prétendoit qu'ils n'eussent tiré ces hiéroglyphes que des objets les plus communs dans leur pays aquatique, il suffiroit de se rappeler ce que nous avons déjà dit sur l'origine de l'Idolâtrie, qui n'est qu'une altération du culte vrai, & qui a été nécessairement précédée par les signes primitifs & hiéroglyphiques.

De même, il y a des témoignages certains pour s'assurer de l'ignorance d'une Nation; c'est lorsqu'elle n'a pas d'*écriture naturelle* hiéroglyphique, & que ces monumens sont ornés de figures arbitraires, nulles, & auxquelles elle ne prête qu'un sens conventionnel & idéal; on peut être sûr alors que les Savans les plus célèbres de
cette

cette Nation, n'ont pas même la première idée du titre dont on les honore, & que s'ils tiennent un rang distingué dans l'opinion vulgaire, ils en occupent un très-inférieur dans l'ordre vrai des connoissances.

Il est à propos de présenter ici quelques exemples de ces signes naturels, qui doivent avoir des rapports avec les objets temporels, & indiquer les propriétés des Etres.

Si toutes les Nations de la Terre ont employé le triangle dans leurs monumens hiéroglyphiques, peu en ont connu ou dévoilé les véritables relations & le vrai sens. Celles qui l'ont donné pour symbole du Ternaire sacré, auroient dû montrer un symbole intermédiaire entre ce Type suprême & le ternaire corruptible; parce que sans cela, de l'Etre invisible & invariable, à une figure morte, telle qu'un triangle, la distance est trop grande, pour qu'on puisse s'élever de l'une à l'autre: or le symbole intermédiaire est l'homme, comme on le verra dans la suite.

Il faut donc considérer simplement le triangle corruptible dans ses rapports temporels, & dès-lors il devient l'emblème parfait des Principes de la Nature élémentaire, qui sont au nombre de trois, il devient par conséquent l'emblème de tous les corps individuels, puisqu'ils sont constitués par le même nombre & les mêmes lois que la Nature universelle: enfin, il est l'expression sensible de

la base fondamentale des choses; & s'il est la première figure & la plus simple que l'homme puisse produire ou concevoir, car la *circonférence* est moins une figure que l'ensemble & le tableau général de toutes les actions & de toutes les figures, il est sans doute l'image parlante de la loi particulière que la Sagesse a suivie pour la production de ses ouvrages matériels.

Avec des rapports aussi vastes, il n'est pas étonnant que cette figure tienne un rang si distingué parmi les hiéroglyphes des Nations.

Les Chymistes qui, dans leurs recherches, s'attachent à des parties séparées plutôt qu'à l'ensemble ont employé ce signe dans leur Science: mais, au lieu de le considérer sous son vrai rapport, ils ne l'ont établi que comme le signe du feu, ou du phlogistique; & quoique même, sous ce point de vue isolé, il y eût eu encore une certaine justesse dans l'application, si les Chymistes avoient su nous dévoiler ce qui est contenu dans le feu, il est clair que ne le sachant pas, ce signe est comme mort entre leurs mains, & que sa signification devient arbitraire.

Quelques Chymistes ont cru voir le feu exprimé par les faces triangulaires de la pyramide, & se sont fondés sur ce que la première syllabe *pyr* en grec signifie *feu*, & sur ce qu'il y avoit nombre de ces pyramides chez les Egyptiens, qui célébroient le culte du Soleil ou du feu, & de
qui

qui les Grecs tenoient la plûpart de leurs connoissances. Mais si la pyramide avoit des rapports avec le feu, ce ne seroit pas précisément par ses faces triangulaires, mais par sa direction verticale, & par sa forme qui va toujours en diminuant jusqu'à ce qu'elle arrive à un point insensible. Ce seroit là où l'on trouveroit les loix du feu; parce qu'il monte toujours verticalement, quand des causes étrangères ne gênent pas son action naturelle; parce qu'il diminue pour nous, à mesure qu'il s'élève, & qu'il finit, comme la pyramide, en devenant imperceptible à nos sens.

Les Chymistes ont fait les mêmes erreurs sur la figure cruciale, qu'ils ont adoptée pour représenter l'acide universel. Ce signe correspondant au centre même de la circonférence, puisqu'il est formé par deux diametres, est l'indice visible de l'unité.

On sait que le feu est un par-tout, qu'il occupe le centre de tous les corps, & qu'il tend sans cesse à se séparer des substances grossieres avec lesquelles il est combiné. La figure cruciale seroit donc avec raison le véritable emblème du feu, & non pas de l'acide: car quoique l'acide soit un feu, comme il n'est jamais sans eau, il n'est pas un feu pur; ainsi le signe de la simplicité & de la pureté ne lui peut convenir.

Aussi les Anciens étoient si persuadés que cette figure cruciale étoit l'emblème du feu, que les
Prêtres

Prêtres du Soleil chez les Egyptiens la portoient sur leurs habits.

Enfin les Chymistes, en unissant le triangle & le signe crucial, ont pris cet assemblage pour l'emblème du soufre; parce qu'en effet le soufre étant composé d'acide vitriolique & de phlogistique, les signes admis pour représenter séparément l'acide & le feu, peuvent être choisis pour représenter leur ensemble.

Mais sans dire autre chose de ces conventions, sinon qu'elles nous instruisent peu, nous croyons pouvoir découvrir dans ces deux signes, des rapports plus élevés & plus intéressans; & ce sera toujours l'homme qui en fera le type.

Le triangle, étant le symbole universel des loix particulières qui ont produit les corps; doit s'appliquer au corps de l'homme, quant à ses principes constitutifs, comme à tous les autres corps.

La figure cruciale étant l'emblème du feu, du centre, du *Principe*, convient à l'Etre intellectuel de l'homme, puisqu'il tient directement au centre du Principe supérieur & universel de toutes les Puissances.

En réunissant ces deux signes dans l'ordre même où les Chymistes les emploient, c'est-à-dire, en plaçant le triangle au dessus de la figure cruciale ☩. on a d'une manière évidente & sensible, le tableau des deux substances opposées qui nous composent, & en même temps celui de l'imperfection de notre état actuel, où l'Etre pen-
fant

lant se trouve surmonté & comme enseveli sous le poids de la forme corporelle ; tandis qu'étant destiné par sa nature à régner & à dominer sur elle, cette forme devroit lui être absolument subordonnée : & voilà comment toutes les loix des Etres pourroient tourner à notre instruction. On peut même trouver là une nouvelle preuve de la nécessité des manifestations supérieures, pour aider l'homme à se rétablir dans son ordre naturel, et afin que notre essence intellectuelle, étant remise dans son rang primitif & supérieur à la matière, l'édifice qui avoit été renversé suivant cette figure ☰, se trouvât relevé ainsi ☶.

On peut remarquer enfin que dans la décomposition des corps, leur feu principe, leur phlogistique échappe à tous les moyens corporels employés pour le contenir. C'est nous retracer visiblement la distance qui se trouve entre la matière & son Principe, & par analogie combien le Principe intellectuel de l'homme est étranger à son enveloppe.

Si des signes naturels nous passons aux signes symboliques, nous y découvrirons les mêmes lumières.

Les Mythologises nous peignent l'Amour armé de fleches, & Minerve sortant du cerveau de Jupiter. C'est nous rappeler d'un côté que toutes les affections sensibles qui nous viennent par les objets extérieurs, sont destructives, & de l'autre, que la sagesse, la prudence & toutes les

VERTUS

vertus ayant leur siege dans le germe intérieur de l'homme, peuvent naître de lui, à l'imitation de l'Être dont il est l'image & qui produit tout: c'est à-dire, que si l'homme intellectuel remplissoit sa destination primitive, & qu'il ne laissât altérer aucune portion de sa substance immatérielle, il *vivroit* moins de ce qu'il feroit entrer dans lui-même, que de ce qu'il en laisseroit émaner par les efforts de son desir & de sa volonté. Principe juste, vrai, fécond, instructif, dans lequel sont renfermés tous les secrets de la science & du bonheur. Mais ce qui rend aujourd'hui si difficile pour l'homme, l'usage de ce principe, c'est que l'application qu'il en doit faire, est devenue double & divisée, en ce qu'elle doit se rapporter non seulement aux objets d'intelligence & de raisonnement, dont toutes les opérations se passent dans la tête, mais encore à toutes les affections *vertueuses* de desir & d'amour pour la vérité, qui ont leur siege dans le cœur de l'homme. Ainsi étant lié à deux *centres* éloignés l'un de l'autre, son action est infiniment plus pénible & plus incertaine que lorsqu'ils étoient réunis; d'autant que vu la distance immense qui les sépare, leur communication peut souvent être interceptée: & cependant s'ils n'agissent pas de concert, ils ne produisent que des oeuvres imparfaites.

Les Mythologues nous peignent un Sphinx à la porte des Temples des Egyptiens, afin de nous rappeler combien la lumière est aujourd'hui

enve-

enveloppée pour nous d'énigmes & d'obscurités. Mais ils nous apprennent que cette lumière n'est point inaccessible, en nous transmettant l'emblème que le Sphinx représenta, lorsqu'il fut envoyé à Thebes par la jalousie de Junon; car on fait qu'Oedipe, en expliquant l'énigme que la Déesse faisoit proposer par son Envoyé, le réduisit à la nécessité de se donner la mort. Convenons toutefois que c'est assez mal à propos que dans l'emblème le Sphinx en vient à cette extrémité, puisqu'Oedipe ne donnoit alors que l'explication de l'homme animal & sensible, & qu'il y a en nous un Etre infiniment supérieur, qui est le seul mot par lequel on puisse véritablement expliquer toutes les *énigmes*.

Ces mêmes Mythologues nous montrent à quel prix nous pouvons espérer d'atteindre à cette lumière, lorsqu'ils nous parlent de cette pièce d'or que les Ombres donnoient à Caron pour passer le fleuve. L'homme ne pourra jamais trouver accès dans les demeures de paix, qu'il n'ait acquis, pendant son séjour ici-bas, assez de *richesses* intellectuelles pour gagner & soumettre ceux qui défendent les enceintes de la lumière; & même il ne peut pendant son existence sensible & matérielle, faire un seul pas vers la vérité, qu'il ne paie d'avance par ses desirs & son dévouement, le Guide fidele qui doit le diriger dans la carrière.

Enfin les Mythologues nous rappellent visiblement, & en nature, la présence de ce Guide
auprès

auprès de l'homme, en nous peignant ce Palladium ou cette statue de Minerve qui descendit du Ciel avec le secours d'Abaris, lorsqu'on bâtissoit à Troyes le Temple de cette Déesse. Ils nous montrent en même temps, quelle confiance nous devons avoir en ce don suprême, pui qu'à l'exemple de Troyes, & d'après l'Oracle qui avoit annoncé d'où dépendoit la conservation de cette Ville, nous serons à jamais en sûreté, tant que nous ne laisserons pas les *Ennemis* pénétrer par des *souterrains* dans le *Temple*, parvenir jusqu'à l'*Autel*, & nous enlever notre *Palladium*.

Toutes les allégories qu'on vient de voir, suffisent pour nous convaincre qu'à commencer à la première origine des choses temporelle, les Traditions mythologiques présentent à l'homme une foule d'images fideles de tous les faits passés, présens & futurs qui doivent l'intéresser: qu'il peut y voir l'histoire de l'Univers matériel & immatériel, la sienne propre, c'est à dire, le tableau de sa splendeur originelle, celui de sa dégradation, & celui des moyens qui ont été employés pour le réhabiliter dans ses droits.

Quant à ceux qui veulent borner à des faits historiques, les traditions de la Mythologie, & qui ne voient dans les anciennes Divinités, que des Héros ou des personnages célèbres, nous croyons qu'ils peuvent avoir raison sur quelques points; mais il faut qu'ils avouent aussi que la plupart des ces applications particulières, n'ont été
faites

faites que postérieurement, & d'après des traditions mythologiques déjà existantes; en sorte qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que la Mythologie primitive fut hiéroglyphique & symbolique; c'est-à-dire, qu'elle a renfermé les vérités les plus importantes pour l'homme; & tellement nécessaires, qu'elles n'en existeroient pas moins, quand ni les Fables, ni aucune espèce de Tradition ne nous les auroit retracées.

Nous terminerons ici sur ces Traditions, pour ne point ralentir notre marche, & pour ne pas hasarder des interprétations, qui trop profondes pour être entendues généralement, paroîtroient n'avoir pas toutes la même justesse, en ce qu'elles n'auroient pas toutes la même évidence; & qui par-là pourroient répandre des doutes & de la défiance sur celles qui seroient les plus claires.

Mais les observations qu'on vient de voir, ne se bornent point aux seules Traditions mythologiques Grecques & Egyptiennes: la Théogonie, la Cosmogonie & les Doctrines religieuses des anciens Peuples, ayant eu un Principe & un but commun à toute l'espèce humaine, doivent nous présenter les mêmes tableaux & les mêmes vérités. En Effet, ouvrons le Shastah des Gentous, le Zend-à-Vesta des Parfis, l'Edda des Islandois, le Chou King & l'Y-King des Chinois; en un mot, consultons les Traditions sacrées de tous les Peuples de la Terre, nous ne craignons pas d'assurer qu'on y reconnoîtra aisément l'homme

Q

ancien.

ancien, présent & futur, ainsi que l'expression naturelle de ses besoins & de ses idées: parce que l'homme étant un Être de tous les temps & de tous les lieux, ne peut avoir partout que les mêmes besoins & les mêmes idées.

Parmi ces Traditions, prenons celles des Chinois pour exemple; car indépendamment de ce que leur antiquité prévient en leur faveur, elles présentent les rapports les plus frappans avec les vérités fondamentales qui concernent l'ordre des choses visibles & invisibles.

Elles parlent de la chute des premiers criminels, de la formation de l'Univers par les *Vertus* du grand Principe, par *une Vie qui n'a point reçu la vie*. On y voit l'origine du genre humain, l'état de l'homme dans l'innocence, jouissant des douceurs d'une habitation délicieuse, laquelle étoit arrosée par une fontaine d'immortalité, divisée en quatre sources merveilleuses, que l'on nommoit le chemin du Ciel, & d'où la vie est sortie: tout étoit pour lui dans une parfaite harmonie: toutes les saisons étoient réglées: rien ne pouvoit être funeste, ni donner la mort: cet état se nommoit la grande unité.

Elles enseignent que le desir immodéré de la science perdit le genre humain; qu'après la dégradation de l'homme, les animaux, les oiseaux, les insectes & les serpens commencerent à l'envi à lui faire la guerre; & que toutes les créatures furent ses

ses ennemies. On y trouve que l'innocence ayant été perdue, la miséricorde parut.

On y reconnoit même des images sensibles des *voies* de cette Sagesse, dans ce fameux *Fou-hi* ou *Pho-hi*, dont la naissance fabuleuse est figurée d'une manière extraordinaire, & qui passe pour avoir institué le Culte dont il reste encore des traces à la Chine. Il passe aussi pour avoir inventé les *Koua*, qui sont les signes hiéroglyphiques & les caractères de la première écriture des Chinois, & qui présentent par leur sens des rapports avec la Langue des Hébreux; où le mot *Koua* signifie également, *il a annoncé, il a indiqué*, & ces rapports sont d'autant plus fondés que la Langue hébraïque peut à plus d'un titre passer pour être le type des autres Langues.

Remarquons que ces *Koua* Chinois n'étoient établis que sur les arrangemens & les divisions de trois lignes fondamentales, dont les différentes dispositions indiquoient tout ce que le Maître vouloit enseigner à ses Disciples, c'est-à-dire, sans exception, tout ce qu'il est permis à l'homme de connoître; comme les trois élémens constitutifs de l'Univers suffirent au Créateur pour multiplier à l'infini les images de ses pensées aux yeux qui savent les lire.

Pho-hi fit connoître aussi à ce Peuple le *hi*, mot que l'on rend sensiblement par le *souffle du Tout-Puissant*, mais dont on retrouve encore des traces plus expressives dans l'Hébreu, par ce *hi*

ou *kai*, qui veut dire le *Vivant*, ou la force & l'action virtuelle du Principe universel qui donne l'existence à tous les Etres.

D'après les connoissances que *Pho-li* est censé avoir transmises aux Chinois, on ne doit point être surpris de lui voir tenir dans leurs Traditions un rang si élevé, qu'ils ne craignent point de lui attribuer la création du Ciel & de la Terre.

Si l'on demandoit pour quelle raison je donne la Langue hébraïque comme le type des autres Langues; je répondrois que c'est parce que la Langue primitive dont elle derive, n'est plus parlée généralement dans ce bas Monde; que l'on ne peut regarder comme primitive une Langue sensible, fondée sur la forme, les loix, les *sous* & les *actions* de tous les objets naturels, attendu que la Langue de la pensée leur est étrangère: je répondrois que c'est parce que, dans quelque dialecte que l'on considere la Langue hébraïque, soit le Syriaque, soit l'Arabe, soit le Samaritain, soit le Chaldéen, elle offre des traces de tous les principes que nous avons exposés; parce que ses racines sont presque généralement composées de trois lettres, pour nous rappeler les trois racines universelles de toutes choses; parce que toutes ses racines sont des verbes, & ne paroissent être des noms qu'à ceux qui n'ont pas observé l'ordre & la progression du langage sous son jour le plus lumineux; parce qu'elle exprime toutes ses racines par la troisième personne, pour nous faire connoître

noître d'abord celle des trois facultés supérieures qui est le plus près de nous; parce qu'elle n'emploie que les temps passés & futurs, comme n'étant affectées qu'aux choses temporelles & apparentes ou nulles, & non pas aux choses présentes & réelles: parce qu'enfin le langage n'a commencé à être conventionnel & à se corrompre, que quand il a employé ce temps présent, qui ne peut convenir aux choses incertaines & passagères, & qui n'appartient qu'à l'Être vrai & fixe, dont l'action est toujours présente, toujours ce qu'elle a été, toujours ce qu'elle fera.

En rapprochant le nom de *Pho-hi* de la Langue hébraïque, avec laquelle toutes les Langues de la Terre ont des rapports primitifs, nous pourrions étendre nos idées relativement à ce célèbre Législateur, sur lequel les Savans Chinois eux mêmes sont si partagés, qu'ils n'ont point encore décidé si son existence est réelle, ou si elle, ou si elle n'est qu'allégorique.

Le mot *Pho* n'est pas éloigné du mot hébreu *Phé*, qui veut dire *la bouche*; le mot *hi* est encore plus près de l'afixe héb. eu *i*, qui lié à son nominatif, veut dire, *de moi*. Le mot *Pho-hi* étant rapproché de l'Hébreu, pourroit donc avoir quelques rapports avec cette expression *la bouche de moi*, ou *ma bouche*. Je dis simplement quelques rapports; parce que ceux que nous faisons entrevoir, ne sont pas directs & entiers; & parce que l'Hébreu lui-même ne rend pas ces

mots, *ma bouche*, par *Phœ* qui sembleroit devoir être l'expression naturelle, mais par l'abréviation *Phi*.

Soit donc que *Pho-hi* ait été l'un des Agens, ou l'une de ces *Vertus* subdivisées, qui ont dû nécessairement se montrer dans le séjour de l'homme, soit qu'il n'ait été qu'un homme ordinaire; il est certain d'après les Traditions qui lui attribuent la création du Ciel & de la Terre; d'après les sublimes connoissances dont la Nation l'a reconnu dépositaire; d'après le sens même qu'une étymologie rapprochée nous fait découvrir dans son nom, il est certain, dis je, que la Chine a reçu les traits de lumière les plus éclatans.

On ne peut douter, quant aux sciences naturelles, que les Chinois n'y aient été très-profonds, lorsqu'on voit les traces qui en sont restées, soit dans leurs monumens astronomiques, soit dans leur système de musique. Cette science, la plus simple & la plus puissante de toutes les sciences temporelles; la seule qui embrasse d'une manière active & sensible, toutes les loix des Êtres, la seule parmi les choses composées qui soit assujettie à une mesure égale & constante, puisque les Astres eux-mêmes, quoiqu'ayant des périodes régulières, ont cependant tous une marche dont les progressions varient sans cesse par la loi commune qui les fait dépendre les uns des autres.

Non

Non seulement les Chinois ont été profonds dans la science de la musique, ils ont encore rendu hommage à sa sublimité, en l'appliquant spécialement aux cultes religieux, & aux cérémonies par lesquelles ils honorent les mânes de leurs ancêtres; ils prétendoient même qu'il falloit que leurs Musiciens eussent des mœurs pures, & fussent pénétrés de l'amour de la sagesse, pour tirer des sons réguliers de leurs instrumens.

De leurs antiques & sublimes connoissances, les Chinois ne possèdent plus que les monumens qui les leur ont transmises: aussi est-il arrivé parmi eux ce que nous avons pu voir chez toutes les Nations, c'est que les uns se sont prosternés devant ces monumens, sans les comprendre, & que les autres les ont méprisés; ou pour mieux dire, la Nation Chinoise a dirigé toutes ses vues du côté de la morale, & peut-être d'une sage administration, mais dont les fruits ne s'élevent pas au dessus du bonheur politique. Ses Lettrés mêmes, qui chez elle semblent faire la fonction des Dieux tutélaires, ont oublié leur institution primitive, & se sont comme ensevelis dans des recherches laborieuses sur la véracité de leur histoire connue, sur les loix civiles, sur le Gouvernement, & principalement sur la connoissance littéraire & typographique de leurs Livres.

Ces fameux *Koua*, qui leur sont annoncés comme renfermant toutes les Sciences, n'obtiennent plus d'eux qu'un respect stérile; & n'en con-

noissant plus l'usage, ils les ont remplacés par cette multitude effrayante de caracteres, qui tiennent sans doute à l'expression sensible des signes & des faits intellectuels opérés sur la terre: mais qu'ils bornent aujourd'hui à représenter les choses apparentes, ne sachant plus les appliquer à la Nature & aux loix des Etres; & sous ce point de vue, ce sont autant de prisons qu'ils élèvent à leur esprit. C'est ainsi que l'homme qui détourne un instant les yeux de son Principe, finit par tout corrompre; & en vient à regarder comme fabuleux, ce dont il n'a plus l'intelligence & la force d'appercevoir la réalité.

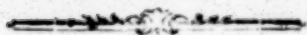
C'est pour cette raison, que l'on ne peut considérer avec trop de prudence & de discernement, les Traditions allégoriques, mythologiques ou théogoniques, tant des Chinois, que des autres Peuples de la Terre, attendu que par ignorance & par précipitation, ils ont tous confondu & mêlé la plupart de leurs Traditions originelles, soit avec leur histoire civile & politique, soit avec leurs loix & leurs usages conventionnels, soit même avec les idées monstrueuses d'une imagination grossière & déréglée, ce qui a totalement défiguré plusieurs de ces Traditions.

C'est donc par une profonde observation de soi-même & de toutes les loix des Etres, que l'on pourra trouver dans le plus grand nombre de ces récits, une conformation évidente de ce que nous avons dit ci devant; qu'il étoit nécessaire
que

que les *Vertus* divines se manifestassent, pour que l'homme dégradé pût se régénérer à leur aspect, & qu'il manifestât à son tour la grandeur du modèle qui l'a chargé d'être son signe, & de porter son caractère dans l'Univers. Avec cette précaution active & vigilante, on y reconnoîtra aisément que la Puissance suprême n'a pu d'abord se montrer aux hommes que sous une sorte de subdivision; que puisqu'ils étoient faits pour l'Unité, cette subdivision doit les tenir dans un pâiment inévitable. & quelle doit leur faire sentir la rigueur des Décrets divins par la sévérité de la loi qui l'accompagne, laquelle est désignée dans les traditions & les allégories de tous les Peuples, par des traits de violence, de fureur, & de la justice la plus rigoureuse.

Mais je peux présenter au Lecteur, un fil de plus pour se conduire dans ce labyrinthe; c'est de le prévenir que la même allégorie renfermant des vérités de plusieurs ordres; il faut suivre ces vérités selon leur progression naturelle; qu'il faut d'abord chercher dans l'allégorie, le sens le plus voisin de la lettre, comme étant le plus intelligible & le plus à notre portée, & s'élever ensuite au sens qui lui succède immédiatement: par cette marche attentive & prudente, on parviendra à la connoissance du sens le plus sublime qu'une Tradition puisse renfermer. Si l'on n'observe point cet ordre; si l'on omet quelque terme de la progression, & qu'on veuille trop tôt en

expliquer les extrêmes, l'on n'y trouvera que confusion, obscurité, contradictions, parce qu' en négligeant un sens intermédiaire, on se fera privé du seul moyen qui pour it rendre ces objets intelligibles. Passons aux Traditions des Hébreux.



Seconde Partic.

T A B L E A U
N A T U R E L

Des Rapports qui existent entre
DIEU,
l'HOMME & l'UNIVERS.

XIII.

UELQU'AVANTAGEUSES que soient les découvertes que l'on peut faire dans les Livres hébreux, ils ne doivent pas être employés comme preuves démonstratives des vérités qui concernent la nature de l'homme & sa correspondance avec son Principe; car ces vérités subsistant par elles-mêmes, le témoignage des Livres ne doit jamais leur servir que de confirmation.

D'ailleurs les Livres des Hébreux, vu leur profondeur & la fécondité de la Langue dans laquelle ils ont été écrits, se prêtent à un si grand nom-

nombre de sens, qu'ils font comme un champ de bataille, où chaque Parti, chaque Secte trouve de quoi s'attaquer & de quoi se défendre.

Voilà pourquoi ceux qui, sans autre secours que les lumières vulgaires, plaident pour ou contre la sainteté de ces Livres, ne peuvent se convaincre ni les uns, ni les autres, parce qu'ils ne donnent point à leurs opinions une base naturelle & qui leur soit commune, de façon que toutes leurs objections leur sont réciproquement insolubles.

Si les principes qui ont été exposés jusqu'ici, ne reposoient pas sur un appui solide, ce seroit peu faire pour l'avancement de la science, que de leur donner pour base, des Livres dont la sanction n'étant pas généralement établie, laisseroient toujours des doutes sur l'authenticité dont ils auroient besoin pour être les garans de la vérité. Mais ayant établi ces principes sur des fondemens inébranlables, je me crois autorisé à mettre en usage tout ce qui peut en étendre, ou en confirmer la certitude; & les Livres hébreux paroissent convenir à ce but.

Les traditions, tant historiques qu'allégoriques des Hébreux, nous offrent les mêmes vérités que celles des autres Peuples. Elles annoncent également la dégradation de l'homme; les efforts qu'il doit faire pour effacer son ignominie, & les secours que l'ordre suprême lui accorde,
sans

sans relâche, afin d'accélérer son retour à la lumière.

On y trouve les mêmes signes des rapports de l'homme à la Divinité; & de la Terre à toutes les Puissances supérieures. On y trouve la même subdivision de ces Puissances relativement à l'homme. Tout y est également, vengeance, rigueur; tout n'y présente que la sévérité d'une Justice, qui ne relâche rien de ses droits.

Ainsi, quoique ces Traditions n'offrent que des objets sensibles & corporels, quoiqu'elles ne montrent, en quelque sorte, que des *vertus* terrestres, & qu'elles ne semblent promettre à l'espérance, que des biens passagers & des récompenses temporelles; on doit croire qu'elles ont le même but, & qu'elles contiennent la même doctrine, que les Traditions mythologiques.

On le pensera avec d'autant plus de fondement, que de nos jours on a découvert des rapports frappans entre plusieurs personnages de la Mythologie Egyptienne & ceux des Traditions hébraïques; dont celles ci, par conséquent, sembleroient être la première source. Et si nous avons aperçu l'histoire de l'homme, dans les principales Traditions mythologiques, à plus forte raison, devons-nous la reconnoître dans des faites qui paroissent avoir été le type & le germe des plus célèbres des ces Traditions.

D'ailleurs, on y voit réunis les faits aux dogmes, & l'action à la doctrine; tandis que dans
toutes

toutes les autres Traditions, ces deux choses son presque toujours séparées. Les Traditions Mythologiques Egyptiennes & Grecques ne contiennent qu'un des faits & fort peu de doctrine: les Livres théogoniques des Persis, des Chinois, & de tous les Peuples qui, dans un sens opposé, se sont également éloignés de leur souche primitive, renferment plus de doctrine que de faits; parce que tous ces Peuples ont négligé la véritable science de l'homme, qui doit s'égarer dans ses faits, quand il ne les règle pas par la morale & qui ne se borne à moraliser que lorsqu'il ne fait pas agir.

Mahomet, qui a été & pris naissance parmi les descendans des Hébreux, imite leurs Livres en cette partie. Dans le *Coran*, la doctrine & les faits historiques y paroissent alternativement: & quoique ce Livre, à quelques traits de lumière près, ne soit qu'un recueil informe, rempli de préceptes impuissans; quoiqu'il ne ramène point les hommes à leur vraie nature, & qu'il avilisse les moyens par lesquels la Sagesse suprême prépare leur régénération, il laisse assez connoître qu'il est l'enfant naturel de l'enfant naturel du Judaïsme.

C'est même par son émanation du Judaïsme, qu'il nous montre plus clairement son illégitimité; parce que les choses réelles, & qui tendent à un but vrai, se perfectionnent par le temps, au lieu de se détériorer; & plus elles avancent en âge,
plus

plus elles doivent faire éclater leur beauté, leur grandeur, leur simplicité ou pour mieux dire, leur rapport avec les loix pures & vivantes de ce type premier, que tous les Etres sont chargés de manifester chacun dans leur classe.

Loin que le Mahométisme se présente sous cet aspect, & qu'il soit plus parfait que l'Ismaélisme & que le Judaïsme, il est infiniment au dessous de l'un & de l'autre. Il n'a ni les *sciences divines* des Hébreux, ni les *sciences naturelles* d'Ismaël: & s'étant séparé de la *force* & de l'intelligence, il n'a pu mettre à la place que les droits du glaive & le langage des sens.

Si les Livres des Hébreux, malgré leurs expressions obscures, malgré la singularité, ou même l'atrocité de la plupart de leurs récits, nous annoncent d'autres droits, d'autres pouvoirs; s'ils réunissent les faits à des dogmes plus relatifs à notre Etre, & plus propres à nous rappeler les *Vertus* de notre Principe; s'ils nous présentent des tableaux plus expressifs de ce que l'homme cherche, & de ce qu'il peut obtenir; enfin, si ces Livres n'offrent pas une seule *Idole* matérielle *parlante*, & qu'ils ne mettent en action que des animaux vivans, des hommes ou des Etres supérieurs, on doit leur donner un rang distingué parmi tous les Livres traditionnels qui nous sont connus.

Il n'est pas jusqu'au nom d'Hébreu (*Ghibr*) qui soit le véritable type de l'homme actuel; il
fig.

signifie *passant* ou *passager*, pour indiquer à l'homme ce qu'est son séjour sur la Terre.

On trouve en effet dans ces Livres, des rapports évidens avec les vérités les plus profondes, soit intellectuelles, soit sensibles.

Les productions universelles y sont représentées comme étant le fruit de ces facultés invisibles qui précèdent tout acte quelconque. Le mot *Rosch* signifiant le Principe, la tête, ou le séjour de la pensée, peut signifier la pensée même: *bereshit*, qui est le premier mot du texte hébreu, peut donc se rendre aussi bien par ces mots, *Dans la pensée*, que par ceux-ci, *Au commencement*, qui ne tombent que sur le temps. Ainsi, sans rejeter cette version: *Au commencement Dieu créa, &c.* on pourroit lire intellectuellement, *Dans la pensée Dieu créa, &c.* & on y trouveroit une vérité de plus.

Les productions universelles y sont représentées comme étant le fruit de plusieurs agens, par les expressions singulières *Bara Elohim, les Divux créa*: image parlante de la vérité des choses premières, dans laquelle on voit à la fois un seul fait, & six agens concourant à le produire; d'autant que le mot *Elohim* offre six lettres distinctes dans sa prononciation, & qu'il les porte en caracteres dans la version grecque de Sanchoniaton, quoiqu'il n'en porte que cinq dans l'hébreu.

C'est

C'est donc une idée foible & fausse que la crainte de mettre des bornes à la toute-puissance du principe universel de la vie, en lui reconnoissant des agens secondaires qui opèrent pour lui les choses périssables, & qui les tiennent en action pendant la durée qu'il leur prescrit; car cette puissance éclate d'autant plus, en ordonnant des résultats qui sont ponctuellement exécutés, & il est des oeuvres que sa grandeur & sa sublime simplicité ne lui permettent pas d'exécuter elle-même.

Ceux qui ont voulu jeter du ridicule sur ces expressions extraordinaires, *les Dieux créa*, n'ont fait que montrer qu'ils avoient peu de connoissance des vérités naturelles.

Ils ont affecté de traduire par *il fit*, le mot *Bora*, qui signifie également *il produisit*, *il créa*. Ne nous laissons pas tromper; cette expression, *il fit*, annonçeroit une coéternité de la matière avec Dieu, qui n'auroit eu d'autre oeuvre à faire que de la modifier, pendant que cette coéternité n'appartient qu'au Principe immatériel de la matière.

Les productions immatérielles sont représentées dans ces Livres, comme servant de base & de siège à l'Esprit de Dieu, qui selon les Traductions vulgaires, *étoit porté sur les eaux*; c'est-à-dire, sur les germes pénétrés & invisibles de l'Univers, comme nous voyons que dans l'ordre de l'Univers corporisé, l'eau est le germe primitif des formes matérielles.

Au lieu de l'*Esprit de Dieu*, les traductions auroient dû dire, l'*action fécondante de ces Agens, Elohim*, préposés à la production de ce grand oeuvre; car dans l'hébreu les noms propres sont réels & essentiellement constitutifs. Or le mot *Rouach*, qu'on a traduit par *Esprit*, n'est point de cette classe; il ne signifie que le *souffle* que l'*expiration*; lors donc qu'on l'applique aux émanations & actions supérieures, ce ne peut être que par analogie au souffle des vents, à l'expiration des animaux, laquelle dans sa classe est une sorte d'émanation; mais ni dans l'un ni dans l'autre exemple, cette sorte d'émanation ne doit porter le nom de l'Etre même qui en est le Principe; & il ne faut point confondre l'action avec l'agent, si l'on veut marcher avec justice.

Rassemblons donc ici les trois tableaux contenus dans ces trois mots *Bereshit, Elohim, Rouach*; l'un nous présente la pensée suprême concevant la production de l'Univers; le second, le nombre des agens, ou le plan actif de son exécution; le troisième, le moyen par lequel cette exécution; se réalise; & nous reconnaitrons dans ces trois agens un rapport naturel avec les trois facultés intellectuelles dont j'ai ci-devant démontré l'existence dans l'homme.

Quant au développement sensible de ces productions universelles, on voit dans ces Livres qu'il s'est opéré par un moyen semblable à celui que

que l'homme emploie pour l'exécution de sa volonté; puisque, s'il ne *parle*, de quelque manière que ce soit, à ceux qu'il veut faire agir, cette volonté demeurera nulle & sans effet.

Enfin, ces productions universelles y sont représentées comme séparant les *eaux* inférieures d'avec les *eaux* supérieures, les ténèbres d'avec la lumière; par conséquent tel est le but de leur existence, puisque telle est leur loi; puisqu'aujourd'hui même, les moindres végétations corporelles n'acquiescent la vie & ne la conservent qu'en occupant une place intermédiaire entre le ténébreux séjour de leur formation & la région d'où descend la lumière élémentaire. Tableau sensible d'une plus importante séparation, qui a été opérée par l'origine de l'Univers, qui doit répétée sur l'homme prévaricateur, sur toute sa postérité, & qui pour disparaître n'attend rien moins que le concours & le complément de l'action de tout ce qui a reçu l'existence.

Ce grand fait est même indiqué par le mot *Aretz*, *Terre*, qui signifie également *Région*, *Univers*; car il dérive du verbe *Katzatz*, *il a brisé*, *il a resserré*, *comprimé*. Et l'on doit d'autant moins se défier de cette idée, que le mot *Aretz*, a conservé dans la plupart de nos langues modernes une similitude évidente avec la racine, tant pour la forme que pour le sens. L'Allemand appelle la terre *erd*, l'Anglois, *hearth*; le Latin par inversion, *terra*, d'où le François, *terre*.

arrêter, hart. Toutes expressions où la forme & le sens primitif sont aisé à reconnoître; & voilà pourquoi la terre est appelée le théâtre d'expiation.

Les loix de la Physique sont exposées dans ces Livres avec une entière justesse; & la division fénaire, sous laquelle l'Ecrivain présente symboliquement par des *jours*, l'oeuvre de la formation des choses temporelles, est conforme à la Nature. C'est cette loi manifestée dans le rapport du rayon à la circonférence, par laquelle l'Ecrivain a voulu nous apprendre que c'est un nombre de six actions réunies qui a concouru à la corporification matérielle de l'Univers; que ce nombre de six actions doit par conséquent diriger toutes les choses sensibles, comme il a dirigé leur origine; qu'il doit se faire connoître non seulement dans la direction des corps universels & particuliers, mais même dans les temps qui leur sont accordés pour leur existence.

Indépendamment du rapport métaphysique fénaire du rayon à la circonférence, ces vérités sont représentées dans la partie céleste, où six astres planétaires agissent & se meuvent sous l'oeil d'un septieme astre qui est leur chef & leur dominateur.

Elles le sont matériellement dans les six puissances simples de la mécanique, qui servent de mobiles fondamentaux à tous les mouvements des corps.

Elles

Elles le sont temporellement & intellectuellement dans la musique, qui ne peut avoir de mouvement régulier; sans que sa marche soit sénaire; car, quoique nous n'appercevions sensiblement qu'une quinte entre la dominante & la tonique, il n'en est pas moins vrai que cette quinte renferme deux tierces très-distinctes.

Enfin, elles le sont corporellement dans les six globules lymphatiques & blancs, qui, selon les Physiologistes, constituent chaque globule rouge de notre sang.

Les Peuples de l'Orient, par lesquels toutes les Sciences se sont communiquées dans l'Univers, nous offrent des faits qui viennent à l'appui du principe que nous avançons: dans toutes leurs mesures de temps, dans toutes leurs périodes, ils procèdent par le nombre *six*, ou par ses multiples; & la fameuse période de six cents ans, connue de toute antiquité par ces Nations primitives, est au dessus de toutes les périodes dont les Astronomes ont fait ensuite la découverte & l'emploi en différens lieux de la Terre.

Enfin, les Peuples de l'Amérique avoient la persuasion que l'Univers avoit été formé par six hommes, qui, avant qu'il y eût une terre, étoient portés dans l'air au gré des vents. D'où l'on peut inférer que des rapports aussi exacts, connus de ces Nations si éloignées & si étrangères les unes aux autres, n'auroient pas lieu, si en suivant la division sénaire de la circonférence par le rayon,

elles n'avoient suivi la vraie mesure naturelle des choses créées. D'où on peut également conclure que l'Ecrivain Hébreu ne nous a rien transmis d'imaginaire, en nous représentant la formation de l'Univers par les loix de ce même nombre.

Ce nombre de six jours, qui ne peut être que symbolique, puisque Dieu *agissant au sommet de l'angle*, ne connoît point de temps; puisque nos jours temporels ne se forment que par les révolutions du Soleil, & que selon l'Historien même, le Soleil ne fut formé que le quatrième jour; ce nombre, dis-je, annonce par sa division en deux ternaires, la loi d'action & de réaction nécessaire pour l'existence & la production des Etres corporels; & ce nombre est observé par l'Ecrivain Hébreu.

Car il représente la terre, & tout ce qui tient à elle, comme le premier ternaire; puisque c'est au troisième jour que toutes ces choses se trouvent formées; & il représente les astres, & tout ce qui ne tient pas essentiellement à la terre, comme le second ternaire dominant & réactionnant sur le premier.

Ce n'est que dans ce second ternaire, que tout Etre ayant vie prend naissance, & il n'est pas indifférent de remarquer que le Soleil & la Terre remplissent alors des fonctions semblables à celles que nous leur voyons faire aujourd'hui; puisque c'est par la chaleur de ce Soleil agissant au quatrième jour sur la Terre formée le troisième,

sième, que tous les animaux requrent l'existence : loi qui se répète dans la reproduction de toutes les espèces, par la jonction du mâle & de la femelle.

Ici la Physique nous arrête. Nous présentons la production de l'Univers comme s'étant faite sans temps, & le globe terrestre offre des traces apparentes d'une formation lente & successive; nous présentons la naissance de l'Univers comme un seul fait, & la surface de la terre est couverte de nombre de substances qui semblent n'avoir pu naître & se consolider qu'à la suite de plusieurs siècles; enfin, la chronologie des Livres hébreux donne au monde une antiquité médiocre, comparée à celle que paroissent lui attribuer les observations faites sur la Nature. Il faut examiner ces difficultés.

Les Observateurs de la Nature enseignent qu'une chaleur si extrême a accompagné l'origine des choses, que l'Univers a été long temps inhabitable après le moment de sa naissance.

Nous leur demanderons d'abord si leur pensée ne répugne pas à cette progression tardive, à cette suspension dans l'exécution des œuvres d'une main puissante, qui par sa nature ne peut être un instant sans agir; nous leur demanderons en même temps quel but, quel objet remplira cet intervalle qu'ils veulent admettre entre l'origine des choses & leur formation; que le dessein ils supposeront à un monde sans Habitant.

car nous montrer des oeuvres sans but, sans objet, c'est nous peindre dans son auteur, un Etre dépourvu de sagesse; & ce seroit abuser de la raison que de l'employer à nous annoncer un tel Etre.

Ils n'ont enfanté ces systèmes, qu'en s'appuyant sur les faits secondaires qui se trouvent sous leurs yeux, tels que la reproduction actuelle des Etres particuliers, qui ne s'opere que dans des espaces de temps proportionnels à leur classe, & tels que les sédimens & les différentes couches de substances minérales, qui ne s'accroissent plus qu'à la longueur des siècles.

Ces comparaisons les ont trompés; ils n'ont pas distingué les faits seconds, des faits premiers, les productions inférieures & passives, des productions primordiales mues par une vivante activité.

C'est une loi constante que plus les Etres sont rapprochés du Principe primitif, plus leur force génératrice est puissante; & cette puissance se montre non seulement dans les qualités de la production, mais aussi dans la célérité avec laquelle elle est engendrée; parce que le Principe primitif étant indépendant du temps, les Etres ne peuvent s'élever vers lui, sans jouir, selon leur mesure & leur nombre, de ses *droits* & de ses *vertus*. Et si l'on en veut trouver la preuve dans l'homme même, il suffit de comparer la lenteur de ses mouvemens sensibles & corporels, avec la prompt-

promptitude de son Etre intellectuel, qui ne connoit ni temps, ni espace, & qui se transporte sur le champ en pensée dans les lieux les plus éloignés.

Mais sans sortir de la classe physique, remarquons que plus la croissance des Etres est lente, plus le germe qui les produit est grossier. C'est pour cela que les germes de tous les Etres particuliers de la Nature sont corporels & visibles, attendu que leurs productions ne se forment que par une suite de temps. Mais la création générale étant le fruit d'un Principe & d'un germe qui ne sont point corporels, mais qui sont invisibles, comme les mobiles intérieurs qui nous dirigent dans tous nos actes, cette création générale doit être née sans temps.

On ne niera donc pas que les Principes qui ont produit la Terre & l'Univers matériel, ne soient supérieurs aux principes terrestres qui ont engendré les animaux & les plantes. En outre, les animaux & les végétaux ont dû avoir dans l'origine une force, une vie supérieures à celles dont ils jouissent aujourd'hui, puisque la Nature s'altère, comme toutes les choses corruptibles; par conséquent les animaux & les végétaux actuels pourroient être regardés comme des fruits secondaires relativement aux anciens, & à ceux que la terre *principe* a engendré par la chaleur immense de son feu central, de même que ces derniers sont secondaires par rapport aux sources invisibles

bles & supérieures qui ont constitué la Nature universelle.

Dans l'ordre physique actuel, nous pouvons difficilement trouver des preuves de cette vérité: tout y étant secondaire, les différences entre les reproductions & leur Principe, quoique bien certaines, sont trop peu sensibles pour trouver place dans des démonstrations rigoureuses; & d'ailleurs, quand ces reproductions arrivent à leur dernier terme, elles reprennent le sens inverse des productions primitives, parce que le cercle doit se fermer. C'est pour cela que le ver étant tombé dans l'état de chrysalide, en sort avec l'éclat du papillon, d'où doivent sortir de nouveaux vers; & c'est pour cela que tous les mortels, en s'enfermant dans les sombres horreurs de la terre, touchent de plus près aux rayons purs de la lumière, que lorsqu'ils erroient sur cette surface.

Mais si nous n'avons pas des preuves actuelles & actives de la différence des Principes premiers & seconds, nous en avons au moins d'analogie. Premièrement, dans plusieurs expériences remises à la disposition de ceux qui sachant dégager plus ou moins le *feu principe*, opèrent des végétations matérielles en un temps plus court que celui qu'emploie la Nature pour la reproduction des fiennes. Secondement, dans la maturité précoce des animaux qui habitent les climats voisins de l'Equateur; enfin, dans l'altération que la Nature éprouve à mesure qu'elle s'éloi-

s'éloigne de l'époque de sa formation, puisque par les os énormes & les végétaux pétrifiés qui nous restent de ces temps anciens, il est constant que les premières productions ont dû être beaucoup plus fortes, plus vigoureuses que celles de nos jours, & que même par l'épuisement de la Nature, plusieurs espèces, soit aquatiques, soit terrestres, se sont perdues.

S'il est évident que dans tous les genres, les Principes secondaires sont inférieurs aux Principes primifs, pourquoi donc les assimiler? pourquoi vouloir égaler des Agens si disproportionnés: & ceux qui prononcent d'après de semblables calculs, ne sont-ils pas exposés à de faux résultats?

La lenteur des reproductions journalières de la Nature ne doit donc rien faire contre l'activité des Agens qui ont dirigé l'origine des choses & toutes les productions primordiales.

Quand les Observateurs veulent considérer l'origine de ces substances calcaires qu'ils apperçoivent sur toute la surface de la terre, elles présentent deux difficultés; l'une relative à leur énorme multitude, & l'autre aux temps qui ont été nécessaires pour les consolider & les convertir en pierres.

Mais la même doctrine de cette grande chaleur centrale, ne suffisoit elle pas pour résoudre ces questions, sans recourir à des explications qui contraient l'idée naturelle que nous avons de l'acti-

l'activité du grand Etre, & qui ne peuvent être avouées de la raison, parce qu'elles ne lui présentent que des ouvrages sans but & sans objet?

Sans doute, la chaleur centrale a été plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui; mais il ne faut pas croire qu'elle l'ait été au point de rendre la terre inhabitable; ce qui contredirait la sagesse de la Nature & l'objet de son existence. Il suffit qu'elle l'ait été assez pour donner subitement naissance aux productions primitives, qui à leur tour l'auront pu donner à de nombreuses productions secondaires, dans un temps plus court qu'il n'en faut aujourd'hui pour les mêmes faits.

C'est cette chaleur qui a pu promptement consolider les minéraux, vitrifier les granits, les grais, les jaspes, le porphyre, le roc vif, les quartz; en un mot, opérer toutes les vitrifications qui composent le sommet des montagnes & la plupart des rochers. C'est cette chaleur qui a pu calciner aussi rapidement cette multitude de coquillages, d'où sont résultés les marbres, les spaths, les craies, les stalactites, & toutes les productions qui peuvent se convertir en chaux. C'est cette même chaleur qui auroit pu lier à des substances argilleuses, & à des terres calcaires, ces énormes bancs de coquilles entières & parfaitement conservées, qui se rencontrent dans plusieurs lieux de la Terre.

D'ailleurs on ne peut se dispenser de reconnaître également l'action de l'eau dans ces grands événe-

événemens: tout nous annonce qu'elle y a agi avec autant de puissance que le feu; car elle consolide encore tous les jours des basaltes, des laves, & autant de substances vitrifiables, métalliques & calcaires qu'elle en dissout, comme le feu en divise autant qu'il en consolide & qu'il en vitrifie. Enfin, si l'action du feu se démentre encore sous nos yeux, en nous offrant des volcans jusqu'au milieu des mers, celle de l'eau n'est pas moins sensible, en ce qu'elle opere journellement des décompositions & des récompositions terrestres. Car ce ne seroit pas avoir la première idée de la Nature, que de croire que le feu y puisse agir sans l'eau, & l'eau sans le feu, puisqu'ils sont toujours contenus l'un dans l'autre, & que sans leur combinaison inconnue aux hommes, la Nature même ne seroit point, & rien en elle n'auroit de forme.

Si nous sommes convaincus que le feu a agi dans les premiers temps de l'explosion des choses avec infiniment plus d'activité qu'il ne le fait aujourd'hui, & que cette diminution de chaleur soit la cause de la stérilité actuelle des Poles, & de la perte de plusieurs especes d'animaux terrestres, nous devons porter de l'eau le même jugement; d'autant que nous la voyons sensiblement diminuer sur la terre, & que l'on a aussi des preuves que des especes d'animaux aquatiques se sont détruites.

En fin

Enfin, la terre elle-même eut son action à remplir dans ces premiers temps; & cette action eut aussi plus d'intensité qu'elle n'en peut avoir aujourd'hui: car si le feu est le commencement & la fin de l'élément, si l'eau est le commencement & la fin de la corporisation, la terre est le commencement & la fin de la forme.

Les *forces* de ces éléments se balancent donc l'une par l'autre; & c'est quand ils cesseront d'être en équilibre que l'Univers cessera d'exister.

Difons, en passant, que le feu étant le commencement & la fin de l'élément, tout annonce que le feu terminera l'existence de l'Univers, comme c'est lui qui l'a commencée: & voici la marche de cet agent, à la fois créateur & destructif. La terre s'affaïsse depuis son origine vers son feu central pour s'y réunir; le ciel des Planètes la suit pour s'y réunir avec elle. Nous nous en appercevons peu corporellement, parce que l'atmosphère est emporté avec toute la machine; mais plus ces masses se rapprocheront du feu central, plus l'eau se dissipera; à la fin il ne restera que la masse de sel. Alors les Principes ignés, renfermés dans cette masse de sel, fermentant sur eux-mêmes, l'embrâseront, & la traverseront pour rejoindre leur feu principe.

Si la puissance de l'eau & celle de la terre ont été autrefois plus grandes qu'elles ne le sont aujourd'hui, nous avons en elles un moyen de plus d'expliquer les anciens & prodigieux phénomènes

nes terrestres, ainsi que les célèbres catastrophes de la Nature: sans compter un quatrième Agent plus actif encore que le feu, l'eau & la terre, de dont nous aurons occasion de parler dans un moment, lorsque nous jetterons un coup d'oeil sur la principale de ces catastrophes.

Enfin, si l'on veut réfléchir à ces consolidations subites que des substances terrestres reçoivent tous les jours par la propriété des eaux de quelques fontaines, ou même par les manipulations des Artistes qui savent diriger les forces de la Nature, on ne sera plus étonné que les élémens primitifs aient pu opérer les mêmes résultats, & il sera inutile de reculer, autant qu'on l'a fait, l'époque & l'origine du monde, pour éclaircir les difficultés qu'il nous présente.

Les livres hébreux nous parlent d'un septième jour, ou du sabbat, qui termina l'Oeuvre de la création. Ce mot *Sabbat*, que l'on a traduit par *Repos*, annonce seulement que le nombre de l'Univers étoit complet; & il indique si peu une cessation, un néant d'action dans la Divinité, qu'il est écrit qu'elle *sanctifia* ce même jour; ce qui signifie qu'elle attacha à l'existence de l'Univers, des vertus supérieures à celle qui l'avoient formé, puisque celles-ci n'étoient pas *saintes*.

Si ce n'étoit point abuser des privilèges de la science étymologique, on pourroit trouver au mot hébreu *Shebet* ou *Sabbath*, un sens d'une grande sublimité. Car ce mot signifie aussi dans sa

racine: *Il s'est assis, il s'est posé.* Alors ce seroit dire que *Dieu*, au septieme jour, *se posa*, vint habiter, vint établir son siege dans tous ses ouvrages. Rapports sacrés, & dignes de l'activité universelle du grand Etre, mais qui ne peuvent être présentés d'une maniere positive, attendu qu'ils souffriroient quelques contestations d'après la lettre du texte, quoiqu'ils soient justifiés par les plus pures lumieres de l'intelligence.

Il n'en est pas moins vrai qu'à ce septieme jour la Sagesse suprême presenta à l'homme des objets plus relatifs à son Etre, que ne l'avoient été toutes les *vertus sénaïres*; car il est bon d'observer que l'homme reçut la naissance temporelle, après tous les Etres de la Création, & qu'ainsi il étoit plus rapproché de ces *Vertus* saintes & septénaires, qui devoient en consolider l'existence.

Aussi, on voit dans les Livres hébreux, la dignité de l'homme, qui a seul sur tous les Etres le droit sublime d'être produit par la Divinité même, & selon le texte, *en image de Dieu*, c'est-à-dire, comme en étant l'expression & le signe: rapports vivans & actifs, que les Traducteurs ont faiblement rendus par ces mots, *à l'image & à la ressemblance de Dieu*, mais que j'ai indiqués dans le commencement de cet Ecrit, & qui trouvent ici une heureuse confirmation.

On y voit ce homme placé dans un lieu de délices, près de la *Vie* même, d'où couloient quatre fleuves; &n'ayant reçu d'autre défense que celle

Celle de s'approcher de la *science du bien & du mal*, qui se trouvoit avec lui dans cette enceinte, comme aujourd'hui elle habite encore avec nous. On le voit établi par l'Auteur des choses sur tous les ouvrages de ses mains, préposé pour les commander & les soumettre à son empire; & l'on ne peut plus douter que l'homme dans sa dégradation même, ne manifeste cette loi glorieuse, portée exclusivement en sa faveur; puisqu'il offre encore sur son corps la base sensible de toutes les mesures; puisque, malgré son ignominie & sa foiblesse, il ne cesse de travailler à s'assujettir toute la Nature.

Mais on y voit aussi l'homme dépouillé ignominieusement de cet empire & n'en conservant aujourd'hui que la figure la plus imparfaite, comme ayant fait alliance avec l'illusion & l'erreur; car le mot hébreu נָחָשׁ *Nacash*, dont est tiré celui de serpent, signifie *prestige, enchantement*.

Et même le serpent, cet animal si disproportionné, cet Etre sans aucune armure corporelle, sans écailles, sans plumes, sans poil, sans pieds, sans mains, sans nageoires; ayant toute sa force dans sa gueule, force qui n'est que venin, mort, corruption; le serpent, dis-je, porte avec lui des signes physiques & analogues à la séduction dont la pensée de l'homme est susceptible, puisque cet animal a seul, parmi tous les autres, la propriété de former avec son corps un cercle parfait, & de nous présenter par-là, sous une ap-

parence régulière, la forme & la base de tous les objets sensibles & composés; c'est-à-dire, de fixer nos yeux sur la matière & l'illusion; enfin, en formant un cercle vuide, où l'on ne voit point de centre, il a la propriété de nous faire perdre de vue le Principe simple de qui tout descend, & sans lequel rien n'existe. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait apperçu tant d'antipathie entre l'homme & le serpent, puisque l'homme, au contraire, tient au *centre* par la proportion de sa forme au lieu que le serpent n'offre sur la sienne que la circonférence ou le néant. Qu'on ne prenne point ceci pour un jeu d'imagination; des vérités importantes sont enveloppées sous ces rapports. Et c'est-là que l'on trouveroit à s'instruire des *relations métaphysiques* qui ont existé autrefois entre l'homme, la femme & le serpent; & qui se manifestent matériellement entre eux aujourd'hui, dans toute la régularité des nombres.

On voit dans ces Livres, les douloureuses punitions attachées à l'erreur criminelle de l'homme. En cherchant la lumière dans un autre Principe que dans celui seul qui la possède, il perdit de vue jusqu'au moindre de ses rayons, comme tous ceux qui depuis ont cherché leur instruction & leur science ailleurs que dans les principes immatériels de toutes les classes, se sont rendus étrangers à l'intelligence; & c'est là cette nudité qui fit rougir l'homme après son crime, & qui retient de même toute sa postérité dans l'opprobre, jusqu'à

jusqu'à ce qu'elle ait recouvré ses premiers vêtements.

„Car la nudité que les Livres hébreux lui attribuent avant son crime, & dont il est dit qu'il ne rougissoit point, présente une autre vérité. Le mot *gharoum*, nud; vient de la racine arabe *ghoram*, qui signifie, un os dépouillé de chair; or l'os est le symbole sensible du mot *force*, *vertu*, puisque l'os est la force & le soutien du corps. D'un autre côté, ce mot *os* remonte par le mot *offum* des Latins, jusqu'à la racine hébraïque *ghatzam*, qui signifie une *force*, une *vertu*. Ainsi donc, nous présenter l'homme premier dans un état de nudité, c'est nous dire qu'il étoit un Être immatériel, une *vertu*, une *force*, une *puissance* dénuée de chair, ou sans corps de matière. “

• Cela paroît d'autant plus vrai, que dans le passage suivant, l'homme est annoncé comme ne rougissant point de cette nudité; & en effet, puisque la confusion qu'inspire la pudeur, ne tient qu'aux sens charnels, si l'homme, quoique pur & éclairé, n'éprouvoit alors par sa nudité, ni la honte, ni aucune des impressions de la pudeur, c'est une preuve évidente qu'il n'avoit point de sens charnels, “

XIV.

Si les Livres hébreux enseignent l'horrible dégradation de l'homme, confirmée par notre état actuel, ils annoncent encore plus clairement les différens secours qui lui sont accordés pour sa régénération, & dont on a vu la nécessité, fondée sur le lien indissoluble du chef divin avec son image, & sur l'amour dont il est embaasé pour l'homme, qui est l'extract de son essence & de ses *vertus*.

C'est pour cela qu'au milieu de tous les fléaux qui ont suivi les différentes prévarications de la postérité de l'homme, & que la Nature a pu ressentir jusques dans ses Principes fondamentaux, les Livres hébreux qui en ont conservé les récits, présentent des *vertus* puissantes, mises en action successivement pour réparer les désordres; on y voit à différentes époques, des Etres virtuels, dont les uns agissent sur l'eau, les autres sur le feu, d'autres sur la terre, & qui répètent dans ces régénérations particulières, ce qui s'étoit passé lors de la régénération primitive, où avant de réhabiliter l'homme, il falloit rétablir son domaine.

Le premier exemple que les Traditions hébraïques nous offrent de ces vérités, est le récit des prévarications anciennes, où les Nations entières des premiers temps sont présentées comme livrées à l'empire des sens matériels, au point d'avoir corrompu toutes les *voies de la Nature*, & d'avoir

d'avoir mérité d'être punies par l'élément de l'eau. C'est en même temps le tableau des moyens que la sagesse supérieure employa alors pour conserver sur la terre le style aux *vertus* de l'homme juste, & à celles de tous les Êtres de la création.

Plus l'influence générale des crimes de l'homme sur l'élément de l'eau paroît étonnante, plus on est forcé de convenir qu'il n'y a que la grandeur de son Être qui puisse résoudre ce problème. Sa sublime origine est un témoignage véritable de l'étendue de ses droits; car si l'on ne met point de terme à ses *vertus*, ni par conséquent aux fruits qui en font la récompense, on n'en doit pas mettre à ses prévarications, ni aux suites qui doivent naturellement les accompagner.

De même que l'homme peut exercer l'empire de ces droits légitimes, & obtenir de la Nature entière les hommages dus à un Souverain; de même il peut montrer les signes d'un traître, d'un rebelle, & attirer sur lui la rigueur de toutes les Puissances qu'il auroit voulu usurper.

Qu'on ne s'arrête donc point exclusivement aux crimes charnels des premières Postérités de l'homme, si l'on veut découvrir la vraie cause du déluge: il y a une trop grande disproportion entre l'influence de ces sortes d'excès sur la dissolution des corps, & ce phénomène destructif que l'Ecrivain nous peint comme produit par le concours de la Nature entière: le dépérissement corporel de l'individu qui s'abandonne à ces excès,

étant la punition naturelle, la justice supérieure se trouve satisfaite, sans qu'elle ait besoin d'étendre l'action des élémens primitifs universels.

Il faut donc admettre que ces premières Postérités ont pu se livrer à des égaremens plus considérables, & à des actes criminels assez puissans pour attirer sur elles des fléaux sans bornes & sans mesure. Si le premier crime de l'homme l'assujettit aux élémens, & le plongeait dans l'immense région des actions sensibles & confuses, quelle erreur y auroit-il à croire que par de semblables crimes, il eût pu s'exposer de nouveau à la fureur de ces élémens?

La seule différence qu'il faut observer, c'est que l'homme primitif; n'étant pas encore matérialisé lors de son premier crime, ressentit l'action du Principe même des élémens; au lieu que dans les prévarications de sa postérité; les élémens n'ont pu opérer sur l'homme que par leur action grossière, parce qu'il est lui-même corporisé grossièrement. Or, d'après toutes les notions physiques qui ont été présentées dans cet écrit, on doit savoir que la première apparence de la corporisation des choses grossières & sensibles, c'est l'eau.

Ce fléau extraordinaire doit cesser de paroître impossible, dès qu'il n'est pas impossible à l'homme de s'y exposer; & si les hommes ont en eux le droit de pouvoir provoquer la justice de différentes manières, elle doit être aussi toujours prête

prête à laisser tomber sur eux l'espece de punition dont l'espece de leur crime les rend susceptibles; car la possibilité du crime ne doit pas aller au-delà de la possibilité de la punition, sans quoi la vérité seroit en danger.

Remarquons, en prenant toujours le physique sensible pour guide, que dans les individus mêmes, la plus grande sensibilité des sens se faisant sentir vers le tiers de la vie, elle a dû suivre la même époque pour l'homme général; & que les crimes intellectuels qui ont pu accompagner ces écart, & attirer les grandes catastrophes, doivent avoir par analogie la même date; d'où l'on pourroit avec de l'attention se procurer quelques éclaircissements sur l'âge du Monde, & sur l'époque du Déluge.

C'est en vain que les Observateurs ont attaqué la réalité de ce Déluge, par l'impossibilité qu'il y ait sur la terre, selon leur calcul, un volume d'eau suffisant pour couvrir toute la surface, & pour s'élever jusqu'aux plus hautes montagnes. Ces objections n'ont pour base que le défaut d'intelligence des Traducteurs, & les erreurs que les systèmes philosophiques ont répandus sur la nature de la Matière; en ne lui reconnoissant pas d'autre Principe qu'elle même.

En effet, le mot hébreu ארובות *aruóboth*, quoique signifiant *cataractes*, selon la lecture, n'est-il pas, suivant les mêmes Interpréteurs, un dérivé du verbe רבב *rabab*, ou רבר *raba*, qui veut dire,

il a été multiplié? Alors le texte présente l'idée naturelle d'une action plus étendue dans l'Agent qui produit l'eau, & nullement celle du simple écoulement d'une eau auparavant existante; parce qu'alors il y a roit seulement union, aggrégation, & l'on ne verroit point l'acte d'un Etre vivant qui crée, & qui multiplie.

On ne sauroit contester, suivant ce principe, la possibilité des grandes révolutions de la Nature, l'excc. d'un élément sur l'autre; & par conséquent les fléaux universels qui peuvent tomber sur des Régions, sur des Peuples, sur la Terre entière.

Car il faudroit commencer par nier l'existence du Monde lui même, puisqu'il n'est que le résultat apparent de l'action vivante & combinée des éléments, qui se combattent & se surmontent alternativement dans son enceinte; & manifestent les uns envers les autres, la vie & les loix qu'ils ont reçues des Puissances supérieures.

Les Observateurs ont également contesté l'existence de cette Arche célèbre, bêtie par l'ordre suprême, pour conserver un rejeton de la race humaine. Quelle qu'ait été cette Arche, comme elle représentoit l'Univers, elle a dû comme lui renfermer, soit en nature, soit en principes, tous les Agens & toutes les facultés qui le composent; & si ces choses paroissent inexplicables à l'homme qui marche sans sa loi, elles ne le sont plus pour celui qui la connoît, & qui a l'idée

l'idée qu'il doit avoir de sa grandeur & des droits de son Etre.

Admettons que comme le *premier germe vivifiant* des choses, l'Arche étoit portée sur les eaux; que comme lui, elle surnageoit sur le chaos & sur l'abyssus terrestre, pour lui rendre au temps prescrit, la vie dont il étoit privé; & que comme ce *germe virifiant*, elle contenoit un Agent pur, une force vivante de justice & de sainteté, dans laquelle les hommes à naître devoient trouver encore des traces de leur premier Séjour.

Je ne puis me dispenser de vous parler de l'Arche, d'engager les Observateurs à jeter les yeux sur les Traditions chinoises, ils y verront que „le caractère de *barque*, „vaisseau. Il compose de la figure „de *vaisseau*, de celle de *bouche* & du chiffre *huit*, „ce qui peut faire allusion au nombre des personnes qui étoient dans l'Arche. On trouve encore „le deux caractères *huit & bouche* avec celui d'*eau*, „pour exprimer navigation heureuse.“ Si c'est un hasard, il s'accorde bien avec le fait.

Portons un instant nos regards sur ces vestiges si confus, si variés, de l'inondation générale & du bouleversement universel, dont les signes écrits sur cette surface terrestre, attestent partout la certitude. Dans le point de Physique que j'ai déjà traité, relativement à l'origine de l'Univers, je n'ai eu en vue que les résultats réguliers qui paroissent avoir dû accompagner sa naissance; ici je le considère dans ses désordres.

Dans cette inondation générale que les Observateurs ne peuvent pas nier, ils ne voient qu'en fait physique, isolé, & indépendant des rapports qu'il doit avoir avec le *grand oeuvre* auquel toutes les *puissances* des Etres sont employées. Mais si le plan immense qui a été exposé dans ces Ecrits, peut étendre leurs idées sur la nature de l'homme, & sur sa liaison avec toutes les choses visibles & invisibles, ils trouveront de nouveaux éclaircissemens dans ces mêmes Traditions hébraïques, où les loix des choses sont tracées avec fidélité, parce qu'elles mettent en jeu tous les ressorts & tous les Etres. Ils y verront que pour terminer le Déluge, indépendamment de l'action de tous les élémens en convulsion, une *force supérieure* fit cesser l'action du principe de l'eau, & qu'en même temps elle envoya un *air* ou un *souffle actif*, qui agitant en tous sens les eaux répandues sur la terre, dut occasionner ces énormes transpositions de substances terrestres d'un climat à l'autre, & faire dans un temps très-court, des révolutions qui demanderoient des temps sans bornes, si elles n'eussent été que le résultat des simples actions élémentaires.

Ne soyons donc plus étonnés que d'une combinaison d'actions si opposées & si violentes, il ait résulté des effets physiques si bizarres, & si inexplicables quand on supprime quelques uns des Agens qui ont dû contribuer à les produire. Accoutumons nos yeux à saisir l'ensemble des
princi-

principes, si nous voulons saisir l'ensemble des faits.

A la fameuse époque du Déluge, surc de un nouvel égarement de la p. s. l. é. de l'homme, où les criminels s'efforcent d'usurper les *Vertus* des C. ux par des voies tenebreuses, maté ielle & impures cachées sous l'expression de cet édifice audacieux; qui n'étant construit qu'avec de la briqu. e, & n'y nt pour ciment que du bitume, annonç. it à la fois, la folle imp. é. de ceux qui l'élevoient, & le peu de consistance que devoit avoir leur ouv. age.

La suite de ce crime fut cette célèbre confusion des Langues qui divisa le même Peuple en plusieurs Nations. Emblème qui annonce bien plus encore l'obscurité & la confusion de l'intelligence de ces Peuples, que la variété de leur langage sensible & habituel: quoiqu'il soit vrai néanmoins, qu'ayant dès-lors formé plusieurs Sectes épar. s. & séparées, ils ont pu voir ensuite leur Langue commune & primitive s'altérer par le temps, & produire une multitude innombrable d'autres langages, presque absolument étrangers les uns aux autres.

Cette division de langages, perpétuée sur toute la surface de la terre, répète d'une manière typique la situation actuelle de l'homme, pour lequel depuis sa chute, la Langue de tous les *Etres* vrais qui l'environnent, est intelligible, & qui ne fait plus quel moyen employer lui-même, pour

pour revivifier sa correspondance avec eux & reprendre son ancien empire.

Par conséquent, ces deux punitions étant semblables, annoncent qu'elles sont le fruit du même crime, & que l'homme ne se trouve aujourd'hui si étranger au langage de la vérité, que pour avoir osé dans le principe, parler un autre langage que celui de cette vérité; comme les postérités premières n'ont cessé de l'entendre, que lorsqu'elles ont cessé d'avoir pour but l'exclusive domination du *Premier* de tous les Etres, & qu'elles ont formé le dessein de lui substituer un autre *Principe*.

J'exposerai ici une vérité qui jettera quelque jour sur l'origine primitive & sur la dégradation des Sciences. On prétend que les hommes ont été d'abord dans la plus profonde ignorance, & réduits aux seules ressources de l'instinct: on les a peints avec les couleurs que nous donnons aux Peuples sauvages, n'ayant à combattre que la Nature, à satisfaire que leurs besoins corporels, & à ne communiquer entr'eux que par leurs idées sensibles; & l'on veut faire croire que telles ont été les bases sur lesquelles se sont élevés successivement les différens étages de l'édifice des connoissances humaines.

On s'est trompé, en plaçant là l'origine accroissante des sciences de l'homme. Lorsqu'après sa dégradation, il fut admis sur la Terre, il y vint avec plus de lumières que n'en a possédé
peut-

peut-être toute sa postérité; quoique ces lumières aient été inférieures à celles dont il jouissoit avant d'y descendre. Il a été comme la tige de ces Eaux généraux, employés par la bonté divine à la réparation de son crime; il a communiqué à ses Descendans les lumières dont il avoit alors la jouissance; & c'est-là le véritable héritage dont les premiers hommes étoient si avides, & dont les hommes des siècles suivans n'ont plus conservé que la figure dans leurs hérédités matérielles.

Mais ces postérités primitives ont laissé altérer cet héritage, comme l'homme lui-même avoit péchu de celui dont il jouissoit pendant sa gloire: & l'ignorance allant de front avec l'iniquité, n'a fait que croître jusqu'à ce que l'une & l'autre étant à son comble, les fléaux de la justice ont réduit les hommes aux plus épaisses ténèbres & à une *dispersion* absolue.

C'est à cette dernière époque que l'on devoit se transporter pour trouver l'homme languissant dans l'incertitude & la misère, & réduit aux seules ressources de son instinct; c'est à cette époque que l'on doit chercher l'origine des Langues conventionnelles, parce que toute connoissance vraie étant perdue pour les hommes, il leur fallut employer les objets sensibles pour signes de leurs idées; enfin, telle a été la source de toute l'industrie à laquelle ils furent obligés d'avoir recours, après avoir abandonné les mobiles infailibles qui pouvoient encore les diriger sur la Terre.

Leurs

Leurs efforts, excités par leurs besoins, les ramenerent bien-tôt par divers moyens à des découvertes, & à des notions, quoiqu'imparfaites, de ces mobiles universels qui leur étoient si nécessaires; sans qu'aucun Peuple, aucune Tribu, aucun individu peut être, n'ait marché dans cette carrière, ni du même pas, ni par les mêmes sentiers.

Ce fut alors que les Sciences allèrent en croissant parmi les hommes, & l'on en peut suivre la chaîne comme non interrompue depuis cette époque secondaire jusqu'à nos jours; on doit même être assuré qu'elles ne feront que se développer de plus en plus, si l'on réfléchit aux moyens sans nombre qui ont été découverts pour les répandre.

Il en a été de l'espèce générale de l'homme, comme de ses individus. Rien de plus pur que les premiers rayons de lumières dont notre Etre est éclairé, lorsqu'il commence à être susceptible de les recevoir: bientôt ces rayons précieux se trouvent arrêtés, souvent même obscurcis par des passions orageuses, qui font perdre à l'homme jusqu'au souvenir de ces premières faveurs d'intelligence qu'il avoit goûtées au sortir de l'enfance: mais bientôt aussi on le voit se délivrer de ces entraves pour s'élever vers les *régions* des sciences & de la raison, & marcher dans des *sentiers* immenses de lumière & de vérités qui s'étendant chaque jour devant ses yeux, vont se perdre dans l'*Infini*.

C'est

C'est par une suite de cet accroissement progressif, qu'au milieu des prévarications & de la dispersion des anciens Peuples, un Juste est choisi parmi les Chaldéens pour être le dépositaire de la connoissance des différentes loix naturelles à notre Etre. Ce Juste est tiré de la ville de *Nour*, qui en hébreu signifie *lumière*, pour nous rappeler l'émanation du premier homme & de toute son espèce, qui a pris naissance dans le sein de la vérité même, & qui appartient & correspond par sa nature, au centre universel de la *Vie*.

Ce Juste paroît favorisé sensiblement de trois signes supérieurs, ou de la présence de trois Agens immatériels corporisés en forme humaine, recevant même de lui l'hospitalité. Ces signes faisant allusion aux trois vertus suprêmes, annoncent le rang sublime auquel cet homme étoit appelé; & ce rang étoit d'être le *Pere* d'une *Postérité* aussi nombreuse que les étoiles du Ciel, & que la population de la Terre: c'étoit, en pénétrant le sens de cette expression figurée, de reconquérir toutes les *Vertus supérieures* dont l'homme avoit été dépourvu, & de ramener les êtres *inférieurs* ou égarés; c'étoit enfin d'être le Chef & le pere d'un Peuple choisi entre tous les peuples de la Terre, destiné à être l'objet des faveurs de la Divinité, & à servir de fanal à toutes les Nations. La pensée nous montre ce choix d'un peuple, comme nécessaire, afin que l'homme eût devant les yeux, & dans sa propre espèce, la repré-

représentation vivante de ce qu'il avoit été lui-même.

Pour remplir cette glorieuse tâche, voici l'ordre qu'il reçut, avant de prendre possession de la terre qui lui étoit promise. Il lui fut recommandé de la parcourir en *latitude* & en *longitude*; nouvel indice de la supériorité quaternaire de l'homme, & de ces deux diamètres dont nous avons déjà parlé.

Si l'on voit cet homme privilégié commettre un adultère non seulement impuni, mais comme autorisé, puisqu'il ne nuit point à son éléction; & que cependant l'adultère ait passé ensuite pour un si grand crime chez les Hébreux; c'est que la loi n'avoit point encore été publiée, c'est que l'œuvre ne faisoit, pour ainsi dire, qu'arriver à son aurore; & que les hommes ne connaissant encore leurs *vertus* que par les générations charnelles, n'étoient point à portée d'en régler l'ordre par une loi supérieure & lumineuse; & tel est le pouvoir des loix sensibles auxquelles l'homme s'est assujetti, que plus il en est rapproché, plus sa nature vraie rentre dans le silence, pour ne laisser régner que ces loix sensibles.

Voilà pourquoi dans l'origine, il fut permis d'épouser sa propre sœur, quoiqu'ensuite, les hommes n'aient pu former d'alliance qu'au *quatrième* degré de parenté, parce que ce nombre étant celui de l'action universelle, donne à un même sang le temps de se renouveler, & dé-

montrer

montre à l'homme que son Etre intellectuel ou *quaternaire* doit être l'ordonnateur de toutes ses facultés.

Après les promesses glorieuses qui furent faites au premier Chef du Peuple choisi, on peut aisément reconnoître dans cet homme Juste dans son fils Isaac, & dans son petit-fils Jacob, l'expression successive & subdivisée des trois facultés suprême, dont il avoit reçu les signes à la fois, & qui servent de type à celles que manifeste l'ame humaine. Il démontre lui-même visiblement la *puissance*, par le rang de son élection qui le rendit le premier dépositaire des desirins du grand Etre sur la postérité des hommes: son fils est l'emblème de la *volonté*, par le sacrifice libre qu'il fait de son individu: & le fils de son fils annonce l'*action* par le combat qu'il soutient contre l'Ange, & par la nombreuse famille qui sort de lui. Ici la liberté de l'intelligence ne pourroit elle pas s'étendre; voir dans Rebecca, l'image du monde sensible; & par ces deux enfans qui combattent dans son sein, reconnoître l'image de l'homme, & de ce frère *et* son ennemi avec lequel il est emprisonné dans l'univers?

Dans la suite, les descendans de ce Juste hébreu devinrent esclaves de la Nation Egyptienne, dont ils avoient réclamé le secours. Le sens du mot *Egypte*, exprimant la douleur & la tribulation, l'union de la postérité Juive avec cette Nation, annonçoit celle que le premier coupable fit

avec l'abomination même, & montrait que nul être ne peut se précipiter dans un tel abyme, sans être condamné à souffrir, & à y séjourner pendant un temps proportionné à son iniquité.

Les Livres des Hébreux nous peignent en effet les suites de cette criminelle alliance. Ce Peuple réduit à consumer ses jours & ses travaux sur de la paille, exposé aux injustes exactions de ses tyrans, répète l'humiliante situation de l'homme ici-bas, où son action étant horriblement resserrée, il a cependant à soutenir des combats plus grands & plus multipliés que dans son premier état; où, enfin, il a à vivre, quoiqu'il soit, pour ainsi dire, séparé de la vie.

Mais il voit paroître un Agent célèbre, échappé comme Enfant des Hébreux, à la cruauté du Roi d'Egypte, ou à ces *vertus impures* qui s'opposent aux premiers efforts de notre Être pensant, & qui ne travaillent qu'à l'empêcher de reprendre sa liberté. Cet Agent célèbre est flottant comme l'homme sur les *eaux de l'abyme*, préservé de leurs gouffres par un *berceau*, comme l'homme l'est par les *vertus* de son corps; élevé, dirigé par un *Instituteur* fidèle, comme l'homme le seroit toujours, s'il étoit actif & docile: enfin, chargé comme lui de veiller au rétablissement de l'ordre & à la destruction de l'iniquité.

Par ses travaux, par ses victoires sur les Egyptiens, ce Juste nous peint donc les pouvoirs de l'homme sur les *vertus* de l'Univers, & sur le Prin-

Principe du mal. Ceux qui ont prétendu que ce Législateur tenoit toutes les Sciences des Egyptiens, n'ont pas observé qu'avant de combattre les sages de cette Nation, ce Jusse avoit passé plusieurs années chez son beau-pere Jethro qui étoit *Prêtre*, & qu'il s'y allit près d'un בור *Bour*, mot qu'on a traduit par un puits, mais qui par son analyse ב *Beth*, dans, & י *our*, lumière, ne signifie rien moins que le séjour de la science de la vérité.

La supériorité de l'homme sur les choses sensibles, & les pouvoirs sur la corruption, nous sont tracés dans le tableau de la sortie de l'Egypte, & dans celui du passage de la mer Rouge. Le premier nous peint les Egyptiens anéantis, pour ainsi dire, par toutes les plaies qu'ils avoient attirées sur eux, mais ne cédant qu'à la dixième. Il nous les peint dépouillés de leurs richesses, dans lesquelles on doit facilement comprendre les instrumens criminels de leur culte; il nous les peint poursuivant par des routes incertaines, le Peuple Hébreu, qui seul jouissoit visiblement de la lumière, tandis que les ténèbres étoient répandues sur ses ennemis & sur toute l'Egypte. Le second nous représente les éléments obéissant à la voix qui leur commande d'ouvrir un passage libre à ceux qui étoient conduits par la *Sagesse*, & de reprendre leur cours naturel à l'approche des impies, qui n'ayant point les *vertus* nécessaires pour se défendre, devoient en être les victimes.

Ce second tableau nous apprend encore que les substances corruptibles du sang sont les véritables entraves qui retiennent l'homme dans le pâtimement, & que c'est par la rupture de ces liens, ou par la séparation de son Être intellectuel d'avec le sang, qu'il recouvre quelque liberté; ce qui avoit été déjà indiqué par l'esprit du précepte de la circoncision; ce qui le fut dans la suite par la défense faite au Peuple de manger du sang, parce que la vie de la chair étoit dans le sang, & que l'ame de la chair avoit été donnée aux Hébreux, ou aux hommes pour l'expiation de leur ame. Expressions assez claires pour justifier le Législateur des Hébreux du reproche que plusieurs lui ont fait de n'avoir pas distingué dans l'homme un être différent de l'Être sensible.

Enfin, par les différens campeimens & les différens travaux qui suivirent la sortie d'Egypte, ce Législateur nous peint les différentes suspensions que l'homme doit subir après son passage corporel, pour réaliser ce qu'il n'a pu connoître ici bas qu'en apparence; de façon que Moïse seul présente en lui un type entier du cours universel de l'homme, depuis son origine terrestre jusqu'au terme où sa nature primitive ne cesse de la rappeler.

Nous arrivons à cette époque où la voix divine se fait entendre aux Hébreux; où le Législateur écoute lui-même comme tout le Peuple, la parole sacrée qui se communiquoit aux hommes,
pour

pour leur apprendre à ne se conduire que par elle, & à ne pas donner leur confiance à des *Dieux étrangers*, & à des *idoles* qui ne *parloient* point, Dans les faits qui se passèrent alors, on voit figurées la loi première de l'homme dans son état de splendeur, & la seconde loi de ce même homme dans son état de réprobation. En effet, la loi première lui fut retirée, dès qu'il s'éloigna du centre de la vérité, comme les premières Tables furent brisées, lors de l'idolâtrie du Peuple Hébreu.

La seconde loi, quoique contenant les mêmes préceptes que la première, c'est-à-dire, l'obligation indispensable de manifester les propriétés de notre Principe, & d'être en quelque façon l'organe vivant de ses *vertus*, cette seconde loi, dis-je, est inférieure à la première, & infiniment plus rigoureuse. Outre l'expérience journalière que notre situation actuelle nous force d'en faire, nous en avons un indice dans ces mêmes Tables que les Traditions hébraïques nous présentent.

Les premières Tables de la Loi sont annoncées comme ayant été non seulement écrites, mais encore taillées de la main de Dieu. Tableau instructif, dont le vrai sens est l'émanation de l'homme hors du sein de la lumière, sur qui la même main qui lui donnoit l'être, gravoit à la fois le nombre, ou la convention sur laquelle toute sa puissance & toute sa gloire devoient être fondées.

Au contraire, les secondes Tables nous sont bien données par l'Écrivain, comme ayant été écrites par la main de Dieu, ainsi que les premières; mais la différence qui se trouvoit entre elles, c'est que les dernières avoient été taillées de la main de l'homme, & que c'est sur cette œuvre de l'homme que l'Être nécessaire, rempli d'amour pour ses productions, daigna encore graver son sceau & sa convention, comme il l'avoit fait sur la substance pure dont les premières Tables étoient l'image; de façon que la loi de l'homme n'étant pas aujourd'hui gravée sur sa matière naturelle, opere en lui cet état violent & douloureux que tous les hommes éprouvent, lorsqu'ils cherchent cette loi avec sincérité, & qu'ils s'en approchent; parce que ces pâtimens & cette irritation sont inévitables entre des êtres hétérogènes.

L'éclat majestueux & terrible qui accompagna la promulgation de ces loix, nous rappelle le tableau de l'origine des choses, où le désordre faisoit place à l'harmonie; où chaque être recevoit son ordre & sa loi; où la lumière mêlée & comme confondue avec les ténèbres, tendoit violemment à s'en séparer; où les criminels qui devoient habiter ces ténèbres étoient entraînés avec les débris de cette effrayante explosion; & où ceux qui avoient été fideles à leur Principe, se rallioient à sa clarté divine, pour y lire les Décrets irrévocables de son éternelle Sagesse, & pour les exercer dans l'Univers.

C'est

C'est toujours sur des lieux élevés que ces grands faits nous sont présentés; sur des lieux où l'air étant plus pur, semble communiquer à tout notre Etre, des influences plus salutaires, & une existence plus conforme à notre nature & à notre première destination.

Car, lorsque dans la suite cette même loi a condamné le Peuple Hébreu, & ceux de ses Chefs qui sacrifioient sur les *hauts lieux*, elle ne prétendoit pas précisément parler des montagnes, mais de certains objets de la Nature auxquels les hommes ont trop souvent donné une confiance aveugle, & qui ayant commencé par servir d'instrumens au Sabeïsme, ont fini par engendrer les abus de l'Astrologie judiciaire.

Des altérations aussi grandes se sont introduites dans les Sciences des Hébreux. On en trouve la preuve dans les eaux de jalousie, par lesquelles le Prêtre s'alloit du crime ou de l'innocence de la femme accusée d'adultère. Ces épreuves, dénuées de la *Vertu* supérieure de l'homme, dont le Prêtre est censé particulièrement revêtu, paroissent suspectes, & ne présentent à l'esprit que le prestige & l'imposture: mais lorsqu'on s'élève jusqu'à la nature de l'homme, & qu'on réfléchit sur l'étendue de ses droits, rien n'étonne dans de pareils récits, parce que les *causes secondes* lui sont subordonnées, & qu'il a le *pouvoir* d'en diriger les *actes* à la gloire de son intelligence, & au

maintien de la loi de celui qu'il s'est chargé de représenter sur la Terre.

Dans la suite cette *vertu supérieure* s'étant affoiblie par les hommes, ils ont néanmoins conservé les formules; de-là sont venues des épreuves de l'eau, du feu, du fer rouge, des bras en croix, qui ont été pendant long temps la seule jurisprudence criminelle de plusieurs Peuples; ces Peuples mêmes, contenus par la superstition, ou aveuglés par l'ignorance, ne jugeoient que d'après les faits, & n'examinotent pas si ceux qui sembloient présider à ces faits, avoient ou non les titres suffisans pour mériter leur confiance, & ils ne doutoient pas de l'innocence de l'accusé, quand son courage ou son adresse l'avoient fait résister à l'épreuve.

Enfin les yeux se sont ouverts. & sur les mensongeres prétentions des Juges, & sur les abus de cette Justice extravagante: mais les hommes, en s'épargnant par-là des crimes atroces, ne se sont pas avancés davantage vers leur Principe; ils ont supprimé les abus, sans rendre leurs pas plus assurés; ils se sont garantis de l'erreur de leurs Ancêtres, & n'en sont pas devenus plus sages. Ils sont même tombés dans un autre excès; car n'ayant apprécié ces épreuves que dans un temps où elles étoient déjà privées de leur base, ils ont cru qu'elles n'en avoient jamais eu.

Il en étoit ainsi de la lepre: cette maladie étoit regardée par les Hébreux comme une punition

tion des fautes contre la *Loi*: elle ne pouvoit donc être guérie que par le possesseur ou le dépositaire de la *Loi*; & vraiment, ce privilège ou ce don appartenoit au Prêtre. Quand dans la suite, l'Art de guérir n'a plus été l'apanage du Sacerdoce; quand le Médecin a cru pouvoir cesser d'être Prêtre, les sources de la lepre sont restées ouvertes, comme elles le sont toujours, & les sources du remède se sont fermées. Alors, dans les ténèbres où l'homme s'est concentré, il a plutôt pensé que la lepre étoit incurable, qu'il n'a vu ce qui lui manquoit pour la guérir; de façon que les maux de l'homme ont plus que doublé; car il lui reste toujours les *moyens* de gagner la *lepre*, & il ne trouve plus ceux de s'en délivrer.

XV.

Le Sabbat, si recommandé par la *Loi* des Hébreux, se rapporte au Sabbat primitif, soit dans son nombre, soit par son objet; & c'est assurément dans l'esprit de ce Sabbat primitif, qu'il leur étoit ordonné de ne point semer, ni labourer la terre, ni tailler la vigne pendant la septième année, ou année sabbatique; de ne faire même cette année-là aucune espèce de moisson, ni de récolte; & de n'attendre leur subsistance que des productions naturelles de la terre, pour en satisfaire leurs besoins présents, sans aucune inquiétude pour les besoins à venir.

N'est-ce pas, en effet, nous retracer la différence des loix de la matiere à celles de l'intelligence? N'est-ce pas nous indiquer que la matiere n'existe, ne produit, ne s'alimente que par des moyens violens & par une culture laborieuse, tandis que la vie intellectuelle, active par elle-même, promet à l'homme qui peut y parvenir, des délices faciles & une nourriture assurée?

N'est-ce pas nous montrer d'avance quelle sera la destinée de l'homme, lorsque le grand Sabbat étant arrivé, il s'unira aux *Verius* divines mêmes, & possédera cette *Terre incréée*, qui sans cesse produit par elle-même & sans culture; lorsqu'étant comme *adhérent* aux sources de la vie, il pourra continuellement s'y déshalter, avec la confiance qu'elles feront toujours plus abondantes que ses besoins, & que jamais elles ne pourront se tarir pour lui.

Il ne faut point oublier que le vrai Sabbat temporel doit se trouver le quatorzieme de la lune de Mars; que c'est à cette époque que se fit la délivrance du Peuple Hébreu; & que c'est-là l'époque naturelle où s'entrouvrent les premières sources de production, puisque c'est vers ce temps, que les principes végétatifs reçoivent les premières réactions du printemps, lequel doit se compter pour nous par le cours de la lune, & non par celui du soleil, quand l'un & l'autre de ces astres ne se trouvent pas ensemble au même point équinoxial.

J'ajou.

J'ajouterai que les Hébreux ont dérangé l'heure de leur Sabbat, en le commençant à la première étoile, au lieu de le commencer à minuit, qui est l'heure de la primitive institution, attendu que c'est une heure centrale: mais ce n'est pas la seule négligence qu'ils aient à se reprocher; car dans son institution leur Loi étoit pure, & appuyée sur des bases invariables.

On y voit que jusqu'aux Réglemens relatifs aux alimens, tout est fondé sur les principes de la plus saine Physique. La défense de manger des animaux réputés immondes par la Loi, tient à la nature de ces animaux, dont l'impureté par rapport à nous, est écrite sur leur propre forme. Ceux dont la tête & le corps sont dégarnis de membres offensifs & défensifs; ceux dont le col est si gros, qu'il ne fait, pour ainsi dire, qu'un avec le corps, ceux là, dis-je, sont les Etres les moins purs, les moins réguliers, & en même temps les plus nuisibles à l'homme; car ce sont ceux dont le sang se porte avec plus d'abondance dans la partie supérieure; & pour conserver le langage de la Loi hébraïque, leur sang est matériellement sur leur tête: or l'usage fréquent de pareilles viandes ne manqueroit pas d'opérer le même dérangement dans l'équilibre de nos liqueurs: c'est alors que les sordes grossiers, dont notre Nature cherche à se purger, refluent sur notre Etre, & en obstruent tous les organes. “

„Nul Etre n'est sans doute plus intéressé que l'homme à éviter ce terrible effet, parce que le siége de son Principe étant dérangé, le Principe lui-même peut souffrir de ce dérangement.“

„L'homme est destiné par sa nature à être supérieur à tout ce qui est *sang* & impur, puisque sa tête même, distincte de son corps par un col étroit, semble encore être verticalement placée, pour que le *sang* ne pouvant la surmonter, elle regne & domine sur tout ce qui tient au *sang*; & puisque nous avons sous les yeux l'exemple de l'abrutissement des Nègres, qui le doivent en partie à ce que non seulement leur *sang*, mais leur *graisse* même est sur leur *tête*; car ce fait est visible par la couleur rougeâtre & sombre de la substance moëlleuse de leur cerveau, & par la laine qui leur tient lieu de cheveux.“

„Si l'on ne marque pas les mêmes irrégularités dans les autres espèces de Nations difformes, & que cependant on y remarque le même abrutissement, ou des mœurs même plus honteuses, & des inclinations plus malfaisantes, ou enfin une nature plus lâche & plus débile, c'est qu'au lieu du *sang* & de la *graisse*, ce sont d'autres *principes matériels* qui *dominent sur leurs têtes*. Car ces principes matériels étant ennemis de l'homme, ne peuvent le surmonter, sans que quelques-unes de ses facultés primitives ne soient dans la contrainte & dans l'abrutissement, & qu'elles ne soient remplacées par les facultés qui leur sont contraires.“

„Ce

„Ce que j'ai dit sur la difformité des animaux réputés immondes, doit s'appliquer aux poissons, dont le corps ne formant qu'une masse avec leur tête, semble porter toutes les marques de l'impureté: en sorte qu'on pourroit demander pourquoi la Loi hébraïque ne défendoit que ceux qui n'avoient ni nageoires, ni écailles?“

„En général, l'impureté des poissons immondes doit être moindre que celle des animaux terrestres, parce que le sang des premiers est si tempéré par le fluide aqueux, qu'il n'est ni dans une abondance, ni dans une chaleur capable de produire de grands ravages. C'est pour cela que la Loi toléroit ceux qui n'avoient pas à la fois tous les signes de l'impureté.“

„Cependant, comme l'élément qu'ils habitent, porte avec lui-même le caractère de l'origine confuse des choses matérielles; comme c'est par l'eau que tous les Etres de matiere prennent leur corporisation, la Loi regardoit les poissons comme participant en quelque sorte à la *confusion* de leur élément: aussi n'entroient-ils point dans les sacrifices.“

„On n'ignore pas que le sel, si convenable à nos alimens, étoit essentiellement recommandé dans les sacrifices, & qu'il a été, presque par toute la Terre, le symbole de la sagesse. C'est que les sels en général sont des substances très-instructives pour l'homme. Ils ne paroissent, que par la réunion de leurs différentes parties répandues

dans les eaux qui les tiennent en dissolution, & en devenant par l'action du feu général ou particulier, autant d'unités actives, puissantes & dépositaires de toutes les propriétés qui se manifestent dans les corps. En un mot, le sel est un feu délivré des eaux, & les eaux ont un nombre si impur que les Hébreux n'expriment ce mot que par le duel *may maim*.“

„Ajoutons que si la préférence étoit donnée au sel marin sur tous les autres, c'est qu'il est quarré sur toutes les faces, & qu'il a sept centres; c'est qu'il reçoit plus directement les influences supérieures par l'action de la Lune sur les mers, & que son acide a moins d'affinité avec les métaux que les acides des autres sels.“

Le pain azyme, si recommandé dans les Fêtes, a sans doute de très-grandes significations; car il représente à la fois l'affliction de la privation, la préparation à la purification, & la mémoire de l'origine.

Le mot *maane* dérive d'un nom hébreu, qui signifie *nombrer*; & pour parvenir à l'intelligence de cette distribution journalière, que les Livres Hébreux nous disent avoir été faite au Peuple, voici ce qu'il est nécessaire de connoître.

De même que le Soleil parcourt chaque jour tous les points de notre horizon pour revivifier toute la circonférence, de même tous les hommes reçoivent chaque jour un rayon du *grand*
Soleil,

Soleil, qui fuffiroit pour les ranimer intellectuellement, s'ils ne le laiffoient pas intercepter par mille obftacles étrangers; enfin, il y a chaque jour pour l'ordre physique, un mouvement universel par lequel toutes les sphères agiffent les unes fur les autres, & fe présentent réciproquement des bafes, fur lesquelles elles impriment en paffant, des actions & des nombres analogues aux traits qu'elles y rencontrent; & on ne peut nier qu'il n'en foit de même dans l'ordre intellectuel, puisque celui-ci est le modele de l'autre.

Mais, ni dans l'un, ni dans l'autre ordre, l'homme ne peut paffer les bornes & les mefures de fes facultés, fans les détruire; & malgré qu'il ait reçu ces facultés par la nature, il doit attendre que les *vertus* & les nombres fupérieurs viennent les compléter & les nourrir; de même qu'il ne doit pas cesser de fe reposer fur ces fecours fupérieurs, & de croire qu'ils peuvent fe renouveler comme fes besoins. C'est là ce que signifioient les vases des Hébreux, la manne dont ils les rempliffoient chaque jour, & la défenfe faite au Peuple d'en ramaffer des portions doubles.

Si l'on doutoit que cette manne eût exifté en nature matérielle, il faudroit feulement fe rappeler ce que l'on vient de lire; & fi nous reconnoiffons que chaque jour de la vie, la manne intellectuelle nous est accordée, nous aurons fait un pas allez grand pour croire à la poffibilité de l'autre; car cette dernière pourroit bien provenir d'une

d'une branche commune au même arbre, mais qui seroit descendue plus bas, comme ayant le corps pour objet.

Quant aux loix criminelles, tracées dans les Livres hébreux, quoiqu'elles soient fondées sur la plus exacte justice, je ne me propose pas de justifier leur origine, avec autant de soin que celle des loix de précepte & d'instruction dont nous avons traité jusqu'à ce moment : elles présentent trop de difficultés pour oser assurer que la main de l'homme, en les rédigeant, n'ait jamais pris la place de la main suprême ; & la principale objection est que si le Chef de la Loi étoit obligé de *consulter* la lumière supérieure dans toutes les circonstances douteuses, il lui étoit inutile d'avoir par écrit un Code criminel.

En effet, s'il connoissoit par cette *consultation*, quelles étoient les peines décernées par la Loi contre tel ou tel crime, il le connoissoit sur la *déposition* de deux témoins véridiques, dont je ne puis mieux donner l'idée qu'en les comparant à la signature d'une lettre & à son contenu ; „car on fait que les Anciens commençoient sagement leurs lettres par leur nom, & que cet usage existe encore parmi plusieurs Peuples & dans les Ordonnances des Souverains.“

Mais le Chef de la Loi ayant recueilli plusieurs de ces *Sentences juridiques*, il a pu se faire qu'il les ait destinées à lui servir de guides lorsqu'il se présenteroit des cas semblables, & qu'il se
soit

soit borné à *consulter* sur le crime ou sur l'innocence de l'accusé.

Dans la suite, la forme de cette Jurisprudence a pu encore dégénérer, & les successeurs des véritables Chefs, trouvant des loix écrites pour la punition des crimes, ont pris ces loix pour la seule regle qu'ils eussent à consulter, & les témoins humains pour ceux que le Législateur avoit eu en vue: par où l'on voit quels abus ont dû résulter de cette méprise.

Je découvre volontiers cette difficulté, pour que ma marche ne paroisse pas suspecte; & pour avoir le droit de prendre la défense du trésor d'instructions qui, malgré ce mélange, se trouve renfermé dans les Livres des Hébreux.

Contemplons ici cette Arche d'alliance; dépôt de toutes les *Ordonnances* que le Peuple devoit observer, pour se maintenir en force contre ses *ennemis*. Comparons ce Tabernacle & les Cérémonies qu'il étoit ordonné d'y pratiquer, avec les *premières occupations* de l'homme, nous verrons qu'ils n'offrent que la description de ces anciens symboles que la sagesse devoit montrer de nouveau à l'homme, afin de ne pouvoir jamais être accusée de manquer à la convention qu'elle avoit faite avec lui en le formant.

Aussi fut-il recommandé à l'Agent choisi pour cette oeuvre, de se conformer au plan qui lui en avoit été montré sur la montagne, afin que la

copie visible étant semblable au modèle que l'homme ne voyoit plus, l'homme pût se rapprocher de sa gloire ancienne & de ses connoissances primitives.

Il faut donc étudier avec soin cette copie, si nous voulons recouvrer quelques idées de son modèle: il faut considérer les différentes divisions du Tabernacle, & les différens voiles qui les séparent les unes des autres, pour retracer les différentes progressions & suspensions de la lumière pour nous; l'*Oracle* enveloppé & couvert des ailes des Chérubins; la couronne, ou le cercle d'or, qui la surmonte, & semble placée ainsi, comme l'anneau de Saturne, pour servir d'organe aux *vertus* supérieures qui devoient y descendre; les *tables* dressées dans les différentes régions; les douze pains de proposition rangés six par six, pour nous peindre les deux *loix éternelles*, sources de toutes les choses intellectuelles & temporelles; enfin, le chandelier à sept branches répétant le nombre de la *lumière supérieure* qui éclairoit & vivifioit invisiblement ce Sanctuaire mystérieux, le siège de sa gloire.

Non seulement le Tabernacle devoit avoir des rapports avec la destination de l'Univers, mais il devoit encore en avoir avec l'homme, puisque l'homme en étoit le premier objet: ce qui fut suffisamment annoncé par cet autel quarré, qu'il fut ordonné d'y placer avec les vases & instrumens relatifs au culte qui devoit s'y exercer. Cette
forme

forme quarrée est un symbole analogue au nombre de l'homme intellectuel, symbole que l'on peut facilement démêler, & qui sera encore plus développé par la suite: „mais le propre corps de l'homme paroît y avoir aussi des rapports, puisqu'il forme lui-même un quarré par ses dimensions. En outre, cet autel étoit soutenu & transporté par le moyen de quatre bâtons creux, qui ne s'en détachotent point; & ce type se trouve en nature physique sur la forme matérielle de l'homme.“

On ne peut considérer la fin corporelle du Législateur des Hébreux, dont la sépulture est restée ignorée, ainsi que l'histoire de ces Elus, qui sont annoncés comme ayant été enlevés dans des chars de feu, sans prendre une idée vaste & instructive de notre véritable destination.

L'homme est un feu concentré dans une grossière enveloppe; sa loi, comme celle de tous les feux, est de la dissoudre, & de s'unir à la source dont il est séparé.

Si négligeant l'activité propre à son Etre, il se laisse dominer par cette enveloppe sensible & ténébreuse, elle prend un empire plus ou moins fort & durable, selon les droits qu'il lui a cédés par sa foiblesse, par ses penchans ou par ses jouissances. Alors son feu est étouffé ou enseveli, pour ainsi dire, sous ce voile obscur, & l'homme à sa mort se trouve comme confondu avec les ruines de sa forme corporelle; ces débris même

devant rester entassés sur lui, tant qu'il ne sentira renaître au centre de son existence, rien d'assez *vivant* pour briser & détruire les liens qui l'attachent à la région inférieure des corps.

Si, au contraire, suivant la loi de sa nature, il a su non seulement conserver la force & les droits de son propre feu, mais les augmenter encore par l'action d'un feu supérieur, il n'est pas étonnant qu'à la mort, leur ardeur ne consume plus promptement la forme impure qui jusques-là en avoit contraint les mouvemens, & que la disparition de cette forme ne soit plus rapide.

Que sera-ce donc si l'homme entier est embrasé de ce feu supérieur; Il anéantira jusqu'aux moindres vestiges de sa matière; on ne trouvera rien de son corps, parce qu'il n'aura rien laissé d'impur. Semblable à ces Elus qui à la fin de leur carrière, ont paru s'élever dans les Régions célestes sur des chars lumineux, lesquels n'étoient que l'explosion d'une forme pure, plus naturelle à notre Etre que ne l'est notre enveloppe matérielle, & que nous n'avons jamais cessé d'avoir, malgré notre jonction avec la matière.

Que doit-on donc penser des traductions qui font dire à Job: *Je verrai Dieu dans ma chair?* Il faut penser que le texte leur est contraire. Et, en effet, le mot נִקְּוָה *niquephou* appartient au verbe נִקְּוָה *naquaph*, qui signifie: *Il a brisé, il a coupé, il a corrodé, & nullement il a été environné.* Et Job, après avoir reconnu que son Rédempteur est

est vivant, & qu'il doit s'élever au dessus de la poussière; ajoute naturellement: *Lorsqu'ils (mes maux) auront corrodé ou détruit mon enveloppe corporelle, je verrai Dieu, non pas dans ma chair, comme disent les Traducteurs, mais hors de ma chair.* Car dans מִבֶּשֶׁר *mibbesari*, comme dans mille autres cas, la particule מ *mem* est un ablatif extractif qui représente l'existence, hors d'un lieu, hors d'une chose, & non pas l'existence dans cette chose ou dans ce lieu: ainsi le texte porte ici précisément l'opposé des traductions.

Je laisse de côté cette multitude de faits & de tableaux que contiennent les Livres hébreux depuis l'époque où Moïse fut remplacé par un digne successeur, jusqu'au temps où la forme du Gouvernement changea. Avec les principes que nous avons établis, on peut aisément découvrir ce que représente Josué, lorsqu'il introduit le Peuple dans la Terre promise à ses Pères; lorsqu'il fait la rencontre du Prince de l'Armée du Seigneur, & qu'il prend sur les Ennemis de son Peuple, les Villes de *Cariat-sepher* & de *Cariat-arbé*, ou la Ville des Lettres & la Ville des Quatre; on comprendra, dis-je, ce que nous rappelle le Peuple Hébreu lui-même, laissant subsister plusieurs des Nations criminelles qu'il avoit ordre d'exterminer & s'oubliant jusqu'à faire des alliances avec elles.

Pour les autres tableaux qui se trouvent dans ces Livres, on pourra aussi facilement découvrir des interprétations naturelles & instructives; d'au-

tant que de nos jours on a démontré que la plupart des faits qui ont paru inconcevables, l'étoient beaucoup moins que les traductions ne le laissent penser; les renards de Samson, par exemple, qu'on a fait voir n'être autre chose que des faisceaux de matières inflammables, auxquelles toutes fois il se peut qu'il ait joint des feux plus actifs que les feux vulgaires.

Je laisse de même tous les faits qui pourroient paroître révoltans, tels que ces exécutions sanguinaires, ces cruautés opérées ou commandées par les Chels & les Dépositaires de la Justice, me proposant d'en parler dans la suite de cet Ecrit.

Au reste, ce seroit être peu versé dans la connoissance de la Sagesse que d'entreprendre l'explication universelle de tout ce qui est contenu dans les Livres hébreux; puisque non seulement la vie d'un homme ne suffiroit pas, mais qu'il faut peut-être la consommation de tous les siècles pour en développer tous les points.

Observons donc, que quand il s'en trouveroit encore plusieurs d'inexplicables, par quelque cause que ce soit, cela ne devrait diminuer en rien, aux yeux des hommes sensés, le mérite des faits dont les rapports avec notre Etre, & avec la nature des choses sont de la plus parfaite évidence.

De ce nombre est le changement que subit la forme du Gouvernement des Hébreux. Dans quel

quel temps, sur-tout, ce changement s'est-il opéré? C'est lorsque la sainteté de leur loi étoit profanée; c'est lorsque l'avarice de leurs Prêtres s'approprioit les Victimes des Sacrifices, & qu'ils n'exerçoient leur profession sacrée que comme une ressource à leur cupidité: c'est enfin lorsque ces Prêtres mêmes n'étant plus capables de défendre l'Arche incorruptible de l'alliance de l'homme, l'avoient laissée tomber entre les mains de l'ennemi, & que le Peuple se trouvoit ainsi dénué de tout ce qui faisoit sa force & son soutien. C'est alors que malgré les sages avis du dernier de ses Juges, le peuple Hébreu voulut être gouverné par un Roi comme les autres Nations.

Mais de même que le premier des hommes, en se séparant du centre de la lumière, se réduisit à n'avoir pour guide qu'une foible étincelle de cette lumière; de même le Peuple Hébreu, en abandonnant ses guides naturels, & se soumettant à un Roi, n'avoit plus pour ressource que les seules *vertus* d'un homme, tantôt foible, tantôt méchant; & l'histoire des Rois est en ce genre le tableau le plus instructif que la Tradition hébraïque pût nous transmettre. Car de tous les Rois d'Israël, elle n'en montre pas un seul qui n'ait commis *le crime*; & parmi les Rois de Juda, elle n'en offre qu'un très-petit nombre qui en aient été exempts, tels qu'Aza, Josaphat & Josias; encore fait-elle des reproches au premier de s'être allié avec les Rois étrangers, & d'avoir eu d'un

sa maladie moins de confiance en Dieu que dans les Médecins.

Hâtons-nous d'arriver à l'époque célèbre de ce Temple qui fut élevé sous le *troisième* Roi : monument que les Traditions hébraïques représentent comme la première merveille du monde, & auquel les bâtarde d'Ismaël rendent encore une espèce d'hommage.

La construction de ce Temple, faite peu de temps après que le Peuple Hébreu eut abandonné ses guides naturels, est une répétition parfaite du sort que l'homme éprouva, après s'être séparé de la source de sa gloire, lorsqu'il fut réduit à ne plus voir l'harmonie des *vertus* divines que dans une subdivision grossière & compliquée.

Ces images, toutes matérielles qu'elles puissent être, présentent encore à l'homme coupable, les traits de leur modèle : toujours l'auteur des Etres. jaloux de leur félicité, leur offre le tableau de sa puissance, de sa gloire & de sa sagesse, pour fixer leur vue sur la grandeur & la beauté de ses perfections, & pour ramener leur intelligence à la lumière, après que cette lumière aura fixé leurs sens par ses propres emblèmes.

Aussi l'édifice du Temple réunissoit-il tout ce qui avoit été annoncé par les signes sensibles des manifestations précédentes.

Il avoit dans ses proportions, & dans ses mesures véritables, & non littérales, des rapports
avec

avec cette Arche dont la Tradition hébraïque fait mention, lors du déluge de la justice divine sur les peccateurs par l'élément de l'eau: & ainsi, le Temple fut, comme l'Arche, une nouvelle représentation de l'Univers.

Il offroit les mêmes attributs que le Tabernacle dont le modèle fut donné au Peuple Juif lors de la promulgation de la Loi. Car il y avoit dans ce Temple un lieu pour les sacrifices, tels qu'ils s'opéroient dans le Tabernacle. Il y avoit dans l'un & dans l'autre, un lieu destiné à la prière, lequel étoit comme l'organe des lumières & des dons, que la main bienfaisante de l'Eternel répandoit sur ce Peuple élu, & sur ses Chefs.

Mais tout dans ce Temple étoit plus nombreux, plus abondant, plus vaste, plus étendu que dans les Temples précédens, pour nous enseigner que les *vertus* alloient toujours en croissant, & qu'à mesure que les temps avançoient, l'homme voyoit multiplier en sa faveur les secours & les appuis.

C'est pour nous instruire de ces vérités, que chacun de ces trois Temples est marqué par une distinction particulière. L'Arche du Déluge fut errante, & flotloit sur les eaux, pour nous peindre l'incertitude & les ténèbres des premiers temps. Le Tabernacle étoit alternativement en mouvement & en repos, & de plus, c'étoit l'homme même qui le transportoit & le fixoit dans des lieux choisis; afin de nous retracer les droits accordés

à l'homme dans sa seconde époque; droits sur lesquels il peut aspirer par intervalle à la possession de la lumière; enfin, le troisième Temple étoit stable & adhérent à la terre, pour nous apprendre sensiblement quels sont les privilèges auxquels l'homme peut prétendre un jour; privilèges qui s'étendent jusqu'à fixer à jamais sa demeure dans le séjour de la vérité.

Ainsi, ce Temple de Jérusalem représentoit non seulement ce qui s'étoit passé aux époques antérieures, mais il étoit encore un des signes sensibles les plus instructifs que l'homme pût avoir devant les yeux, pour recouvrer l'intelligence de sa première destination, & celle des voies que la Sagesse avoit prises pour l'y ramener.

Il y trouvoit dans les sacrifices & l'effusion du sang des animaux, l'image de ce Sacrifice universel que les Êtres purs ne cessent d'offrir au souverain Auteur de toute existence, en employant avec activité leur propre vie ou leur action, pour le soutien de sa gloire & de sa justice.

Ajoutons d'avance que tout étant relatif à l'homme ici-bas, c'étoit par l'homme même que ce sacrifice devoit s'opérer; les sacrifices d'animaux n'ayant que secondairement la faculté de manifester la gloire du grand Être. L'homme seul dans la Nature a le droit de lui offrir des tributs qui soient dignes de lui: mais étant aujourd'hui à l'extrémité de la chaîne des Êtres, il s'élève successivement par leur moyen: en mettant à découvert

convert les *vertus* des êtres les plus inférieurs, il peut monter aux *vertus* qui les dirigent, & parvenir par cette progression jusqu'à une force *vivante* qui le mette à portée de remplir sa Loi, c'est à-dire, d'honorer dignement son Principe, en lui présentant des offrandes sur lesquelles soient empreints les caractères de sa grandeur.

Si le Peuple Juif a eu le dépôt de semblables instructions ; s'il a possédé un Temple qui imblême le hiéroglyphe universel, si ceux qui y remplissoient les fonctions, nous sont annoncés comme dépositaires des loix du culte, & pendant même tous les faits dont j'ai démontré que la source étoit dans l'homme, il est probable que le Peuple Juif est en effet le Peuple choisi par la Sagesse Suprême pour servir de signe à la postérité de l'homme.

D'après cela ne pourrions-nous pas croire que ce Peuple fut mis, préférentiellement à tous les autres peuples, en possession de ces moyens de régénération dont nous avons parlé, ainsi que de ce culte apporté nécessairement sur la Terre, par les Agens, qui ont été faits dépositaires des *vertus* subdivisées du *grand Principe*, afin de rendre à l'homme la connoissance de ce *Principe*.

Nous le croyons d'autant plus, que nous reconnoissons dans le culte de ce Peuple, des rapports avec la vraie nature de l'homme, & avec ses véritables fonctions, comme nous en avons déjà remar-

remarqué entre le Temple de Jérusalem & l'harmonie de l'Univers.

On verra que ces ablutions fréquentes, ces préparations soigneuses, ces holocaustes de toute espèce, soit d'animaux, soit des productions de la terre, ce feu sacré toujours éclairant les sacrifices & les offrandes, étoient des emblèmes très-instructifs de toutes les fonctions des Etres envers le premier des Principes, & de la supériorité de ce Principe sur tous les Etres. L'ordre seul des temps fixés pour ces différens sacrifices, la disposition de tous les *instrumens* qui y étoient employés, la qualité des *substances* qui y entroient, le nombre & l'arrangement des *lampes*, enfin toutes les parties de ce culte, seroient sans doute autant d'indices de quelques-unes de ces *vertus* supérieures que la Sagesse avoit subdivisées pour l'homme depuis sa corruption.

Cependant ces objets, qui ont été, pour ainsi dire, communs à tous les cultes, étant extérieurs & étrangers à l'homme, ne lui rendoient pas le sentiment de son vrai caractère. Il falloit donc que ces grands signes fussent exprimés par lui; qu'ils fussent représentés, mis en action par des Etres de sa propre espèce, afin qu'il eût le témoignage personnel & intime que c'étoit pour une telle oeuvre qu'il avoit été formé.

Si, lors de son origine, il pouvoit avoir à la fois trois grands objets de contemplation; la *Source de toutes les puissances*, les *vertus* qui en descen-

descendent pour l'accomplissement de ses *Loix*, & les *Etres* qui ne cessent jamais de lui rendre *hommage*; il falloit qu'il lui restât dans son état de dégradation, les indices & les traces de ce sublime spectacle: il falloit que tous ces grands objets fussent présens à ses yeux, & que ce fussent des hommes qui les lui représentassent.

Aussi dans l'exercice & l'ensemble du culte des Hébreux, pouvons-nous remarquer ces trois classes avec la plus grande justesse?

Le Peuple rangé autour du Temple, ou dans le parvis, rappelloit à l'homme cette multitude de productions pures de l'Infini, qui restent fidèlement attachées à ce Principe, autant par amour pour sa gloire, que par intérêt pour leur propre félicité.

Les Lévites occupés autour de l'Autel, lui représentoient par leur action, les fonctions de ces Agens privilégiés, & choisis pour faire parvenir les dons & les *vertus* du grand Principe jusqu'aux moindres de ses productions.

Enfin, le Grand-Prêtre entrant seul, une seule fois l'année, dans le *Saint des Saints*, pour y porter les vœux de tout le Peuple, & faire couler jusqu'à lui les secours de la *vie*, devenoit pour l'homme une image parlante du Dieu invisible, dont un seul acte de puissance suffit pour animer à la fois tout le cercle des êtres, tandis que de tous ces êtres qui reçoivent perpétuellement de lui les germes même de leur existence, aucun n'a
jamais

jamais pénétré dans le sanctuaire inaccessible de son essence.

Et voilà comment l'homme a pu recouvrer l'idée de son premier séjour, puisqu'il en a eu sous les yeux un tableau réduit, mais régulier, puisqu'enfin il a vu retracer dans sa propre espèce le Dieu des Êtres, ses Ministres & ses Adorateurs.

Il y voyoit même les *signes sensibles*, & de ses anciennes jouissances, & des *fruits* qui servoient de récompense à sa *prière*; puisque les Traditions hébraïques donnent à entendre comment ces sacrifices étoient couronnés, en nous apprenant que le temple se remplissoit de la gloire de l'Eternel, ou de ces indices positifs de *pensées pures* dont nous avons vu que l'homme étoit environné.

Quant à cette multitude incroyable d'animaux qu'il est dit avoir été immolés lors de la dédicace du temple, & généralement dans les sacrifices des Hébreux, nous n'entreprendrons point de justifier ces récits, ni de réfuter tout ce qui a été dit sur l'impossibilité que la petite contrée des Juifs renfermât assez de bétail pour fournir tant de victimes, & qu'il y eût un nombre suffisant de Sacrificateurs pour les immoler. Ceux qui ont employé leur temps & exercé leur esprit à critiquer ces textes des Ecritures, pouvoient faire de l'un & de l'autre, un usage plus utile.

Il eût été plus prudent de chercher les moyens de pénétrer ces emblèmes, que de s'arrêter à leur

leur enveloppe. Il falloit observer que plus les Traditions des Hébreux offrent de justesse & de profondeur dans les endroits où elles sont claires, plus on doit supposer, quand elles paroissent obscures ou invraisemblables, qu'elles le sont à dessein, pour nous cacher des vérités qui n'appartiennent qu'à l'homme intelligent, & qui seroient nulles ou nuisibles à tout autre qui n'y seroit pas préparé.

Il eût mieux valu nous rappeler combien la Langue hébraïque est rapprochée des objets de l'intelligence, puisqu'elle n'a pas même de mot pour exprimer la matière & les élémens; il eût mieux valu; dis-je, nous montrer combien le *sens primitif* de ses mots les plus communs, est piquant, juste & sublime; & nous apprendre que loin de borner la Langue hébraïque à un sens particulier & littéral, elle est si vaste, que pour la saisir dans son véritable esprit, on ne doit s'occuper qu'à l'étendre; car dans l'ordre vrai, c'est au sujet & à l'intelligence à mener les Langues, & non aux Langues à mener l'intelligence & le sujet.

Il eût été, enfin, plus utile de nous enseigner que tous les Êtres corporels sont chacun un symbole d'une *faculté invisible* qui leur est analogue. Alors on pourroit prendre l'idée de la *force* dans le taureau, celle de la *douceur* & de l'innocence dans l'agneau, celle de la *putréfaction* & de l'iniquité dans le bouc, & ainsi de toutes les espèces

ces d'animaux, & même de toutes les substances qui étoient offertes en nature dans les sacrifices.

Peut être qu'avec cette attention on seroit déjà parvenu à percer le voile. Car il se peut que l'espèce d'animal sacrifié fût le signe physique de la *faculté* qui lui correspond; & que la quantité ou le nombre de victimes fût l'expression allégorique de cette *faculté* même, que le Sacrificateur cherchoit à combattre, si elle étoit *mauvaise*; qu'il s'efforçoit, au contraire, d'obtenir du souverain Etre, si elle étoit *pure*; ou enfin, dont il lui rendoit hommage, lorsqu'il l'avoit obtenue.

XVI.

Parmi les objets importants que les Traditions nous présentent, il n'en est point qui doivent nous intéresser davantage que l'élection de ces Justes, suscités par la Sagesse divine, qui ne pouvant abandonner les hommes, puisqu'ils doivent être les *signes* de sa gloire, leur en présente de temps en temps des modèles.

Aucun de ces types n'a été plus ressemblant que le juste Elie, dont le nom embrasse toutes les classes d'Etres supérieurs à la matière, & qui s'est fait connoître par les actes les plus extraordinaires. Mais c'est parce qu'il participoit à la force du principe de toutes choses, que l'étonnement doit cesser à la vue de semblables faits. S'il tenoit à l'*Etre* qui a tout produit, à la source d'où découlent

coulent tous les *signes* sensibles matériels ou immatériels qui sont en action dans l'univers, quelle difficulté y auroit-il que, sous le signe d'un Corbeau, il eût reçu sa nourriture d'une main supérieure? Quelle difficulté qu'il ait dévoilé l'imposture des Prêtres de Baal, en manifestant les forces du vrai Dieu? Quelle difficulté même qu'il ait rendu la vie à un cadavre, puisqu'il agissoit par ce même Dieu qui l'avoit donnée?

Ne soyons donc plus surpris des droits qui lui furent accordés pour multiplier les alimens de la veuve de Sarepta, pour contenir ou faire tomber à son gré les pluies & les rosées; pour consumer par le feu du ciel les Capitaines d'Ochosias: car si nous ne perdons point de vue les desseins de la Divinité sur nous, si nous lisons le livre de l'homme, nous y trouverons les élémens de toutes ces merveilles.

On voit même ici quel avantage c'est pour nous d'être toujours fortement unis par la pensée, par le desir, & par l'action, aux *vertus* de ces Etres privilégiés, puisque le fidele Disciple & successeur d'Elie a répété presque tous les prodiges de son Maître.

Mais une des belles instructions qu'Elie nous ait laissées, c'est lorsqu'étant sur la montagne, il reconnut que le Dieu de l'homme ne se trouvoit ni dans *un vent violent*, ni dans *le tremblement de l'air*, ni dans *le feu grossier & dévastateur*, mais dans *un vent doux & léger* qui annonce le calme

& la paix dont *la Sagesse* remplit tous les lieux qu'elle approche; & en effet, c'est un *signe* des plus sûrs pour démêler la *vérité* d'avec le *mensonge*.

Les différens Justes qui ont suivi la même carrière, étoient chargés d'annoncer aux Rois & aux Peuples, le sort qu'ils devoient attendre, s'ils venoient à s'écarter de leur Loi; & comme il y a des voies sans nombre pour s'égarer, & que les maux qui répondent à ces écarts sont également innombrables, ces Elus ayant à offrir le tableau des uns & des autres, s'en acquittoient par les moyens & les signes les plus analogues à ce qu'ils devoient annoncer.

C'est pour cela que la Justice suprême ayant dessein de faire sentir au peuple Hébreu l'horreur de ses alliances idolâtres, lui présenta pour signe, l'union d'un de ses Envoyés avec une femme prostituée; union qui répétoit aussi celle que l'homme premier avoit contractée avec des substances impures, si opposées à son Etre.

C'est pour cela que la Justice voulant annoncer à ce Peuple, la dispersion dont il étoit menacé, & l'état honteux où ses ennemis alloient le réduire, ordonna à un autre de ses Agens de se montrer, dépouillé de ses vêtemens, sortant d'une breche faite par lui-même à sa propre maison, & prenant secrètement la fuite.

Enfin, c'est pour cela que voulant représenter au peuple Hébreu les traitemens indignes qu'il alloit

alloit subir dans la servitude, elle ne craint pas de lui faire voir un Juste plongé dans la plus affreuse douleur, & prenant pour nourriture les objets les plus dégoûtans.

L'homme peut se reconnoître dans ces divers tableaux, dès qu'il les comparera à sa déplorable situation.

Telle fut la source de cette multitude d'allégories & de faits emblématiques que l'histoire des Prophètes nous offre avec des traits si extraordinaires, qu'on ne peut les concevoir, lorsqu'on les sépare des événemens secrets qui en ont été l'objet & l'occasion.

De-là les erreurs multipliées de ceux qui ont osé juger ces récits, sans en connoître le sens ni les rapports: ces Observateurs se sont créés des fantômes pour les combattre avec plus d'avantage; aussi n'ont-ils pu remporter que des victoires imaginaires.

Lorsqu'au mépris des instructions de ces différens Elus, le Peuple & ses Maîtres se furent abandonnés aux crimes de la *putréfaction*, les Livres des Hébreux nous donnent l'histoire d'une nouvelle servitude plus humiliante & plus dure encore que la première; puisque, dans celle d'Égypte, les Hébreux étoient descendus volontairement dans une terre étrangère; au lieu que dans cette seconde servitude, l'ennemi vient les attaquer jusques dans l'enceinte de leur Ville, répandre leur

sang, les arracher de leurs foyers, ravir & profaner les objets les plus chers de leur culte.

On peut même observer qu'il est dit que ces ennemis cruels firent arracher les yeux au Roi des Hébreux; & que ce Chef figurant la lumière du Peuple, c'étoit montrer que la manière dont la Justice sévit contre les Prévaricateurs, est d'éteindre pour eux le flambeau de l'intelligence.

Ce type fut répété pendant la servitude, par l'évasion de plusieurs Tribus, qui s'étant soustraites au joug de leurs Tyrans à Babylone, allèrent au loin, & par des chemins cachés, habiter un Pays inconnu sur la Terre; là elles exercent encore dans sa pureté, le Culte de l'Eternel, selon la Loi des Hébreux; là elles expient dans le deuil & dans la tristesse, les prévarications de leurs Ancêtres, & représentent cet *organe vivant & pur* de nos pensées, qui s'éloigne quand nous sommes *lâches*, & qui gémit loin de nous sur nos égaremens volontaires, afin que toutes ces larmes puissent être offertes comme un tribut à la Justice de la Sagesse suprême, qui oublie les crimes des coupables pour ne faire attention qu'aux douleurs de l'innocent.

Il en est de même de l'Arche d'Alliance que les Macchabées nous apprennent avoir été déposée par Jérémie, pendant la captivité, en un lieu inconnu, où elle doit rester jusqu'à la consommation des choses.

Mais

Mais dans tous ces types, on voit sans cesse la clémence accompagner la justice, & laisser toujours l'espérance aux malheureux mortels condamnés à la privation. C'est pour cela qu'il est annoncé qu'à la fin des temps, les Tribus qui se sont exilées viendront se réunir à leur Peuple; & que l'Arche sortira du lieu caché qui la recèle, avec le même éclat & la même majesté, qui environnerent la Montagne célèbre où la Loi de l'alliance fut donnée à l'homme.

Un Roi vainqueur de l'Assyrie, sage, & participant aux Sciences des Hébreux, connoît que le terme de leur esclavage est arrivé; il charge un Juile, indiqué par la Sagesse divine, de les ramener dans la Terre de leurs Peres, pour y rebâtir le Temple abandonné pendant toute la durée de cette affreuse servitude, où ils avoient été privés de leur culte & de leurs vrais sacrifices; où enfin, plongés dans la tristesse, ils avoient suspendu leurs *instrumens de Musique* aux branches des saules, plutôt que de mêler leurs *chants* aux *concerts impurs* de leurs *Maîtres*. Ces tableaux sont si naturels & si ressemblans, qu'il est inutile que nous en exposions les rapports.

Il en est ainsi de la différence qui se trouva entre ce second Temple & le premier. Elle étoit si frappante que ceux qui avoient connu l'ancien Temple, & qui virent bâtir le nouveau, ne purent s'empêcher de répandre des larmes ameres, tant ils sentoient le prix de celui qu'ils avoient

perdu. Cela nous rappelle que le temple corporel que l'homme habite aujourd'hui, n'est qu'un cloaque, un cachot ténébreux, comparé au Temple dans lequel il fit sa première demeure.

Le Prêtre chargé de la réédification de ce Temple, retrouva un des exemplaires de la Loi. Ceux qui ont cru pouvoir rejeter les Prophéties des Livres Hébreux, en supposant qu'Esdras avoit lui-même fabriqué ces Livres, auroient pu faire valoir cette objection pour les Prophéties dont l'événement l'avoit précédé, mais non pour celles dont l'accomplissement ne devoit avoir lieu qu'après lui, & ils ne peuvent nier que celles-ci ne soient en plus grand nombre.

En rétablissant le culte, Esdras rétablit les offrandes de froment, de vin, & d'huile, qui avoient été en usage dans les beaux jours du Peuple Hébreu; je ne cacherai point que ces trois substances combinées sont les fondemens matériels sur lesquels repose l'édifice intellectuel du *Grand oeuvre* du rétablissement des choses; parce que l'une est le *réceptif*, l'autre l'*agent actif & générateur*, & la troisième est le *lien intermédiaire*.

„Pour donner une idée des propriétés de l'huile, je ferai observer qu'elle est composée de quatre substances élémentaires qui lui donnent des rapports *actifs* avec les quatre points cardinaux de la circonférence universelle. Parmi les différentes huiles, celle de l'olivier tient le premier rang, parce que la chair de son fruit étant
exté-

extérieure, reçoit par ce moyen les *premières actions des influences*; sans oublier que par sa qualité naturelle, elle fixe & arrête en elle ces mêmes influences. Et c'est de-là que pour peindre les prévarications des Chaldéens, Baruch nous représente des femmes brûlant devant leurs faux Dieux, des noyaux d'olive.

Peu de temps après la délivrance de cette seconde captivité, les *Forts* cessent de combattre, & deviennent semblables à des femmes; on voit toute leur vertu se consumer & se corrompre; on voit cet *Arbre choisi* devenir si foible & si stérile, que, selon l'expression allégorique des Prophètes, il ne produisoit pas même un seul *Rameau* assez fort pour qu'on en pût faire un *Sceptre* au Prince; on voit, dis-je, ce Peuple tomber dans un tel aveuglement, qu'il ne craint pas d'aller à prix d'argent, solliciter auprès des Idolâtres la grande Sacrificature de son propre Temple.

On voit ensuite un *ennemi puissant* environner ses murs, lui faire éprouver toutes les horreurs de la guerre & de la disette; & l'on reconnoît par ces maux sans nombre, par ces fléaux terribles, l'accomplissement des menaces, qui avoient été souvent réitérées au Peuple Hébreu, dans le cas où il ne garderoit pas la Loi de son alliance; jusques-là que des malheureux époux nourris dans la délicatesse, se trouveroient tellement pressés par la faim qu'ils s'arracheroient leur propre fruit, & qu'après l'avoir dévoré, ils se disputeroient en-

core cette masse informe & dégoûtante à laquelle l'homme est attaché dans le sein de sa mere. Image horrible qui apprend à la fois à l'homme corporel & son abominable origine, & la dure nécessité où il est de dévorer journellement l'amertume & l'impureté avec lesquelles le premier crime l'a confondu.

Bien-tôt le *Sacrifice perpétuel s'interrompt faute de victimes*, les montceaux de morts sont accumulés autour de l'Autel, les Soldats armés & couverts du sang de leurs freres s'établissent dans ce lieu redoutable, où le grand Prêtre seul pouvoit entrer une seule fois l'année. C'est alors que subjugué par le nombre & par la misère, ce Peuple tombe dans une disperſion absolue. Il devient errant, sans Temple, sans Sacrificateur, sans Autel, comme l'homme depuis sa chute rampe honteusement dans la privation des ſes premiers droits, & des fonctions sublimes qu'il devoit remplir dans l'Univers.

Les Faſtes des Hébreux, conſidérés dans cet enſemble, & ſous ce point de vue, nous préſentent un miroir fidele, où nous pouvons contempler l'hiſtoire de l'homme. On ne peut ſ'empêcher d'y reconnoître auſſi des traces d'une lumière & d'une force ſupérieure, dont l'homme livré à lui même eſt abſolument incapable; je parle de ces *vertus* qui ont dû apporter des ſecours viſibles juſques dans ſa ténébreuſe demeure, ou de ces Agens, dont pluſieurs ſont annoncés dans les

Ecri-

Écritures, comme ayant été sans Généalogie & sans Ancêtres.

Enfin, le nombre de ces Agens, les différentes époques où ils se sont manifestés, désignent cette subdivision des puissances divines, qui fait ici bas le tourment de l'homme, mais qu'il doit subir avant de recouvrer son domaine, & dont les tableaux ne peuvent se peindre à lui sous des couleurs trop sévères, attendu que pour celui dont le dernier sentiment a été le mépris de la vérité, le premier doit être la terreur de cette même vérité.

Nous avons maintenant à fixer nos idées sur les apparences de cruauté & d'injustice que nous offrent les Traditions des Hébreux, & sur le choix que la Sagesse a fait d'un Peuple qui a si mal répondu à ses bienfaits.

Atrétons-nous d'abord à ces exécutions cruelles, ces énormes effusions de sang opérées par la main des Hébreux, malgré la Loi formelle qui leur défendoit de le répandre; parlons de ces fléaux lancés sur des Peuples innocens pour l'expiation des fautes de leurs Chefs; parlons, dis je, de toutes ces souffrances dont plusieurs ont été les victimes, non seulement pour les prévarications de leurs Ancêtres mais encore pour celles d'autres coupables, avec qui ils sembloient n'avoir pas les mêmes rapports.

La première de ces difficultés se résoud par la contradiction même. Plus la défense faite au

Peuple Hébreu de répandre le sang étoit précife, plus la Sageffe faisoit connoître que le droit de Justice lui étoit réservé à elle feule, & qu'ayant pu feule donner la vie aux hommes, il n'y avoit qu'elle qui eût le pouvoir légitime d'en difpofer.

Mais en fe réfervant le droit exclusif d'agir fur l'homme, cette Sageffe ne perd pas le droit d'agir par lui; ainfi, de quelque maniere qu'elle montre fon action, elle ne change rien aux Loix qui la constituent; puisque c'est toujours elle qui opere, & puisqu'en employant la main de l'homme, elle ne fait qu'exercer d'une maniere plus rapprochée de l'état groffier des coupables, l'empire qu'elle exerce continuellement fur toute la pofterité de l'homme, comme fur tous les Etres.

L'homme n'étant alors que l'agent ou l'organe de la Justice, il n'y a pour lui ni prévarication ni crime, & tant qu'il ne répand pas le sang par fa propre autorité, & pour fa propre caufe, il n'est point comptable aux yeux de la Justice. Vérité que les hommes ont fouvent appliquée mal-à-propos à leur Justice conventionnelle, & à tous les ressorts de l'ordre focial, tandis qu'elle ne convient qu'à l'homme dans fa véritable Loi: vérité néanmoins dont cette Justice humaine conferve encore les traces & l'empreinte, puisqu'elle regarde comme innocens, tous ceux qui jugent & qui tuent au nom du Prince, & qu'elle ne févit que contre ceux qui jugent & qui tuent en leur propre nom.

L'Ecri-

L'Ecrivain Hébreu nous montre en effet combien la main de l'homme étoit passive dans ces grands événemens, & combien elle étoit dirigée par une force supérieure, puisqu'en un instant & par le moyen d'une quantité d'hommes insuffisante, il nous en présente souvent des nombres prodigieux immolés à la Justice.

Quant à ces exécutions sanguinaires & cruelles, pour des crimes auxquels le Peuple n'avoit point participé; sans rappeler ici ce qui a été dit sur le crime de l'homme, on doit distinguer les crimes particuliers d'avec ceux qui sont communs à toute une Nation. Car la constitution des corps est telle, que le mal comme le bien sont réversibles sur tous les membres. Nous en voyons même des exemples dans l'ordre simple des choses humaines.

D'ailleurs ce qui devoit étouffer tout murmure, c'est cette incertitude où nous sommes si la Sagesse suprême ne paie pas les services qu'elle exige de nous; si, après qu'elle a exercé ses pouvoirs sur les objets de sa Justice pour effrayer l'oeil du coupable, elle ne les dédommage pas des travaux qu'ils ont supportés; si, enfin, plus noble & plus féconde que tous les Souverains de la Terre, elle ne peut pas verser dans l'ame des hommes quelques rayons de sa gloire, qui mettent à leurs yeux les récompenses au dessus de tout rapport avec les peines & les services. En considérant sous ce point de vue la marche de cette Sagesse, qu'avons-

qu'avons-nous à dire, lorsqu'elle nous emploie ? L'injustice n'est pas de faire travailler l'ouvrier, mais de le faire travailler, & de lui retenir son salaire.

Si l'on veut ensuite rassembler dans la pensée les maux qui sur toute la Terre affligent la postérité de l'homme, & les comparer avec les fléaux de toute espèce, dont, suivant les Traditions Hébraïques, le Peuple Juif a tant de fois éprouvé la rigueur, on y verra seulement que ces peines ont été plus rapprochées & plus multipliées sur le Peuple destiné à manifester tous les effets des *vertus* divines.

Car, malgré la difficulté d'admettre des fléaux si généraux, & des maux si nombreux, infligés à la fois sur une seule Contrée & sur un seul Peuple, je l'ai déjà dit, les prévarications générales ont dû attirer des molestations générales. Et d'après ce que nous avons laissé entrevoir sur les droits de la volonté de l'homme, soit pour, soit contre lui-même, il n'y a plus de moyens ni de faits qui doivent le surprendre, ni lui paroître surnaturels à sa véritable essence.

Il est vrai qu'en général les maux naturels qui affligent les Nations, s'opérant sans le concours de la main de l'homme, sont hors de comparaison avec les faits rapportés dans les Livres des Hébreux, où la Justice divine contre les coupables s'exerce presque toujours par des hommes. Mais si la Sagesse suprême a pu faire choix d'un
Peuple

Peuple parmi tous les autres Peuples, pour l'accomplissement de ces desseins; si elle a vraiment fait ce choix pour retracer à l'homme le rang privilégié qu'elle lui avoit donné autrefois entre toutes les autres puissances; quel que soit ce Peuple choisi, il faut que nous voyions réunies en lui toutes les actions diverses qui constitueroient un ordre d'Êtres, s'ils étoient dans leur état de perfection.

Mais la postérité de l'homme étant dans la dégradation, ne peut représenter cet ordre d'Êtres qu'avec une très-grande irrégularité; & cette irrégularité consiste à montrer dans une même espèce toutes les actions des espèces opposées. Elle consiste à tellement rétrécir le tableau, que dans le même ordre d'Êtres, on voit des *vertus* actives & des *vertus* passives; elle consiste en ce que dans une même Race, dans un même Peuple, il se trouve à la fois le Juge, le Vengeur & le Coupable, pendant que ces noms devroient appartenir à des Êtres différens.

„Quant à la défense de répandre le sang, cherchons pourquoi il est dit dans les Livres Hébreux, que Dieu redemandera l'ame de l'homme à la *main* de l'homme, & même à celle des animaux.“

„Et au sujet du mot *main*, relevons d'abord une erreur des Traducteurs יד *iad*, *main*, vient de ידא *iadah*, il a lancé; parce qu'en effet la main est l'instrument qui lance. Mais le mot יד *iad* signifie

signifie aussi *force, puissance*. Or si l'intelligence avoit conduit les Traducteurs, ils auroient dit dans les Proverbes que la mort & la vie étoient *dans la force de la langue*, ce qui eût été très-expressif; au lieu de nous dire, comme ils l'ont fait, qu'elles étoient *dans la main de la langue*, ce qui n'offre qu'une idée inintelligible & extravagante."

„Transformons donc ici le mot *main* dans le mot *puissance*, & rappelions-nous quels dangers menacent l'homme impur qui sort de son corps avant son temps."

„La Loi des Etres étant irrévocable, ils sont forcés de la remplir; or si l'homme intellectuel doit séjourner pendant un temps dans le sang, & qu'on le prive du sien, il s'attache à un autre sang; & communément à celui de son meurtrier, soit homme, soit bête, parce qu'alors ce sang est plus prochain & plus développé."

„Dans ces deux cas, il ne peut résulter que de très-grands désordres pour lui, puisqu'un Etre ne peut habiter que le corps qui lui est propre & naturel. En s'attachant au sang d'un autre homme, il le gêne sans trouver à s'y reposer, parce qu'un autre Etre siege dessus; en s'unissant au sang de la bête, il se lie à des entraves encore plus grossières & plus étrangères à lui-même, & tous ces maux sont autant d'obstacles qui le retardent & le molestent pendant sa marche; on peut

peut donc voir pourquoi Dieu redemandera l'ame de l'homme à la *main* ou à la puissance de tout ce qui est sang, puisque l'homme est sa dîme par les rapports *originaux* de son quaternaire avec dix; on peut voir sur quoi est fondée l'horreur que les hommes ont généralement des meurtriers; enfin, pourquoi toutes les Nations de la Terre ont regardé comme couverts de la dernière marque de réprobation, ceux dont les cadavres sont exposés à être la pâture des oiseaux & des autres animaux."

Venons à la seconde question, concernant l'ingratitude du Peuple choisi.

La plupart des Observateurs sont choqués de ce que les Livres hébreux, présentant un Peuple élu par la Sagesse suprême, pour être comme le miroir de ses *vertus* & de ses loix, ce Peuple soit devenu le plus grossier, le plus barbare & le plus ignorant de la Terre; de ce que loin de combattre pour la main qui l'avoit choisi, il s'arme à tout moment contre elle; de ce que n'observant que la lettre des Préceptes de cette Sagesse, il a été comme inutile à ses desseins.

Si les Observateurs avoient ouvert les yeux sur la véritable destination de l'homme, sur l'amour inextinguible de son Principe, qui brule de zèle & d'ardeur pour lui, sur la persuasion de tous les Peuples que ce Principe s'occupe sans cesse à les délivrer de leurs ténèbres & de leurs privations, ils auroient reconnu que les Livres des Hébreux,

ainsi

ainsi que toutes les autres Traditions, n'étoient que l'histoire de l'homme.

Ils auroient reconnu que ce Principe premier, dont l'homme étoit chargé de manifester l'image sur la Terre, lui fournissoit encore ici-bas les moyens d'accomplir sa destination; que celui de tous, le plus sensible étoit de lui montrer, dans sa propre postérité, le type de ce qu'il auroit été, s'il eût conservé les droits de son origine; qu'ainsi ce Principe premier avoit pu & dû choisir parmi cette postérité criminelle, quelque'Etre moins coupable & plus rapproché de lui, le rendre dépositaire des *vertus* que sa Justice permettoit d'accorder à la Terre, pour la ramener à son centre; donner à cet être, par une suite de la convention primitive, la promesse que s'il en faisoit un usage légitime, non seulement il les conserveroit pour lui & pour sa postérité, mais encore qu'il les augmenteroit sans fin & jusqu'à l'immensité des nombres; que si, au contraire, lui & ses descendans venoient à les mépriser, tous ces dons leur seroient retirés, & qu'alors au lieu d'éclairer les Nations, & de les ramener à leur centre, ils deviendroient l'objet de sa Justice & l'opprobre de la Terre.

Les Observateurs auroient vu enfin, que c'étoit répéter dans un tableau sensible & temporel, cette convention première sur laquelle l'émanation de l'homme étoit fondée, & par laquelle il devoit jouir de tous les avantages inhérens à la splen-

splendeur de sa source, s'il demeurait attaché, comme il devoit attendre tous les maux & tous les avilissemens, s'il s'en séparoit.

Mais, quoique la suprême Sagesse ait pu & dû faire temporellement le choix dont nous parlons; quoiqu'elle ait élu un Etre juste pour lui confier le trésor de ses bienfaits, puisque nul impie ne peut y participer; si dans la suite la postérité de ce juste vient à s'écarter de sa loi, qu'elle devienne par conséquent un réceptacle d'ignominie, & l'objet du mépris de tous les Peuples, dira-t-on pour cela que le choix de cette Sagesse ait été indigne d'elle? Et le premier choix qu'elle auroit fait, en auroit-il été moins pur, quoiqu'il fût devenu l'impureté même? Il faudroit donc dire que l'homme, émané de la Sagesse suprême, fut sans gloire & corrompu dans son origine, parce qu'aujourd'hui nous le voyons ramper dans le crime & l'opprobre.

Avouons donc que ce Peuple, malgré qu'il ait si peu secondé la main qui l'avoit choisi, n'étoit pas moins, lors de son élection, le flambeau vivant qui devoit briller dans nos ténèbres, & nous retracer des tableaux temporels dont l'homme invisible est le modele. Enfin, reconnoissons qu'il devoit être la preuve parlante du principe qui a été exposé sur la nécessité de la communication des *vertus* subdivisées de la Sagesse suprême parmi les hommes.

On ne peut nier même que dans la dispersion absolue à laquelle il est livré, il ne présente encore des indices de cette vérité. Ce Peuple choisi par la Sagesse pour être son signe sur la Terre, représentoit l'état glorieux de l'homme dans la pureté de son origine, et les sublimes fonctions qui appelloient à manifester cette Sagesse dans l'Univers: ce Peuple représentoit même l'ordre & l'harmonie de cette Unité suprême que tous les Etres devoient contempler sans cesse, afin de se conformer à la régularité de leur modele; en un mot, il étoit comme le fanal des Nations & le flambeau qui devoit successivement les éclairer.

Lorsque le Peuple hébreu est tombé dans de coupables divisions, lorsque ces crimes l'ont entraîné dans l'oubli de ses titres, dans un culte faux & impie, & dans la rigoureuse dispersion qui en devoit être la suite, sa nature première n'a point changé: quoique l'exercice de ses droits & de ses facultés lui soit retiré, son unité d'élection n'a point été anéantie: quoique les membres de ce corps se soient entièrement dispersés & subdivisés, ils conservent toujours leurs rapports fondamentaux.

Ainsi ce Peuple offre toujours l'empreinte primitive qui le constitue; il a toujours sur lui le *seal* du Ministère auquel il fut appelé; & il porte par-tout son essence indélébile, comme l'homme a conservé la sienne, malgré son crime & sa dégradation. Ainsi, lorsque la Justice suprême laisse ce Peuple errer parmi toutes les Nations, elle leur
montre

montre toujours en lui des traits, quoiqu'altérés, d'une origine respectable, qui attestent l'existence des *vertus* & perfections divines; enfin elle leur représente encore les colonnes du Temple, quoiqu'elle ne les offre que renversées.

Par-là elle donne donc encore aux Nations, dans des images défigurées, les indices secrets de ces *vertus* que l'amour & la sagesse ont fait pénétrer dans les demeures des hommes, pour leur montrer toujours des tableaux vivans de l'Etre vrai sur lequel fut modelée leur existence; & ce Peuple étant dispersé parmi toutes les Nations de la Terre, ils ont à la fois devant les yeux, & les Agens qui devroient être les organes de la vérité, & les fileaux qui les poursuivent pour avoir osé la mépriser.

Nous ne pouvons mieux terminer ce qui concerne les Traditions des Hébreux, qu'en montrant sur quoi reposent les sublimes privilèges dont ce Peuple est dépositaire. C'est qu'il est celui qui a eu dans sa Langue le premier *Nom* positif & collectif de toutes les facultés & de tous les attributs du grand Etre, *Nom* qui renferme distinctement le *principe*, la *vie*, & l'*action primordiale & radicale* de tout ce qui peut exister; *Nom* par lequel les astres brillent, la terre fructifie, les hommes pensent; *Nom* par lequel j'ai pu, Lecteur, écrire pour vous ces vérités, & par lequel vous pouvez les entendre.

Ce grand *Nom* a passé, il est vrai, dans toutes les autres Langues de la Terre; mais il n'a

porté dans aucune, l'image complète qu'il présente dans la Langue des Hébreux. Les uns n'en ont fait qu'une dénomination indicative de l'existence d'un Etre supérieur, sans rien exprimer de ses *vertus*. D'autres ont conservé quelques uns de ses traits principaux; mais ayant fait abstraction de tous les autres, elles n'ont pas peint à notre intelligence un juste tableau de notre Dieu. D'autres enfin, telles que les Langues voisines de l'hébreu par leur antiquité, ont conservé en grande partie les lettres qui composent ce *Nom* du Dieu universel; mais en ayant altéré la forme & la prononciation; elles ont bientôt cessé d'y attacher les vastes & profondes idées dont il est le germe. L'Hébreu seul possède intact ce *Nom* suprême, tige sur laquelle sont & seront entés tous les autres *Noms* destinés au soutien de la postérité humaine. Ne soyons donc point étonnés que ce Peuple nous soit présenté comme étant le fanal des Nations, & le foyer visible sur qui, depuis la chute de l'homme, ont réfléchi les premiers rayons du grand Etre.

Nous croyons avoir présenté jusqu'ici un ensemble de principes assez liés, assez conséquens, assez vrais, pour renverser toutes les doctrines de l'erreur & du néant, & nous ne doutons pas de leur en avoir substitué une plus solide, plus lumineuse & plus consolante. Si l'homme a négligé jusqu'à présent de chercher à manifester les propriétés de la source dont il descend, au moins ne peut-il plus l'accuser, ni se plaindre qu'elle ne lui en ait pas fourni les moyens.

Car.

Car, quoique l'homme, par une suite naturelle de ses écarts, ait été réduit à ne pouvoir contempler les images des facultés divines, que dans une subdivision douloureuse & pénible, elles se sont tellement multipliées pour lui, qu'elles ne laissent plus de motifs à ses plaintes.

Non seulement toutes les substances & toutes les actions de la Nature expriment chacune un trait des facultés créatrices qui les ont produites; non seulement tous les faits de l'homme annoncent qu'il est émané d'une source pensante, qu'il en a été séparé par un crime, & que par un besoin indestructible & par la loi qui le constitue, la Sagesse & lui doivent sans cesse tendre à se réunir; mais encore toutes les Traditions de la terre démontrent que cette source n'a cessé de se rapprocher de l'homme, malgré sa souillure; qu'elle circule autour de lui par des canaux innombrables dans toutes les parties de son habitation corrompue, & qu'elle se montre visiblement sur tous ses pas.

Ainsi, tout ce que l'homme peut appercevoir par les yeux corporels, tous les actes qu'il peut exercer & produire selon les loix de la Région sensible, tout ce qu'il peut recevoir par la pensée, tout ce qu'il peut même apprendre par les Traditions, par les différentes doctrines de ses semblables, par le spectacle d'un culte sublime donné à la Terre, par l'état honteux et méprisable de ceux qui l'ont perdu pour l'avoir profané; enfin, par le tableau passé & présent de tout l'Univers; ce sont

là autant de témoins irrévocables qui lui parlent le langage de son Principe & de sa Loi.

Si la Sagesse forme l'homme sous la condition expresse qu'il la manifesterait dans l'Univers, & la croyons donc plus injuste, ni impuissante, en contemplant les voies qu'elle ne cesse d'employer pour rétablir l'union qui auroit dû toujours régner entr'elle et nous; reconnoissons, en un mot, que tandis que nous manquons sans cesse à notre *convention*, la Sagesse ne s'occupe qu'à remplir la sienne.

XVII.

CHERCHONS maintenant à nous mettre en garde contre l'abus que les hommes ont fait de ces vérités, & considérons les différentes branches de la *Science* qui dans leurs mains ont été si souvent séparées de leur *tige naturelle*.

Je remplirai d'autant plus volontiers cette tâche que les temps semblent approcher où il devient en quelque sorte nécessaire de rappeler les hommes à ces objets importants. Les traces de la barbarie se sont effacées; on se lasse de ces études vagues & oiseuses qui leur ont succédé; les systèmes absurdes qui s'étoient élevés trop précipitamment sur leurs ruines, s'ensevelissent dans les ténèbres. & paroissent tendre à leur fin; & quoique ces plantes vénéneuses aient poussé en divers lieux de profondes racines, comme elles ont jeté à la fois toute leur semence, il ne leur en reste plus
pour

pour s'accroître, en sorte qu'elles doivent s'anéantir par leur propre impuissance.

Parmi les débris informes de ces colosses de l'imagination & de la corruption, nous voyons paroître une classe d'Observateurs prudents & judicieux, qui, instruits par les égaremens de ceux qui les ont précédés, s'attachent à rendre leur marche plus assurée.

Un secret penchant fixe leur attention sur les vestiges des vérités éparées dans l'Univers. Leur émulation dirigée en quelque sorte par la Nature, leur fait découvrir journellement des traits de lumière, dont quelques momens plutôt, ils n'auroient pas soupçonné l'existence; en un mot, les esprits fermentent, & se purgent sensiblement des substances étrangères avec lesquelles ils se sont si longtemps confondus.

Il est donc probable que les Observateurs s'étant occupés encore quelque temps, des loix, des Êtres, des phénomènes célestes & terrestres, des rapports physiques de l'homme avec tout ce qui existe, du rapprochement des Langues, du véritable sens des Traditions, appercevront enfin l'immense contrée des connoissances de l'homme, & qu'ils jouiront alors d'un système de science, vrai, conséquent, universel.

Observons ici que la plus importante & la principale de toutes ces découvertes, ce seroit de reconnoître la *sensibilité* de la *Terre*; car il est facile de s'assurer que notre planète jouit de

cette faculté, puisque nous en jouissons nous-mêmes corporellement, & que notre corps vient de la terre.

De même que les plus petites parties de notre corps communiquent en effet leur sensibilité jusqu'au Principe corporel immatériel qui nous anime, de même tous les êtres terrestres communiquent invisiblement la leur jusqu'au *Principe sensible* de la Terre. Et l'on doit juger quel est l'extrême degré de la sensibilité, puisqu'elle réunit, & la nôtre, & celle de tous les autres êtres sensibles de notre Région, sans compter qu'elle a des rapports d'un autre genre, avec d'autres classes d'êtres qui sembleroient encore plus éloignés, & ne pouvoir correspondre avec elle que par leur *nombre* & par leurs *actions secondaires*.

Mais, pour mieux comprendre l'importance de cette doctrine sur la sensibilité de notre Globe, sachons qu'il est la *base* de tous les phénomènes sensibles, comme l'homme est la *base* de tous les phénomènes intellectuels. & qu'ainsi la Terre & l'homme sont les deux points sur lesquels réfléchissent toutes les *actions* & toutes les *vertus* destinées à se manifester dans le temps.

Voilà une des sources de ces sublimes connoissances vers lesquelles les hommes paroissent marcher sans le savoir, & qui doivent leur apprendre un jour quelle est la véritable occupation & la véritable destination de leur Etre.

Mais

Mais on ne peut réfléchir sur l'homme, sans reconnoître que cette époque peut être aussi à craindre qu'à desirer pour lui.

Car dans quels temps l'*arbre de la Science* n'a-t-il pas été accablé sous le poids des *rameaux étrangers* qui s'y sont entés? Nous avons vu que l'Idolâtrie provient de ce que l'homme est descendu de l'idée pure & du culte simple de son *Principe* à des *objets inférieurs*.

Or si le temps matériel n'a commencé pour l'homme qu'avec son crime, on voit combien il lui est difficile qu'étant dans le temps matériel, il ne soit dans l'Idolâtrie.

En effet, qu'est devenu ce *culte simple* auquel l'homme étoit appelé par sa nature, & dont il a apperçu si peu de vestiges autour de lui depuis sa dégradation? Ce *culte* que des Etres purs & indépendans des entraves qui nous resserrent offrent à l'Eternel selon leurs *vertus* & leur *nombre*? Trop sublime pour la Terre, il se dérobe à nos yeux, & ne nous permet plus de le contempler.

L'oubli de ce culte ayant été le premier pas que fit l'homme en s'éloignant de son Principe, sa seule ressource fut dans ces *Agens* purs, jadis ses *Ministres*, maintenant ses *Maîtres*; ces Agens liés au temps comme lui, mais non pas renfermés comme lui dans les entraves d'un corps grossier & corruptible; enfin, ces Agens sur lesquels Dieu écrit sans cesse aujourd'hui, comme il écrivoit autrefois sur l'homme, & qui à leur tour écrivent

sur toutes les parties de l'Univers, afin que l'homme soit par-tout à portée de s'instruire.

Nous pourrions dire, en quelque sorte, que nous vivons habituellement dans les loix de cette *seconde classe*, puisque nous recevons des pensées journalières qui ne peuvent nous venir que de ceux qui la composent & qui l'habitent. Cependant, comme nous sommes presque toujours *passifs* dans ces *communications*, & qu'un *culte* quelconque annonce de l'*activité*, on doit présumer que cette seconde classe présente à nos études des *objets* plus *physiques*, plus *pressans*, plus *positifs*, & que dès lors elle exige des *soins* plus vigilans & mieux *dirigés* que ceux qui occupent la plupart des hommes.

Cette classe, sans être aussi parfaite que la première, & le plus haut terme où l'homme puisse sagement porter ses vues pendant l'instant rapide qu'il passe sur la terre; elle ne demande aucunes *matieres*, aucuns *instrumens*, aucuns *organes* étrangers à ceux dont l'homme est pourvu par sa nature; l'homme dès sa naissance en apporte avec lui tous les *matériaux* & toutes les *bases*; sans cela jamais cet édifice ne se pourroit élever.

Cette classe connoît néanmoins des *temps* & des *suspensions* dans les actions qui lui sont permises, attendu que telle est la loi de tous les *Agens* renfermés dans le temps; & s'il est des *Maîtres* qui enseignent le contraire, ils sont ou ignorans ou impossibles.

Mais

Mais plus cette classe est sublime, plus il est difficile à l'homme de s'y maintenir; il faut pour l'atteindre, que tout ce qu'il y a de prestiges en lui, disparoisse & s'anéantisse, pour ne laisser briller que son essence pure & réelle. Tout en conservant cette intégrité indestructible de son Etre, les illusions qui le remplissent, doivent faire place à des substances solides & vraies; comme ces tendres végétaux qui dans la terre perdent leur mollesse, & reçoivent dans leurs canaux une matière durable, qui, sans changer leur forme, leur donne une consistance à toute épreuve; enfin, l'homme joignant la *vie* d'un *autre Etre* à la sienne propre, doit se renouveler perpétuellement sans cesser d'être lui-même, & la *vie* de cet autre Etre est celle de l'Infini.

Ne soyons donc pas surpris si cette classe a paru si élevée à ceux qui l'ont connue, que depuis la chute de l'homme, plusieurs d'entre eux ont borné là leurs adorations, & que ç'a été la première source de l'Idolâtrie temporelle.

Il y a une *classe inférieure* à celle-ci; quoiqu'elle ne soit qu'au troisième rang, elle est la plus conforme à l'état infirme & dégradé de l'homme; elle est mixte comme lui, elle renferme comme lui deux *bases* considérables.

La première de ces bases a pour objet les connaissances analogues à la véritable nature de l'homme; la seconde n'embrasse que la nature sensible; toutes deux sont pures, respectables, pleines

pleines de merveilles pour qui fait en suivre les rapports, & n'y apporte qu'une intention simple, tranquille, humble, & disposée plutôt à contempler, à admirer ces beaux spectacles, qu'à régner sur eux, & à se glorifier d'y avoir place.

Toutes deux sont les dépôts de ces emblèmes hiéroglyphiques qui ont servi de germe aux symboles de la Fable; toutes deux ont été connues par plusieurs Sages anciens & modernes; toutes deux sont la source des différens Cultes qui s'exercent visiblement sur la Terre, parce qu'il n'en est aucun qui n'en ait au moins des vestiges; & quand ces traces seroient encore plus altérées, les desirs purs & constants de l'homme qui les parcourt dans la simplicité de son cœur, peuvent leur faire recouvrer leur efficacité primitive.

Si la première de ces bases doit servir de modele à la seconde, la seconde doit soutenir la première, pour satisfaire à toutes les loix de notre Être, & pour mettre un équilibre parfait dans toutes les facultés qui nous composent: car si l'homme aspirant à la *science intellectuelle*, néglige les *ressources* que la Nature lui présente, il court risque de ne faire que passer de l'ignorance à la folie.

En effet, si la Nature élémentaire nous est nuisible, c'est lorsque nous nous laissons asservir par elle, & non lorsque nous en pénétrons les *vertus*. En un mot, ignorer la Nature, c'est ramper devant elle, c'est se subordonner à elle, &

refier

rester livré à son cours ténébreux; la connoître, c'est la vaincre, & s'élever au dessus d'elle; & ceux qui s'occupent des *objets vrais*, reconnoissent si bien son utilité, que quand ils sont fatigués par une trop grande abondance *des fruits de leurs études*, il leur suffit quelquefois de fixer un objet physique pour se soulager.

D'ailleurs, si nous nous trouvons placés au milieu de ces objets physiques, c'est une preuve que l'Être sup.ême veut que nous commencions à le connoître de cette manière; s'il nous a mis ce livre devant les yeux, c'est pour que nous le lisions préalablement aux *livres* que nous ne voyons point encore. Enfin, c'est un des plus grands secrets que l'homme puisse connoître, que de ne pas aller à Dieu tout de suite, mais de s'occuper long-temps du chemin qui y mène.

Gardons-nous néanmoins de jamais séparer cette base inférieure, du *mobile intellectuel* qui doit la vivifier, & qui en est le vrai but. C'est-à-dire, tâchons de ne point contempler ces objets physiques, sans prendre pour guide le *flambeau de l'intelligence*; car elle est le Dieu de la Nature. Sans cette lumière nous ne verrons en eux qu'une apparence confuse, & nous ne pénétrons jamais dans la sagesse de l'ordre & de l'harmonie qui les constituent, de même que nous n'approuvons jamais du Dieu supérieur à l'intelligence, si nous ne commençons par *diviniser* notre cœur, attendu que rien ne s'opère que par analogie.

Gardons-

Gardons-nous de perdre de vue ce but supérieur, & de nous borner exclusivement aux connoissances sensibles & élémentaires; c'est le danger dans lequel sont tombés les hommes de presque tous les temps; c'est celui où tomba l'innocence, & ensuite Esau, qui perdit par-là son droit d'aîné. Et voilà pourquoi les Arabes qui viennent d'innocence, & qui ont été des sources si fécondes des Sciences naturelles, qu'ils passent en ce genre pour être les Instituteurs de toutes les Nations, sont demeurés néanmoins au dessous de la véritable destination de l'homme.

C'est en s'éloignant encore plus de cette classe, que les Mahométans ont réduit la Religion des Arabes à de simples observances corporelles sans intelligence & sans lumière; que chez eux, la liberté des sens est pour ainsi dire sans frein: ce peut-être n'est-ce pas sans des raisons relatives à cet objet, que Mahomet se disoit inspiré par l'Ange de la Lune.

Ainsi, pour obtenir un ensemble complet de connoissances & de *vertus*, il est clair que les *deux bases* intellectuelle & élémentaire doivent se prêter mutuellement des secours.

De la division de ces deux bases, opérée par les Arabes, aussi-bien que par les premiers hommes, est résultée une source immense d'abus & d'erreurs, qui forment une quatrième classe. Les hommes de cette classe, entraînés vers les substances naturelles, ont rétréci leur vue à force de les fixer seules.

Ils n'ont eu pour but que l'Être inférieur de l'homme; & s'ils se sont occupés quelquefois de son Être supérieur, c'est pour ne lui présenter que des objets qui ne sont pas dignes de lui.

De-là sont nées dans tous les temps, ces Sciences fondées sur des formules & sur des secrets; ces Sciences dont tout le succès, selon ceux qui les enseignent, dépend exclusivement d'une matière morte, d'amulettes, de pentacles, de talismans; ou de l'observation des objets sensibles, du vol des oiseaux, de l'aspect de certains astres, des linéamens & de la structure du corps humain; ce qui est compris sous les noms de Géomancie, Chiromancie, Magie, Astrologie, toutes Sciences dans lesquelles le *Principe* étant subordonné aux *causes secondes*, laisse l'homme dans l'ignorance de la *vraie Cause*. Or de l'ignorance à l'erreur & à l'iniquité, il n'y a qu'un pas, comme un terrain inculte, couvert de ronces, devient bientôt un repaire de serpens. C'est par là que des Mages aveugles & imposteurs, abusant de la foi des Peuples dont ils flattent les passions & les vices, détournent journellement les hommes de leur destination originelle, & du véritable objet de leur confiance.

Je ne parle point de ceux qui jouissant parmi les hommes de la réputation la plus célèbre sont encore au dessous de ceux que je viens de peindre; non seulement ils ont éloigné comme eux, le mobile invisible qui préside à toutes les loix des êtres;

non seulement ils sont devenus aveugles sur la destination & le Principe des choses naturelles, mais ils ont même perdu la connoissance des propriétés des moindres substances; ils n'ont observé que les effets extérieurs des corps, sans s'occuper des vrais rapports de ces Etres avec l'homme.

Cependant l'intelligence de l'homme ne pouvant pas toujours sommeiller, ils ont cherché au moins les loix & les rapports que ces Etres pouvoient avoir entr'eux; mais ayant séparé ces Etres de leur Principe, ils se sont vus forcés de les expliquer par eux-mêmes; & de-là sont résultées ces doctrines matérielles & incohérentes de la production des astres, par des divisions d'une même masse de matiere en incandescence; ces comparaisons si rabaisées de la naissance de ces grands & vivans mobiles, avec les fusions passives & mortes de nos substances terrestres; systêmes qui coûtent à leurs Auteurs infiniment plus d'efforts qu'il ne leur en auroit fallu pour s'élever d'abord à un Principe actif ordonnateur de tous les Etres, qui infuse en chacun d'eux une mesure de *force*, de *vertus* & de *vie* analogue à ses desseins: parce qu'il n'y a que le faux & l'erreur qui tiennent l'homme en travail, & qu'il est dans une action paisible & naturelle quand il est dans la vérité. Mais je l'ai dit, je ne dois pas parler de cet ordre de Savans; ils sont nuls relativement à la science & aux objets dont nous traitons.

Enfin, il existe une *cinquieme classe* de Sciences, est c'est celle de l'abomination même; elle
a des

a des *moyens*, des *emblèmes intellectuels & sensibles* comme les classes précédentes; elle connoît le *nombre & les propriétés de la fin*; elle a un *culte*, il faut même une certaine pureté pour l'opérer; enfin, il y a une Nation sur la terre qui vend aux autres Peuples une partie des *ingrédients* nécessaires à ce culte; mais les *résultats* en sont horribles; les *signes* en sont communément tracés sur ceux qui la professent & qui l'exercent, afin que les hommes aient devant eux les exemples parlans de la Justice. Car l'*objet* de cette Science étant *sauvage & corrompu*, elle conduit les hommes par des sentiers inventés de ceux de la vérité. Mais aussi cette vérité étant par-tout, les monstres dont nous parlons ne peuvent faire un pas sans la rencontrer, & ne se présentent point à elle par les *sentiers naturels*, ils ne l'approchent que pour en être repoussés; ils ne la connoissent que pour éprouver ses rigueurs, & non pour jouir de la paix qui lui est propre.

A ces différentes classes de Sciences, il faut joindre les nuances intermédiaires: on ne doit pas oublier que chacune de ces classes peut mener à des termes indéfinis, soit dans le nombre des branches qu'elle renferme, soit dans l'étendue de ces branches; qu'elle peut s'allier aux autres classes en tout ou en partie, avec les plus voisines comme avec les plus éloignées, & former des amalgames où la pensée de l'homme a de la peine à se reconnoître.

Car depuis les fables de la mer jusqu'au régions les plus élevées des titres, l'homme peut atteindre par-tout des *signes* multipliés & variés de ses *titres primordiaux*; il peut, comme il l'éprouve tous les jours par ses Arts, par ses goûts, par ses passions, mettre son ame dans ses yeux, dans ses oreilles, dans ses mains, dans ses pieds, dans son palais, dans sa tête, dans son coeur, dans ses organes impurs; & toutes ces choses liées corporellement avec lui-même, ne sont que l'image des objets distincts de lui, avec lesquels il peut l'identifier.

D'après cela, il ne faut point être étonné du mélange qu'on aperçoit parmi les doctrines de la Terre, & d'y voir ces différentes combinaisons, du divin, du spirituel, du naturel, du matériel & de l'impur; parce que toutes les classes sont ouvertes à l'homme, & que quand il ne règle pas sa marche par un *guide infallible*, il laisse entrer dans son *oeuvre* des traces de sa corruption & de son ignorance; enfin, il est constant que l'homme, par sa nature, peut agir dans Dieu, avec Dieu, par Dieu, sans Dieu, & contre Dieu.

Il n'est pas difficile de voir pour laquelle de toutes ces Sciences, il seroit de notre intérêt de nous décider. Mais vu le mélange auquel elles sont exposées en passant par la main des hommes, il se pourroit que sous des dehors spécieux on nous conduisît à l'erreur; défendons-nous donc des Maîtres qui n'appuyent leur Science que sur
une

une base matérielle, sur des formules, sur des recettes scientifiques, toujours concentrées dans les causes secondes; car, je le répète, de ces causes secondes aux causes corrompues, il n'y a presque aucun intervalle. Et c'est beaucoup, si ceux qui s'attachent exclusivement à de semblables moyens & qui les enseignent, ne méritent que notre compassion.

Ceux qui annoncent une Science plus relevée, & des *moyens supérieurs*, demandent encore plus notre vigilance & nos réflexions, parce que leur marche étant moins connue, il doit leur être plus facile de nous tromper. Il y a donc deux manières de les juger; par leurs instructions & par leurs *faits*: je mets les faits au dernier rang pour ceux qui n'en sont que les témoins, quoiqu'ils soient très-utiles pour ceux qui ont le bonheur d'en être les instrumens; mais comme cette carrière est aussi celle de l'illusion, de l'astuce & de la mauvaise foi, le premier devoir de la prudence est d'observer avec soin tout ce qui l'annonce, & tout ce qui s'emploie, afin de ne pas prendre pour l'effet des causes supérieures ce qui pourroit n'être que celui des causes naturelles & subordonnées. Il y a aussi une mesure à garder dans ces sortes d'observations, c'est de ne pas s'aveugler au point de vouloir expliquer tout par le seul mécanisme des causes secondes; ce qui est arrivé à quelques Commentateurs des Livres hébreux, qui en parlant de la Loi, donnée sur le Mont Sinai, ont représenté comme

de simples météores, l'éclat, les feux, les sons imposans qui accompagnerent cet événement.

L'instruction est donc la pierre de touche la plus sûre pour juger de la Science qu'un Maître annonce; pour connoître le but qui l'anime, & la marche qu'il a donnée à ses facultés.

Cette instruction, nous osons le dire, est celle qui a été présentée dans cet Ouvrage; instruction fondée sur la nature de l'homme, sur ses rapports avec son Principe, & avec les Etres qui l'environnent.

C'est cette instruction qui lui apprend combien il est supérieur à la nature élémentaire, puisque celle-ci n'étant qu'une *unité composée*, ou une fraction de la grande unité, suit nécessairement la loi des *fractions numériques* qui est de décroître dans leur exaltation, ou d'être toujours plus nombreuses dans leur racine que dans leurs puissances; qu'ainsi plus l'univers matériel avance en âge, plus il se rapproche du néant, puisqu'il s'élève à ses puissances.

C'est cette instruction qui présente l'Etre intellectuel de l'homme comme un *entier*, puisqu'il tient à la racine intellectuelle & divine dont toutes les puissances sont des entiers; qui annonce, par conséquent, que selon la loi des *entiers*, il doit s'aggrandir & s'étendre à mesure qu'il s'élève à ses puissances, puisque le privilège des *entiers*, est de manifester de plus en plus leur grandeur & l'indestructibilité de leur être.

C'est

C'est cette instruction qui montrant le *nombre* de l'homme comme étant plus vaste à mesure qu'il s'élève à ses puissances, nous fait comprendre qu'il doit y avoir un terme où l'action temporelle de ce *nombre* étant complète, il ne puisse plus agir que dans l'infini, & par conséquent hors des bornes matérielles, particulières & générales. Et en effet, voici le tableau du cours progressif de l'homme intellectuel; dans l'enfance il ne pense point, à cause de son corps; dans la jeunesse il pense par le corps; dans l'âge mûr il pense avec le corps; dans la vieillesse il pense malgré le corps; après la mort il pense sans le corps.

C'est cette instruction qu'on ne peut pas taxer de vouloir dominer sur la croyance des hommes; puisqu'elle les engage, au contraire, à ne pas faire un pas sans examen: c'est cette doctrine, qui montrant dans l'homme les vestiges & les ruines d'un magnifique Temple, lui présente toutes les actions de la Sagesse & de la Vérité, comme tendant sans cesse à le relever sur ses fondemens; qui lui apprend que les voies tracées par les hommes éclairés, ou les Elus généraux, lui sont nécessaires dans le moyen âge de sa réhabilitation; mais que les vraies lumières qui conviennent à chacun en particulier, arrivent par un canal plus naturel encore, & à couvert de toute illusion, quand l'homme a fait long-temps une abdication absolue de lui-même, qu'il ne s'est point rempli de sa propre suffisance, qu'il n'a point été sage à ses propres yeux,

yeux, & que comme la fille de Jephthé, il a pleuré sincèrement sa *virginité*.

C'est cette instruction qui lui démontre que le crime de l'homme a fait subdiviser relativement à lui toutes les *vertus*, dont il pouvoit autrefois contempler d'un coup d'oeil le vaste ensemble; mais que la nature des Êtres étant indéfectible, dès que l'homme est l'expression caractéristique du Principe suprême, il faut éternellement que cette loi opère.

C'est cette instruction qui le porte à reconnoître que la multitude de faits, d'actions, d'*Agents*, de *vertus* répandues dans l'Univers, suivant les Traditions de tous les Peuples, ne sont que l'exécution même de cette loi coéternelle & indestructible, qui ayant constitué l'homme, l'accompagne, & l'accompagnera à jamais dans tous les instans de son existence.

Enfin, c'est cette instruction qui lui fait considérer tous les faits de la nature, comme l'expression de sa véritable science, & de la sublimité de ses fonctions primitives, ainsi qu'on peut le voir dans l'arc-en-ciel; phénomène qui est formé par la réflexion des rayons solaires, comme les *vertus* intellectuelles sont des *reflets* de l'*Action* du Dieu suprême: qui ne paroissant que lorsqu'il y a des nuages, semble poser la borne entre leur ténébreux chaos, & le séjour de la lumière: qui porte un nombre régulier dans ses couleurs: qui se présente sous la forme d'une circonférence tellement subordonnée à l'homme, que celui-ci en occupe
 toujours

toujours le centre, & s'en fait suivre à tous les pas: qui offre par-là à ses yeux un tableau immense, où il peut voir quels étoient ses premiers rapports avec l'unité, avec les Agens fournis dont il disposoit à son gré, & avec le séjour du désordre & de la confusion dont ces Ministres fideles le tenoient soigneusement séparé: qui, en un mot, présente un tableau si fécond, que la Sagesse ne pouvoit pas choisir un plus bel emblème, quand elle voulut, lors du Déluge, annoncer ces *vertus* supérieures & universelles dont elle a fait de tout temps les organes & les signes de son alliance avec l'homme.

Ceux qui, avec une doctrine aussi sublime, se présenteroient pour nous guider dans la carrière de la vérité, pourroient mériter notre confiance: car s'il arrivoit que leur marche ne fût pas conforme à leurs principes, ces principes seuls nous auroient assez ouvert l'intelligence pour que nous sentissions le faux de leur marche, & que la pureté de nos desirs rendît leurs efforts impuissans.

Ils mériteroient d'autant plus cette confiance, s'ils nous apprenoient à discerner la science d'avec la sagesse, qui est le complément & le but de toute science.

Il ne faut pas croire, en effet, que cette sagesse soit à notre seule disposition & dépendre absolument de nous, comme l'habitude des exercices corporels auxquels nous pouvons nous former à force de répétitions, & être comme assurés de réussir.

Nous avons en nous, il est vrai, plusieurs facultés intellectuelles & spirituelles qui peuvent se perfectionner par notre travail, telles sont les *vertus secondaires*, & même la science; mais quant à la sagesse, ce n'est point à force ouverte que nous y parviendrons; c'est la Cour des Rois où il faut marcher avec humilité, soumission, prévenance, attention constante à captiver leur bienveillance, où, à quelque instant qu'ils nous prennent, il faut toujours qu'ils nous trouvent prêts à leur plaire, & à nous sacrifier pour eux. C'est autant par la patience que par l'autorité & par la violence, qu'il faut écarter les rivaux qui nous traversent. La douceur & l'amour, voilà les routes qui mènent à la félicité; encore, malgré tous ces soins, le *Prince* peut-être ne jugera-t-il pas à propos de nous honorer d'un regard.

Jugeons maintenant si la sagesse est une chose précieuse, & si il est rien à quoi elle puisse se comparer. L'homme devrait la demander sans cesse, mais avec des paroles de feu qui exprimassent combien il la desire: son visage devrait porter d'avance la joie dont ce trésor peut le remplir; c'est une soif ardente, c'est un besoin voluptueux, c'est tout son être intérieur qui doit parler.

Nous pourrions écouter nos Maîtres, s'ils nous peignoient les imprudences auxquelles l'esprit de l'homme est exposé dans sa marche, par ses jugemens trop précipités; s'ils nous disoient qu'à quelque degré de connoissance, de sagesse et de *vertus*
que

que nous puissions être, il nous reste toujours plus à acquérir que nous ne possédons; que les plantes qui poursuivent dans une paisible persévérance le cours de leur action devroient nous servir de modèles; que tous les momens que l'homme emploie à se contempler, sont pris sur ceux destinés à sa *croissance*; que non seulement il ne faudroit pas compter pour quelque chose les jouissances les plus vastes auxquelles nous pouvons tendre comme hommes, mais qu'il faudroit regarder bien moins encore les jouissances & les faveurs particulières, comme le complément de l'oeuvre; ni une science isolée, comme l'universalité des merveilles renfermées dans l'alliance de l'homme avec son Principe: car cette fausse maniere de voir seroit le premier obstacle à nos progrès; & si nous venions à l'insinuer à d'autres, nous pourrions être assurés que nous les trompons, & que nous nous trompons nous-mêmes.

Nous pourrions écouter attentivement ces Maîtres, si après nous avoir instruits par ces principes, ils nous engageoient à examiner s'il n'y a pas un complément à ce grand oeuvre; & ici nous allons voir naître un nouvel ordre de choses.

QUE seroient les connoissances de l'homme, que seroit cet Etre fait pour posséder l'unité des sciences & des vérités, s'il n'avoit pu espérer de connoître qu'une subdivision des *vertus* divines? Sa nature l'appellant à contempler la réunion de ces mêmes *vertus*; & à être leur signe vivant,

comment auroit-il jamais recouvré des privilèges aussi sublimes, s'il n'eût vu que des rayons épars de cette unité?

En effet, que sont ces Héros, ces demi-Dieux, ces Agens célèbres, dont les Traditions historiques & fabuleuses nous présentent sans cesse la correspondance avec la Terre? Ils n'ont été chacun dépositaires que de quelques *vertus* particulières de l'unité. L'un en a manifesté la force par la *grandeur* de ses entreprises, & par ses immenses travaux. L'autre en a manifesté la *justice* par la punition des *malfaiteurs* & par l'asservissement des *rebelles*. D'autres, enfin, en ont manifesté la bonté, la bienfaisance, par les Sciences & les secours qu'ils ont apportés aux *malheureux*, & par les douceurs qu'ils ont fait goûter aux hommes de paix. Et même on peut dire de ces Agens, sans excepter ceux dont il est parlé dans les Traditions des Hébreux, qu'ils ne montroient à l'homme que des *vertus* isolées, temporelles & passagères, & que par conséquent ils ne lui donnoient point une idée parfaite de son Etre, ni des droits qui sont attachés à sa nature.

Il lui manquoit encore le complément de cette connoissance pour concevoir le sens de tous ces emblèmes grossiers qui avoient bien représenté la loi de l'homme: mais qui ne l'avoient représentée que matériellement, au lieu qu'elle devoit l'être par la *vertu* de l'homme, & par des faits qui émanassent de lui-même.

Il falloit donc qu'une ACTION PUISSANTE démontrât la réelle & féconde existence de l'homme, en lui facilitant l'intelligence de son Etre, & en l'élevant à un état de supériorité, auquel il ne cessoit de tendre, depuis sa chute, par une loi irrésistible de son essence; il falloit, dis-je, une troisième époque; il falloit un type total, qui lui offrît une loi plus simple & plus *une* que toutes celles qui avoient précédé; une loi plus analogue à la vraie nature de l'homme, dont nous ne cessons de défendre la grandeur & la sublimité.

Enfin, il falloit que la Sagesse fit *ouvrir* pour la postérité humaine, une *porte* de plus que celles qui sont contenues dans le *quarré* de la *puissance* de l'homme; c'est à-dire, que cette Sagesse devoit faire *ouvrir* une cinquantième porte, pour abolir le *nombre de servitude* opéré par la double puissance du mal, afin que l'homme, après s'en être délivré lui-même, pût encore en délivrer son *enceinte*; „ & tel étoit l'esprit de cette loi hébraïque, qui au bout de cinquante ans rendoit la liberté aux esclaves, & faisoit rentrer les biens aliénés dans les mains de leurs premiers Maîtres“.

Par cette *vertu* nouvelle, non seulement l'homme devoit voir disparaître en lui les loix de l'instinct & des affections des brutes, mais encore y substituer les droits & les affections de l'intelligence. Non seulement il devoit reconnoître tous les pouvoirs de l'ordre & de la justice, mais encore apprendre à s'élever au dessus de la justice même, en

se conduisant par une loi bien différente de celle qui n'avoit été écrite que pour les esclaves & les malfaiteurs : en un mot, il devoit apprendre à juger de la véritable destination de son Être, qui n'étoit pas fait pour être resserré dans des entraves, mais pour faire le bien, comme Dieu, par nature, par amour, & sans être mu par l'appareil des punitions & des récompenses.

Pendant la première époque de son expiation, l'homme, comme l'enfant dans les liens ténébreux de la matière, éprouvoit sans doute les bienfaits de la Sagesse. Mais, recevant ces bienfaits, comme l'enfant, sans les appercevoir ni reconnoître la main qui les répandoit sur lui, il n'étoit que passif, & son Être réel & intelligent ne goûtoit pas encore sa vraie nourriture, qui consiste dans l'activité & la vie.

Dans la seconde époque, ses facultés plus développées le mettoient à portée de profiter des dons qui lui sont prodigués. C'étoit alors que des Agens vertueux & éclairés, placés près de lui, l'assujétissoient à des sacrifices, pour lui faire comprendre l'état de violence & de sujétion où toute la Nature se trouvoit par rapport à lui; puisque tout donnoit sa vie pour lui.

Par-là, ces Agens l'instruisoient sur la destination des différentes parties de l'Univers. Ils lui apprennent qu'il n'y avoit pas un seul Être dans la création universelle, qui ne fût l'image d'une des *vertus* divines; que la Sagesse avoit multiplié
ses

ses images autour de l'homme, afin que, quand il les lui présenteroit, elle fit à leur aspect sentir d'elle-même une nouvelle onction; qu'ainsi elle transmut jusqu'à l'homme tous les secours dont il a besoin; & que le modele s'unissant à la copie, l'homme pût les posséder l'un & l'autre.

C'étoit lui peindre, en effet, sa destinée sous des couleurs vives, que de lui représenter l'Univers comme un grand Temple, dont les astres sont les flambeaux, dont la terre est l'autel, dont tous les Êtres corporels sont les holocaustes, & dont l'homme est le Sacrificateur. Par-là il pouvoit recouvrer des idées profondes sur la grandeur de son premier état, qui ne l'appelloit à rien moins qu'à être le PRETRE DE L'ÉTERNEL dans l'Univers.

Mais, malgré cette brillante lumière, que les Elus de la seconde époque vinrent communiquer à l'homme, en lui annonçant qu'il étoit le Prêtre de l'Éternel, il n'avoit point encore l'explication de ce titre sublime.

Le tableau des rapports que ces Elus lui présentoient, quelque magnifique qu'il fût, ne lui offroit que des objets inférieurs à sa propre nature; il n'y voyoit que des puissances éparées & divisées; que des holocaustes corruptibles: il n'y voyoit ni les indices d'une offrande impérissable, ni l'unité des agens qui devoient y concourir; afin que par eux il pût jouir de la plénitude de ses droits.

Il étoit donc réservé à une troisième époque, de lui faire acquérir la connoissance plus parfaite
de

de la vérité, & de lui apprendre que, si de simples images temporelles ont pu lui faire découvrir quelques-unes des *vertus* supérieures, il ne doit mettre aucune borne à ses espérances, en présentant à la *vérité* une image émanée d'elle-même, qui par les secours qu'elle envoie à l'homme, l'anime de la même unité, & l'assure de la même immortalité.

C'est donc là où l'homme découvrant la science de sa propre grandeur, apprend qu'en s'appuyant sur une base universelle, son Etre intellectuel devient le véritable Temple; que les flambeaux qui le doivent éclairer sont les lumières de la pensée qui l'environnent & le suivent par-tout; que le Sacrificateur, c'est sa confiance dans l'existence nécessaire du Principe de l'ordre & de la vie; c'est cette persuasion brûlante & féconde devant qui la mort & les ténèbres disparaissent; que les parfums & les offrandes, c'est sa *prière*, c'est son desir & son zèle pour le regne de l'exclusive unité; que l'autel, c'est cette convention éternelle, fondée sur sa propre émanation, & à laquelle Dieu & l'homme viennent se rendre, comme de concert, pour renouveler l'alliance de leur amour, & pour y trouver, l'un sa gloire, & l'autre son bonheur; en un mot, que le feu destiné à la consommation des holocaustes, ce feu sacré qui ne devoit jamais s'éteindre, c'est celui de cette étincelle divine qui anime l'homme & qui, s'il eût été fidèle à sa loi primitive, l'auroit rendu à jamais comme une
lampe

lampe brillante & secourable, placée dans le sentier du Trône de l'Eternel, afin d'éclairer les pas de ceux qui s'en étoient éloignés; parce qu'enfin l'homme ne doit plus douter qu'il n'ait reçu l'existence que pour être le témoignage vivant de la lumière & le signe de la Divinité.

XVIII.

POUR mieux nous convaincre combien il étoit nécessaire qu'une *Unité de vertus* vint achever devant les hommes le tableau de leur Etre, qui n'avoit été que légèrement tracé par les manifestations particulières, je vais dire quelque chose des *Nombres*: mais auparavant je dois prévenir que cette carrière est si vaste, que jamais l'homme, ni aucun Etre que Dieu lui-même ne pourra en connaître toute l'étendue. De plus elle est si respectable que je ne puis en parler qu'avec réserve, soit parce qu'il est impossible de le faire clairement & à découvert en langage vulgaire, soit parce qu'elle renferme des choses auxquelles on ne doit pas prétendre sans préparation.

Cependant je ferai mes efforts pour que l'homme de desir me comprenne autant qu'il lui sera nécessaire, & je ne négligerai rien pour concilier son instruction avec la prudence.

Mais, s'il arrivoit qu'il ne me comprît pas, je le prie pour son propre intérêt, de ne pas consulter sur ce que je lui confie, les Savans en titre & en

en crédit dans l'opinion humaine: car ils ont desséché la *Science* & ne s'en sont point substantiés; ils n'en ont que le squelette décharné, & les *sucs* les plus nourrissans se sont évaporés devant eux, sans qu'ils aient eu la sagesse de les saisir.

La *Science* est libre; ils ont prétendu lui fixer des loix, & interdire au genre humain l'espoir de la découvrir ailleurs que dans leurs décisions: mais elle a fui devant eux, & ils marchent dans un vuide obscur. Elle est incompressible comme l'eau; ils ont voulu la comprimer: elle a brisé les entraves qu'ils lui avoient données, & ils sont restés dans l'aridité.

Que le Lecteur n'aille donc pas à eux pour lever ses doutes: ils ne feroient que les augmenter, ou y substituer des mensonges. Si quelque chose l'embarasse dans ce qu'il va lire, qu'il se replie sur lui-même; qu'il essaie par une *activité intérieure* de se rendre *simple & naturel*: qu'il ne s'irrite point si le *succès* se fait attendre; les *suspensions* qu'il éprouvera sont souvent les voies mêmes qui le préparent secrètement, & qui doivent l'y conduire.

Les *nombre*s sont les enveloppes invisibles des *Etres*, comme les corps en sont les enveloppes sensibles.

On ne peut douter qu'il n'y ait pour tous les *Etres* une enveloppe invisible, parce qu'ils ont tous un *Principe* & une *forme*, & que ce Principe & cette forme étant aux deux extrêmes, sont a

une

une trop grande distance l'un de l'autre pour pouvoir s'unir & se correspondre sans intermède; or c'est l'enveloppe invisible, ou le nombre qui en tient lieu. C'est ainsi que dans les corps, la terre est l'enveloppe visible du feu, que l'eau est celle de la terre, & l'air celle de l'eau, quoique cet ordre soit fort différent dans les élémens non corporisés.

On n'ignore pas que les loix & les propriétés des Etres sont écrites sur leurs enveloppes sensibles, puisque toutes les apparences par lesquelles ils se communiquent à nos sens, ne sont autre chose que l'expression & l'action même de ces loix & de ces propriétés.

On en peut dire autant de leurs enveloppes invisibles; elles doivent contenir & porter sur elles, les loix & les propriétés invisibles des Etres, comme leurs enveloppes sensibles indiquent leurs propriétés sensibles. Si elles y sont écrites, l'intelligence de l'homme doit donc pouvoir les y lire, comme ses sens lisent ou éprouvent les effets des propriétés sensibles tracées sur les corps; & agissant par l'enveloppe sensible des Etres: voilà ce que la connoissance des nombres peut promettre à celui qui ne les prenant pas pour de simples expressions arithmétiques, fait les contempler selon leur ordre naturel, & ne voit en eux que des *principes* coéternels à la *vérité*.

Il faut savoir en outre que les Etres étant infinis, & que les propriétés de ces Etres étant de

plusieurs genres, il y a aussi une infinité de nombres.

Ainsi il y a des nombres pour la constitution fondamentale des Etres; il y en a pour leur action, pour leur cours, de même que pour leur commencement, & pour leur fin, quand ils sont sujets à l'un & à l'autre; il y en a même pour les différens degrés de la progression qui leur est fixée.

Et ce sont là comme autant de bornes où les *rayons divins* s'arrêtent, & où ils réfléchissent vers leur *Principe*, non seulement pour lui présenter ses propres images, non seulement pour lui offrir les glorieux témoignages de son exclusive supériorité & de son infinité, mais encore pour y puiser la *vie*, la *mesure*, le *poids*, la sanction de leurs rapports avec lui; toutes choses que nous avons vues ne pouvoir exister que dans le premier Principe des Etres.

Il y a aussi des nombres mixtes pour exprimer les différentes unions & compositions d'Etres, d'actions, de *vertus*; il y a des nombres centraux, des nombres médianes; des nombres circulaires, & des nombres de circonférence; enfin, il y a des *nombres impurs*, faux & corrompus. Et répétons-le; toutes ces choses ne font qu'indiquer les différens aspects sous lesquels on peut considérer les Etres, & les différentes propriétés, loix & actions, soit visibles, soit invisibles, dont nous ne pouvons douter qu'ils ne soient susceptibles.

ceptibles: & peut-être la vraie cause pour laquelle les nombres ont paru si chimériques à la plupart des hommes, c'est cet usage où sont les Calculateurs de faire dériver du zéro tous les nombres; c'est à-dire, de commencer dans leurs divisions géométriques, en comptant par zéro, avant de nombrer la première unité. Ils n'ont pas vu que cette unité visible & conventionnelle qui devient la première base de leurs mesures, n'est que la représentation de l'unité invisible, placée avant le premier degré de toutes ces mesures, puisqu'elle les engendre toutes, & que s'ils étoient forcés de la représenter par un zéro, ce n'étoit que pour nous peindre son inaccessible *valeur*, & non pas pour la regarder comme un néant, lorsqu'elle est la source de toutes les bases sur lesquelles l'homme peut opérer.

On voit ici qu'autant les nombres sont infinis, autant l'idée qu'on en doit prendre est simple & naturelle.

Elle se simplifiera bien encore quand on remarquera que cette immense multitude de nombres, qui se subdivisent & s'étendent à l'infini, remontent par une marche directe jusqu'à dix nombres simples, lesquels rentrent dans quatre autres nombres, & ceux-ci dans l'unité d'où tout est sorti.

Voilà pourquoi existant au milieu de tous les objets de la Nature, nous n'avons cependant que dix doigts, que quatre membres, & un seul corps.

pour palper ces objets, pour en approcher, pour en disposer; „car les doigts de nos pieds n'ont d'autre objet, que de nous donner la souplesse, l'élasticité, & la vitesse dans notre marche, ainsi que la solidité & la force quand nous sommes debout & de pied ferme; & si à force d'habitude on a vu des hommes se servir avec succès des doigts de leurs pieds, l'exercice forcé qu'ils ont fait pour en venir là, & les tentatives inutiles de tant d'autres, prouvent assez que ces doigts ne nous ont pas été donnés par la Nature pour une semblable destination; car s'ils portent le nombre dix, comme les doigts de nos mains, c'est que tout se répète, mais avec des qualités & des propriétés inférieures, selon l'infériorité des classes.“

L'allegorie du Livre de *dix feuilles* dans l'Ouvrage déjà cité, offre clairement les différentes propriétés attachées aux dix nombres intellectuels; il suffit d'ajouter que de leurs différens assemblages & de leurs différentes combinaisons résulte l'expression de toutes les Loix & de toutes les actions des Êtres quelconques, comme de la combinaison active des différens Elémens résulte la variété infinie de toutes les productions corporelles & des phénomènes élémentaires.

Parmi les exemples que j'en pourrois citer, je me bornerai à un seul; mais l'homme en fera l'objet, comme il est celui de cet Ouvrage; & par-là on pourra apprendre à juger des exemples que je tairai, & des autres propriétés des nombres.

& l'Univers représenté par le zéro ? En voici la figure naturelle :

I . . . 4 . . . O

Je trace ici cette figure par des caractères numériques primitifs, qui sont attribués aux Arabes, attendu qu'ils nous ont été transmis par eux, mais que les Savans de cette Nation reconnoissent appartenir à des peuples plus anciens.

Ces caractères qui, pour des yeux exercés, portent l'empreinte exacte des plus hauts secrets des Sciences naturelles & physiques, ne peuvent avoir été tracés au commun des hommes, par des Sages, & à ceux-ci par une main encore plus pure, que pour les aider à marcher d'un pas ferme dans la route des vérités.

On peut donc, par la loi des nombres, & par la figure que je viens de tracer, se convaincre de la première dignité de l'homme, qui correspondant du Principe de la lumière jusqu'aux Êtres les plus éloignés d'elle, étoit destiné à leur en communiquer les *vertus*.

On trouvera également dans ces nombres la marche par laquelle l'homme a pu s'élever.

Si au lieu de se tenir au centre de son poste éminent, l'homme ou le quaternaire s'est éloigné de l'unité, & s'est approché de la circonférence figurée par le zéro, jusqu'à s'y confondre
&

& s'y renfermer ; dès-lors il est devenu matériel & ténébreux comme elle, & voici la nouvelle figure que son crime a produite.

I (4)

„Ne pourrions-nous pas même trouver des traces de cette union du quaternaire au zéro, dans le nombre des jours nécessaires pour que le fœtus de l'homme ait la vie ? Car les Physiologistes nous assurent qu'il en faut environ 40 ; & alors il seroit difficile de douter que telle eût été la source, & la suite du crime de l'homme, puisque ce nombre se retrace sous nos yeux dans la reproduction de l'espèce humaine.“

„Observons néanmoins, pour soulager l'intelligence du Lecteur à qui ces vérités peuvent paroître très-étrangères, qu'il ne faut pas appliquer ce nombre de 40 jours au crime de l'homme, comme nous le voyons régner aujourd'hui dans la reproduction corporelle. Le nombre actuel de cette Loi n'est qu'une conséquence & une expiation du *nombre faux* qui a agi antérieurement.

Enfin nous trouvons encore dans cette figure simple,

I (4)

une preuve évidente de tous les principes posés précédemment sur la nécessité de la communi-

cation des *vertus* supérieures jusques dans le malheureux séjour de l'homme.

Depuis *un* jusqu'à *dix*, il y a plusieurs différens nombres qui tiennent tous par quelque lien particulier au premier anneau de la chaîne, quoiqu'en ait le droit de les en séparer pour les considérer sous un aspect particulier. Si le quaternaire, ou l'homme, étoit descendu jusqu'à l'extrémité inférieure de cette chaîne, ou jusqu'à zéro, & que cependant le Principe suprême l'eût choisi pour son signe représentatif, ne faudroit-il pas, pour qu'il pût recouvrer la connoissance de ce qu'il a perdu, que tous ces nombres, ou toutes ces *vertus* supérieures & intermédiaires entre *un* & *dix*, descendissent vers lui, jusques dans sa circonférence, puisqu'il n'a pas le pouvoir de franchir la borne qui lui est prescrite, pour remonter jusques vers elle. Et ce sont là toutes les puissances de subdivision dont j'ai déjà exposé la correspondance avec l'homme, appuyée sur toutes les traditions & allégories des Peuples.

Mais cela ne suffit point encore pour l'entière régénération de l'homme: si l'*Unité* n'avoit pénétré jusques dans la circonférence qu'il habite, il n'auroit pu en recouvrer l'idée complete, & il seroit resté au dessous de sa loi. Il a fallu aussi que cette *Unité* fût précédée par tous les *nombres intermédiaires*, parce que l'ordre étant renversé par l'homme, il ne peut connoître la *premiere*
Unité

Unité qu'il a abandonnée, qu'après avoir connu toutes les *vertus* qui l'en séparent.

Ceci répand un grand jour sur la nature de cette *manifestation universelle* dont nous avons reconnu la nécessité pour l'accomplissement des décrets supérieurs.

Car quel que soit l'Agent chargé de l'opérer, il est certain qu'il n'a pu être inférieur aux Agens particuliers, qui n'ont manifesté les facultés supérieures que dans leur subdivision; & si les Agens particuliers, quoique réduits à des *vertus* partielles, ont cependant représenté les puissances de la Sagesse, sans quoi ils auroient été inutiles à ses desseins, à bien plus forte raison, l'*Agent universel* devoit-il être dépositaire des mêmes droits & des mêmes pouvoirs.

Ainsi cette manifestation universelle des puissances Divines succédant aux loix rigoureuses de justice qui résultoient de la subdivision de ces puissances, a dû mettre le comble à tous les biens que l'homme pouvoit attendre, en lui rendant la vue de ces vérités positives, parmi lesquelles il a pris son origine.

Convenons en même temps qu'il ne falloit rien moins qu'un Agent revêtu d'un tel pouvoir, pour relever l'homme de sa chute, & l'aider à rétablir sa ressemblance & ses rapports avec l'*Unité première*.

Si c'est par le plus élevé des hommes, que tous les maux de la malheureuse postérité ont été

engendrés, il étoit impossible qu'ils fussent réparés par aucun homme de cette postérité: car il faudroit supposer que des êtres dégradés, dénués de tous droits & de toutes *vertus*, seroient plus grands que celui qui étoit éclairé par la *lumière* même: il faudroit que la foiblesse fût au dessus de la force. Or si tous les hommes sont dans cet état de foiblesse; s'ils sont tous liés par les mêmes entraves, où trouver parmi eux un Etre en état de rompre & de délier leurs chaînes? Et en quel que lieu que l'on choisisse cet homme, ne seroit-il pas forcé d'attendre que l'on vienne briser les liens?

Il est donc vrai que tous les hommes étant respectivement dans la même impuissance, & cependant étant tous appelés par leur nature, à un état de grandeur & de liberté, ils ne pourroient être rétablis dans cet état par un Etre qui leur seroit égal: ce qui prouve que l'Agent chargé de leur retracer l'unité Divine, doit être par lui-même plus que l'homme.

Mais si nous portons notre vue au dessus des *vertus* de l'homme, nous ne pourrons trouver que les *vertus* de la Divinité; puisque cet homme est émané d'elle directement, & sans le concours d'aucune Puissance intermédiaire. L'Agent dont nous parlons, ayant plus que les *vertus* de l'homme, ne peut donc avoir rien moins que les *vertus* de Dieu, puisqu'il n'y a rien entre Dieu & l'homme.

Il faut donc convenir que, si la *Vertu divine* ne s'étoit pas donnée elle-même, jamais l'homme n'en auroit pu recouvrer la connoissance: ainsi il ne lui eût jamais été possible de remonter au point de lumière & de grandeur où les droits de la nature l'avoient appelé, ainsi le sceau du grand Principe eût été imprimé en vain sur son ame; ainsi ce grand Principe lui-même eût failli dans la plus belle de ses puissances, l'amour & la bonté, par lesquels il procure sans cesse à l'homme les moyens d'être heureux; enfin ce grand Principe eût été déçu dans ses décrets, & dans la convention ineffaçable qui lie tous les Etres avec lui.

Quand j'annonce qu'il n'y a rien entre l'homme & Dieu, je le dis dans l'ordre de notre véritable nature, où vraiment nulle autre puissance que celle du grand Principe, ne devoit nous dominer. Dans l'état actuel, il y a en effet quelque chose entre Dieu & nous: & c'est cette fausse maniere d'être, c'est cette transposition des puissances, qui imprimant en nous le désordre universel, fait notre supplice, & l'horreur de notre situation passagere dans le temps.

Nouvelle raison pour que la *Vertu divine* se soit approchée de nous, afin de rétablir l'ordre général, en remettant toutes les puissances dans leur rang naturel; en rétablissant l'*Unité primitive*; en divisant la corruption qui s'étoit réunie dans le centre; en distribuant les *vertus* du centre

à

à tous les points de la circonférence, c'est-à-dire, en détruisant les *différences*.

Car c'est une vérité à la fois profonde & humiliante pour nous, qu'ici-bas les différences sont les seules sources de nos connoissances; puisque si c'est de-là que dérivent les rapports & les distinctions des Êtres, ce sont ces mêmes différences qui nous dérobent la connoissance de l'*Unité*, & nous empêchent de l'approcher.

Or l'on sent que si la *Vertu divine* n'eût fait les premiers pas, l'homme n'auroit jamais pu espérer de revenir à cette *Unité*. Car de deux *vertus* séparées, comment la plus foible, celle qui est absolument impuissante, remonteroit-elle, seule & par elle-même, à son terme de réunion?

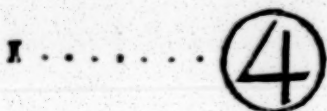
Enfin, sans cet Agent universel, l'homme auroit bien su, par toutes les manifestations précédentes, qu'il y avoit des puissances & des *vertus* spirituelles; mais il n'auroit jamais su, par expérience, qu'il y avoit un Dieu, puisqu'il n'y avoit que l'*Unité* de toutes ses *vertus*, qui pût le lui faire connoître.

Ainsi reconnoissons avec confiance, que l'Agent dépositaire de l'unité de toutes les puissances, quelque nom qu'on lui donne, a dû posséder l'ensemble de toutes les *vertus* suprêmes, lesquelles avant lui n'avoient jamais été manifestées que dans leur subdivision; que cet Agent a dû porter avec lui le caractère & l'essence divine, &

qu'en

qu'en pénétrant jusqu'à l'ame des hommes, il a pu leur faire sentir ce que c'est que leur Dieu.

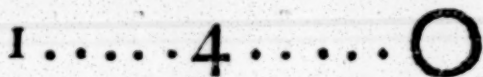
Et ici je rappellerai la figure précédente,



qui représente l'état de privation où nous languissons tous par la séparation où nous sommes de notre Principe: on verra qu'en rapprochant ces caractères, & en faisant pénétrer l'unité dans le quaternaire de l'homme, en cette sorte,



l'ordre universel est établi; puisque ces trois caractères



se retrouvent dans leur progression & dans leur harmonie naturelle. Cet ordre existoit sans doute lors même de la subdivision de ces types, puisqu'il est à jamais indestructible; mais là il n'existoit qu'horizontalement, ou en latitude, au lieu que dans la figure qui les réunit ici sous le même point & sous le même centre, cet ordre existe selon son vrai nombre & sa vraie loi, qui est la *perpendiculaire*.

Enfin, pour parler sans voile, ce n'est qu'à cette époque que le *Grand Nom* donné aux Hébreux pût avoir toute son *action*. Sous la loi de justice,

justice, il n'avoit agi qu'extérieurement: il falloit qu'il pénétrât jusqu'au centre, pour opérer dans l'homme l'explosion générale dont son Etre intellectuel est susceptible, & pour le délivrer de l'état de concentration, où sa chute l'avoit réduit.

D'après les idées profondes que nous présentent ces démonstrations, ne nous étonnons point des différentes opinions auxquelles les hommes se sont arrêtés sur l'*Agent universel*. Quelqu'idée qu'ils s'en soient formés, il n'est rien en fait de *vertus*, de *dons*, & de *pouvoirs*, qu'ils n'aient pu trouver en lui. Les uns ont dit que c'étoit un Prophète; d'autres, un homme profond dans la connoissance de la Nature & des Agens spirituels; d'autres, un Etre supérieur; d'autres enfin, une Divinité; tous ont eu raison, tous ont parlé conformément à la vérité; & toutes ces variétés ne viennent que des différentes manières dont les hommes se sont placés pour contempler le même objet. Le tort qu'ont eu les premiers, c'est de vouloir rendre exclusif & général le point de vue particulier qui se présentoit à eux; les seconds, de ne pas se proportionner à la foiblesse de leurs Disciples, & de vouloir leur faire admettre sans le concours de leur intelligence, les vérités les plus fécondes que l'esprit de l'homme puisse embrasser.

Les différens degrés de *Science* & de volonté sont donc les seules causes de la diversité des opinions qui regnent parmi les hommes sur ce grand objet; car il en est pour qui cet *Agent universel*
est

est venu, d'autres pour qui il vient, d'autres pour qui non seulement il n'est pas venu, mais même pour qui il ne vient pas encore.

Les mêmes principes qui ont été exposés, nous aideront à découvrir quelle a dû être l'époque convenable à la manifestation de cet Agent. Car s'il est préposé par la Sagesse suprême, pour la guérison des maux attachés à la sphère étrangère & ténébreuse que nous habitons, il en a dû suivre toutes les loix.

Selon l'ordre physique, une maladie ne se guérit qu'après que le remède a pénétré jusqu'au siège même de la vie, jusqu'au centre de l'Être; ce qui se voit avec évidence dans la plupart des dérangemens corporels, auxquels on ne remédie parfaitement que par la purification du sang.

Mais le sang est le centre des corps animaux: c'est leur principe corporel le plus intérieur, puisqu'étant environné des autres principes, il peut se considérer comme au centre de la circonférence animale, & que c'est de là qu'il envoie les émanations de sa propre vie aux subdivisions corporelles les plus extrêmes.

Il a donc fallu que l'*Agent universel*, chargé du grand oeuvre de la régénération de toutes les *Puissances*, pénétrât les *substances* les plus intimes de tout être impur; qu'il communiquât ses pouvoirs au centre même de toutes les choses temporelles; que pour cet effet, il parût au milieu du temps, comme au milieu de toutes les actions des

des êtres émanés, afin d'agir plus efficacement & à la fois, sur le centre & sur la vie de toutes les circonférences.

Si l'on desiroit de connoître sur cette manifestation, une époque positive & déterminée, il seroit très possible de la découvrir en rassemblant plusieurs notions éparées dans les Traditions des Hébreux. Il faudroit se rappeler ce que leurs Ecritures nous apprennent de la loi temporelle sénaire qui a dirigé la production des choses, & sur la Loi sainte & septénaire qui en a fait le complément: il faudroit comprendre le sens de ce passage qui annonce que *mille ans sont comme un jour devant Dieu*; car ceux qui en ont fait usage dans leurs discours, & ceux qui l'ont combattu, ne paroissent pas l'avoir compris mieux les uns que les autres; enfin il faudroit connoître le rapport de toutes ces expressions, soit avec le nombre ternaire & apparent des élémens corporels, soit avec le *nombre réel* de l'unité de leur Principe; & l'on y verroit que les loix & les actions supérieures sont aussi clairement désignées dans les *nombres* ou enveloppes intellectuelles des Etres, que les loix matérielles le sont sur les corps.

Mais comme il faudroit au Lecteur des notions très-détaillées sur ces matieres, il seroit inutile de lui en offrir des résultats qui resteroient nuls pour son instruction, jusqu'à ce qu'il s'en fût assuré lui-même. Je me contenterai de le
mener

mener sur la voie, en lui parlant encore de ce nombre *quaternaire* dont nous avons montré ci-dessus les propriétés.

L'homme, à qui le nombre *quaternaire* convient particulièrement, étoit émané pour occuper le *centre intermédiaire* entre la Divinité & l'Univers. Par sa chute il a été précipité dans une *circonférence* très-inférieure à celle qu'il occupoit précédemment; mais sa nature n'ayant pas changé malgré sa dégradation, il a dû occuper le centre de cette nouvelle région, comme il avoit occupé celui de l'ancienne, & cela parce qu'à quelque degré d'infériorité que les Êtres descendent, leur caractère se conserve & se manifeste.

Si l'homme dans sa chute a encore occupé un centre, il a donc toujours porté en lui son nombre primitif *quaternaire*, quelque altération que ce nombre ait dû éprouver par l'opposition d'une région qui lui est si contraire.

Si l'homme, conservant son nombre *quaternaire*, occupe encore un centre dans le séjour même de la confusion qu'il habite, l'Agent universel, chargé de lui présenter son modèle, a dû le faire conformément à toutes ces lois; c'est-à-dire, qu'en paroissant au centre des temps, il a dû imprimer le nombre *quaternaire* jusques sur l'époque de sa manifestation temporelle; c'est-à-dire, enfin, que le *quaternaire* des temps & le centre des temps ne sont qu'une seule & même chose.

„En effet, le quaternaire qui dirige nécessairement le *grand oeuvre*, doit en diriger les suites, comme il en a dirigé les différentes préparations; car ce nombre qui tient à la fois à l'expiation, & à la régénération, s'étend, ou se resserre en raison de l'objet que les êtres ont à remplir. Le premier homme marcha par *quarante*, pour obtenir la rémission de sa faute, & la réconciliation de sa postérité temporelle: Jacob marcha par *quarante* pour obtenir la réconciliation de sa postérité spirituelle; le Libérateur des Hébreux marcha par *quarante*, pour obtenir la délivrance de son Peuple; le grand Régénérateur a préparé la réconciliation universelle par un *quadruple cube dénaire*, parce qu'étant le pivot, le centre, & le premier de tous les types, c'est à lui seul que convenoit l'oeuvre du milieu des temps, par laquelle il embrassoit les deux extrêmes, comme étant dépositaire du complément de tous les nombres“.

Depuis son avènement, ce nombre d'action quaternaire se simplifie, & se simplifiera de plus en plus, en raison des futures *oppositions extrêmes* pour lesquelles il faudra que l'homme puisse se régénérer en moins de temps que par le passé; & cette progression ira en diminuant jusqu'à ce que le quaternaire *agisse* si rapidement, si instantanément, qu'il se confonde dans l'unité d'où il est sorti: & c'est alors que les choses temporelles finiront, & que l'amour & la paix régneront dans le coeur des hommes de desir.

Si l'on réfléchit, au nombre Sabbatique ou Septénaire qui a complété l'origine des choses, on connoitra que ce même nombre doit en compléter la durée. & que *quatre* étant le centre des temps, est aussi le centre de *sept*; mais gardons-nous de nombrer le cours temporel de la septieme action, comme celui des six actions qui la précédent; cette septieme action ne tombant point exclusivement sur les corps, se dérobe à nos calculs, & il seroit impossible à l'homme d'en fixer le terme, parce qu'elle est gouvernée par des *nombres supérieurs* dont il ne sauroit disposer.

Il y a ici de quoi exercer l'intelligence, mais il y a aussi de quoi la dédommager des efforts qui lui restent à faire pour s'assurer de l'âge & de l'antiquité du monde; & tout ce que je puis dire, c'est que pour calculer ce point avec justesse, il faut prendre pour échelle l'année terrestre.

Pourquoi, me demandera-t-on, prendre pour échelle l'année terrestre, plutôt que nos jours, nos semaines, nos mois, & même les révolutions d'une autre planète que la nôtre?

C'est que le temps étant l'expression des *six* & *une* actions premières & constitutives de la Nature, il falloit qu'il eût, dans ses périodes & dans ses époques particulières, un rapport direct avec elles; il falloit qu'il nous présentât des tableaux réduits, mais complets & proportionnés avec le grand tableau de l'origine de l'Univers, de sa durée totale, & de sa destruction.

Or l'on fait que l'année terrestre est la période qui représente avec le plus de justesse ces grands traits du Principe des choses, puisqu'elle nous montre dans ce court espace, l'image de tout ce qui a été, de tout ce qui est, & de tout ce qui sera : puisqu'elle est la seule dont le cours renferme pour nous la végétation, la production & la destruction universelle ; ce qui est la vraie répétition de toutes les choses passées, présentes & futures ; enfin, puisqu'elle réunit tous les types, toutes les époques, soit matérielles, soit immatérielles, qui ont été accordées à l'intelligence de l'homme pour le faire *renaître*, & lui aider à sortir de ses abîmes.

On fait, dis-je, que cette période est la même que celle de toutes les révolutions terrestres ; qu'elle est le vrai calcul de la terre, & que cette terre peint en action vivante dans sa période particulière tous les traits de la période générale. Il n'en faut pas davantage pour démontrer que l'année terrestre est le nombre symbolique de la période universelle, & que comme telle, elle devient la base de tous nos calculs.

C'est même là ce qui pourroit venger la terre du mépris qu'ont affecté pour elle des hommes ignorans, qui ont voulu trouver dans son peu d'étendue relativement à l'univers, des motifs pour la dédaigner. Si la terre ne tenoit pas de plus près qu'aucun autre Être corporel, aux loix & aux Principes premiers qui ont dirigé & produit toutes choses, elle n'en porteroit pas aussi clairement qu'elle le fait, le nombre & tous les caractères.

XIX.

QUANT à la *révivification* attachée à l'*acte universel, central & quaternaire*, nous en avons des traces indicatives dans les Traditions des Hébreux sur l'origine de l'Univers; elles nous enseignent que le Soleil fut formé le quatrième jour, & qu'avant qu'il le fût, rien d'animé animalément n'avoit la vie; c'est son feu de réaction qui concourut à faire sortir du sein de la terre & des eaux, tous les Etres corporels dont l'Univers matériel est habité. N'étoit-ce pas nous annoncer par ce tableau, que si l'homme devenoit criminel & qu'il s'assujettit au temps, il ne pourroit recouvrer sa vraie lumière qu'à la quatrième époque de la durée des choses temporelles? N'étoit-ce pas fixer le nombre de cette lumière, & tracer la loi par laquelle elle s'est dirigée, & se dirigera éternellement.

C'est pour cela que la Loi donnée au Peuple Hébreu ne portoit la punition des crimes que jusqu'à la quatrième génération; or le Réparateur universel en paroissant au quatrième âge de l'Univers, satisfaisoit pleinement à la Loi, il pouvoit à cette époque consommer l'expiation universelle des prévarications de toute la postérité des hommes; par conséquent opérer celle des souillures & de l'illégitimité de ses propres ancêtres, & celle de toutes les malédictions où son ministère pouvoit l'exposer de la part des hommes.

Toutefois, dois-je présenter la formation du Soleil au quatrième jour, comme un signe prophé-

tique d'un événement prévu alors, puisque selon plusieurs, le crime qui l'a occasionné ne pouvoit se prévoir, sans que l'Auteur des choses ne fit le pour & le contre, & ne participât à l'erreur de la créature? Ne dois-je pas plutôt présenter cette formation du Soleil au quatrième jour comme une simple conformation de l'action universelle du nombre quaternaire, qui devoit être complète avant que l'homme coupable & ténébreux pût recouvrer la vie de son Être intellectuel, ainsi que les animaux demeurèrent dans l'inertie, & pour ainsi dire dans le néant jusqu'au moment où le Soleil élémentaire vint donner l'essor à l'action qui leur étoit propre?

Il est constant que si l'on a fait tant d'erreurs sur la prescience Divine, c'est que ceux qui disputent sur ces objets, confondent deux ordres de choses très-différentes; l'ordre visible des choses corruptibles où nous vivons; & l'ordre des choses incorruptibles, qui étoit celui de notre vraie nature.

A défaut de faire cette importante distinction, ils imputent à la Sagesse suprême un concours universel avec nos œuvres, qu'elle a peut-être pour quelques-uns de nous dans notre état actuel, où nous sommes liés aux actions variées des Êtres non libres, mais qu'on ne sauroit lui imputer dans notre état primitif, sans l'injurier & sans dénaturer toutes ses Loix.

Ne nous arrêtons pas plus long-temps à cette question; elle est au nombre de celles qui sont
inutiles

inutiles & dangereuses à traiter par le raisonnement séparé de l'action. Nous devons agir pour obtenir des bases de méditation, & non pas méditer avant d'avoir obtenu ces bases. Sans cela chacun erre dans le vuide, & dans l'espace ténébreux; chacun saisit un sens particulier que par ignorance & par légèreté il veut généraliser; tout s'obscurcit, parce que tout se divise; tout s'anéantit, parce que l'homme réduit à lui-même, épuise ses forces, & ne reçoit rien pour les renouveler; & voilà d'où sont provenus les Schismes, les Sectes, c'est-à-dire, le néant; enfin une des grandes sciences, est de savoir s'arrêter à propos.

Bornons-nous donc à reconnoître que l'Agent universel paroissant au milieu des temps à une époque quaternaire, & donnant à l'homme la vraie réaction dont il avoit besoin, l'a mis à portée de rentrer dans son ancien domaine, & d'en parcourir toutes les parties: car si le corps de l'homme lui présente deux diametres, si par-là, ce corps est un signe périssable de la mesure universelle, son Etre intellectuel tenant au Principe infini, est à plus forte raison revêtu d'un signe quaternaire participant de l'infini, & avec lequel il peut mesurer à jamais tous les Etres.

Mais les deux diametres corporels de l'homme sont, pour ainsi dire, confondus, insensibles, défigurés, & sans action dans le sein de la femme, jusqu'au moment où parvenant à la lumière élémentaire, il lui est permis de les déployer, c'est donc

nous indiquer que la mesure quaternaire de l'homme intellectuel étoit resserrée, & comme nulle depuis qu'il avoit commis le désordre; & qu'elle ne pouvoit s'étendre & se développer qu'à l'époque de la grande lumière, à cette époque où les *vertus* de l'*Unité* se sont elles-mêmes *sensibilisées*, afin de couler dans les quatre canaux qui forment le caractère hiéroglyphique de l'homme.

Cette époque rend donc à l'homme les moyens positifs d'exercer à son tour la même réaction sur tout ce qui est encore obscur & caché pour lui; & il n'y a plus rien dans les loix & dans la nature des Etres, qui doive pouvoir se refuser à son empire, puisque tous les Etres sont eux-mêmes des subdivisions de la mesure universelle, & qu'ils tiennent tous partiellement au *grand quaternaire*.

Mais pour que ce développement universel produisît de semblables effets, il a dû s'opérer au milieu du temps universel, & au milieu du temps particulier qui en est la répétition abrégée, & qui divisé par *quatre* le cours de la Lune; l'Agent chargé de cette oeuvre a dû la compléter, non seulement entre la nouvelle & la pleine Lune, mais encore au milieu d'une période septénaire de jours sous-multiple de la période lunaire; enfin, c'est à la fois au centre d'une semaine, au centre du mois *périodique* de la Lune, & au centre du cours universel de la Nature, que cet Agent a dû divulguer aux hommes la Loi secrète voilée pour eux depuis leur exil dans ce séjour d'expiation, afin qu'en

qu'en agissant virtuellement dans ces trois centres, il ouvrit pour ainsi dire le passage aux *vertus* des trois facultés supérieures, qui seuls pouvoient revivifier les trois organes intellectuels de l'homme, & rendre l'ouïe, la vue, & la parole à toute la postérité.

C'est à cette triple époque qu'il a dû entrer dans le *Saint des Saints*, s'y revêtir de cet *Ephod*, de cette *Robe de lin*, de ce *peitoral*, de cette *Tiare* dont les Grands-Prêtres des Hébreux faisoient usage dans leurs fonctions sacerdotales, & qui n'étoient pour eux que le symbole des *vrais vêtements* dont le Régénérateur devoit couvrir un jour la nudité de la postérité humaine.

Là, il a dû développer la *Science* aux yeux de ceux qu'il s'étoit choisis; il a dû rétablir devant eux, les *mots* qui s'étoient effacés dans cet *ancien Livre* confié autrefois à l'homme, & que cet homme avoit desfigurés; il a dû même leur donner un *nouveau Livre* plus étendu que le premier, afin que par-là ceux à qui il seroit transmis, pussent connoître & dissiper les maux & les ténèbres dont la postérité de l'homme étoit environnée; & qu'ils apprissent encore à les prévenir, & à se rendre invulnérables.

Là, il a dû préparer cet *antique parfum* dont il est parlé dans l'Exode, composé de *quatre aromates d'égal poids*, & que les Prêtres des Hébreux ne pouvoient employer qu'aux usages du Temple, sous les défenses les plus rigoureuses; il a dû en

remplir l'*encensoir sacré*, & après avoir *parfumé* toutes les *régions* du Temple, il a dû convaincre ses Elus, qu'ils ne pouvoient rien sans ce *parfum*.

Enfin son oeuvre eût été inutile pour eux, s'il ne les eût pas initiés à ses connoissances, en leur enseignant à *cueillir* eux-mêmes ces *quatre précieux aromates*, à en *composer* à leur tour ce même *parfum* incorruptible, & à en *extraire* ces *exhalaisons pures* qui par leur vivante salubrité sont destinées depuis l'origine du désordre à *contenir la corruption*, & à assainir tout l'Univers.

Car l'Univers est comme un grand feu allumé depuis le commencement des choses pour la purification de tous les Etres corrompus. Suivant la loi des feux terrestres, il a commencé par être couvert de fumée; ensuite la flamme s'est développée, & doit continuer insensiblement à consumer toutes les substances matérielles & impures, afin de reprendre *sa première blancheur*, & de rendre à ces Etres leurs couleurs primitives.

C'est pour cela que dans l'ordre élémentaire, lorsque la flamme a percé, lorsqu'elle est montée au dessus des matieres combustibles, elle en poursuit la dissolution jusqu'à leur destruction totale; c'est pour cela qu'à mesure qu'elle a attiré vers elle tous leurs *Principes de vie*, qu'elle les a dégagés & unis à sa propre essence, elle s'élève avec eux dans les airs, & leur rend cette existence libre & active dont ils ne jouissoient pas dans les corps.

Le Chef Universel de tous les Instituteurs spirituels du culte pur & sacré, a dû comme eux retracer sur la terre ce qui se passe dans la classe supérieure; & cela conformément à cette grande vérité, que tout ce qui est sensible n'est que la représentation de ce qui ne l'est pas, & que toute action qui se manifeste, est l'expression des propriétés du Principe caché auquel elle appartient. L'Élu Universel doit même avoir accompli cette Loi d'une manière plus éminente que ne l'avoient fait tous les Agens dont il venoit compléter l'oeuvre, puisque ceux-ci n'avoient montré sur la terre que le culte de justice & de rigueur, & qu'il venoit lui-même y apporter le culte de gloire, de lumière & de miséricorde.

Ainsi dans tous ces actes, & dans le culte qu'il a exercé, il a dû démontrer tout ce qui s'opère dans l'ordre invisible. Du haut de son trône, la Sagesse Divine ne cesse de créer les moyens de notre réhabilitation: ici-bas le Régénérateur universel n'a pas dû cesser de coopérer au soulagement corporel & spirituel des hommes, en leur transmettant les différens dons relatifs à leur propre préservation, & à celle de leurs semblables, en leur apprenant à éloigner d'eux les pièges qui les environnent, & à se remplir de la vérité.

Du haut de son trône, la Sagesse Divine ne cesse de tempérer le mal que nous commettons, & d'absorber nos iniquités dans l'immensité de son amour: ici-bas le Régénérateur universel a dû pardon-

pardonner aux coupables, & quand on les a accusés devant lui, il a dû montrer que c'étoit faire un plus grand oeuvre, de les renvoyer absous, que de les condamner.

Enfin, du haut de son trône, la Sagesse Divine donne ses propres *puissances* & ses propres *vertus*, pour annuler le *traité criminel* qui a soumis toute la postérité de l'homme à l'esclavage: ici-bas le Régénérateur universel a dû donner ses faveurs & sa vie même pour nous faire *connoître sensiblement* les vérités sublimes, & pour nous *arracher à la mort*.

C'est ainsi que l'ordre visible & l'ordre invisible étant mûs par une correspondance intime, présentent aux hommes l'unité indivisible du monde sacré qui fait tout agir. Il n'y a plus pour l'*intelligence*, ni inférieur, ni supérieur parmi les pouvoirs suprêmes; elle ne voit plus dans toutes les parties du grand oeuvre qu'un seul fait, qu'un seul ensemble, & par conséquent qu'une seule main.

Car c'est une vérité constante que tous ces faits n'auroient jamais eu lieu pour l'homme, si celui qui venoit les opérer ne fut demeuré en jonction, dans tous les actes de son ministère, avec l'*Unité* à laquelle il tient éternellement par son essence; de même que toutes les manifestations possibles des puissances Divines que la Sagesse envoie au secours de l'homme, seroient nulles pour lui, s'il y avoit la moindre séparation, la moindre division entre ces puissances, puisque l'homme étant au dernier anneau de la chaîne, il ne pourroit jamais

voir

voir arriver jusqu'à lui, les *vertus* de l'extrémité supérieure, si quelques-uns des anneaux intermédiaires étoient rompus.

Et pour affermir notre confiance, soit sur l'union nécessaire de ces vertus avec leur Principe, soit sur la possibilité en général de toutes les manifestations dont j'ai parlé, je rappellerai ici que la matière, quoique vraie relativement aux corps & aux objets matériels, n'est qu'apparente pour l'intellectuel; que c'est en raison de cette apparence, que les actions supérieures peuvent parvenir jusqu'à nous, & que nous pouvons nous élever jusqu'à elles; ce qui seroit impossible, si l'espace qui nous sépare étoit fixe, réel, & imperméable; de même qu'il n'y auroit aucun commerce d'influences entre la terre & les astres, si l'air qui en occupe le milieu, n'étoit fluide, élastique, & compressible.

Toute la récompense que je desirerai de celui à qui je dévoile ces vérités, c'est qu'il médite sur les loix de la réfraction; qu'il observe qu'elle est plus grande en raison de la densité des milieux; qu'ainsi il reconnoisse que l'objet de l'homme sur la terre doit être d'employer tous les droits & toute l'action de son Etre, à ratifier autant qu'il le peut, les *milieux* qui sont entre lui & le *vrai Soleil*, afin que l'opposition étant comme nulle, le passage soit libre, & que les rayons de la lumière arrivent jusqu'à lui sans *réfraction*.

On doit voir que l'homme lui même, quoiqu'éparé de cette Sagesse dans laquelle il a puisé la vie,

vie, ne l'est que relativement à lui, & nullement pour la suprême Intelligence, qui embrassant l'universalité des Etres, & leur donnant seule l'existence, démontre l'impossibilité qu'un Etre existe, & lui soit inconnu.

Mais dès que, malgré nos souillures & notre dégradation, nous ne pouvons jamais nous soustraire à la vue intime, entière & absolue du grand Principe, peut-être, seroit-il moins éloigné de la nôtre que nous ne le pensons, si pour nous apercevoir de sa présence, nous suivions des voies plus vraies & moins obscures; peut-être tous les obstacles seroient-ils nuls & insensibles, si nous employions, pour rétablir nos rapports avec lui, tous les efforts que nous mettons à les détruire.

Si de tels rapports sont le privilege des *Puissances pures*, qu'il plaît à la Sagesse de faire communiquer jusqu'à nous, c'est que ces *Puissances*, ne les altérant point comme nous par une marche déréglée, lui restent unies par leur volonté, comme elles le sont par leur essence, & conservent ainsi l'unité, & de toutes leurs facultés, & de toutes leurs correspondances avec lui.

Nous devons donc convenir que toutes les manifestations supérieures, dont nous sentons la nécessité pour nous retracer les droits de notre première Nature, ne présentent de séparation que relativement à nous qui sommes resserrés dans des bornes étroites, & qui par la foiblesse de nos yeux, ne pouvons voir qu'une partie du tableau, tandis
que

que celui qui le tient dans sa main, le vivifie, le contemple & le voit toujours dans son entier.

Ainsi tout est lié pour Dieu, tout se tient, tout existe ensemble; toutes les *vertus*, soit inhérentes à lui, soit émanées de lui, sont vues & animées par lui; tous les êtres qu'il a choisis, tous les hommes qu'il a fait naître, enfin tous les ressorts qu'il a employés depuis l'origine des choses, & qu'il emploiera jusqu'à leur fin, & dans sa propre éternité, sont toujours présents devant lui: autrement son oeuvre seroit périssable; il ne produiroit que des êtres mortels; & quelque chose pourroit être soustrait à son universalité.

Nous devons répéter aussi, que la volonté fautive de l'Etre libre est la seule cause qui puisse l'exclure de l'harmonie universelle de l'*Unité*, puisqu'il tient toujours à cette *Unité* par sa Nature: d'où il résulte que, si tâchant d'imiter les *puissances pures*, qui manifestent devant lui les *vertus* Divines, sa volonté s'unissoit à la volonté du grand Principe, il auroit comme elles la jouissance de tous ses rapports avec ce Principe.

Il lui ressembleroit par l'indestructibilité de son Etre, fondée sur la loi de son émanation; il seroit compris dans l'harmonie de toutes les facultés divines; & parmi toutes les *vertus* que la Sagesse lui fait manifester, il n'y en auroit point qui ne lui fût connue & dont il ne pût jouir, autrement il ne connoitroit pas leur unité.

Car

Car, l'amour du bonheur des Êtres étant spécialement de l'essence de la Sagesse, quand elle fait parvenir jusqu'à nous, des puissances subdivisées, & la sienne même, son objet n'est que de nous ramener à cette unité harmonique, dans laquelle seule tous les êtres peuvent jouir de la plénitude de leur action.

Elle n'a donc semé pour ainsi dire, toutes ces *vertus* autour de nous, qu'afin de nous porter à les recueillir, à les rassembler, & à en faire notre aliment journalier; en un mot, à en composer nous-mêmes une unité, en rapprochant les temps & les distances qui les tiennent éloignées, & en écartant d'elles tous les obstacles & tous les voiles qui les couvrent à nos yeux, & nous empêchent de les appercevoir.

Ainsi toutes ces *vertus* Divines, ordonnées par le grand Principe, pour coopérer à la réhabilitation des hommes, existent toujours autour de nous, près de nous, & ne sortent jamais de l'enceinte où nous sommes renfermés; comme les productions de la Nature élémentaire environnent continuellement nos corps, & sont toujours prêtes à nous communiquer leurs propriétés salutaires, à nous guérir de nos maladies, & même à nous en préserver, si nos vues fausses, & contraires à cette Nature, ne nous éloignoient pas si souvent de la connoissance de ses trésors, & des fruits qu'elle pourroit nous procurer.

Ainsi

Ainsi, sans les obstacles que nous opposons nous-mêmes aux actions bienfaisantes du grand Principe, il n'y auroit pas une de ces *vertus*, que nous ne puissions cueillir & nous approprier, si l'on peut ainsi s'exprimer, comme nous pourrions nous approprier toutes les *vertus* des substances salubres de la Nature élémentaire.

Ainsi, sans la dépravation ou la faiblesse de notre volonté, nous ne serions séparés qu'en apparence, de tous ces Êtres, de tous ces Agens salutaires, dont les bienfaits sont consacrés dans les différentes Traditions; & nous serions près d'eux en réalité.

Toutes les œuvres de ce grand Principe nous seroient présentes, & depuis le commencement des temps jusqu'à nous, aucun Être, aucun *nom*, aucune puissance, aucun fait, aucun Agent ne nous demeureroit inconnu: de façon que ces Êlus qui ont opéré sur la terre cette suite de faits transmis jusqu'à nous par les Traditions des Peuples, que toutes leurs lumières, leurs connoissances, leurs *noms*, leur intelligence, leurs actions ne formeroient pour nous qu'un seul tableau, qu'un seul point de vue, qu'un seul ensemble, dont tous les détails seroient destinés à notre instruction & soumis à notre usage. Ce qui démontre combien les Livres seroient inutiles, si nous étions *sages*: car les Livres ne sont que des recueils de pensées, & nous vivons au milieu des *pensées*.

Ainsi

Ce

En

En effet, si tout est essentiellement lié, inséparable, indivisible, comme provenant de l'essence Divine; si toutes les *vertus* qui émanent du grand Principe, sont toujours unies & dans une parfaite & intime correspondance, il est évident que l'homme ne pouvant anéantir ni changer sa propre nature, qui le lie nécessairement à l'unité universelle, est sans cesse au milieu de toutes les *vertus* Divines envoyées dans le temps; qu'il en est environné; qu'il ne peut faire un pas, un mouvement, sans communiquer avec elles; qu'il ne peut agir, penser, parler dans la solitude la plus profonde, sans les avoir pour témoins, sans en être vu, entendu, touché; & que s'il n'y avoit entr'elles & lui, le fruit de sa volonté lâche & corrompue, il les connoîtroit aussi intimement qu'elles le connoissent, il auroit sur elles, les mêmes droits qu'elles ont sur lui; & ce n'est point aller trop loin que d'assurer qu'il pourroit étendre ses privilèges jusqu'à connoître visiblement Ehi, Moïse, le Régénérateur universel lui-même, puisque ce privilège embrasse généralement tous les êtres qui depuis le commencement des temps ont été appelés sur la terre.

Quelle raison pourroit même nous empêcher de croire que sans notre volonté corrompue, nous aurions de pareils droits sur les grands faits & sur les grandes actions à venir? Si notre nature nous appelle à partager les propriétés de l'unité, ne devons nous pas, comme elle, embrasser tous les

c. pa.

espaces, tous les temps, puisque nous sommes, comme elle, au dessus de tout ce qui est passager & temporel?

Oui, si il est vrai que dans notre essence nous soyons liés à l'unité d'une manière inséparable, nous devons l'être dans tous les faits qui lui sont propres, dans ceux qui ont existé avant les temps, dans ceux qui ont existé depuis le commencement des temps, dans ceux qui existeront jusqu'à la fin des temps, dans ceux même qui auront lieu après la dissolution & la disparition des choses apparentes & composées. Car nous ne tiendrions plus à l'unité, si nos droits n'étoient que partiels, & que nous ne pussions pas contempler dans leur ensemble tous les détails du spectacle de l'immensité.

Nous voyons par-là combien se simplifie l'idée qu'on a des Prophetes: leur gloire, leurs lumières devroient être celles de tous les hommes: tous les hommes sont des Prophetes par leur nature; c'est leur foiblesse & leur dépravation qui les empêchent d'en manifester les privilèges.

L'étymologie de ce nom en est la preuve. Les Hébreux l'exprimoient par le mot *Roïh*, participe du verbe *Raah*, il a vu. Aussi nommoient-ils leurs Prophetes, des *Voyans*. Aussi peut-on faire descendre de-là les droits & les vertus des Rois, à qui, selon la vraie signification, devoit appartenir principalement la qualité de *Voyant*. Aussi le premier Roi d'Israël reçut-il les titres &

son autorité, du *Voyant* Samuel, parce qu'alors les Chefs temporels des Hébreux étoient des *Voyans*, comme l'homme l'étoit dans son premier état, & comme toute sa postérité auroit dû l'être.

Enfin les *deux mondes* sont remplis de trésors nés ou à naître, qui se manifestent au gré de l'homme quand il est sage; car il y a un *Seminal* universel dans l'un & dans l'autre; ce *Seminal* est sans borne, sans nombre, sans fin; il n'attend pour produire & pour se montrer qu'un choc ou une raison convenable, & cette raison est la pureté des desirs de l'homme. Peut-il donc se plaindre de son ignorance, peut-il avoir des maux & des peines, puisqu'à tout instant il a le pouvoir de s'instruire, ou de prier *efficacement* son Dieu.

Au surplus ceux qui ne voudroient pas croire à leur ame, parce qu'on ne leur montreroit pas dans la leur tout ce qu'on leur dit devoir y être, annonceroient par-là bien peu d'intelligence. En effet, la leur montrer, dans l'état de ténèbres où ils l'ensevelissent, ce ne seroit pas la leur montrer. Mais avant d'affurer que toutes les merveilles que nous lui attribuons, ne s'y trouvent pas, il faudroit qu'ils eussent fait quelques efforts pour les y chercher: & peut-être ces efforts les y auroient-ils fait naître; peut-être reconnoîtroient-ils qu'il ne leur seroit pas si difficile qu'ils le pensent de se rendre heureux, & que s'ils vouloient l'être, ils n'auroient qu'à *parler*.

XX.

Il se présente ici une question importante ; savoir, quels sont les moyens sensibles que l'Agent universel a dû employer pour présenter visiblement l'unité de ses *vertus* à l'Univers, au milieu des temps & au centre de toutes les immensités temporelles, universelles & particulières.

Mais je dirai peu de chose sur cet objet ; car on n'a pas oublié qu'aucune *vertu* supérieure, qu'aucune pensée ne vient auprès de l'homme sans se condenser, pour ainsi dire, & s'unir aux couleurs sensibles de la région que nous habitons ; observant toutefois qu'elles suivent les Loix terrestres sans en être commandées, qu'elles les dirigent & les perfectionnent, au lieu d'être liées & resserrées par leurs actions passives.

On n'a pas oublié non plus quelle est la dignité de la forme de l'homme ; ainsi il suffit de savoir que cet Agent universel a dû suivre la loi commune à tous les Agens qui se sont manifestés ; ajoutons cependant que de même que par la Nature Divine il a rassemblé en lui les *vertus* intellectuelles de tous les Agens qui l'avoient précédé, de même sa forme corporelle a dû renfermer toutes les *vertus* subdivisées & contenues dans tous les corps de l'Univers.

Ajoutons encore que s'il est vrai, selon l'ouvrage déjà cité, que le premier homme terrestre n'ait point eu de mère, puis qu'avant ce premier homme terrestre, nul corps humain *matériel*

n'avoit existé; il falloit que celui qui pouvoit seul rendre la lumiere à sa postérité, n'ût point de pere; & cela ne surprendra pas, si l'on pénètre dans la connoissance du Principe qui forma primitivement ces corps.

Enfin le premier homme ayant placé le mal à côté du bien, il falloit que l'Etre régénérateur placât le bien à côté du mal, afin de balancer le poids & l'action du crime, & de compléter les termes de la proportion.

Or la matiere à laquelle l'homme s'est uni criminellement, n'est-elle pas la source de l'erreur & des pâtimens qu'il éprouve? ne le tient-elle pas comme enchainé parmi des substances qui lui présentent dans l'ordre sensible, tous les signes de la réalité, tandis qu'elles n'en ont aucune pour son Etre pensant? Le Régénérateur universel, en s'unissant volontairement & *purement* à une forme sensible, doit donc avoir fait le type opposé; c'est-à-dire qu'il a dû présenter aux yeux de la matiere, tous les indices de la défectuosité, de la fragilité dont elle est susceptible, sans qu'aucune des sources de cette corruption ait pu atteindre jusqu'à *lui*. En un mot, si la matiere avoit *charmé* l'homme, & avoit subjugué les yeux de son esprit, il falloit que le Régénérateur universel *charmât* la matiere, & qu'il en démontrât le néant, en faisant régner devant elle le *vrai*, le *pur*, l'*immuable*.

Ainsi

Ainsi il ne s'est montré sur la terre, conformément à ces loix, que pour peindre à l'homme sa propre situation, & pour lui tracer l'histoire entière de son Etre; c'est-à-dire, que si le Régénérateur a dû présenter à l'homme le tableau de son état mixte & dégradé, il doit aussi lui avoir manifesté celui de son état simple & glorieux; & pour cet effet il faut que la mort ait opéré en lui, devant les hommes, une séparation visible des deux substances qui nous composent, afin que par cette visible *analyse*, nous ne puissions douter que ce qui forme aujourd'hui cet impur amalgame, est l'union d'un Principe supérieur & sublime, à un principe terrestre & corruptible.

„En un mot, il falloit que l'hiéroglyphe s'effaçât pour que la *langue* parût; car nous avons vu que l'hiéroglyphe a été antérieur aux langues; & c'est ce qui pourroit faire dire que tous les Elus précédens n'étoient que des hiéroglyphes dont l'Idée universel étoit la *langue*. C'est pour cela qu'il avoit deux alphabets, puisqu'il falloit qu'il fût deux *langues*; celle des Elus précédens & la sienne. Les *nombre*s de ces deux alphabets sont faciles à connoître, puisqu'ils sont le double du *nombre* de l'homme: & le nombre de l'homme se trouve à la fois pour son élection, pour son terme, & pour son *progrès* dans cent quarante-cinq mille huit cent soixante sept.“

Il falloit en même temps que cette séparation visible s'opérât par un moyen violent, pour rap-

pellier à l'homme que ce fut un moyen violent qui unit autrefois son Être intellectuel avec le sang.

Il falloit de plus que cette séparation fût volontaire, puisque la première union l'avoit été.

Il ne falloit pas cependant que la Victime volontaire s'immolât elle-même; puisqu'alors elle n'aurait plus été irréprochable, et le sacrifice eût été *sans effet*.

Il falloit aussi que ceux qui immoloient cette Victime, ne la connussent point pour ce qu'elle étoit, parce qu'ils ne l'auroient pas immolée.

Récueillons nous ici, contemplons l'universalité des vertus Divines opposées à l'universalité des désordres qui avoient faillé toutes les chaînes des Êtres; considérons l'unité des biens effaçant l'unité des maux, en supportant et annulant à la fois tous leurs efforts: enseignons nous dans cet abyme de sagesse et d'amour, où la *Victime* généreuse *se sacrifie* elle-même sans crime, & où les aveugles sacrificateurs, en détruisant son enveloppe apparente, mettent à découvert l'unique modèle de l'ordre & de la pureté, & extraient, sans le savoir, un *élément universel*.

Car les bienfaits dont cet Agent est l'organe & le dépositaire, n'ont dû se borner ni aux lieux où il a paru, ni aux hommes qu'il s'étoit choisis, ni même à tous ceux qui existeroient alors sur la terre: en communiquant ses dons à ses Elus, il ne leur avoit donné que le germe de l'oeuvre, il

devoit

devoit ensuite le développer, et l'opérer en grand dans toutes les régions que les suites du crime avoient atteintes, c'est-à-dire, dans toutes les classes des Etres, puisqu'il n'y en avoit aucune qui n'en eût été ébranlée.

Ainsi les corps et les Elémens, exposés par la foiblesse et par le crime de l'homme, à la contraction, qui tend sans cesse à déranger leurs loix, ont dû recevoir par celui qui venoit tout régénérer, des préservatifs propres à les conserver dans l'harmonie qui les constitue, et à éloigner les actions destructives. Enfin ils ont dû être préparés par-là, à voir rendre encore sur eux les droits de l'homme et plus puissans et plus manifestes. Et si le fer, étant maintenu dans la direction propre à l'aimant, peut acquérir une partie des qualités magnétiques, devrions-nous être surpris que des hommes qui auroient suivi constamment le sentier des *vertus* de l'Agent universel, se fussent remplis de ces mêmes *vertus*, & que brûlant de zèle et de confiance, ils eussent calmé les vents et les flots, arrêté l'effet du venin des viperes, rendu l'action aux paralytiques, guéri les maladies, et même arraché des victimes à la mort.

Cette influence universelle sur la terre et sur les élémens a dû nous être marquée par quelques signes sensibles, de la part de celui qui venoit la régénérer: comme lors de la sortie d'Egypte, parurent visiblement les indices d'un secours et d'une *vertu* supérieure, par ce sang appliqué sur les trois différentes parties des portes des Hébreux.

Or les signes de l'oeuvre que le Régénérateur opéroit invisiblement sur l'Univers, ont dû se trouver dans les loix de la décomposition de son propre corps, puisque son corps renfermoit les Principes les plus purs et les plus actifs de la Nature.

Il a dû manifester trois actes successifs de purification, opérés par les trois substances pures de la forme matérielle en dissolution sur les trois élémens terrestres qui ont servi de principes à tous les corps; élémens que le crime avoit infectés, & par eux toute la Nature: élémens qui avoient été souillés de nouveau par les prévarications des premières postérités de l'homme, & dont les Elus précédens, quelque virtuels qu'ils fussent, n'avoient pu compléter la purification.

En effet, l'unité ternaire qui avoit tout produit, ne pouvoit tout rétablir, que par le même nombre: mais avec cette différence, qu'agissant alors sur les choses composées, elle ne pouvoit procéder que par des actions distinctes; au lieu que dans l'origine, opérant sur les principes mêmes, elle avoit tout produit dans un seul fait.

Après avoir régénéré les trois bases fondamentales de la Nature, il falloit régénérer les *vertus* qui lui servent de mobile & de réaction: il falloit rendre à tous ces mobiles invisibles, l'activité qu'ils avoient perdue par la criminelle négligence de l'homme, qui, chargé de présider à leur harmonie, en avoit laissé altérer la pureté & la justesse:

tesse; ou plutôt il falloit détruire tous les obstacles que le crime de l'homme avoit laissé naître près de ces mobiles, & dans toutes les parties de l'Univers. Ce sont-là ces barrières terribles que toute la postérité doit franchir avant de rentrer dans le séjour de la lumière; ce sont-là ces différentes suspensions qui se présentent à la pensée comme inevitables pour l'homme, après qu'il sera séparé de sa forme sensible.

C'est donc sur ces barrières invisibles que le Réparateur a dû étendre ses *vertus*. Par le droit dont il étoit dépositaire, il a pu en faciliter tellement l'accès, que tous ceux qui y étoient arrêtés depuis l'origine du désordre, & tous ceux qui n'en avoient point encore approché, se fortifiant de ces mêmes *vertus*, pussent aujourd'hui surmonter ces obstacles sans péril, comme portant de nouveau sur eux le même *caractère*, & le même *nom* qui devoit autrefois leur faire ouvrir toutes les enceintes, & leur procurer, au milieu des plus terribles malfaiteurs, le respect & la sécurité.

„Les *vertus* de ces mobiles supérieurs sont retracées & mises sensiblement en action par les sept Astres Planétaires. Ce sont elles dont il est question, dans l'ouvrage déjà cité, sous l'allégorie des sept arbres, & de l'échelle géographique de l'homme. Elles sont les organes du nombre quaternaire, dont la force & l'existence sont démontrées par les quatre especes d'astres qui composent la

la région céleste, savoir les Planetes, les Satellites, les Cometes, & les Etoiles fixes."

"Comme telles, elles sont du plus grand prix, pour l'homme. Ce sont-là en effet ces colonnes puissantes qui devoient lui servir de rempart, & qui ont été pour lui l'obstacle le plus redoutable, jusqu'à ce qu'une main bienfaisante soit venue l'aider à le vaincre. Ce sont-là les sept portes de la science, qui ne peuvent être ouvertes que par celui qui possède la double clef quaternaire. Ce sont-là les sept dons qui depuis le crime ont été retirés aux hommes, & qui néanmoins circulant sans cesse autour de nous, sans que nous en jouissions, ont fait dire que le Jusse même péchoit sept fois par jour, selon la *vraie définition* du mot *Pêché* ; c'est par ce nombre que les murs de Jéricho furent renversés; c'est par ce nombre que fut guérie la lepre de Naaman. Ce sont enfin les sept *types* de ces sept *actions* que les Traditions hébraïques nous représentent comme ayant dirigé & complété l'origine des choses; & comme devant, pendant leur durée, servir de colonnes au Temple que l'homme auroit dû occuper dans l'Univers."

"Car, depuis le crime, ces sept Types demouroient comme sans action, attendant celui qui devoit les ranimer. Dès qu'il a paru, ils ont repris la vie; & se reproduisant dans leur propres *vertus* , comme Dieu même, ils ont dès-lors manifesté leur acte sensible. La première puissance de

de cette manifestation étant désignée par le nombre quarante-neuf, c'étoit sept semaines ou quarante-neuf jours après la consommation de l'oeuvre que ces dons visibles devoient se répandre; parce que c'étoit alors que devoit s'ouvrir cette cinquantième porte de laquelle tous les esclaves attendoient leur délivrance, & qui se rouvra de nouveau à la fin des temps pour ceux qui, selon Daniel, auront le bonheur d'attendre, & de parvenir jusqu'à *treize cent trente-cinq* jours."

N'étoit-il pas également nécessaire que celui qui devoit verser ces dons sur la terre, parcourût l'espace qui la sépare du premier Auteur des Êtres; qu'après avoir purifié les sept canaux, par lesquels toutes les *vertus* doivent couler dans le temps, il allât prendre sur l'*Autel d'or*, le *pain de proposition* qui est sans cesse placé devant l'Eternel, & que le transportant dans toutes les régions de l'Univers, il le distribuât non seulement aux hommes qui depuis le commencement des siècles avoient traversé l'habitation terrestre que nous occupons, mais à ceux-mêmes qui existoient corporellement sur ce théâtre d'expiation, attendu qu'ils étoient tous encore dans la disette de leur véritable nourriture.

D'ailleurs, nous ne pouvons nous dispenser de convenir que c'est par une parole que ce grand acte devoit se produire; puisque si nous n'avons pas d'autre instrument pour manifester nos idées, il résulte que l'Être principe dont nous sommes le

le signe & la représentation, ne pouvoit également nous apprendre que par la parole, les desfeins sacrés qu'il avoit eu sur nous dès l'instant de notre existence, & que l'homme avoit méprisés; par conséquent s'il devoit nous manifester au milieu des temps une unité de parole, il devoit donc nous manifester de nouveau la profondeur de toutes ses pensées, & nous mettre à portée de recouvrer le secret même de sa sagesse & de toutes ses *vertus*.

Or voici quelle est la progression de la manifestation de ses puissances. L'Univers matériel est l'expression de la *parole physique*, les Loix & les trésors de la premiere Alliance de l'*Etre principe* avec la postérité de l'homme sont l'expression de la *parole spirituelle*: le grand oeuvre opéré par la seconde Alliance est l'expression de sa *parole divine*.

Il paroîtroit en même temps nécessaire que ce grand oeuvre se couronnât sur la terre par la multiplication des langues.

Les premieres postérités de l'homme, en s'abandonnant à des excès criminels envers la vérité, avoient subi pour leur punition cette terrible *confusion des langues*, qui avoit rendu tous les individus & tous les Peuples, *étrangers* les uns aux autres.

Les remedes de la Sagesse suprême se proportionnant toujours à nos maux, devoient donc prendre la voie la plus favorable pour nous,
qui

qui étoit de multiplier les *don*s des *langues* dans ceux qu'elle chargeroit d'annoncer ces *vertus* & de les manifester sur la terre.

Car au moyen de cette multiplication des langues, ils devroient se trouver à portée de faire parvenir les remèdes par-tout où le mal auroit gagné, & de rappeler à l'union, à l'intelligence & à la vie, tous ceux que le crime auroit livrés à la dispersion, aux ténèbres & à la mort: c'est-à-dire, qu'ils pouvoient par cette multiplication des langues, rassembler & réunir tous ceux que la *confusion des langues* avoit séparés. Vérité profonde, instructive pour ceux qui ne sont point étrangers aux rayons de la lumière, & qui sont assez heureux pour *contempler* quelquefois avec confiance, les *voies* & les *fruits* de la Sagesse!

Enfin, si nous ne pouvons ici-bas connoître les choses que par leurs signes, & non par leurs Principes; si dans une circonstance si importante, les desseins de cette Sagesse en faveur de l'homme, devoient être exprimés d'une manière qui fût à couvert de toute équivoque, il falloit que pour signes sensibles, elle prît des *langues de feu*.

Voilà comment les *vertus* Divines étant toujours invisiblement liées les unes aux autres, auroient pu disposer de nouveau l'Univers pour l'homme, & rétablir en même temps l'homme dans ses droits sur l'Univers.

C'est

C'est alors que l'oeuvre universelle temporelle est accomplie; car le Réparateur ne pouvoit ramener le calme dans l'Univers, il ne pouvoit régénérer la vie dans l'ame de l'homme, sans rendre la paix & la félicité aux Etres d'une autre classe, à ces Etres supérieurs au temps par leurs fonctions primitives, mais qui, par zèle pour le regne de la vérité, se trouvoient en aspect du désordre depuis son origine, tandis qu'ils n'étoient faits que pour contempler à jamais le spectacle vivifiant de la perfection & de l'ordre.

Car, si la dégradation de l'homme leur a fait, pour ainsi dire, exercer des fonctions étrangères à leur véritable emploi, l'acte qui a dû être opéré pour sa réhabilitation, leur rend l'espoir de leurs premières jouissances, qui sont de voir régner par-tout la régularité, la justice & l'unité.

Il est temps de l'avouer; la principale vérité que cette époque universelle temporelle pût découvrir à l'homme, c'étoit de lui apprendre le véritable usage de cette bienfaisance que tous les Peuples ont pratiquée dès qu'ils ont été hors de l'état de nature brute, mais qui étant encore séparée de la loi d'intelligence, se bornoit à des actes d'humanité, au soulagement des besoins du corps, & aux devoirs de l'hospitalité.

Lorsque l'exercice de cette *virtu* commença à se perfectionner, elle enseigna toujours à l'homme les mêmes devoirs, mais elle lui apprit aussi à rendre à ses semblables d'autres services. Elle lui

fit comprendre qu'il est comptable envers eux de toutes les *vertus* qui sont en lui, puisqu'elles ne lui ont été données par la Sagesse suprême, que comme une *voie de réaction*, pour faire sortir à leur tour les *vertus* qui sont en eux; qu'ainsi, pour une oeuvre aussi sublime, la tâche de l'homme lui présente des devoirs très-rigoureux, puisqu'il ne peut rester au dessous de lui-même sans porter préjudice à ses semblables, puisqu'enfin une seule de ses *faiblesses* doit coûter aux autres une *vertu*.

Mais en s'unissant à l'Intelligence qui a dû se découvrir lors de la grande époque, cette bienfaisance devient encore plus éminente, en ce qu'elle tient à l'action immédiate du premier de tous les Principes avec laquelle notre nature nous appelle à concourir.

L'ardeur de son amour pour nous, fait qu'il détache de lui, pour ainsi dire, des *Vertus* sans nombre, & des *Puissances* aussi pures; aussi actives que lui-même. En les détachant, il les expose, si l'on peut se servir de ces expressions, à la *nudité*, au *froid*, à la *faim*, & à toutes les *souffrances* de la région temporelle; & comme il ne les détache que pour nous, que pour les faire parvenir jusques dans nous. nous ne pouvons jamais mieux l'honorer, nous ne pouvons jamais exercer l'hospitalité plus à son gré, ni plus avantageusement pour nous, qu'en mettant à *couvert* ceux qu'il nous envoie, mais qui sont *dehors* & qui ne demandent qu'à *entrer*; qu'en *vêtissant* ceux qui

se dépouillent pour nous ; qu'en donnant à *manger* & à *boire* à ceux qui souffrent la *faim*, la *soif*, la *pauvreté* la plus entière, pour venir se nourrir se désaltérer, se réchauffer, se revêtir de l'homme, si l'on peut parler ainsi : ou plutôt pour le revivifier lui-même, & *transvaser* leur propre *sang* jusques dans ses veines.

Seroit-ce une chose inadmissible, que le Réparateur universel eût choisi une substance matérielle pour la faire servir de base à ses *vertus* spirituelles Divines, & que la faisant entrer dans le culte qu'il auroit établi, elle reçût de lui une virtualité qu'elle n'auroit pas par sa nature ? Cette idée est d'autant plus vraisemblable que d'après la connoissance que nous avons de l'homme, il peut transmettre ses foibles *vertus*, à telle substance qu'il juge à propos ; ce qui dans le physique, comme dans le moral, a été malheureusement la source d'un grand nombre d'illusions sur la terre.

„La plus favorable de toutes les substances de la nature corporelle que le Réparateur eût pu employer dans le Culte qu'il venoit établir, c'est le froment. Outre ses qualités particulières qui le rendent propre à la nourriture de l'homme il porte dans la langue Hébraïque le nom de *bar* qui exprime aussi la pureté, la purification, & sa racine *barar* ou *barah* signifie un choix, une élection, d'où sont dérivés *bérith*, *alliance*, & *barouch* *bénédiction*. D'ailleurs ce n'est pas en vain que, suivant les Traditions Juives, le pain, le froment,

froment. la fleur de farine paroissent si souvent employés, soit dans les Sacrifices, soit dans les alliances des hommes avec les Etres supérieurs, soit dans la préparation que les Hébreux subissoient pour se disposer à leurs Fêtes: & mille preuves tirées de l'ordre temporel peuvent justifier tout ce que nous venons de dire en faveur de cette substance.

„Le vin étoit aussi du nombre de celles que la Loi religieuse des Hébreux leur prescrivait d'employer dans leurs cérémonies saintes. Il n'offre pas cependant des propriétés aussi étendues, ni aussi salutaires que le froment; & la vigne démontre même par des signes matériels que son *nombre* est opposé à la pureté. Mais le Régénérateur universel a dû nécessairement employer le vin dans son culte, parce qu'il est le type du sang dans lequel nous sommes renfermés, qui comme l'*iniquité* doit être consommé & disparaître, afin de nous montrer quelles sont les conditions que la justice exige pour que les traces de notre privation soient effacées.

Si des hommes séduits par les lueurs spécieuses de leur jugement, étoient choqués de voir que des substances matérielles tiennent en effet leur place dans le culte établi par le Réparateur universel; s'ils regardoient en conséquence ce culte, & le sacrifice qui s'y doit opérer, comme absolument figuratifs, & comme une simple apparence, ils seroient visiblement dans l'erreur; parce que des-

lors ce sacrifice seroit nul, & par cela même inutile aux Êtres vrais pour lesquels il doit être offert.

D'un autre côté, si l'esprit de l'homme voulant contempler les droits de cet acte efficace & réel, ne les cherchoit que parmi *les nombres passifs*, n'y auroit-il pas à craindre qu'il ne trouvât alors que l'apparence de la réalité, au lieu de la réalité même? ne perdrait-il pas de vue les fruits essentiels de ce culte qui doit rétablir *tous les nombres* dans leur ordre naturel, afin que nous voyions à la fois, dans le même acte, se manifester la sublimité *des nombres vrais*, disparoître la nullité *des nombres passifs*, & rectifier l'irrégularité *des nombres faux*; c'est-à-dire que dans cet acte, la plénitude des nombres doit se déployer devant l'homme, pour effacer la difformité qui résulte de leur séparation.

Enfin y auroit-il du danger à croire que dans cet acte à la fois corporel, spirituel & divin, dans cet acte qui ne tend qu'à délivrer l'homme de tout ce qui est sang & matière, tout dût être ESPRIT & VIE comme celui qui l'a institué, & qui le vivifie, & comme l'homme qui doit y participer? Mais s'il est certain que ce Culte doit exister sur la terre, c'est à ceux qui en sont les dépositaires à prononcer.

Bornons-nous à reconnoître que toutes les autres parties d'un Culte qui n'est qu'ESPRIT & VIE, doivent tendre à nous éclairer dans nos ténèbres.

nebres. Il faut qu'elles soient comme une interprétation sensible des plus grandes vérités que l'homme puisse connoître, & qui lui sont vraiment analogues. Il faut que ce Culte considéré dans ses *temps*, dans son *nombre*, dans ses diverses cérémonies, soit comme un cercle d'*actions vivantes* où l'homme intelligent & non prévenu puisse trouver la représentation caractéristique des lois de tous les Êtres, de tous les âges, de tous les faits; c'est à dire, que l'homme doit pouvoir y reconnoître non seulement l'*histoire* depuis la primitive origine, jusqu'à la réunion future avec son *Principe*; non seulement celle de la nature entière, & de tous les Agens physiques & intellectuels qui la composent & qui la dirigent, mais encore celle de la main seconde qui rassemble sans cesse sous nos yeux les traits les plus saillans & les plus propres à l'explication de la vraie nature de notre Être.

Voilà quels doivent être les signes sensibles des dons que le Réparateur universel a apporté sur la terre; voilà le tableau abrégé de tout ce qu'il a dû opérer, afin que les hommes fussent liés à lui par l'unité d'action, comme il est lié par l'unité d'essence avec la Divinité.

C'est assez détailler les pouvoirs de l'Agent universel, c'est assez montrer les droits qu'il doit avoir à la confiance de l'homme: il nous suffit de pouvoir, par les seules lumières naturelles, reconnoître combien il étoit nécessaire que nous eussions

un pareil type devant les yeux. Ce seroit être imprudent, & offenser cet Agent que de prétendre l'annoncer plus clairement, puisque pour le faire avec une véritable efficacité, il a fallu qu'il parût lui-même.

D'ailleurs, fixer plus long-temps les yeux des hommes sur ces recherches profondes, ce seroit paroître exclure les personnes simples & sans étude, des privileges qui ont été accordés à toute la postérité humaine.

L'homme, dont le coeur brûlant consume sans cesse les plantes sauvages & mal saines dont il est environné; l'homme qui regarde l'*Agent* dont il reçoit la pensée, comme un Être de jalousie qui s'afflige lorsqu'on aime quelque chose qui n'est pas lui; l'homme qui en s'immolant perpétuellement lui-même, est toujours humble & tremblant devant Dieu, *parce que le secret de Dieu ne se révèle qu'à ceux qui le croignent*; l'homme simple qui suit avec fidélité & confiance les Préceptes que l'Agent universel doit avoir enseignés, & qui vient d'une source trop bienfaisante pour conduire à l'illusion & au néant. Tel est celui qui peut prétendre à entrer dans le conseil de paix; d'autant que la science la plus élevée qui se puisse acquérir, est un édifice frêle & chancelant, lorsqu'elle ne repose pas sur toutes ces bases qui en seront toujours le plus ferme appui.

Car enfin si l'homme dirigeoit ses vues vers l'*Electre* universel, & qu'il se réchauffât à la chaleur

leur d'un seul de ses rayons, il seroit bien plus pur, plus lumineux, plus grand qu'il ne pourroit jamais le devenir par les discours & les raisonnemens de tous les Sages de la terre.

D'ailleurs, s'il est des vérités qu'on doive divulguer, il en est beaucoup aussi qu'on doit taire, & l'expérience l'a unit à la raison pour engager à la réserve, en montrant les maux inévitables qui, dans tous les temps, sont provenus de la publicité.

Parmi les Institutions savantes & religieuses les plus célèbres qui aient existé, il n'en est aucune qui n'ait couvert la *Science* du voile des mystères. Prenons-en pour exemple le Judaïsme & le Christianisme. Les Traditions Juives nous apprennent comment fut puni le Roi Ezéchias, pour avoir montré ses *trésors* aux Ambassadeurs de Babylonne; & nous voyons par les anciens Rits chrétiens, par la Lettre d'Innocent I. à l'Evêque Decentius, & par les écrits de Basile de Césaire, que le Christianisme possède *des choses de grande force & de grand poids, qui ne sont point, & ne sauroient jamais être écrites.*

Tant que ces choses *qui ne sauroient jamais s'écrire* ne furent connues que de ceux qui devoient en être les dépositaires, le Christianisme jouit de la paix; mais quand les Empereurs Romains, fatigués de persécuter les Chrétiens, désirerent d'être initiés à leurs mystères; quand les Maîtres des Peuples mirent le pied dans le Sanctuaire, & voulurent porter sur les objets les plus sa-

crés du Culte, des yeux qui n'y étoient pas préparés; lorsqu'ils firent du Christianisme une Religion d'Etat, & qu'ils ne la considérèrent que comme un ressort politique; lorsque leurs Sujets furent forcés de se faire Chrétiens, & que l'on se vit ainsi dans le cas d'admettre sans examen tous ceux qui se présentèrent; alors naquirent les incertitudes, les doctrines opposées, les hérésies. L'obscurcissement devint presque universel sur tous les objets de la Doctrine & du Culte, parce que les plus sublimes vérités du Christianisme ne pouvoient être bien connues que d'un petit nombre de Fideles, & que ceux qui ne faisoient que les entrevoir étoient exposés à des interprétations fausses & contradictoires.

C'est ce qui arriva sous Constantin, surnommé le Grand. Aussi à peine eut-il adopté le Christianisme, que les Conciles généraux commencèrent, & ce temps peut-être regardé comme la première Epoque de la décadence des vertus & des lumières parmi les Chrétiens.

A l'exemple de Constantin, ses Successeurs desirant d'étendre le Christianisme, employèrent les privilèges & les graces, afin de lui procurer des Profélytes. Mais ceux qu'ils devoient à de tels moyens, voyoient moins la Religion à laquelle on les appelloit, que les faveurs du Prince, & les attraites de l'ambition.

De leur côté, les Chefs spirituels eux-mêmes, pour s'attirer de nouveaux appuis, favorisèrent les desirs & les passions des Princes; & s'alliant cha-
que

que jour au temporel, ils s'éloignèrent de plus en plus de leur pureté primitive: en sorte que les uns *christianisant* le civil & le politique, les autres *civilisant* le Christianisme, il se forma de ce mélange un monstre, dont chacun des membres étant sans aucun rapport, il n'en put résulter que des effets discordans.

Les Sophistes des différentes Ecoles, qui furent admis au Christianisme, augmentèrent encore le désordre, en mêlant à cette Religion simple & sublime, une foule de questions vaines & abstraites, qui au lieu de l'union & des lumières, ne produisirent que la division & les ténèbres. Les Temples du Dieu de paix furent convertis en Ecoles scientifiques, où les différens Partis disputèrent avec plus de violence que ne l'avoient fait les Philosophes sous les portiques d'Athènes & de Rome. Leurs disputes étoient d'autant plus dangereuses qu'elles nuisoient aux choses à cause des mots; car le grand nombre ne savoit pas que la *vraie science* a une langue qui lui est particulière, & qu'elle ne peut s'exprimer avec évidence que par les propres *caractères*, & par des *emblèmes ineffables*.

Dans cette confusion, la clef de la science ne cessa pas d'être à la portée des Ministres des Autels, comme dans un *centre d'unité* qu'elle ne doit jamais abandonner: mais la plupart d'entr'eux ne s'en servoient point pour pénétrer dans le sanctuaire; ils empêchoient même l'homme de desir d'en approcher, de peur qu'il n'aperçût leur ignorance;

& ils défendoient de chercher à connoître les my-
stères du Royaume de Dieu, quoique selon les
Traditions mêmes des Chrétiens, *le Royaume de
Dieu soit dans le coeur de l'homme*, & que dans
tous les temps la Sagesse l'ait pressé d'étudier son
coeur.

Ceux des Chefs spirituels qui se préservèrent
de la corruption, gémissant sur les égaremens de
la multitude, s'efforçoient par l'enseignement &
l'exemple, de conserver chez les hommes le zèle,
les *verités*, & l'amour de la vérité. Mais ce fût
en vain qu'ils s'éleverent contre les abus, le mon-
stre qui avoit déjà reçu la naissance, étoit trop fa-
vorable aux desirs ambitieux de ses Partisans, pour
qu'ils ne prissent pas soin de le fortifier. Jeune
encore sous les premiers Empereurs Grecs, quoi-
qu'il annonçât déjà sa fierté, il ne porta pendant
quelques siècles que des coups foibles & peu éclat-
ans; telles furent les légères entreprises de Sym-
maque contre l'Empereur Anastase. Mais ayant
atteint l'âge où il pouvoit déployer sa férocité, les
premiers Empereurs François lui en facilitèrent les
moyens. Le pere de Charlemagne avoit vu le
Pape à ses pieds, pour le supplier de le défendre
contre les Lombards, & d'avance, le Prince avoit
reçu le Sacre de sa main, en récompense des ser-
vices qu'il alloit lui rendre. Ce commerce bizarre
ne tarda pas d'avoir les suites les plus étranges.
Ceux qui d'abord n'avoient fait que joindre une
cérémonie pieuse, aux droits politiques d'un Sou-
verain,

verain, prétendirent bientôt lui avoir donné ces mêmes droits, bientôt en être les dépositaires, bientôt enfin pouvoir, quand il leur plairoit, les retirer à ceux à qui ils se persuadoient de les avoir donnés.

Aussi le Fils de ce Charlemagne, dont le Pere avoit vu le Pape à ses pieds, non seulement fut aux pieds du Pape, mais fut même, au milieu d'une assemblée de ses propres Sujets, déposé par l'Evêque Ibbon. Seconde époque, dans laquelle les égaremens vinrent de la part des Chefs spirituels.

Dès que ce torrent eut rompu ses digues, il n'est point de désordre, qu'on n'en vît naître; l'ambition & le despotisme se couvrant alors du voile de la Religion, firent couler plus de sang en dix siècles que les hordes des Barbares n'en avoient répandu depuis la naissance du Christianisme, & pour frémir d'horreur, il ne faut qu'ouvrir l'histoire des Comnène à Constantinople, des Philippe en France, des Frederic en Allemagne, des Suintia en Espagne, des Henri & des Edouard en Angleterre. Cependant le moment arriva où les yeux devoient commencer à s'ouvrir.

Quand les Chefs du Christianisme se furent confondus avec le Temple & le Tabernacle, tandis qu'ils n'en devoient être que les colonnes; quand ils voulurent sanctifier leur ignorance; quand ils eurent porté l'extravagance jusqu'à lancer des décrets qui défendoient aux Souverains anathématisés de remporter des victoires, & jusqu'à interdire aux

Anges

Anges par les mêmes décrets de recevoir les âmes de ceux qu'ils avoient proscrits; quand enfin il se leva plusieurs prétendans à la Thiarre, qu'on les vit s'anathématiser réciproquement & se livrer des batailles sanglantes jusques dans les Temples des Chrétiens; les Peuples étonnés se demanderent si ces têtes pouvoient encore être sacrées, étant couvertes d'anathèmes, & ils se permirent de laisser reposer leur enthousiasme pour y substituer la réflexion.

Mais dans ces temps malheureux où le sacré & le profane étoient confondus, où la dispute étoit la seule science du Christianisme public, où les Cleres n'étoient jugés dignes des fonctions de l'Autel, qu'après avoir passé par les frivoles épreuves d'une scholastique barbare, les réflexions des Peuples pouvoient-elles être susceptibles de justesse & de maturité?

Ces hommes grossiers, voyant les désordres de ceux qui professoient les dogmes sacrés, ne se contenterent pas de douter des Maîtres, ils porterent l'imprudence jusqu'à suspecter les dogmes mêmes, & à force de les considérer dans cet esprit de défiance, ils crurent y voir des difficultés insolubles. Troisième époque, dans laquelle les égaremens vinrent de la part des membres.

De-là les différentes Sectes qu'on a vu naître, depuis trois ou quatre siècles, dans le sein du Christianisme; lesquelles à leur tour servant de prétexte à l'am-

à l'ambition, en ont été mutuellement les instrumens & les victimes.

Mais des malheurs d'un autre genre se sont mêlés à ces erreurs, d'autant qu'on a vu à la fois, la *croissance des choses vraies* & la *crédulité erronée* confondues, & proscrites par des sentences barbares, ce qui a enhardi les *Ouvriers mauvais*, & fait taire de plus en plus les *Ouvriers légitimes*.

Alors ceux des Chefs spirituels qui avoient conservé le dépôt dans sa pureté, n'auroient pas été entendus, s'ils avoient voulu diriger la pensée de l'homme vers la hauteur de ce *Sacerdoce invisible* qui l'approche de la Divinité; & s'ils eussent voulu l'engager à la recherche des *sciences Divines* en repliant son action sur lui-même, & en se dépouillant de tout ce qui est étranger à son Être pour se présenter tout entier avec un desir pur aux rayons de l'intelligence.

Aussi les Controverses passionnées & sanglantes des derniers siècles n'ont-elles produit que des systèmes absurdes, & des opinions plus hardies encore que celles qui avoient déjà égaré les hommes depuis la naissance du Christianisme. Car les Observateurs revoltés de la diversité & de l'opposition des idées sur les Dogmes les plus essentiels, attaquèrent la base même de l'institution chrétienne, & ne tardèrent pas à la rejeter, l'ayant confondue avec l'édifice monstrueux que l'orgueil & l'ignorance avoient élevé dans son sein.

Que

Que devoit-on attendre d'eux, après qu'ils eurent porté ce coup à la seule Religion qui ait présenté aux hommes le caractère frappant de s'être répandue, sans avoir jamais plié devant les Peuples conquérans; d'avoir vaincu non des Nations grossières & barbares, comme on l'a vu de la Religion de Mahomet, mais des Nations sçavantes & policées; de les avoir vaincues, non par les armes, mais par les seuls charmes de sa douce Philosophie.

Des Observateurs qui avoient ainsi méconnu la base du Christianisme, ne pouvoient pas porter un jugement plus favorable des autres Religions; en sorte que n'appercevant plus aucun lien entre l'homme & son Principe invisible, ils l'en crurent tellement séparé que nulle Institution religieuse ne pouvoit l'en rapprocher. Quatrième époque de dégradation, dans laquelle l'homme devenant Déesse, ne s'est trouvé qu'à un pas de sa ruine.

Les progrès de l'erreur ne se sont point arrêtés là; il s'est présenté de nouveaux Observateurs qui pour se tirer de la confusion que le Déisme avoit répandue sur les sciences religieuses, ont enseigné des opinions encore plus destructives.

Non seulement ils ont dit que les Instituteurs du Christianisme & de toutes les Religions étoient ignorans, trompeurs, ennemis même de la morale qu'ils professoient; que leurs Dogmes étoient nuls & contradictoires, dès qu'ils étoient contredits; enfin que la base sur laquelle ces Dogmes s'appu-

s'appuyoient, étoit imaginaire, & que par conséquent l'homme n'avoit aucun rapport avec les *vertus* supérieures; mais ils ont été jusqu'à douter de sa nature immatérielle. Ils ont accompli par-là cette menace faite aux Hébreux, que s'ils négligeoient leur loi, ils finiroient par tomber dans un tel degré de misère & d'abandon, *qu'ils ne croiroient plus à leur propre vie.*

Enfin ils ont été conduits par-là à nier l'existence même du Principe de toutes les existences, puisque nier la nature immatérielle d'une production telle que l'homme, c'est nier la nature immatérielle de son Principe générateur. Cinquième & dernière époque de dégradation, où l'homme n'étant plus que ténèbres, est au dessous de l'insecte même.

C'est de ce système funeste que sont provenus tous les déraisonnemens philosophiques qui ont régné dans ces derniers temps. Les premières postérités avoient péché par l'*action*, en voulant égaler Dieu par leurs propres *vertus*; les dernières pechent par *nullité*, en croyant qu'il n'y a dans l'homme ni *action*, ni *vertus*.

C'est de là qu'est venu le délire d'un Athée moderne, qui écrivant contre la Divinité, a cru en démontrer le néant, en ce que, selon lui, si elle eût existé, elle auroit puni son audace.

Ne pouvoit-on pas lui répondre que la Divinité peut exister, & ne pas punir des attaques impuissantes?

fantas? que l'on doit plutôt croire que vraiment il ne l'a pas attaquée? que de vains écrits peuvent ne point allumer les foudres de sa colere? enfin qu'il n'étoit pas *assez avancé* pour *élever sa voix* jusqu'à elle, ni *assez instruit* pour *proférer* contre elle de *véritables blasphèmes*?

Nous avons vu quelle a été, depuis le commencement du Christianisme, la progression du désordre dans lequel les disputes scientifiques ont entraîné les hommes, & celui qu'a produit la trop facile publicité de choses qui ne peuvent être bien conçues par la multitude, ni cesser d'être secrètes sans qu'elles soient exposées à être mal comprises ou mal interprétées. Quelle est donc la route que l'esprit de l'homme doit prendre pour sortir de cet état désordonné & dévoué à l'incertitude? C'est celle qu'il découvreroit presque sans effort, s'il tournoit ses regards sur lui-même.

Une considération attentive de notre Etre, nous instrueroit sur la sublimité de notre origine; & sur notre dégradation; elle nous feroit reconnoître autour de nous & dans nous-mêmes, l'existence des vertus suprêmes de notre Principe; elle nous convaincroit qu'il a été nécessaire que ces *vertus* supérieures se présentassent à l'homme visiblement sur la terre, pour le rappeler aux sublimes fonctions qu'il avoit à remplir dans son origine; elle nous démontreroit la nécessité d'un culte, afin que la présence de ces *vertus* ne fût point sans efficacité pour nous.

Nous

Nous suivrions les traces de ces vérités dans toutes les Institutions religieuses; & loin que la variété de ces inscriptions dût nous faire douter de la base sur laquelle elles reposent, nous rectifierions par la connoissance de cette base, tout ce qu'elles peuvent avoir de défectueux; c'est-à-dire, que nous rallierions dans notre pensée ces vérités éparées, mais impérissables, qui percent au travers de toutes les Doctrines & de toutes les Sectes de l'Univers.

Nous élevant ainsi de vérités en vérités, avec le secours d'une réflexion simple, juste & naturelle, nous remonterions jusqu'à la hauteur d'un type unique & universel, d'où nous dominerions avec lui sur tous les Agens particuliers intellectuels & physiques qui lui furent subordonnés, parce qu'étant le flambeau vivant de toutes les pensées & de toutes les actions des Etres réguliers, il peut répandre à la fois la même lumière dans toutes les facultés de tous les hommes.

Et c'est là cette brillante lumière que l'homme peut faire éclater en lui-même, parce qu'il est le mot de toutes les énigmes, la clef de toutes les Religions, & l'explication de tous les mystères. Mais, oh homme! lorsque tu seras arrivé à cet heureux terme, si tu es sage, tu garderas ta sagesse dans ton coeur.

XXI.

La Loi sensible & la subdivision universelle auxquelles les hommes ont été assujettis, les ayant soumis à une forme de matiere, la terre est trop étroite pour qu'ils puissent l'habiter tous ensemble; & il a fallu qu'ils vinssent successivement y puiser les forces & les secours qui leur sont nécessaires pour traverser l'espace par lequel ils sont séparés de la source de toute lumiere.

Si l'homme doutoit encore de sa dégradation, il ne faudroit que cette seule preuve pour l'en convaincre, puisqu'il est impossible de concevoir rien de plus honteux & de plus triste pour des êtres pensans, que d'être dans un lieu où ils ne peuvent exister qu'avec un petit nombre de leurs *Contitoyens*; pendant que par leur nature, quelque nombreux qu'ils soient, ils sont faits pour habiter & agir tous ensemble.

Voilà pourquoi les hommes qui n'étoient pas nés, lors de la manifestation générale au milieu des temps, n'ont pu alors en recevoir les avantages effectifs & directs, comme ceux qui avoient déjà parcouru cette surface, ou qui l'habitoient à cette époque. On peut dire même que l'*Agent universel* s'étant soumis à la loi temporelle, & apportant l'intelligence visiblement sur la terre, n'a pu la manifester à la fois par ses actes dans tous les lieux de notre habitation terrestre; que s'il l'a fait en puissance dans toutes les parties de cette terre, il ne l'a fait en acte que dans les lieux qu'il

qu'il a habitées, ou peut être dans *quelques autres contrées*, mais d'une manière étrangère à la matière, & en faveur de quelques Elus destinés à concourir à son oeuvre. Car la vertu & les pouvoirs de ces *signes visibles* qui accompagnent partout ici-bas les pensées, devoient résider avec une entière supériorité dans celui qui produit toutes les pensées.

Aujourd'hui même, tous les hommes n'étant point encore nés, la postérité humaine ne voit point l'ensemble des faits de l'unité; elle ne voit point en acte sur toute son espèce, l'oeuvre universelle de la Sagesse; ce grand oeuvre, dont l'objet est que tous les Etres aient à la fois devant les yeux les signes réels de l'infini, & que les bornes du temps étant disparues, ils aient tous, comme avant le crime, la preuve intuitive que c'est le même Dieu qui conduit tout.

Ajoutons que l'Univers entier étant la prison de l'homme, jamais l'espèce humaine ne pourra à la fois, sans que l'Univers matériel soit détruit, être témoin du grand spectacle de l'immensité dont elle est sortie.

Le cours de la vie de l'homme particulier vient à l'appui de cette vérité. A mesure que son Etre intellectuel s'élève vers la lumière, son corps s'affaiblit & se replie sur lui-même, & l'on doit être convaincu que quand il a rassemblé en lui toutes les *vertus* que comporte sa région terrestre, sa forme corruptible ne peut plus exister avec lui;

comme certains fruits qui se séparent naturellement de leur enveloppe, quand ils ont acquis leur maturité; en sorte que la vie de l'un est la mort de l'autre.

Par la même Loi, quand le nombre des hommes qui doivent exister matériellement sur la terre, sera complet, la forme universelle repliant son action, disparaîtra pour eux, & la plénitude de ce nombre temporel rendra inutile pour l'homme l'existence de l'Univers.

Enfin si les facultés de l'homme particulier ne peuvent jouir de l'universalité de leur propre action tant qu'il est lié aux moindres vestiges de la matière: s'il ne peut être vraiment libre tant qu'il est soumis aux influences des êtres contraires à la nature; s'il ne peut contempler l'ensemble de la Région sublime où il a pris naissance, tant que la moindre parcelle corruptible existe entre lui & ces sublimes tableaux, il en est de même pour l'espèce universelle de l'homme.

Or la terre, & toutes les grandes colonnes de l'Univers, recellent encore les rayons de ces *substances pures* qui ont été entraînées avec lui dans sa chute. Il faut donc, si l'homme est destiné à se rapprocher d'elles, que tous les *décombres* disparaissent, pour que d'un côté les substances supérieures, & de l'autre les *vertus* de tous les hommes, formant comme deux faisceaux de lumière, puissent s'animer réciproquement & manifester tout leur éclat.

On

On fait que les témoignages universels des Peuples s'accordent sur ce point. Tous regardent l'état violent de la Nature & de l'homme, comme la suite du désordre, & comme une préparation à un état plus calme & plus heureux. Tous attendent un terme aux souffrances générales de l'espèce, comme la mort en met chaque jour aux souffrances corporelles des individus qui ont su garantir leur être de tout amalgame étranger. Enfin, il n'est pas un Peuple, & l'on pourroit dire pas un homme, rendu à lui-même, pour qui l'Univers temporel ne soit une grande *allégorie*, ou une grande *fable* qui doit faire place à une grande *moralité*.

La dissolution générale suivra les mêmes loix que la dissolution des corps particuliers. Lorsque l'univers sera dans la septième Puissance de sa racine septénaire, tous les Principes de vie répandus dans la création, se rassembleront dans son centre, comme la chaleur des animaux mourans abandonne insensiblement toute la forme pour se réunir au coeur. Car on ne peut se dispenser d'admettre dans la Nature un centre igné, actif & vivant, puisque les moindres corps particuliers ont chacun un principe ou un centre de *vie* quelconque qui les fait exister.

Ce centre actif & universel étant adhérent à la terre, il est naturel de penser que c'est à elle que tous les autres centres se réunissent; & quand les Traditions des Chrétiens nous font l'étrange

prédiction qu'à la fin des temps, *les Etoiles tomberont sur la terre*, elles ne parlent que de la réunion de ces différens centres avec le centre universel: ce qui ne doit plus être difficile à comprendre, puisque les étoiles ne pourront tomber sur la terre qu'en laissant évanouir leur forme; comme les différentes parties de nos corps se dissolvent & disparaissent à mesure que leurs principes secondaires se réunissent à leur principe générateur.

Une seule différence se fait remarquer entre la mort des corps particuliers & la mort de l'Univers: c'est que les individus corporels n'étant que des faits seconds, subissent des loix secondes après leur mort, qui sont la putréfaction, la dissolution, & la réintégration. Au lieu que l'Univers étant un fait premier dans l'ordre corporel, n'a besoin que d'une seule loi pour compléter le cours de son existence. Sa naissance & sa formation ont été l'effet de la même opération, il en sera ainsi de sa mort & de sa disparition totale. Enfin, si pour que l'Univers fût, il suffit que l'Eternel ait *parlé*; il suffira que l'Eternel *parle*, pour que l'Univers ne soit plus.

Qu'on se rappelle ici qu'à l'image du grand Etre, l'homme emploie les mêmes moyens & les mêmes facultés pour donner l'existence à ses ouvrages matériels que pour les détruire,

Avant cette disparition finale, il y aura des maladies dans la Nature universelle; comme la diminution de la chaleur en occasionne dans les corps

corps particuliers avant qu'ils cessent totalement leur action. Les vertus *ternaires* des élémens qui servent de colonnes à l'Univers, se suspendront, comme la force & l'activité nous abandonnent, lorsque nous approchons naturellement de notre fin. Et tel est le sens des Traditions des Chrétiens, lorsqu'elles nous présentent tous les fléaux ternaires se manifestant à la *voix des sept Agens* supérieurs; c'est-à-dire, quand ces sept Agens remettront au grand Etre, les droits & les vertus dont il les avoit remplis pour l'accomplissement de ses desseins dans l'Univers.

Tel est, dis-je, le sens de ces Traditions, lorsqu'elles nous offrent aux différens termes de cette époque septénaire, l'altération, l'incendie, la destruction de la troisième partie de la terre, des arbres, de l'herbe verte; de la troisième partie de la mer, des poissons, des vaisseaux, des fleuves & des fontaines; de la troisième partie du Soleil, de la Lune & des Etoiles; de la troisième partie des hommes; lorsqu'elles nous parlent de la naissance de nouveaux animaux, s'élevant du sein de la terre sur sa surface pour en tourmenter les Habitans, comme des vers & des insectes dégoûtans sortent quelquefois de la chair de l'homme, & le dévorent avant son terme; lorsqu'elles nous parlent du changement de couleur dans les astres, de la transposition des isles & des montagnes; enfin lorsqu'elles nous peignent la combustion de tous les élémens, pour nous re-

tracer à la fin des temps les *désordres* qui les ont fait commencer.

Mais l'homme avancé en âge non seulement éprouve du dépérissement dans son corps, il en éprouve encore dans son intelligence, s'il n'a pas eu soin de mettre à profit les secours qui lui ont été offerts dans les différentes époques de sa vie, & de coopérer au développement de ses facultés, qui sont destinées à une croissance continuelle : son esprit se trouve alors dans une double privation, ne jouissant ni des trésors de la Sagesse, qu'il n'a pas su acquérir, ni de l'activité de sa jeunesse, dont l'époque est passée pour lui.

Tel est aussi le sort de l'homme général : les secours envoyés aux hommes, ont été en croissant depuis l'origine des choses jusqu'au milieu des temps, quoique l'usage qu'ils en ont fait, n'ait pas été dans la même proportion.

Ces secours croissent également depuis le milieu des temps, parce qu'ils ont ouvert alors le sentier de l'infini ; mais comme ils se simplifient de plus en plus, & deviennent plus intellectuels, ils seroient imperceptibles & inutiles pour la postérité humaine, si elle ne suivoit pas la même progression, en sorte qu'elle pourroit en venir à perdre de vue, même les fruits inférieurs que ces secours avoient commencé de lui procurer.

Peignons-nous donc les postérités futures accablées par les *désordres* des causes physiques, & par ceux qu'elles auront laissé dominer dans leur
Etre

Etre intellectuel. Peignons nous les hommes des temps à venir, perdant l'espérance de se voir renaître, & condamnés à la stérilité dès qu'ils toucheront au complément du nombre temporel des hommes. Peignons-nous-les d'autant plus effrayés de cette stérilité qui leur présentera l'image importune du néant, qu'ils seront plus tourmentés par les *actions corrosives*, lesquelles ils verront alors s'accumuler sur eux, parce qu'il y aura moins d'individus sur qui elles puissent se partager.

Peignons-nous ces hommes exposés aux effroyables convulsions de la Nature, & n'ayant acquis dans leur telligence; ni les lumières, ni les forces suffisantes pour s'en défendre, ni la résignation pour se soumettre à celles qui seront inévitables.

Voyons les tellement éloignés de leurs *appuis*, qu'ils n'en pourront plus entendre la voix; & néanmoins cherchant encore ces *appuis* par le besoin irrésistible de leur nature. Ce sera-là cette faim & cette soif qui, selon les Prophetes, *doivent être envoyées sur la terre, non la faim du pain, ni la soif de l'eau; mais la faim & la soif de la parole: desir d'autant plus douloureux, que selon les mêmes Prophetes, les hommes circuleront par-tout pour chercher cette parole, & ne la trouveront point.*

Représentons-nous enfin ces hommes maudissant peut-être le Dieu suprême, tandis qu'il ne cessera de leur tendre la main pour les aider à passer sans accident sur le *puits de l'abyme*. Car

cette main bienfaisante qui n'a jamais retenu ses dons pour les enfans de l'homme, les retiendra bien moins encore dans un temps où leurs besoins seront extrême.

Pour comble d'affliction, les hommes de ces temps futurs appercevront à découvert le tableau des siècles, comme l'homme particulier approchant de sa fin, voit ordinairement se tracer devant lui, par des traits rapides & vifs, tout le cercle de sa vie passée. Ces malheureux hommes seront déchirés de douleur, en comparant dans ce tableau des siècles, l'immense & inépuisable abondance des *biens* dont la terre n'a cessé d'être comblée, avec l'horrible profligation que la postérité de l'homme en a faite dans tous les temps: ils y verront rassemblés, d'un côté, les nombreux trésors de *vertus* qui ont été depuis l'origine des choses envoyées au secours de l'homme, & qui sont toujours à sa portée; de l'autre, il aura devant les yeux les *fruits* imputs de *l'iniquité*, qui se sont également accumulés dans le creuset du monde, & qui en ont retardé l'épurement pour un si grand nombre de ceux qui l'ont habité.

Au milieu de ces désordres, peignons-nous des hommes ignorans, *impurs*, imposteurs, cherchant à éteindre dans leurs semblables, les derniers rayons de la lumière naturelle qui nous éclaire tous, & tâchant de se substituer dans leur esprit, au véritable & unique appui dont les hommes puissent attendre des secours. Peignons-nous
enfin

enfin ces temps futurs infectés des poisons d'une doctrine de *mort* qui éloignera les hommes de leur but au lieu de les en rapprocher. Car ce qui rendra ces aveugles Maîtres si dangereux, c'est que l'homme criminel étant alors plus développé qu'il ne l'est encore, il attaquera les hommes avec des faits, au lieu que jusqu'à présent, on ne les a presque attaqués que par des discours.

Si la postérité humaine a si peu profité des secours qui l'ont environnée, si elle n'a fait que substituer les ténèbres à la lumière, comment résistera-t-elle à de semblables Adversaires? On ne voit plus là qu'un affreux abyme dont l'obscurité & l'horreur ne peuvent aller qu'en augmentant, jusqu'à ce que n'y ayant plus aucun lien visible ni invincible entre l'Univers corrompu & le Créateur, la dissolution générale du Monde vienne terminer à la fois & les erreurs & les iniquités des hommes.

La Loi même donnée au milieu des temps n'a point anéanti le germe de ces défordres que les hommes sont toujours maîtres de produire & de multiplier. L'*Elu universel* n'a été chargé pendant la manifestation temporelle, que d'apporter cette Loi aux hommes & de la leur expliquer, mais non pas de l'exécuter sans le concours de leur volonté.

Il lui suffisoit donc de leur donner une idée juste de la *science Divine*, & de leur apprendre que cette science n'est autre chose que celle des
loix

loix employées par la Sagesse suprême, pour procurer aux Êtres libres, les moyens de rentrer dans la lumière & dans son unité. Cette connoissance une fois donnée aux hommes, les temps leur ont été accordés, non pour l'oublier & la profaner, mais pour la méditer & la mettre à profit.

Quand ces temps seront écoulés; quand, selon l'expression des Prophetes, *les siècles seront rentrés dans leur antique silence*, & que les *Âmes* ayant rassemblé leurs *sept actions* en une seule, leur lumière sera devenue *sept fois* plus éclatante: alors à la faveur de leur clarté, l'intelligence de l'homme découvrira les *productions* qu'elle aura laissé germer en elle-même; alors elle se nourrira des propres *fruits* qu'elle aura semés.

Malheur à elle, si ces fruits sont sauvages, corrompus ou malfaisans: car n'ayant point alors d'autre nourriture, elle sera forcée de s'en alimenter encore, & d'en éprouver la continuelle amertume: car les substances fausses & impures, engendrées en elle par ses désordres, ne pouvant entrer dans la réintégration, il n'y aura que la violente opération d'un *feu actif*, qui ait assez de force pour les dissoudre,

Malheur à l'intelligence, si elle a versé le sang des Prophetes; non pas seulement qu'elle ait contribué à la destruction corporelle de ceux qui ont porté ce nom sur la terre, mais bien plus encore, si elle a repoussé ces *notions intimes*, ces *Actions vivantes* que la Sagesse lui communiquoit à cha-
que

que instant; lesquelles n'ayant pour but que de présenter la vérité à l'homme, afin qu'il puisse la voir comme elles la voient elles mêmes, deviennent pour lui de véritables Prophètes dont le sang lui sera redemandé avec une rigueur inflexible, s'il a été assez coupable pour l'avoir répandu lui-même, assez négligent pour le laisser couler sans profit, assez dépravé pour en arrêter l'influence sur les semblables!

Malheur à l'intelligence, si ne devant agir que de concert avec son Principe, elle a cependant voulu agir sans lui; parce qu'après la dissolution de ses liens corporels, elle sera réduite encore à agir sans ce Principe, ainsi qu'elle aura fait dans le cours de sa vie terrestre!

Car telle sera la différence extrême entre notre état actuel de vie corporelle, & celui qui le doit suivre, lequel n'est encore sensible qu'à notre pensée. Nous ne connoissons pour ainsi dire ici-bas que par nos desirs, l'action vivante & intellectuelle qui nous est propre; parce que pendant notre séjour dans la matière, les moyens les plus efficaces de cette action nous sont refusés: mais au sortir de cette matière, lorsque pendant notre vie corporelle nous avons conservé la pureté de nos affections, ces moyens efficaces nous environnent & nous sont prodigués sans mesure; & des jouissances inconnues à l'homme terrestre le dédommagent amplement des privations qu'il a supportées.

Or

Or l'homme perd à la mort tous les objets, tous les moyens, tous les organes qui servoient d'aliment & de canal au crime : & si pendant la vie corporelle ; il a nourri dans lui des penchans faux & des habitudes d'erreur, il ne lui rest, lorsqu'il est séparé de son enveloppe, que le désordre de ses goûts & de ses desirs corrompus, avec l'horreur de ne pouvoir plus les accomplir.

Ainsi donc la situation future de l'Impie sera d'autant plus affreuse que l'enveloppe matérielle qui nous cache aujourd'hui la lumière étant dissoute, il verra le *flambeau vivant* de la vérité sans pouvoir s'en approcher ; & ceci a été prédit d'avance dans l'Univers temporel, par les *satellites* de *Saturne*, qui, circulant autour de l'anneau dont cet astre occupe le centre, ne peuvent pénétrer dans son enceinte.

Nous en avons encore un tableau sensible dans plusieurs substances élémentaires. Lorsqu'elles ont subi les différentes opérations du feu, elles se vitrifient, & acquièrent une transparence qui nous laisse appercevoir la lumière dont elles nous tenoient auparavant séparés. De même après les différentes *actions* des Êtres destinés à accomplir les desseins du Créateur dans l'Univers, ils se dégageront par les *vertus* d'un *Feu* supérieur, de toutes les substances de leur Loi temporelle, lesquelles ne sont qu'impureté relativement au premier état dans lequel ils ne devoient jamais cesser d'être.

d'être. Alors ils prendront une clarté vive; ils formeront autour de l'Impie, une barrière lumineuse au travers de laquelle sa vue intellectuelle pourra pénétrer; mais que lui-même ne pourra jamais franchir tant que sa volonté demeurera impure, & qu'il n'aura pas vomé jusqu'à la dernière goutte, le breuvage d'iniquité dont il aura été forcé d'éprouver toute l'amertume & l'horreur pendant la durée des siècles.

C'est là que se trouvera le complément d'un temps, des temps, & de la moitié d'un temps. Car après l'enfantement universel, il y aura un *délivré* comme dans les enfans particuliers; & c'est le *demi-temps* de *Daniel*.

Or d'après l'idée que nous avons donnée de la volonté, il est impossible de fixer d'autre terme à cette privation, ou à ce *demi-temps*, que celui que l'Impie se fera fixe lui-même; car comment nombrer alors la durée de ses actes? Il faudroit qu'ils pussent se comparer avec le temps, & la mesure du temps sera brisée.

Mais parce que l'Impie sera près de la lumière, & qu'il ne pourra pas en jouir, ses pâtimens seront inconcevables. Il connoitra ces pleurs & ces grincemens de dents auxquels il a été fait allusion dans l'ouvrage déjà cité, par le nombre *cinquante-six*; attendu que cette expression représente à la fois, le Principe de l'idolâtrie, & la borne qui le séparera du séjour de la perfection.

Etant

Etant donc exclus de l'ordre & de la pureté, l'honneur & le désespoir feront sa vie; la fureur & la rage ses seules affections, jusqu'à ce qu'étant réduit à déchirer ses *flancs* pour se nourrir, & à *éteindre sa soif* dans son propre sang, il dévore lui-même la corruption dont il s'est infecté, & qu'il en fasse passer la source toute entière par les *ordeurs de son propre feu*.

Si au contraire l'homme n'a reçu & n'a cultivé en lui que des *germes* salutaires & analogues à sa vraie nature; s'il a été assez heureux pour arroser quelquefois de ses larmes cette *plante fertile* que nous renfermons tous en nous-mêmes; s'il a compris qu'il devoit porter comme tous les Etres, les signes caractéristiques de son Principe, & que nul autre que le premier de tous les Principes ne pouvoit lui avoir donné l'existence; s'il a désiré se ressembler à ce Principe, en se conformant à ses *images* envoyées dans le temps; s'il a essayé de le faire connoître à ses semblables, en les aimant comme il les aime, en tolérant leurs égaremens comme il les tolère, en se transportant par la pensée jusques dans ces temps de calme & d'unité où les désordres ne l'affecteront plus; enfin, s'il a tâché de traverser cette ténébreuse demeure, sans faire alliance avec les *illusions* qui la composent; n'ayant pris dans ce passage laborieux, que ce qui pouvoit *étendre* sa propre nature & non la défigurer; alors il cueillera des fruits dont le *goût* la
conviendra

couleur & le parfum flatteront les sens intellectuels de son Etre, en même temps qu'ils en vivifieront continuellement toutes les facultés. Rien ne le séparera de ces sphères supérieures dont les sphères visibles ne sont que d'imp parfaites images, & dont le mouvement dirigé selon des rapports inaltérables entretient la plus sublime harmonie, & transmet les accords Divins à l'universel des êtres.

„Là, comme les Anges dans le Ciel, il ne sera pas marqué du nombre de réprobation exprimé aujourd'hui par la différence des sexes; parce que le *Principe animal*, celui dont l'action génératrice & constitutive porte spécialement sur la production des sexes, sera retourné vers sa source, & n'agira plus matériellement. Il y aura cependant des corps, mais comme ces corps seront animés par une action plus vivante que celle de la matière, ils n'auront de caractérisées que les parties de notre forme qui servent de siège à l'esprit, & qui le manifestent, ou celles qui peuvent être employées à l'exercice par de ses fonctions“.

Toutes les sciences, toutes les *vertus* des Agens que la Sagesse Divine a préposés pour le soutien & l'instruction de l'homme, depuis l'origine du désordre, deviendront son partage: il aura leur force, leur zèle pour le regne de la vérité, leur intelligence pour la comprendre, & leur pureté pour en jouir.

Ayant laissé loin de lui les allégories & les emblèmes, il reconnoîtra intuitivement ces mêmes

vertus que la charité a détachées de leur Principe pour venir guider & soutenir l'homme jusques dans le lieu de sa laborieuse expiation. Elles jouiront en lui du fruit de leurs travaux : il jouira en elles de ce plaisir inexprimable de pouvoir toucher & bénir des mains bienfaisantes. Comme ils seront dégagés les uns & les autres, de ces sollicitudes & de ces actes douloureux, auxquels la Loi du temps les assujettit encore, ils porteront avec sécurité leurs *yeux* pleins de joie & d'attendrissement vers la source dont ils auront reçu toutes leurs jouissances : & se revêtant de la simplicité de leur *premier caractère*, ils auront droit de *porter la main* à l'encensoir, & d'offrir chacun selon leur *mesure* & leur *nombre*, des *parfums* purs & volontaires à celui qui leur aura fait goûter la paix *sacrée* & les *virtuelles* délices de la vérité.

On sait que les témoignages universels des Peuples s'accordent sur cette Doctrine consolante. Si tous les Peuples ont leur *Minos*, si tous ont l'idée de son redoutable Tribunal, & celle du *Tartare* où les hommes coupables passeront des jours d'honneur & de ténèbres ; ils ont aussi celle de ces champs fortunés où les Êtres vertueux & passibles jouiront sans trouble & sans alarmes, du fruit de heureux dons qu'ils auront répandus sur la terre.

L'homme pur pourra donc alors recouvrer l'accès de ce *Temple impérissable* dont il devoit publier les merveilles, & dont le crime l'a fait bannir. Il
 appro-

approchera de l'*Arche sainte*, sans craindre d'en être renversé, parce que plus puissante que celle dont les Traditions des Hébreux nous ont parlé, elle ne laissera entrer dans son enceinte que ceux qu'elle aura purifiés.

Là, aucun Etre ne sera exposé à la punition d'Orza, parce que cette *Arche sainte* est le dépôt de la clémence & de la vie; & comme elle est à la fois le *centre*, le *germe*, & la *source* de toutes les *Puissances*, il sera à jamais de toute impossibilité que l'homme se voie admis à son culte, sans qu'elle-même lui ouvre son Sanctuaire.

Le Grand-Prêtre de la Loi antérieure au temps, le même qui a présidé invisiblement aux Cultes de tous les Peuples de la terre, puisqu'il n'en est aucun qui n'annonce des traces de la vérité, le même qui a dû présenter aux hommes, au milieu des temps, le tableau de leur Etre, & la réunion de toutes les *vertus* Divines que le crime avoit fait subdiviser pour nous, sera aussi celui qui présidera à ce culte futur & postérieur au temps, puisqu'étant le seul Agent universel de la Sagesse suprême, il peut seul distribuer l'universalité des grâces qu'elle destine à tous les enfans.

Il habitera donc au milieu des Lévites choisis, qui comme lui ayant vaincu la corruption, seront jugés dignes de remplir dans le Temple les fonctions saintes. Là, il les verra apporter sans relâche autour de lui, les offrandes de leurs louanges & de leur amour; & versant lui-même sur ces

offrandes son *onction vivifiante*, il en fera exhaler des parfums odorans & nombreux, qui répandront la sainteté dans toute l'étendue de cette auguste enceinte.

Ces parfums se succédant avec une abondance intarissable, s'élèveront jusqu'à la source première de toute vie & de toute intelligence; & cette source inépuisable, toujours pénétrée par leur activité, s'entrouvrira toujours, pour laisser avec la même abondance & la même continuité, découler jusques dans l'âme des hommes, les douceurs de sa propre existence. Ainsi l'homme pourra se nourrir à jamais de la *vie* de son modèle; ainsi le grand Etre pourra se contempler éternellement dans son image, parce qu'en la régénérant sans cesse lui-même, il lui donnera par-là, le droit sublime d'être le signe ineffaçable de son Principe.

Enfin chacun des hommes jouira, non seulement du don qui lui sera propre, mais il pourra encore participer à ceux de tous les Elus qui composeront l'*assemblée* des Sages; comme ici-bas les différens hommes en se rapprochant, pourroient multiplier réciproquement leurs *vertus*, se nourrir chacun de celles qui brillent dans leurs semblables, répandre dans tous le *talent* d'un seul, faire germer dans un seul les *talens* de tous: & tel sera l'état futur de cette communication mutuelle, par laquelle tous les hommes unissant leurs jouissances à celles du grand Etre & de toutes ses productions

ductions, feront que tous les individus vivront dans le même être, & le même Etre dans tous les individus.

Ce culte futur ne ressemblera donc point à ces sacrifices rigoureux & sanguinaires, qui sont rapportés dans les Livres Hébreux pour faire connoître sensiblement à l'homme la sévérité de la justice, & pour lui rappeler la *séparation* pénible qu'il est continuellement obligé de faire ici-bas de toutes les *substances étrangères* à sa vraie Nature, s'il ne veut pas resler dans l'illusion & la mort.

Ce culte sera même supérieur au culte temporel, à cette Loi de grace établie par le Régénérateur universel, où il doit y avoir encore des temps, des intervalles, des objets mixtes & passagers: car alors il n'y aura plus de *différentes saisons*, plus de *levant*, plus de *couchant* pour les *Astres* qui nous éclaireront; plus de passages de la lumière aux ténèbres; plus de momens marqués pour la *prière* de l'homme, ni de momens auxquels ses besoins ou ses souillures l'obligent de la suspendre.

Ceux qui seront admis aux sacrifices, ne seront pas même gênés par la diversité de leur langage, l'ordre universel étant lié à l'uniformité de toutes les langues, & le Principe suprême étant si majestueux qu'il ne faut rien moins que la réunion des *voix* de tous les Etres pour le célébrer.

Ainsi donc tous les Sages ensemble, au même instant, près du même Autel, & sans jamais cesser,

fer, pourront lire sans trouble & sans défiance dans le *Livre éternel* toujours ouvert devant leurs yeux, LES NOMS SAGRÉS QUI FONT COULER LA VIE DANS TOUS LES LITRES.....!

XXII.

HOMMES de paix, hommes de desir, telle est la splendeur du Temple dans lequel vous avez droit un jour de prendre place. Un tel privilège doit d'autant moins vous étonner qu'ici-bas vous pouvez poser les *fondemens* de ce Temple, que vous pouvez commencer à l'*élever* que vous pouvez même l'*ornier* à tous les instans de votre existence.

La nature entière vous en offre l'exemple: lorsque les végétaux sont semés dans la terre, lorsque les animaux sont dans le sein de leur mère, tous travaillent & emploient continuellement leur action à changer leur état grossier & informe, en une manière d'être active, libre, & rapprochée de la perfection qui leur est propre.

Mais pour avoir droit à cette sublime attente, fondez souvent votre Etre, afin de vous assurer qu'il ne respire que pour le regne de la vérité & non pour le vôtre: c'est-là cette boussole du Sage, ce pacte qu'il doit faire sans cesse avec lui-même. Conservez toujours une assez noble idée du Principe qui vous anime, pour croire qu'après celui qui vous a donné l'existence, il n'est rien pour vous
de

de si respectable que vous-même. Ce sera un rempart qui vous défendra des approches, non seulement de tout ce qui est opposé à votre nature, mais encore de tout ce qui n'en est pas digne, & qui n'a pas des rapports vrais avec vous.

Les hommes étant l'expression des facultés du grand Principe, chacun d'eux est marqué plus spécialement par l'une de ces facultés; mais quoiqu'il doive plus naturellement manifester les propriétés qui y sont analogues; quoique tous soient assujettis à éprouver ici-bas des lenteurs, à parcourir différentes progressions & différens degrés dans l'acquisition & le développement du don qui leur est propre; néanmoins, tenant par leur essence au Principe universel des êtres, ils ont tous des rapports avec l'universalité de les *vertus* & de la lumière, mais d'une manière proportionnée à la sphaire qu'ils habitent, & à l'infériorité de la production relativement à son Principe générateur.

Dès-lors si l'homme parvenu à l'âge mur est encore étranger à quelque science, à quelque lumière, s'il est inaccessible à quelque *joissance* pure, honnête, naturelle & vraie, ce n'est pas un homme complet; car la *connaissance* & le bonheur ne sont autre chose que l'application de l'*usage actif* & *éclairé* des *vertus* suprêmes, aux différens objets, aux différentes classes, aux différentes situations où il peut se trouver. Ainsi l'homme malheureux est comme mort, puisqu'il ne connoît pas la *vie*; l'homme ignorant est un malade & un insane

qui n'est devenu tel que pour n'avoir pas exercé ses forces; enfin *l'homme misantrope est sans charité*, est un lâche & un impie, puisqu'il ne fait pas usage de ce qui est en lui pour vivifier ce qui lui répugne, & qu'il n'a pas assez de confiance en son Principe pour croire que ce Principe en ait la force quand il l'appellera à son secours.

Oh! hommes, j'essaierai de vous présenter ici quelques moyens préservatifs, pour vous garantir de ces écarts & des malheurs qui en sont la suite.

Souvenez-vous que, selon l'enseignement des Sages, les choses qui sont en haut sont semblables à celles qui sont en bas; & concevez que vous pouvez concourir vous-même à cette ressemblance, en faisant en sorte que les choses qui sont en bas soient comme celles qui sont en haut. Là on est simple & pur comme le Principe qui a tout en lui. Là regnent l'ardeur & le zèle pour que *les Loix du Temple* soient intactes & à jamais honorées de la vénération des Etres. Là enfin, des vœux & des desirs brûlans ne cessent de s'exhaler devant le Trône de l'ÉTERNEL, soit pour implorer sa clémence envers les malheureux prévaricateurs, soit pour célébrer ses *vertus* & ses bienfaits. Apprenez donc dans ces actes sublimes, le *ministère* qui vous est confié: les Agens qui les exercent ne font que vous tracer vos obligations, & vous n'auriez

n'auriez pas la *faculté de lire* en eux, si vous n'aviez celle de les imiter.

„Ne négligez pas les secours de la terre sur laquelle vous marchez, elle est la vrai corne d'abondance pour votre état actuel; & ce n'est pas sans raison qu'elle est regardée par quelques observateurs, comme contenant un *ciment* énorme dans son sein; car elle est en effet le point de ralliement de toutes les *vertus* créées. Elle est même en quelque sorte, le réservoir de la vraie fontaine de Jouvence, dont la Fable nous a transmis tant de merveilles; puisque c'est en elle que se prépare la substance qui sert de base & de premier degré à la régénération, ou à la renaissance de tous les Etres. Enfin elle est le creuset des ames autant que celui des corps; heureux celui qui saura en découvrir les propriétés! car ne pas connoître les choses par elles-mêmes, c'est ne rien savoir; & il ne suffit pas de croire que tout se tient, que tout est actif, il faut chercher à s'en assurer & à le sentir“.

„Vous apprendrez alors ce que c'est que d'aider la terre à *Sabbatifier*, & pourquoi les Hébreux méritèrent tant de reproches pour avoir négligé ce devoir pendant qu'ils habiterent la terre promise. Car dans le *physique actif* il en est de même que dans le physique passif, où nous voyons que si l'homme ne prête ses soins à la terre par la culture, elle ne rend que des végétations grossières & sauvages“.

„Les propriétés de l'eau ne vous seront pas moins utiles à connoître, parce qu'étant la mine de tous les fels, & contenant en elle tous les germes de corporisation, elle est en principe & en puissance, ce que la terre n'est qu'en acte, comme étant une matière déjà déterminée. Vous y verrez que la couleur verte est particulièrement affectée au regne végétal qui n'est que l'expression des principes de l'eau, & qui tient par mille troisièmes le rang intermédiaire que l'eau tient parmi les trois élémens, & le verd parmi les sept couleurs de l'arc-en-ciel”.

„Ne dédaignez pas d'observer que sur toute la surface du globe terrestre, l'eau est toujours plus basse que les terres qui l'environnent, quoique par sa nature fluide & volatile elle soit destinée à être plus élevée: vous verrez dans cette image physique une représentation naturelle & sensible du rang inférieur que toutes les *vertus* occupent aujourd'hui pour venir à votre secours, tandis qu'elles sont faites pour dominer sur toutes les régions”.

„Vous pourrez aussi considérer l'eau sous un autre point de vue; savoir, par rapport aux défordres qu'elle a causés sur la surface terrestre, parce que dans le sensible tous les types sont doubles, & que celui de l'eau porte spécialement ce nombre. En comparant donc les différens endroits qu'elle a submergés, avec ceux qu'elle laisse à découvert; en considérant, dis-je, la figure extérieure

érieure de notre globe, sur lequel l'eau & la terre sont si diversement mêlées, vous pourrez étendre vos lumières sur les effets progressifs, généraux & particuliers du crime, & sur le véritable état de la Géographie intellectuelle, ancienne, présente & future. Mais sur cet article, ainsi que sur tous ceux de ce genre, ne vous tenez point au premier apperçu. Plus les découvertes sont susceptibles d'être étendues, plus il est important de ne les adopter qu'avec beaucoup de précaution & de prudence".

„Enfin, les propriétés du feu, si vous avez le bonheur d'en acquérir la connoissance, vous paroîtront préférables à toutes les autres forces élémentaires, parce qu'alors vous toucherez la racine même du grand arbre temporel, auquel tiennent tous les phénomènes physiques, & par où coule la sève qui anime & nourrit tous les Agens sensibles. Et pour vous retracer avec certitude le véritable rang de cet élément sur les deux autres, observez que le Soleil est toujours lumineux par lui-même, & dans tous les sens, tandis que la Lune & la terre n'ont qu'une lumière d'emprunt, & que la moitié de leur surface est toujours ténébreuse".

„Si vous voulez ensuite juger de l'état pénible & dégradé de l'homme ici-bas, tant par rapport aux connoissances élémentaires que relativement aux connoissances supérieures qu'elles représentent, vous remarquerez que de ces trois Agens destinés particulièrement à notre instruction, le
Soleil

Soleil a toujours son plein pour nous, quand il se montre à nos yeux; la Lune ne l'a qu'une fois par mois; & la Terre ne l'a jamais, puisque nous n'en pouvons découvrir qu'un horizon très-borné“.

„Mais pour ranimer votre espérance au milieu des privations que vous subissez, faites attention qu'à l'exemple de l'action universelle de la *vie*, tous les fluides quelconques, aquatique, igné, magnétique, électrique, tendent toujours à recouvrer leur équilibre, & à se porter dans les lieux où ils manquent. Faites attention que l'air le plus grossier, le plus concentré dans les corps matériels, est toujours en correspondance avec l'air de l'atmosphère; que cet air passe continuellement dans nos corps, & pénètre jusqu'à nos plus petits vaisseaux: mais que lorsqu'il se *sensibilise*, pour ainsi dire, & qu'il se modifie selon toutes nos situations, & selon tous les états de notre forme, il ne cesse pas pour cela de garder sa communication avec l'air le plus pur, le plus libre, & le plus délié de l'éthérée“.

„Si toutes ces connoissances élémentaires vous paroissent indifférentes, c'est que vous n'auriez pas encore saisi l'ensemble & l'universalité de l'empire de l'homme. Mais les Sages de tous les temps les ont recherchées soigneusement, & les ont regardées comme un bien qui fait partie de leur domaine, & comme une route favorable pour monter à des degrés plus élevés. Ces mêmes
Sages

Sages ont été trop prudents pour vouloir marcher dans une pareille carrière sans avoir des loix & des regles constantes, parce qu'ils ont senti qu'il ne devoit rien y avoir d'arbitraire dans le culte que l'homme est chargé d'exercer sur la terre.

„C'est ici où les nombres sensibles exercent merveilleusement leurs droits, en classant dans un ordre exact toutes les propriétés de toutes les régions, de tous les regnes de toutes les especes, & de tous les individus de l'Univers élémentaire. C'est ici où l'on peut commencer à acquérir une connoissance certaine des Loix initiales, médianes, & *terminatives* de toutes les choses corporelles, parce que ces choses étant mixtes sont susceptibles de décomposition, & d'analyse, & que le nombre de leurs Principes constitutifs est analogue au nombre de toutes leurs actions soit primitives & d'origine, soit d'existence & de durée, soit de dépérissement & de destruction.

„Enfin c'est ici que se font les premières applications du vrai sens du mot *initier* qui dans son étymologie latine veut dire *rapprocher, unir au principe*; le mot *initium* signifiant aussi bien *principe* que *commencement*. Et dès-lors rien de plus conforme à toutes les vérités exposées précédemment, que l'usage des initiations chez tous les Peuples, rien de plus analogue à la situation & à l'espérance de l'homme que la source d'où descendent ces initiations & que l'objet qu'elles ont dû se proposer par tout, qui est d'annuller la distance
qui

qui se trouve entre la lumière & l'homme; ou de le rapprocher de son *Principe* en le rétablissant dans le même état où il étoit *au commencement*“.

„Lorsque tous les Agens sensibles dont je viens de parler, auront conformé par leur activité les substances impures qui souillent vos organes matériels; lorsqu'ils vous auront *régénéré corporellement* par leur propre vie, & qu'ils auront ainsi contribué à laisser reprendre à vos facultés intellectuelles, l'équilibre & l'agilité proportionnée à votre situation infirme & douloureuse; portez vos regards sur ces *vertus* éparées & subdivisées de tous les Êtres d'un autre ordre, qui ont été les prédécesseurs de l'époque de l'intelligence, comme en étant les Agens & les Ministres. Tâchez, en mettant constamment à profit les pensées qu'ils vous envoient, de vous rendre assez analogue à eux, pour faciliter le rapprochement de leur essence & de la vôtre. Par cette union, ils vous convaincront de nouveau & physiquement, que vous êtes destinés à les contempler dans leur ensemble & dans leur unité, & ils vous confirmeront la certitude de toutes les connoissances élémentaires dont vous avez fait antérieurement la découverte & l'acquisition; parce que le même Principe qui a produit les Êtres & les Agens de toutes les classes, les dirige & les gouverne tous par une seule & même Loi“.

„Aussi dans la même région, dans le même fait, dans le même phénomène où vous aurez ap-

perçu une vérité naturelle élémentaire, soyez assurés, si vous faites à propos usage de vos facultés, que vous trouverez une vérité naturelle intellectuelle; soyez sûr que vous appercevrez dans cette nouvelle classe, le même plan que dans la classe précédente; que même vous y reconnoîtrez des propriétés analogues & tendant au même but, parce que tout se tient, tout se touche, tout est un dans les moyens comme dans l'objet que l'Auteur des choses s'est proposé. C'est ainsi que dans l'homme les organes corporels qui manifestent les fonctions animales les plus parfaites, telles que celles qui s'opèrent dans la tête & dans le coeur, sont également le siege des plus beaux traits de son Etre immatériel, savoir de l'amour & de l'intelligence.

„Enfin, non seulement il n'est aucun fait physique qui ne soit voisin d'une vérité intellectuelle; mais il n'en est aucun dans les grands phénomènes, & dans le jeu des grands ressorts de l'Univers qui ne soit le pronostic de l'une de ces vérités, & qui ne l'annonce telle qu'elle doit arriver dans son temps: de façon que cet Univers matériel, considéré sous un tel aspect, est pour l'homme intelligent une véritable prophétie“.

Ces Agens supérieurs, servant d'intermédiaires entre les objets physiques & les objets Divins, vous retraceront par leur action, la vraie destination de l'homme; & la vraie place qu'il doit occuper, c'est-à-dire: qu'il vous exposeront par eux-mêmes les véritables rapports qui existent entre

tre Dieu, l'homme & l'Univers. D'un côté ils vous représenteront la multitude & la subdivision de toutes les choses élémentaires & inférieures, qui par la raison de leur nombre & de leur multiplicité, n'offrent en elles que confusion & dépérissement. De l'autre, par leur union mutuelle & générale, & par leur parfaite correspondance, ils vous convaincront de l'unité du Principe suprême. Ils vous montreront par leur harmonie universelle, que l'unité est le seul nombre en qui reposent tous les dons que nos besoins ne cessent d'appeler sur nous, dons que tous les hommes de la terre sans exception poursuivent par des mouvemens secrets dont ils ne sont pas maîtres.

Ils vous feront connoître que si à leur exemple nous nous tenions constamment en aspect de cette unité, c'est-à-dire, sous notre ligne supérieure & Divine, il descendroit sur nous une *substance pure* & *fixe* de force & d'action, qui s'amassant autour de nous y formeroit une *base* plus ou moins grande, plus ou moins vaste; selon que nous ouvririons plus ou moins nos *canaux immatériels* propres à s'en abreuver.

L'homme étant plus souvent ici-bas le type du mal que celui du bien; justifie cette vérité par des exemples funestes, au lieu de la justifier par des exemples consolans: aussi, ce que nous éprouvons le plus fréquemment, c'est que la *base* dont je viens de parler, diminue pour nous à mesure que nous resserons les *canaux intellectuels* qui sont en nous de notre esprit; & lorsque nous
inter-

interceptons tout à fait la communication, notre *centre intellectuel* ne recevant plus cette substance qui devoit former sa base, chancelle sur lui-même, se renverse, & se voit exposé à la révolution des circonférences inférieures & horizontales, qui l'entraînent & le font errer selon leurs loix déordonnées: „c'est ce que les justices humaines ont représenté par l'usage où elles font de jeter aux vents les cendres des criminels“.

Au contraire ces Agens purs & intermédiaires, ne pouvant offrir que les types du bien, doivent nous faire connoître que si nous ne fer nous aucun de nos *caux immatériels*, nous verrions notre *base* s'étendre à une distance immense, & acquérir peut-être assez d'étendue pour couvrir l'Univers entier.

Nous ne pouvons même en douter, en réfléchissant à notre destination primitive, & en nous souvenant que telle étoit la majesté de l'homme, qu'il ne lui falloit rien moins que toutes les *vertus* de l'Univers pour le contenir & lui servir de siège; de même que dans son état actuel, la forme corporelle dans laquelle il est emprisonné, ne pourroit embrasser & soutenir son Etre intellectuel dans l'étendue de toutes ses facultés, si elle n'étoit la plus régulière de toutes les formes, & l'abrégé le plus ressemblant du grand Univers.

Ce n'est donc que d'une *base* aussi étendue, & d'un appui aussi solide; ce n'est, dis-je, que de l'union générale, & du vaste assemblage de tous ces Agens purs & intermédiaires qui, planant au

dessus du monde sensible, tendent à vous seconder, à vous défendre, à vous environner, que vous pouvez vous élever comme eux avec sécurité, & avec une véritable lumière, jusqu'à cette *Unité* universelle qui les domine, & qui les vivifie tous.

Dès-lors, ces mêmes Etres purs & intermédiaires, vous apprendront que l'Agent dépositaire de cette unité, portant en lui la vie & la clarté, peut produire en vous, comme il le fait en eux, la force & la paix qui lui sont propres; car la plus belle de ses vertus est le desir de les partager toutes avec vous.

Ainsi cet Agent étant le mobile de tous les dons & de tous les secours qui peuvent parvenir dans votre région, deviendra celui de tous les mouvemens de votre Etre, lorsque toutes vos facultés disposées par vos desirs, „par la terre, par l'huile, par le sel, & par le feu“ auront recouvert le degré de pureté qui leur est nécessaire pour vous faire ouvrir les premières portes du Temple, & pour vous y faire adopter par les *Guides* fideles qui doivent vous transmettre ici-bas les *vertus* du Sanctuaire, jusqu'à ce que vous ayez acquis le droit & le pouvoir de les aller puiser vous-même à leur source.

Reconnoissez donc que depuis le degré le plus inférieur, jusqu'au plus supérieur, vous pouvez espérer des secours à tous les pas que vous avez à faire pour parcourir la carrière & vous réhabiliter dans les droits de votre origine.

Reconnoissez aussi qu'il n'est aucun de ces secours qui puisse être étranger à cet Agent universel
qui

qui a dû fixer l'époque de l'intelligence, & apporter aux hommes le complément de toutes les *vertus* & de toutes les lumières. Comme son essence est inhérente au centre même d'où proviennent toutes les essences, tous les *faits purs*, tous les *appuis*, rien de ce qui s'opère en bien, ne peut s'opérer sans son attache, & sans qu'il en soit le principe mediat, ou immédiat.

Ainsi lorsque vous vous occuperez à attirer sur vous les *vertus* diverses de ces Etres immatériels chargés de réactionner votre pensée, ce seront les secours de cet Agent suprême que vous recevrez, puisque ces Etres n'en sont que les organes & les administrateurs. Lors même que vous ne vous exercerez que sur des objets élémentaires, si vous sentez étendre vos connoissances & vos *forces*, soyez sûr que c'est encore lui qui opère par eux les succès que vous obtenez, comme c'est lui qui opère à tout moment leur existence, & tous leurs actes réguliers.

Il n'est donc point d'oeuvre pure, de quelque genre qu'elle soit, où vous ne puissiez reconnoître sa puissance, & pour ainsi dire, communiquer avec lui. La seule différence qui distingue ces diverses opérations, c'est que dans les unes il agit par de simples émanations actives, & que dans les autres il agit par des émanations intelligentes; que par les unes, il préserve, il anime, il instruit, & que par les autres il renouvelle, il eleve, il sanctifie. Mais dans cette diversité d'actions, & sous les noms de *préservateur*, d'*instruteur*, de *renovateur*, de

sanctificateur, vous ne pouvez vous dispenser de voir le même Etre le même Agent suprême & universel, par qui tout se meut, par qui tout existe, & qui ne se revêt de ces différens caracteres que pour mieux subvenir à tous nos besoins, à toutes nos situations, & pour remplir dans toute leur étendue les vastes desseins qu'il a sur nous.

Car il ne faut pas oublier que si les hommes étoient attentifs & soigneux de se prêter aux vues de la sagesse, ils verroient, chacun en particulier, s'opérer en eux, & par rapport à eux, le même ordre de faits, la même suite de manifestations que nous avons reconnu précédemment s'être opérées en général, sur toute notre espece pour l'accomplissement du *grand oeuvre*.

Si par ces voies médiatees & secondaires, vous pouvez en quelque sorte recevoir toujours les secours du suprême Agent, qui dans toutes les époques à été l'artisan & le soutien de ce grand oeuvre, & goûter sans cesse des consolations particulières, il vous est facile de juger ce que seroient vos jouissances & vos succès, si par votre confiance dans ces secours & ces consolations, vous vous élevez assez pour être étayé immédiatement de sa propre puissance.

Lors donc que vos maux deviendront trop pressans, quand les *eaux* de votre obscure demeure seront prêtes à vous inonder, & même quand les ténèbres de l'ignorance vous paroîtront pénibles & insupportables, demandez par lui à la SAGESSE quelques rayons de son feu pour les dissiper. Pourroit-elle

roit-elle sans s'oublier elle-même, ne pas se rendre aux vœux de sa propre substance, et aux *vertus* de celui sur qui reposent à la fois son NOMBRE & son NOM. Demandez, dis je, par lui à la Sagesse qu'elle supplée elle même à votre impuissance, qu'elle mette sa pensée à la place de votre pensée, sa volonté à la place de votre volonté, son action à la place de votre action, ses paroles mêmes à la place de vos paroles, & quand elle aura ainsi renouvelé tout votre Etre, quand elle vous aura rendu invincible & incorruptible comme elle, elle ne pourra refuser vos offrandes, puisque ce seront ses propres dons que vous lui présenterez.

Par-là elle ne laisse plus de terme à vos espérances, par-là elle assure la force à votre Etre s'il est languissant, l'abondance s'il est dans la disette, la science s'il est ignorant; bien plus, elle lui assure la vie & la lumière, quand même il seroit mort & enseveli au plus profond des abîmes. Car si ce Principe suprême a pu par ses facultés actives enfanter l'harmonie des Etres sensibles, & par ses facultés pensantes produire votre Etre intelligent, comment lui seroit-il plus difficile de régénérer vos *vertus* que de leur avoir donné l'existence?

F I N.

Avis des Editeurs.

Sur les marges du Manuscrit de cet Ouvrage, que nous tenons d'une personne inconnue, il existoit un grand nombre d'Additions d'une écriture différente. Ayant observé que non seulement ces Additions ne lioient point le discours, mais que quelquefois même elles en interrompoient le fil; que d'ailleurs elles étoient d'un genre particulier qui semble différer de celui de l'Ouvrage, nous avons cru devoir les désigner par des guillemets placés au commencement & à la fin des différens morceaux de ce genre: en sorte que s'ils ne sont point de l'Auteur, & qu'ils aient été ajoutés par quelqu'un à qui il auroit confié son Manuscrit, chacun pourra facilement les discerner.

na
n-
ns
vé
nt
ne
rs
m-
ous
le-
des
rté
S
à
run